UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04048 8561

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

ŒUVRES
DU R. P. VENTURA

EX-GÉNÉRAL DES THÉATINS

ÉCOLE DES MIRACLES

OU LES ŒUVRES

DE LA PUISSANCE ET DE LA GRACE DE JÉSUS-CHRIST

FILS DE DIEU ET SAUVEUR DU MONDE

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Sto. Annam
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED

PARIS. — IMPRIMERIE Vve P. LAROUSSE ET Cie
19, RUE MONTPARNASSE, 19

ŒUVRES

DU

R. P. VENTURA

EX-GÉNÉRAL DES THÉATINS

ÉCOLE DES MIRACLES

OU LES ŒUVRES

DE LA PUISSANCE ET DE LA GRACE DE JÉSUS-CHRIST

FILS DE DIEU ET SAUVEUR DU MONDE

OUVRAGE TRADUIT DE L'ITALIEN

Par Mgr LACHAT, Évêque de Bâle

TOME DEUXIÈME

PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1882

BQT 811 .V46 F8

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

52 - 0541

HOMÉLIES

SUR LES

PRINCIPAUX MIRACLES

DE JÉSUS-CHRIST.

QUINZIÈME HOMÉLIE.

L'Hydropique (1).

(*Luc.*, XIV, 1-16).

Et misericordia tua subsequetur me.
(Ps. XVII.)

Le Fils de Dieu est, en effet, descendu du ciel sur la terre de la même manière que le Prophète l'avait prédit par les paroles que nous venons de citer : la divine miséricorde, personnifiée en lui, est venue chercher la pauvre humanité qui la fuyait par le péché. Toutefois, le Sauveur, avant d'accomplir cet acte de son infinie bonté à l'égard des Gentils, auxquels il a, en son temps, envoyé ses apôtres, a exercé

(1) C'est dans le courant du mois de décembre de la troisième année de sa prédication que le Sauveur invité, un jour de sabbat, à la table d'un prince des Pharisiens, fit le miracle de la guérison de l'hydropique rapportée par saint Luc. Cet évangile se lit à la messe du XVIe dimanche après la Pentecôte.

d'une manière toute particulière sa miséricorde à l'égard du peuple juif, qu'il est venu lui-même chercher en personne, et pour le salut duquel il avait été principalement envoyé (1). Et comme les Pharisiens, les Scribes et les Docteurs de la loi étaient, parmi tout le peuple, ceux qui s'étaient le plus éloignés de Dieu par leurs vices, c'est aussi pour leur conversion qu'il montra le plus de sollicitude; c'est à leur recherche qu'il déploya toutes les ressources que lui suggérèrent le plus tendre amour, la plus patiente et la plus généreuse charité. C'est donc bien, en les ayant surtout en vue, que cet aimable Sauveur accomplit la prophétie que nous avons citée en commençant (2).

C'est à cela, en effet, que se rapportent les terribles menaces qu'il fait dans l'évangile de ce jour à ces Juifs endurcis, par l'exemple apporté de ces ouvriers perfides qui, non contents d'avoir insulté les serviteurs du maître de la vigne, tuèrent son propre fils, et seront, en expiation de leur forfait, sévèrement punis et perdus pour jamais (3). C'est toujours en usant de miséricorde et d'indulgence à leur égard, qu'il les menace, en termes exprès, de leur enlever le royaume de Dieu, la vraie religion, pour la donner aux peuples qui en profiteraient davantage (4).

(1) Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel (*Matth.* XV).

(2) Et misericordia tua subsequetur me.

(3) Malos male pendet (*Matth.* XXI).

(4) Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.

Toutes ces menaces et toutes ces prophéties ne sont, en effet, que des moyens industrieux dont se sert son infinie miséricorde pour amollir les Pharisiens dans leur dureté et pour tâcher ainsi de les réveiller, de les attendrir et de les convertir ? Vainement ces hommes, toujours rebelles et ingrats à la voix de son amour, cherchent, comme l'atteste notre évangile, à surprendre le divin Sauveur et à le perdre : *quærentes eum tenere ;* ils se lasseront de le persécuter avant que sa miséricorde ne se fatigue de les chercher. Non content de leur annoncer, dans les synagogues et dans le temple, les vérités les plus importantes, il s'abaissa jusqu'à user avec eux de familiarité, s'asseyant à leur table : il eût toujours en vue leur salut, jusqu'à ce qu'ils eussent eux-mêmes consommé l'horrible mystère de leur réprobation.

Pour nous, mes frères, ne nous contentons pas de cette doctrine générale ; considérons-la plus particulièrement mise en œuvre dans cette guérison miraculeuse de l'hydropique, que Jésus-Christ opéra, lorsqu'il était à la table et dans la maison d'un prince des Pharisiens. Assistons aussi nous-mêmes, par la pensée et dans un véritable esprit de foi, à ce festin sanctifié par la présence du Sauveur. Voyons ce qu'il y fit, l'enseignement qu'il y donna, et tâchons de restaurer aujourd'hui nos âmes par la nourriture spirituelle et de sa sagesse et de son amour.

PREMIÈRE PARTIE.

L'évangéliste saint Luc rapporte que le Sauveur du monde, ayant été invité à manger chez un prince des Pharisiens, ne fit point difficulté de s'y rendre, et que c'était un jour de fête, jour du Sabbat (1). Ainsi ce divin Maître, qui était venu sur la terre pour nous enseigner, entre autres choses par ses paroles et par ses exemples, la mortification, le jeûne et la pénitence, ne craint donc pas de se faire voir, même un jour de fête, à un festin. Ne connaît-il donc pas la malice et l'âme envenimée des Pharisiens, qu'il appelait lui-même race de vipères? Ne sait-il pas que ce prince ne l'a invité chez lui, ni par affection, ni par dévotion, mais pour en retirer soi-même de l'honneur, en faisant voir qu'il recevait dans sa maison un si grand personnage, regardé par le peuple comme un grand prophète, auquel cependant il ne portait nullement envie (2) ? Oui, répond saint Cyrille, le Sauveur connaît la profonde perversité des Pharisiens; néanmoins il ne dédaigne pas de prendre place à leur table, afin de les porter à la pénitence par sa prédication et par ses miracles, et, de cette manière, leur obtenir le pardon de leurs

(1) Cum intrasset Jesus in domum principis Pharisæorum sabbato comedere panem (*Luc.* I).

(2) Pharisæus iste tanquam prophetam vocavit Jesum ad convivium, opinionem venari cupiens, quod ipsi non invideret (Eut., *Expos.*).

péchés (1). Semblable au chasseur qui tend ses filets là où il sait que les oiseaux vont se reposer, le Seigneur se rendait plus volontiers au temple, dans les synagogues et dans les maisons des grands aux jours de fête, parce qu'en ces jours et en ces lieux, il y trouvait un plus grand nombre de personnes à instruire et d'âmes à sauver (2).

L'on peut dire aussi que c'était surtout au milieu des festins que les Pharisiens, ces hommes aussi indulgents pour eux-mêmes qu'ils étaient sévères pour autrui, oubliaient Dieu et sa sainte loi, étouffant dans l'ivrognerie et dans la débauche tout remords, tout sentiment de probité et tout principe de religion. C'est donc là que le bon Maître se rendait de préférence, pour répandre, par la sévérité de sa doctrine, au milieu des douceurs empoisonnées de la chair, cette salutaire amertume qui guérit les âmes et qui les sauve. Voilà, mes frères, comment cette divine miséricorde vient tant de fois nous surprendre au milieu de nos joies insensées, semer des épines sur les sentiers de nos désordres, que le monde avait jonché de roses homicides; rendre bien amers nos propres plaisirs et faire naître du péché même le remords salutaire qui détruit le péché et qui sauve le pécheur. La plaintive tourterelle qui

(1) Quamvis pharisæorum cognosceret; eorum conviva fiebat, ut per verba et miracula præsentibus prodesset (*Expos.*).

(2) More venatorum Dominus, qui ibi tendunt retia ubi sciunt esse multitudinem avium. Ideo diebus maxime sabbatorum veniebat in templum et in synagogas, et in domos principum.

voit ses petits devenir la proie de la cruelle main prête à les lui ravir, ne s'éloigne pas de ces chers objets de sa tendresse; mais elle se met à tourner autour du ravisseur, battant les ailes et faisant entendre les cris de sa grande douleur, comme pour l'effrayer et pour le forcer à lui abandonner ceux qu'elle aime : telle la miséricorde du Dieu Sauveur, nous voyant sur le point de tomber sous la main homicide du démon, vient, dit saint Augustin, planer autour de nous pour empêcher que nos âmes, nées et rachetées de son sang et de son amour, ne deviennent la proie de cet ignoble et lâche séducteur (1). Et ces dégoûts, ces ennuis, ces angoisses que nous éprouvons au milieu de notre fausse félicité et qui la rendent quelquefois si amère, sont la voix de sa tendresse qui nous avertit du danger, afin que nous y échappions, en prenant notre essor vers cette aimable miséricorde. Ah! rendons-nous, mes frères, à la voix si douce de cette divine miséricorde, qui, depuis tant d'années, nous cherche et nous appelle en vain; écoutons-la avant que le temps arrive, où, fatiguée de chercher et d'appeler, elle se taise; car alors nous serions abandonnés aux chatiments et aux rigueurs de la justice éternelle.

Et, quant aux invitations que ces grands de la terre faisaient au Sauveur, savez-vous, mes frères, pourquoi il les acceptait quelquefois?

Les interprètes nous apprennent que le Sauveur se rendait dans les maisons des grands pour faire

(1) Circumvolutabat super me a longe misericordia tua.

entendre sa parole à leurs serviteurs et se présenter à eux comme l'auteur de leur salut. Constamment occupés du service de leurs maîtres, ils ne pouvaient, comme le reste du peuple, le suivre dans le temple, ou sur la place publique, pour l'écouter. C'est ainsi qu'il a voulu nous enseigner que sa miséricorde s'étend à toutes les conditions, et que les derniers, parmi les hommes, sont l'objet de son amour et de sa bonté (1).

Le Sauveur n'allait donc point aux festins que lui offraient certains personnages pour se rassasier des mets que leurs serviteurs lui présentaient, mais bien pour distribuer aux âmes de ceux-ci une nourriture spirituelle et divine : avait-il donc besoin d'un pain terrestre, celui qui est le vrai pain descendu du ciel (2)? C'est ainsi qu'il accomplissait à la lettre l'oracle du Prophète, annonçant que son ineffable miséricorde s'étendrait jusqu'aux plus petits, et qu'il irait chercher ceux qui seraient empêchés d'aller à lui, afin de les attirer à sa connaissance et à son amour : *Et misericordia tua subsequetur me.*

Ce sont ici, mes frères, des réflexions très-fondées; car les mêmes interprètes sacrés remarquent que tous les festins auxquels le Sauveur assistait

(1) Ut familiæ quæ in dominorum suorum ædibus, servitio occupatæ liberam accedendi ad eum facultatem non haberent, per hanc occasionem verbum salutis audirent, et auctorem suæ salvationis agnoscerent. Nullam enim conditionem spernit, aut sua misericordia indignam ducit (*Expos.*).

(2) Adibat carnalia hominum convivia, non tam ut exterioribus ministrantium epulis vesceretur, quam ut ipse, qui panis est vivus de cœlo descendens, auditoribus suis dapes superni consilii erogaret, salutem edoceret, fidem requireret.

personnellement, se terminaient toujours, ou par des révélations les plus sublimes, ou par des conversions étonnantes, ou enfin par quelques prodiges éclatants. Voyez plutôt : le banquet de Cana de Galilée fut illustré par le grand miracle du changement de l'eau en vin ; celui de Zachée fut suivi de la conversion du maître même de la maison et de toute sa famille ; celui de Simon le pharisien se termina par la conversion de Madeleine et par la révélation des mystères de la bonté de Dieu à l'égard des pécheurs ; et enfin, dans celui dont nous parlons, le Seigneur fit deux grandes choses : il opéra un grand miracle et nous donna de grandes leçons de sagesse (1).

Et si nous voulons nous convaincre davantage encore de cette vérité, remarquons que l'évangéliste dit que Jésus-Christ se rendit à ce banquet *pour y manger le pain* (2). Or, qu'est-ce que l'historien sacré voulait exprimer par ces mots? Il est vrai que, dans l'Écriture, cette expression : *manger le pain*, signifie prendre une nourriture quelconque, comme cette autre : *boire l'eau*, veut dire toutes sortes de boissons. Mais ici l'évangéliste, en disant que le Sauveur s'assit à table *pour manger le pain*, a voulu nous apprendre que, dans ces circonstances, le divin

(1) Quod inde verum esse probatur: quod ubicunque pransurus resedit, aut aliquid docuit, aut signa patravit. — Quod factum in hoc constat convivio in quo et miraculum patravit, et prædicationem exhibuit (*Ibid.*).

(2) Cum intrasset Jesus in domum principis Pharisæorum comedere panem.

Maître se gardait bien de toucher aux mets exquis qu'on lui présentait, mais qu'il se contentait de ce qui était seul nécessaire pour prouver la réalité de son humanité et pour la soutenir : c'est la doctrine des plus judicieux interprètes (1). Voyez donc, chrétiens, pourquoi le Sauveur adorable s'assied à la table des hommes : il ne recherche point le contentement de l'appétit, mais seulement le salut des âmes (2). Fasse le ciel que ce bel exemple soit toujours suivi de tous les fidèles, et particulièrement des personnes pieuses, dans de semblables circonstances, afin que les maîtres et les serviteurs soient édifiés par leur sagesse, par leur modestie et par leur maintien, au lieu d'être scandalisés par leur gourmandise, par leur dissipation, par leur folle allégresse et par leurs discours insolents! Quel modèle surtout pour les représentants de ce divin Maître! A son exemple, nous ne devrions jamais entrer dans les demeures des grands et des heureux du siècle que pour y faire retentir les vérités de la religion, pour y rappeler les idées et les principes de la morale chrétienne, pour y parler et y agir de telle sorte, qu'on reconnaisse et qu'on respecte en nous la sainteté. Que toutes nos visites ne soient jamais faites que dans le seul but de convertir les pécheurs et d'être utiles aux âmes! Nous sommes ap-

(1) In eo quod ad panem manducandum, Dominum intrasse evangelista scribit, cum solis necessariis cibis inhiasse ostendit (Emis., *Expos.*).

(2) Vides cœnas Christi : nempe in utilitatem animarum, et non in satietatem ventris convertuntur (Aim., *Expos.*).

pelés par Jésus-Christ le sel de la terre : *Vos estis sal terræ*, c'est-à-dire des hommes dont la vie, la doctrine, les œuvres et les discours sont capables de préserver du péché le prochain avec lequel nous sommes en rapport, comme le sel garantit les chairs de la corruption. Or, qu'en serait-il de nous et de quelle responsabilité accablante nous nous chargerions devant Dieu, si le monde trouvait en nous l'apologie de ses désordres, au lieu d'y trouver la censure qu'il mérite ? Si, au lieu d'en être le sel mystérieux qui en empêche la corruption, nous étions le poison funeste qui l'engendre, la propage et l'achève, devenant ainsi le scandale du monde au lieu de servir à son édification ?...

Mais revenons à notre sujet.

Les Pharisiens, les Scribes et les Docteurs de la loi remplissaient la salle du festin. Et quand chacun se fut assis à sa place, tous les regards, dit le texte sacré, se portaient sur le Sauveur pour l'observer : *Et ipsi observabant eum.* C'est-à-dire, comme l'expliquent les interprètes, ils l'observaient avec une curiosité maligne, dans un esprit insidieux et pervers, impatients d'entendre quelques paroles, ou de voir quelque chose en lui qui pût servir de prétexte à leurs calomnies et à leurs accusations (1).

Or, cette occasion par eux si désirée ne tarda pas

(1) Et ipsi observabant eum (*Luc.* XIV).—Observabant eum, id est insidiebantur ei, ut vel in ejus verbis aliquid audirent; vel in ejus actionibus aliquid viderent, unde eum reprehendere et accusare potuissent (Emis., *Expos.*).

à s'offrir à leur haine furibonde. En effet, un pauvre hydropique, sachant que le Sauveur était dans cette maison, s'y rendit aussi vite qu'il put, et, dans le triste état où l'avait réduit sa maladie, il se traîna devant le Fils de Dieu, et se tint en sa présence (1). Qui pourrait dire de quelle joie perfide les Pharisiens furent animés à cette vue! Car, se disaient-ils, s'il guérit cet infirme, nous aurons l'occasion de l'accuser comme transgresseur de la loi et comme profanateur du sabbat ; s'il ne le guérit pas, nous aurons raison de dire que c'est un homme sans commisération, ou qui n'a pas le pouvoir de faire des miracles (2).

Or, le divin Maître connaissait fort bien la malignité de leurs desseins. Que fera-t-il donc pour les déjouer? S'adressant à eux, il leur dit ces paroles : « Est-il permis de guérir un infirme le jour du Sabbat (3)? » Remarquez, dit un interprète, comment se manifeste admirablement sa sagesse; comme elle déconcerte, réfute et confond l'astuce humaine! Le divin Maître, par cette question imprévue, ferme la bouche à ces méchants, qui s'applaudissaient déjà intérieurement de l'avoir surpris en défaut. (4). Car, s'ils répondent : *Cela est permis*, le Sauveur fera le

(1) Et ecce homo quidam hydropicus erat ante illum (*Luc.* XIV).

(2) Ut sive curaret hydropicum, damnarent illum tanquam legis contemptorem et violatorem sabbati; sive non curaret, impietatis eum et impossibilitatis arguerent.

(3) Dixit ad Pharisæos et legisperitos : Si licet (Eric., *Expos.*). — Sabbato curare (*Luc.* XIV) ?

(4) Interrogatur ut ex sua responsione vel taciturnitate melius

miracle avec leur approbation ; s'ils disent : *Cela n'est point permis*, ils comprennent que le divin Maître reprendra aussitôt, comme il le fit en effet peu après : « Pourquoi ne vous faites-vous donc pas scrupule de soigner vos animaux le jour du Sabbat. »

Ils prévoient donc fort bien qu'ils ne sauraient répondre à une semblable question sans se condamner eux-mêmes ; c'est pourquoi ils prennent le parti de ne rien répondre : *et illi tacuerunt*. Alors, nonobstant le scandale que les Pharisiens en prendraient et quoique ce fût un jour de Sabbat, le Fils de Dieu, comme pour leur dire qu'il n'avait nul besoin de leur approbation pour faire un miracle et que tous les jours sont également bons pour faire le bien, étendit sa main toute-puissante sur ce pauvre infirme, chassa aussitôt sa maladie ; puis il lui rendit les forces et le renvoya parfaitement guéri et plein de joie (1). Le bon Maître par là nous donne cette leçon instructive : qu'une belle et bonne manière de sanctifier les jours de fêtes, c'est d'exercer, à l'égard des malades, les devoirs de la charité ; qu'un moyen très-louable d'honorer Dieu, c'est de soulager l'homme fait à son image ; enfin qu'on ne doit point faire attention ni au scandale des insensés, ni aux invectives des méchants, lorsqu'il s'agit des œuvres de charité (2).

confutentur. — Si dicerent : « Non licet, » Dominus illico diceret, quod et subinde subjecit : « Quare vos pecora vestra curatis in Sabbato (*Ibid.*).

(1) Ipse vero apprehensum sanavit eum ac dimisit (*Luc.* XIV).

(2) Non curans scandalum Pharisæorum ; ubi enim magna re-

Cependant le Fils de l'Eternel, après avoir donné, par un si grand miracle, une preuve de sa puissance infinie, voulut aussi montrer son infinie sagesse, qui pénètre tout, connaît tout, pèse et juge tout. En effet, bien que les Pharisiens, tout stupéfaits et confus qu'ils étaient à la vue d'un si grand prodige arrivé sous leurs yeux, n'articulassent aucune parole, ils commencèrent néanmoins à murmurer dans leur cœur, l'accusant secrètement, comme ils le firent plus tard en public devant le peuple, lorsqu'ils disaient : « Cet homme n'a pas l'esprit de Dieu, puisqu'il ne respecte pas la loi qui défend d'opérer le jour du Sabbat (1). » C'est pourquoi le Sauveur leur dit d'un ton compatissant et sévère en même temps : « Qui d'entre vous, voyant son bœuf ou son âne tombés dans un puits, ne l'en retire pas aussitôt, le jour même du Sabbat (2). Remarquez, mes frères, que l'évangéliste, en rapportant ces paroles du Sauveur, dit qu'il les prononça en réponse aux Pharisiens : *Et respondens ad illos, dixit.* Mais pourquoi est-il dit que le divin Maître *répondit*, puisqu'il est certain que les Pharisiens ne l'avaient point interrogé ? C'est parce qu'il *répondit,* non pas aux paroles qu'ils n'avaient point prononcées, mais aux pensées

sultat utilitas, non est curandum, si stulti scandalizantur (Theoph.).

(1) Seorsim inter se murmurabant, quod postea ad populum palam acclamaverunt : Non est hic homo a Deo qui Sabbatum non custodit (A Lap. *in* XIV *Luc.*).

(2) Cujus vestrum asinus aut bos in puteum cadet, et non continuo extrahet illum die Sabbati (*Luc.* XIV)?

perverses qu'ils roulaient dans leur esprit (1). Quelle admirable preuve de cette sagesse infinie qui pénètre le fond des cœurs et y découvre ce qu'il y a de plus intime et de plus caché!

Voyez, toutefois, combien cette réponse est claire, précise et triomphante! En effet, c'était leur dire, comme le remarque un interprète : C'est vainement que vous vous taisez, ô hypocrites! vous ne pouvez, par votre silence, voiler votre cœur à mes regards. Je le pénètre par ma lumière; j'y découvre les pensées perverses et les affections honteuses dont il est rempli. J'y lis l'accusation que vous portez contre moi, d'avoir violé le jour du Sabbat, parce que j'ai rendu la santé à un malade. Voici donc ma réponse : Si, d'après ce que vous faites vous-mêmes, il est clair que la loi ne défend pas de porter secours, le jour du Sabbat aux animaux; bien moins défend-elle, en ce saint jour, de secourir l'homme, pour l'utilité duquel ces êtres privés de raison ont été créés et pour lequel ils vivent (2)!

Remarquez encore ce passage : *Continuo extrahet illum;* «vous vous hâtez de l'en retirer aussitôt.» Le divin Maître, par ces paroles, reproche aux Pharisiens leur cupidité et leur avarice, comme l'observe

(1) Quare dicitur : « respondisse, » cum interrogatus non legatur. Respondit utique Jesus; sed ad cogitationes (Aim., *Expos.*) eorum respondit.

(2) Si irrationale animal a periculo extrahi lex non prohibet in sabbato; multo magis rationale, cujus commodo irrationale vivit (Eutim., *Expos.*).

un interprète (1). Un autre, non moins spirituel, dit que le Sauveur les tourna en dérision, comme contradicteurs à eux-mêmes et comme insensés (2). Le Vénérable Bède ajoute qu'il les condamna comme effrontément injustes : ils accusaient le divin Maître d'avoir profané le sabbat parce qu'il avait, en ce jour, opéré un acte, une œuvre de grande charité, en guérissant un malade ; et ils ne se faisaient pas le moindre scrupule de violer eux-mêmes ce grand jour par un acte d'une insatiable avarice (3) ! C'est pourquoi, confus et honteux, ils baissent la tête, bien fachés de n'avoir rien à répondre : *Illi autem non poterunt respondere ei.* Ils ne pouvaient donc faire autre chose que de s'humilier et de garder le silence, puisque la parole du Fils de Dieu, qui est une lumière resplendissante de vérité, avait démasqué leur malice et mis au grand jour leur imposture (4).

Mais ce n'est pas sans de graves raisons, disent les interprètes, que le Sauveur, voulant parler de deux animaux, pour réfuter victorieusement les injustes accusations des Pharisiens, choisit précisément le bœuf et l'âne (5). Déjà le prophète Isaïe avait parlé de ces deux animaux ; il avait dit qu'ils reconnaî-

(1) Sic loquitur, ut ostendat eos cupidos et avaros (Loco cit.).

(2) Manifeste irridens eos ut insipientes (Loco cit.).

(3) Ostendit eos violare sabbatum in opere cupiditatis, qui eum violare arguebant in opere charitatis (*Com. in Luc.*).

(4) Non poterant respondere : splendidissima namque veritatis luce evanescere videbant omnes tenebras falsitatis (*In Luc.* cit.).

) Bene hic duo animalia ponuntur : bos et asinus (Loco cit.).

traient le Messie, et cela, à la honte éternelle de la Synagogue, qui le rejetterait (1). Or, selon la doctrine ancienne des Pères, comme le remarque Bède, Isaïe entendait, sous l'emblème du bœuf, le peuple juif, dont la tête s'était endurcie sous le joug de la loi; et, par le symbole de l'âne, il avait en vue le peuple gentil, qu'un si grand nombre de fabricateurs de religions humaines et de philosophes imposteurs avaient assujetti, comme une vile bête de somme, à tant d'erreurs et de superstitions (2) !

En rappelant donc le nom de ces deux animaux dont Isaïe avait déjà parlé, le divin Maître renouvelle cette prophétie à l'esprit des Pharisiens et leur en donne l'interprétation, tout comme il s'est dépeint lui-même dans cet homme compatissant et en même temps intéressé qui vient, le dernier jour de la semaine, le jour du Sabbat, pour retirer le bœuf et l'âne du puits où ils étaient tombés : ce Sauveur charitable est bien venu sur la terre le dernier jour et au dernier âge du monde, pour retirer les deux peuples juif et gentil de l'abîme de concupiscences dans lesquelles ils étaient plongés (3).

Tout cela peut se résumer en ces paroles : Je suis

(1) Cognovit bos possessorem suum et asinus præsepe Domini sui : Israel autem me non cognovit (*Isa.* I).

(2) Per hæc duo animalia utrumque populum significari sentimus : judaicum, cujus cervicem legis jugum attrivit; et gentilem quem quilibet seductor, quasi brutum animal, quovis errore subtrivit (Loco cit.).

(3) Dominus Judæos atque Gentiles in puteo concupiscentiæ, id est carnalibus desideriis demersos extrahit (Aim., loco cit.).

venu faire par charité, dans un ordre plus noble et plus important, ce que vous faites par avarice. Comme vous vous empressez de retirer du puits le bœuf et l'âne, de même je suis accouru pour retirer le juif et le gentil de la profonde obscurité des erreurs et des vices dans lesquels ils sont tombés : tel est le but de ma venue dans ce monde. Que je serais heureux de commencer par rendre utile à vous-mêmes cette mission que je suis venu accomplir sur la terre! Ayez donc confiance en moi : fussiez-vous plus endurcis que le bœuf, plus stupides et plus rebutants que l'âne par vos vices, le secours de ma miséricorde ne nous fera pas défaut, ni le pardon ne vous sera pas refusé. C'est ainsi, chrétiens, que ce compatissant Sauveur, après avoir donné aux Pharisiens la preuve de sa puissance et de son ineffable sagesse, leur ouvre entièrement son cœur et leur manifeste sa tendresse et sa bonté. Ici encore se montre, personnifiée en lui, cette miséricorde divine qui court après ces pécheurs d'un rang si remarquable, pour les convertir : *Et misericordia tua subsequetur me.*

C'est aussi pour la même raison que ce divin Médecin fit, en leur présence, le miracle de la guérison de l'hydropique. L'hydropisie, qui est une maladie produite par l'extravasion des humeurs salées et acrimonieuses, exprime parfaitement bien le désir avide des biens terrestres et des plaisirs sensuels, car un tel désir vient lui-même du désordre des passions fortes. En effet, les Scribes et les Pharisiens, réunis au festin dont nous avons déjà parlé, étaient

adonnés à ces désirs insatiables. C'est pourquoi saint Grégoire affirme que l'hydropisie de ce pauvre malade était la figure véritable de celle dont le cœur et l'esprit des Pharisiens étaient mortellement atteints (1).

Comme, en effet, ils appartenaient à la secte des Sadducéens, ils ne croyaient ni à la spiritualité de l'âme ni à la vie future. Plongés dans le plus honteux matérialisme, selon l'horrible peinture qu'en a faite saint Pierre Chrysologue, ils cherchaient uniquement les plaisirs fugitifs de la vie présente; ils n'aspiraient qu'aux dignités, ils convoitaient ardemment les richesses, parce que, avec l'argent et les dignités, on se procure toutes choses. Ils entraient dans les charges, n'ayant d'autres mérites qu'une ambition démesurée, unie à une bassesse extrême. Ils avaient profané les choses saintes et ils mettaient à prix, sans aucune pudeur, le pardon des péchés, faisant ainsi un trafic sacrilége de la piété et de la religion.

De plus, dévorés par les flammes impures de la luxure et par la cupidité, remplis d'orgueil, perdus dans le luxe, dégradés et avilis par la débauche, ils pensaient qu'il leur était impossible de changer de vie, et partant ils n'espéraient plus de pardon (2).

(1) Per alterius ægritudinem corporis, in aliis exprimebatur languor seu ægritudo cordis et mentis (*In Evang.*).

(2) Sacerdotes profanaverunt sancta; et peccata mandentes, in pretium veniam pietatemque converterant. — Cupiditate inflammati, capti pompa, vitiis sauciati, vanitate ebrii, madefacti luxu,

Or, le Médecin charitable, en rendant la santé à cet hydropique, voulait aussi guérir ces malheureux esclaves du péché, plus malades encore dans leur esprit; il voulait retirer ces pécheurs, plus stupides que l'âne et plus endurcis que le bœuf, de l'abîme de désespoir et de vices où ils étaient tombés, puis leur inspirer la confiance en sa miséricorde. C'est ainsi qu'il leur dit par ce fait miraculeux mieux que par les paroles : Considérez, infortunés pécheurs, que, de la même manière que, par ma divinité, je rends la santé du corps à ce malade, ainsi je peux vous accorder le pardon et effacer le péché de vos âmes, si vous vous rendez à mes invitations (1). Mais tout fut inutile pour eux, mes frères : comme des malades en délire, loin de profiter de ce remède ineffable, ils en prirent occasion de détester de plus en plus le céleste Médecin qui le leur offrait. Ils furent humiliés par les paroles du divin Maître; mais ils n'en furent point contrits; ils s'en trouvèrent confus, et non convertis. Loin de là ; car, ainsi que l'évangéliste le fait remarquer, peu après cela, le Sauveur cherchant à leur faire comprendre que les biens de la terre sont vains et funestes, si on néglige de s'en servir pour se faire des amis dans le ciel (2), ils se moquèrent et de ses paroles et de sa personne adorable : c'étaient vé-

quia de correctione nihil cogitare poterant, de venia nihil sperabant (*Serm.* 2).

(1) Perinde ac diceret Dominus, non verbis sed factis : sicut isti hydropico pristinam sanitatem restituo; ita et vobis, si obedieritis mandatis meis, peccata dimittere potero (Aim., loco cit.).

(2) Facite vobis amicos de mammona iniquitatis (*Luc.* XVI).

ritablement des hydropiques d'esprit; ils avaient le cœur gonflé par l'humeur viciée, c'est-à-dire par l'avarice (1).

Quand l'ambition et l'avarice se sont emparé du cœur, surtout lorsqu'il s'agit de personnes consacrées à Dieu, elles l'enorgueillissent, l'endurcissent et le rendent également insensible et à l'action de la grâce de Dieu, et au spectacle des misères humaines. La prospérité l'enivre, la tribulation le désespère, les châtiments de Dieu l'endurcissent, la religion ne le touche point, les bons exemples ne l'édifient pas, la grâce ne le réveille pas, l'âge décrépit ne le détrompe pas, une mort imminente même ne le détache point des biens terrestres. Courbé, attaché à la terre, l'homme ambitieux et avare, vrai enfant de l'antique serpent condamné à se nourrir de terre, n'aspire qu'à la terre, n'aime que la terre et n'adore que la terre. C'est pourquoi saint Paul appelle l'avarice une vraie idolâtrie (2). Et quel est en réalité le dieu de l'homme possédé par l'amour des biens terrestres, sinon l'or et les postes lucratifs, auxquels il sacrifie, avec le même sang-froid, et les commodités les plus indispensables du corps, et les sentiments les plus légitimes du cœur, et les plaisirs les plus honnêtes de la terre, et les ineffables délices du ciel, et le corps et l'âme, et la mort, le bien-être du temps et la béatitude éternelle : *Avaritia, quæ est idolorum servitus.*

(1) Audiebant autem Pharisæi, quia avari erant, et deridebant eum (Loco cit.).

(2) Avaritia quæ est idolorum servitus.

Voilà donc la passion qui, principalement, rendit les Pharisiens si ingrats à la voix divine et qui, selon la menace du Sauveur, les entraîna à l'apostasie et les fit mourir dans leur péché.

Mais, pour nous, mes frères, contrairement à ces pécheurs endurcis, avares et orgueilleux, tâchons de retirer du miracle du Sauveur le profit qu'ils ne voulurent pas en retirer eux-mêmes ; car sa divine miséricorde, en cela même qu'elle faisait pour eux, s'étendait encore à nous : elle est donc aussi venue nous chercher. Il ne s'agit pour nous que d'aller à sa rencontre. L'hydropique sera encore notre guide dans la seconde partie des réflexions qu'il nous a inspirées.

SECONDE PARTIE.

L'hydropisie a trois caractères principaux : 1° l'hydropique, dévoré par une soif excessive, a d'autant plus soif qu'il boit davantage ; 2° il a la poitrine et les régions voisines horriblement gonflées par la concentration des humeurs, tandis que le reste du corps est aride et desséché ; 3° enfin, il a la démarche faible et incertaine, la respiration gênée, l'haleine infecte. Or, voilà l'image fidèle de notre âme, quand nous sommes dominés par l'amour des choses terrestres. Alors, véritables hydropiques dans notre esprit, nous sommes inhabiles à respirer librement dans la pure atmosphère des choses divines, impuissants à faire un pas dans la voie du salut éternel ; nous faisons connaître, par nos discours tout profanes, toujours terrestres et pleins de luxure, la cor-

ruption de nos passions ; nous sommes dégradés de cœur et pauvres d'esprit, tout remplis d'appétits impurs, sans aucune pensée ni sentiment vertueux. Nous sommes dévorés par une soif inextinguible des richesses, des honneurs, des plaisirs du luxe, des commodités de la vie, soif horrible, qui s'excite à mesure que nous cherchons à l'apaiser. Nous sommes avides de tout, contents de rien, vils dans notre orgueil même, pauvres au sein de l'abondance, malheureux dans notre propre félicité. Or, comment ferons-nous pour guérir d'une si affreuse maladie d'esprit, si nous avons le malheur d'en être atteints? Nous ferons comme l'hydropique dont notre évangile nous retrace la conduite, afin de nous servir d'exemple.

Avant tout il abandonna les remèdes humains et eut recours aux moyens divins. Ayant congédié les hommes de l'art, il alla trouver le céleste Médecin, Jésus-Christ. Voilà donc, dit saint Augustin, le remède efficace, le Médecin tout-puissant auquel nous devons avoir recours, et qui peut seul nous guérir (1). Ce n'est point par la lecture des moralistes profanes, ni en assistant aux représentations théâtrales (que des hommes stupides et insensés appellent *l'école de la vertu*) qu'on guérit des infirmités de l'âme. Ni la philosophie, ni les romans, ni le théâtre n'ont jamais rendu le chrétien meilleur. Tout cela peut fournir un aliment passager à la curiosité de l'esprit; mais réformer le cœur! jamais! Une semblable guérison est réservée à la loi sainte de Dieu,

(1) Ipse medicus, ipse et remedium (August.).

qui a la vertu de convertir les âmes par la grâce divine dont elle est revêtue (1). Vainement espère-t-on de la sagesse humaine ce que la grâce de Dieu ne donne point. Nous devons donc recourir à Jésus-Christ; c'est de lui seul, dit saint Chrysostome, que nous pouvons obtenir notre guérison (2).

En second lieu, l'hydropique se présenta au divin Médecin pendant qu'il était à table. Et nous aussi, chrétiens, nous devons nous présenter à lui dans le temple saint, où, sous le voile de la divine Eucharistie, il est en quelque sorte assis à la table de son amour, non-seulement comme un Dieu clément, qui brûle du désir de nous pardonner tous nos péchés, mais comme un médecin charitable, prêt à nous guérir de toutes nos infirmités (3). Ah! notre guérison, s'écrie Bède, sera certaine, si nous allons trouver ce doux Sauveur à ce divin banquet. Dans les habitations profanes, on respire un air charnel et mondain, qui assoupit l'esprit, corrompt et *matérialise* insensiblement le cœur; mais, dans le saint lieu, en présence de Jésus-Christ caché sous le symbole eucharistique, on respire un air spirituel et céleste, qui nous rend insensiblement meilleur, et nous élève au-dessus de la matière, en nous *spiritualisant* en quelque sorte. La divine Eucharistie répand comme une atmosphère de

(1) Lex Domini immaculata convertens animas (Ps. XVIII).

(2) Hydropicus est omnis qui ob dissolutam et lubricam vitam in anima graviter ægrotat, et Christo eget (*Caten.*).

(3) Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis, qui sanat omnes infirmitates tuas. — Hos tamen si ad Christi convivium venerint, sanat Jesus (Beda).

sainteté, de grâce et d'amour, au milieu de laquelle l'homme se sent agrandir le cœur et élever l'esprit vers les choses divines. Donnez-moi le plus grand pécheur ; s'il se présente et s'humilie devant la divine Eucharistie, l'adorant profondément, il est impossible qu'il ne conçoive des désirs de conversion. Comme l'on sort toujours moins homme des assemblées des mondains, de même l'on est toujours meilleur chrétien quand on a été en la compagnie de Jésus. C'est pourquoi le démon, voulant perpétuer en nous l'hydropisie de nos vices, nous inspire une sorte de *théophobie*, ou une certaine peur de Dieu et l'éloignement de son saint temple ; car il n'ignore pas que le pécheur qui fréquente la maison du Seigneur et se présente souvent, avec les dispositions voulues, à ce Dieu qui y habite, se convertit à la longue, recouvre la santé de l'âme et vit de la grâce.

C'est donc mal à propos que nous nous plaignons de la faiblesse de la nature, de la force des passions, de la multiplicité des dangers, de la chaîne et du poids des mauvaises habitudes; car saint Grégoire nous apprend que la cause de notre perte éternelle, notre véritable tort consiste en ce que, étant gravement malades, le sachant et l'avouant, nous vivons loin du temple, nous fuyons le médecin et dédaignons le seul remède qui puisse nous guérir (1).

En troisième lieu, l'hydropique se tenait en la présence du Sauveur sans prononcer une seule parole : *erat ante illum*. Mais s'il se tait, son cœur

(1) Si infirmus es, quare non recurris ad medicum?

parle ; il est rempli de foi en la puissance, et de confiance en la bonté du Sauveur. Ainsi, quand nous sommes en la sainte présence de Jésus, il n'est point nécessaire que notre bouche prononce de longues prières, puisqu'il nous enseigne que l'efficacité de celle-ci ne consiste pas dans le nombre des paroles, mais dans les vifs sentiments du cœur (1). Nous devons, dit saint Augustin, crier vers Dieu plus de cœur que de bouche ; car Dieu accorde sa grâce non pas à celui qui crie beaucoup, mais à celui qui aime bien (2).

En quatrième lieu, cette expression de l'évangile : « il se tenait devant lui : *erat ante illum*, » indique que l'hydropique, sans adresser la parole au Sauveur tenait toutefois ses yeux fixés sur lui, s'attendant à rencontrer le regard du Fils de Dieu, et, par cette voie, transmettre à son cœur divin le cri de son propre cœur. Voilà l'image parfaite denotre pauvre humanité, infirme et souffrante, affaiblie jusqu'à ne pouvoir pas même exprimer sa propre infirmité et sa douleur ; voilà aussi le moyen d'attirer sur nous la miséricorde de Dieu.

Voyez le pauvre mendiant : il se place quelquefois sur le passage ou en la présence des riches ; il ne leur adresse aucune parole, mais il dirige de temps en temps sur eux un regard plein de tristesse, pour leur indiquer sa misère et son triste état ; il leur fait

(1) Orantes, nolite multum loqui (*Matth.* VI).

(2) Clama non ore, sed corde ; apud Deum non valet magnus clamor, sed magnus amor.

entendre une humble plainte, un soupir intérieur qui dit infiniment plus que tous les discours. Telle est, mes frères, la manière dont nous devons nous comporter en la présence de Jésus-Christ : nous devons fixer sur lui un regard de respect et de confiance, d'humilité et d'amour; un regard qui soit l'expression sincère de la confusion et de la douleur de nos infirmités spirituelles et du désir d'en être guéri ; un regard qui dévoile notre misère et qui demande miséricorde, lors même que la bouche se tait. Un tel regard, sorti de notre cœur, se communique à celui de Jésus ; il lui parle et en reçoit une réponse ; et les cœurs qui se parlent et se répondent, finissent par s'aimer. Alors, mais seulement alors, dit saint Chrysostome, notre guérison sera certaine (1).

Enfin l'évangile disant, non pas que l'hydropique se tient, mais qu'il se tenait devant le Sauveur, exprime la constance de sa prière, d'autant plus éloquente qu'elle était plus silencieuse. Il ne reçut pas tout de suite la grâce qu'il implorait, mais seulement à la fin du festin. Et, en attendant, il n'a pas honte de rester là, exposé au mépris de tant de monde, de soutenir les regards dédaigneux des Pharisiens, les moqueries des convives et les insultes des serviteurs. Nul n'a pitié de ce malheureux, personne ne s'intéresse à son sort, aucun ne s'occupe de lui. Le Sauveur même, qui avait déjà ses desseins de vraie commisération sur lui, mais qui voulait éprouver sa foi et en accroître le mérite, feignit d'abord de

(1) Si erit ante Christum, plane sanabitur (*Caten.*).

ne pas faire attention à lui ; il ne lui adressa aucune parole, pas même un regard. Alors cet hydropique devient notre modèle et notre maître dans la prière. Car, malgré tous ces motifs de découragement, il ne perd néanmoins pas courage, ne se rebute ni ne se fatigue ; mais, toujours dans la même attitude, excitant la compassion, immobile et debout devant le Fils de Dieu, sans se lamenter ni se plaindre, même intérieurement, il attend, avec une humble patience et une religieuse résignation, le moment où il plaira au Sauveur de le guérir : on dirait que plus il est dédaigné, plus il espère. Or, voilà comment nous devons agir nous-mêmes, quand le divin Médecin nous fait attendre le remède qui doit nous guérir : nous ne devons point perdre courage ni manquer de confiance. Selon le conseil du Prophète, à l'exemple de la pauvre servante qui, tenant son regard attaché sur la main de sa prévoyante maîtresse, attend patiemment et en silence la nourriture dont elle a besoin, nous ne devons pareillement jamais nous fatiguer de tenir fixé sur Dieu le regard de notre espérance et de notre prière, jusqu'à ce qu'il lui plaise enfin de nous faire miséricorde (1). N'en doutons point, mes frères, le cœur tendre de Jésus finit à la longue par se laisser toucher au spectacle de notre misère, son oreille par s'ouvrir au cri d'une humilité confiante. La vue de nos infirmités l'apaise, l'attendrit, le touche et lui fait exercer sa charité. Il nous

(1) Sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ, ita oculi nostri ad Dominum, donec misereatur nostri.

rendra donc regard pour regard, amour pour amour, il étendra aussi sur nous sa main bienfaisante ; il nous guérira de toutes nos infirmités, renouvelant ainsi dans nos âmes le prodige qu'il opéra dans le corps de l'hydropique, si bien qu'il sera dit aussi de chacun de nous : « Il le prit par la main, le guérit et le renvoya : *Et apprehensum savanit eum, et dimisit.* » Ainsi-it-il!

SEIZIÈME HOMÉLIE.

Saint Joseph, époux de Marie.

(*S. Matth.*, c. I, v. 18-25.)

Aut ille dixit : Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.
(*Evang. du IIIe dim. de Carême.*)

Quel est donc ce Verbe ineffable, cette importante et précieuse parole de Dieu, qui, selon le témoignage du Fils de Dieu même, rend heureux celui qui l'écoute avec docilité, qui l'accomplit fidèlement et qui la conserve précieusement dans son cœur? C'est, mes frères, la prédication de l'Evangile en général; mais c'est plus particulièrement ce Verbe, cette parole mystérieuse dont notre divin Sauveur avait parlé, quand il disait que tous ne l'entendent point quand ils l'écoutent, et que tous ne l'accomplissent point quand elle leur est annoncée, mais ceux-là seulement auxquels le Père céleste en a donné l'intelligence et la grâce : le Verbe, c'est-à-dire la parole de la sainte et immaculée Virginité (1).

(1) Sicut eunuchi, qui seipsos castraverunt propter regnum cœlorum, non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est a Patre meo (*Matth.* XIX).

Combien est admirable et magnifique l'idée que le Sauveur du monde nous a donnée de la virginité, en l'appelant Verbe, Parole : *Verbum istud!* En effet, le Verbe éternel représente en lui-même, comme dans une image, toute la substance divine ; de même la virginité contient en elle-même et exprime tout l'esprit, toute l'excellence, la sainteté du Verbe de Jésus-Christ et la grande parole de son Evangile.

Par là, on comprend clairement le sens de la réponse que Jésus-Christ fit à la femme dont il est parlé dans l'évangile de ce jour. Cette pieuse et fidèle matrone, enchantée de la beauté de la face adorable du divin Fils de Marie, de la grâce de ses paroles et de la sublimité de sa doctrine, s'écria, du milieu de la foule des ennemis du Sauveur, dans un transport de foi et dans une extase d'amour, en s'adressant à lui : « Bénis soient les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a nourri (1)! » Le divin Maître, par la réponse qu'il lui adressa, voulut dire ceci : Oui, ma Mère est vraiment bienheureuse ; mais ce n'est point parce qu'elle m'a communiqué sa chair et mis au monde en demeurant vierge, mais parce qu'elle a, avant tout, écouté et accompli ma parole mystérieuse, en se consacrant à la virginité, et parce qu'avant de m'avoir conçu dans son sein, par son obéissance, elle avait attiré mes regards sur elle et m'avait conçu dans son cœur par sa pureté sans tache (2).

(1) Extollens vocem, quædam mulier de turba dixit : Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti!

(2) Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud!

Remarquez que, bien que cette femme eût parlé en particulier de celle qui l'avait conçu, le Sauveur lui répondit néanmoins d'une manière générale : « Heureux tous ceux qui écoutent la divine parole. » Or, Marie ne fut pas la seule qui écouta la sublime parole de la virginité avant la naissance du Sauveur ; le patriarche saint Joseph, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire glorieuse (1), l'entendit comme elle. Le Sauveur, dans l'éloge qu'il fit de la Vierge sa Mère, voulut donc faire aussi celui de son père putatif, de son gardien vierge ; il voulut dire que saint Joseph aussi était heureux, non-seulement parce qu'il était l'époux de la Mère de Dieu, ayant, par conséquent, un Dieu soumis à lui comme son fils : *Virum Mariæ, de qua natus est Jesus ;* mais encore parce qu'avant de devenir l'époux de Marie, il avait imité son inaltérable pureté, et parce qu'avant de porter dans ses bras comme son fils, le Fils de l'Eternel, il avait écouté la parole de la virginité et l'avait fait fructifier dans son cœur. Mon intention étant de vous entretenir aujourd'hui de cet illustre saint, je ne veux point m'éloigner de l'idée que le divin Maître a voulu nous en donner lui-même en ce jour de fête. L'évangéliste saint Matthieu dans la main, je viens, mes frères, vous parler du mariage de saint Joseph avec la Vierge Marie, vous exposer les mystères qui en furent le but, les vertus qui en furent la base et les mérites qui en furent le fruit.

(1) Le 19 du mois de mars, l'Eglise célèbre la fête de ce grand saint.

Ce sujet est d'autant plus digne de votre attention, qu'il ne s'agit pas seulement de louer un saint, mais encore d'expliquer un des plus grands miracles de la grâce et l'un des plus tendres et des plus saints mystères de la religion.

PREMIÈRE PARTIE.

C'était une croyance universelle dans le monde qu'une vierge devait enfanter. Dieu avait arrêté le prodige dans ses divins décrets; les patriarches l'avaient rappelé par leurs actions, la loi ancienne figuré par ses rites, les prophètes annoncé par leurs oracles, tous les peuples avaient su par tradition que le Rédempteur du monde devait naître d'une vierge. Le Fils de Dieu, dit saint Bernard, voulant naître parmi les hommes, ne devait naître que d'une vierge; et, puisqu'une vierge devait devenir mère, elle ne devait enfanter qu'un Dieu (1). Celui qui, dans le ciel, a un Père et n'a pas de Mère, devait naître sur la terre d'une mère sans avoir de père, afin que, dans sa naissance temporelle non moins que dans sa naissance spirituelle, cet oracle d'Isaïe reçût son accomplissement : « Qui pourra raconter sa génération (2)?»

Mais si cette Vierge bienheureuse était devenue mère en dehors du mariage, c'est en vain, dit saint Ambroise, qu'elle aurait affirmé qu'elle avait conçu

(1) Neque enim virginem ducit alter partus; neque Deum ducit Mater altera (Bern., *sup. Mis.*).

(2) Generationem ejus quis enarrabit (*Isa.* LIII)?

par un miracle; les Juifs charnels auraient cru le contraire, ils auraient dit qu'elle voulait cacher sa faute (1) : ils l'auraient assurément lapidée, dit saint Jérôme (2). Tout au moins, reprend saint Bernard, elle aurait perdu sa réputation ; ce que Dieu ne devait pas et ne voulait pas permettre à l'endroit de la Mère de son Fils (3). Dieu fut, en effet, si jaloux de l'honneur de Marie, dit encore saint Ambroise, qu'il aima mieux qu'on pût douter de la naissance miraculeuse du Fils que de la pudeur intacte de la Mère (4). Marie, devenue mère dans la condition du mariage, n'avait aucune raison d'inventer un miracle pour cacher une faute supposée, puisqu'il est glorieux pour l'épouse de devenir mère. Marie devait mériter toute confiance quand elle assurerait que son enfant n'était pas le fils de Joseph. Et puis la loi condamnait à l'infamie les enfants nés hors du mariage. Il était donc très-indispensable que la Vierge mère du Messie fut une épouse, afin que le Réparateur du genre humain ne commençât pas sa vie par une infamie légale, qui eût dégradé sa personne et discrédité son minis-

(1) Videretur mentiri incepta prægnans, et culpam velle adumbrare mendacio; neque enim crederetur, etsi diceret se esse virginem (S. Amb., *Com. in Luc.*).

(2) Damnaretur ut adultera (*Com. in Matth.*).

(3) Videns matrem et non desponsatam, diceretur meretricem potius quam virginem, quod non decebat de Matre Dei (Bern.).

(4) Maluit Dominus aliquos de suo ortu, quam de Matris pudore dubitare. — Fides Mariæ verbis asseritur, et mendacii causa removetur.—Causa mentiendi desponsata non habuit, cum gratia nuptiarum partus sit feminarum (S. Amb., *in Luc.*).

tère : ainsi s'exprime saint Ambroise (1). La dignité de l'enfant, comme l'honneur de la mère, demandait donc que le Fils de Dieu naquît dans les conditions indiquées (2), afin que son auguste Mère ne fût pas punie comme coupable, et le Fils méprisé comme illégitime. En outre, selon la doctrine de saint Paul, ce grand mystère de la virginité de la Mère et de la divinité du Fils ne devait être connu, dans sa vérité et dans sa magnificence, qu'après l'accomplissement de l'œuvre de la Rédemption, par l'apparente folie de la prédication apostolique, qui devait établir cette croyance dans le monde. Il devait être jusqu'alors, selon la pensée de saint Ignace martyr, cité par saint Jérôme, une énigme impénétrable aux hommes et aux démons, à la terre et à l'enfer (3).

Il était donc nécessaire que la mère du Rédempteur promis à nos maux eût un époux, mais un époux qui, en consentant à s'unir à Marie par les nœuds d'un mariage saint et légitime, fût décidé à observer la continence ; ce devait être un mari vierge, qui eût le titre réel d'époux sans en exercer les droits. Mais où trouver cet époux, je ne dis pas dans l'univers, qui était païen, mais même dans la nation juive, qui seule adorait le vrai Dieu; cette nation, dis-je, qui, par l'espérance dont chacun se berçait de prendre part à la naissance temporelle du

(1) Cum partus inuptæ lege damnetur, congruum fuit ut Virgo desponsaretur, ne videretur Christus ab injuria legis cœpisse.

(2) Ut de desponsata nasceretur (Hier., loco cit.).

(3) Ut partus ejus celaretur diabolo.

Messie, regardait comme maudit de Dieu et déshonoré devant les hommes quiconque n'avait point de descendants? Or, cet époux unique, cet homme si au-dessus de l'humanité de son temps, d'une abnégation si nouvelle, jusqu'alors inconnue sur la terre, ce prodige de toutes les vertus, Dieu l'a trouvé dans saint Joseph, qui est appelé dans l'Evangile le juste par excellence : *Joseph autem cum esset justus*, c'est-à-dire, comme Gerson l'explique, l'homme qui possède toutes les vertus dans toute leur plénitude et toutes leurs perfections (1).

Quand donc il s'agit d'un si grand patriarche, d'un saint si illustre, c'est peu de dire qu'il eut l'innocence d'Abel, la religion de Noé, la patience de Job, la foi d'Abraham, l'obéissance d'Isaac, l'humilité de Jacob, la chasteté de Joseph, le zèle de Josué, la générosité de Samuël, la mansuétude de David, la sagesse de Salomon, la piété de Josias. C'est peu d'ajouter avec les Pères et les théologiens qu'il fut sanctifié dans le sein maternel comme Jérémie et qu'il naquit saint comme Jean-Baptiste. Tous ces personnages étaient seulement les figures, les prophètes, les hérauts, les serviteurs et les précurseurs du Messie ; et d'autres vertus, d'autres priviléges devaient enrichir l'époux de la Mère de Dieu, celui qui, par conséquent, devait avoir un Dieu pour Fils.

La divine Ecriture nous apprend qu'une femme vertueuse et sainte est la récompense que Dieu

(1) Joseph vocari justum attendito propter virtutum omnium perfectam possessionem (*De S. Jos.*).

donne à l'époux saint et vertueux (1). Il faut donc que saint Joseph ait été le plus saint et le plus vertueux des époux, puisque Dieu l'a choisi pour être le compagnon de la plus sainte et de la plus vertueuse des épouses, de celle qui était le trésor vivant de toutes les grâces, le sanctuaire visible de toutes les vertus. S'il y eût eu sur la terre une créature plus sainte que Marie, elle eût été choisie à sa place pour être la Mère de Jésus-Christ ; de même, s'il se fût trouvé un homme plus pur et plus saint que Joseph, il serait devenu l'époux de Marie. De ce que Marie a été choisie pour être la Mère de Dieu, nous en tirons donc cette légitime conséquence, qu'elle a été, comme nous l'apprend du reste la divine Ecriture, la plus sainte entre toutes les femmes ; de même, de ce que saint Joseph a été choisi pour être son époux, il s'en suit qu'il a été le plus saint, le plus parfait de tous les hommes, et qu'il possède au suprême degré toutes les vertus qui brillèrent d'un éclat divers dans les anciens patriarches.

Bien plus, la passion n'étant point le principe de leur alliance, mais bien la volonté divine, Dieu, qui les avait choisis l'un pour l'autre par une providence particulière, a dû les former lui-même tout particulièrement l'un pour l'autre ; et comme déjà il avait créé et donné au premier homme, dans la personne d'Eve, une épouse semblable à lui par nature, de même, selon la doctrine de saint Pierre Damien,

(1) Pars bona, mulier bona dabitur viro bono pro factis bonis (*Eccli.* XXVI).

Dieu a créé et donné à Marie, dans la personne de Joseph, un époux semblable à elle par la grâce; si bien que, pour nous former une idée vraie de la sainteté de Joseph, nous devons considérer la sainteté de Marie comme le type de la sienne (1).

Issus tous les deux de la royale famille de David, ils avaient les mêmes traditions de famille, comme ils nourrissaient les mêmes sentiments de religion et de sainteté dans leur cœur, la même foi à la parole divine, la même confiance en ses promesses, le même zèle pour la gloire de Dieu, le même intérêt pour le salut des hommes, le même goût pour la fuite du monde, le même esprit d'oraison, le même détachement de la terre, le même désir du ciel, le même amour de Dieu, la même charité envers le prochain, les mêmes idées, les mêmes desseins, les mêmes affections de ferveur et de piété.

Puis Dieu avait comblé Joseph de toutes les bénédictions de la grâce; le docteur angélique, après avoir rappelé qu'il fut sanctifié avant de naître, affirme que la concupiscence et les rébellions de la chair étaient éteintes en lui. Dieu en fit un ange dans un corps mortel, en lui accordant le don d'une virginité intacte et incorruptible. Cela se comprend sans peine : celui qui ne voulut, après sa mort, confier la Vierge sa Mère qu'à un disciple vierge, voulut, à plus forte raison, pendant sa vie la confier à un époux vierge. C'est la pensée de saint Jérôme,

(1) Erat beatus Joseph factus in similitudinem Virginis sponsæ suæ (S. Petr. Dam.)

commentant ces paroles de Marie à l'ange : « Comment pourrais-je devenir mère, puisque je ne connais aucun homme et n'en peux connaître (1). » Ce grand docteur affirme que Marie prononça ces paroles, non-seulement à cause du vœu fait par elle de demeurer vierge, mais aussi à cause du vœu et de la résolution de saint Joseph de respecter à jamais sa virginité. Saint Augustin confirme cette opinion en ajoutant que Marie et Joseph avaient formé les mêmes desseins de pureté, par un même amour pour la continence, un vœu, en un mot, et une profession communes de virginité (2).

Voilà donc dans Marie et Joseph deux âmes qui ont compris la grande parole de la virginité, même avant que le Fils de Dieu ne l'eût prononcée ; ils s'y consacrent avant que le prix en soit connu ; ils arborent son étendard et en ouvrent le chemin pour y attirer en foule les deux sexes, avant même que la récompense soit proposée, et ils préludent à la naissance de l'auteur de l'Evangile par la pratique de la vertu la plus sublime et la plus parfaite que l'Evangile devait plus tard annoncer.

Ces deux grandes âmes ne se rapprochent point par la force de l'inclination, mais par la sympathie de la vertu. C'est la grâce et non la nature qui les unit ; et cette union céleste est consacrée et perfec-

(1) Non corrupta fuerat socianda puella (S. Jér.). — Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?

(2) Habuit Joseph cum Maria communem virginitatem (S. Aug.).

tionnée par la religion : la passion n'y a aucune part. C'est pourquoi, selon Origène, l'évangéliste donne à Marie le nom d'*épouse* plutôt que celui de *mariée*, pour nous apprendre que toute idée profane, toute pensée charnelle fut étrangère à une telle union (1). Ce fut la virginité qui attira l'une vers l'autre ces deux âmes et devint la base et le fondement de leur mariage, comme elle en resta la plus belle parure.

Oh! admirable et sainte union! Vit-on jamais rien de plus pur, de plus saint, de plus sublime? Partout ailleurs, dans le mariage, la virginité est formellement exclue; ici elle est spécialement requise! Si Marie n'eût pas été décidée à demeurer vierge, jamais elle ne serait devenue la Mère du Dieu qui ne pouvait avoir qu'une vierge pour Mère. Si Joseph n'avait point partagé cette résolution généreuse, il ne serait jamais devenu l'époux de celle qui ne pouvait être unie qu'à un époux vierge. Ainsi, chrétiens, ce mariage, selon la gracieuse idée de Gerson, est non-seulement fondé sur la virginité des époux, non-seulement la virginité en est la condition nécessaire, le lien mystérieux; mais il offrit pour la première fois au monde l'exemple de la virginité s'unissant à la virginité (2). Les deux époux consentirent l'un et l'autre au droit du mariage; car, sans cela, il n'y aurait pas eu une véritable union conjugale; mais

(1) Desponsata quidem Joseph, non in concupiscentia juncta (Orig., *in Matth.*).

(2) In eo connubio virginitas nupsit (Gerson).

l'Esprit-Saint leur inspira l'entière confiance que, loin de violer réciproquement ce dépôt sacré, ils s'aideraient mutuellement à le conserver intact. Tels deux diamants s'unissent ensemble sans rien perdre de leur prix, se communiquant au contraire leur valeur; tels deux rayons se rencontrent et confondent leur clarté; tels deux lis s'entrelacent sans ternir leur candeur.

Donc, autant l'esprit l'emporte sur le corps, la grâce sur la nature, la raison sur la concupiscence, le feu de l'Esprit divin sur les flammes de l'amour charnel; autant le mariage de saint Joseph excelle sur tout autre. Il n'y a que l'union hypostatique de la personne du Verbe avec la nature humaine qui soit plus noble et plus parfaite. Oh! quelle gloire pour le mariage de saint Joseph, de s'élever ainsi au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu! On peut lui appliquer ce qu'un Père a dit de Marie : cette œuvre ne connaît rien de plus grand, ni de plus auguste, ni de plus saint que Dieu son auteur : *Opus quod solus artifex supergreditur.*

Cependant, si sublime, si parfait que soit ce mariage, par l'intacte virginité qui en fut le lien, il l'est encore bien davantage par le mystère qui en est la fin dernière. Quelle est cette fin, et quelles sont d'abord les fonctions dont l'époux est investi? Celui-ci ne doit point altérer la virginité de son épouse, il doit en être le témoin et le gardien. Il ne doit pas se comporter comme un époux terrestre, il doit respecter l'opération de l'Epoux céleste, l'Esprit-Saint.

Il ne doit point chercher une fécondité naturelle, mais laisser la voie libre à la grâce. Lui, le vrai Gédéon, il doit étendre au soleil, en la préservant de toute tache, la toison mystérieuse, la laisser féconder par la céleste rosée, puis la conserver avec le plus grand soin. Joseph, dit saint Augustin, par sa virginité, est comme insensible, comme mort dans ses rapports conjugaux avec Marie (1). Marie est donc, par cette sorte de mort spirituelle de son époux terrestre, libre de s'unir d'une manière mystérieuse à son Epoux céleste; elle peut offrir à ce dernier un cœur intact, un corps consacré par la virginité : c'est pourquoi la vertu du Très-Haut peut descendre librement sur elle, la remplir, en formant de son sang très-pur le corps de Jésus-Christ, et y opérer ainsi un grand mystère. De la sorte, les deux époux de Marie, l'Esprit divin et saint Joseph, l'un invisible et l'autre visible, coopèrent, par des moyens différentes, au même mystère. L'un laisse la voie libre et l'autre la suit; celui-ci prépare la demeure et celui-là vient l'habiter. Tandis que l'Esprit-Saint, suppléant par sa vertu à l'action du père, rend Marie miraculeusement féconde et change son sein virginal en un temple vivant de Dieu (2); tandis que, sans le concours de l'homme, Marie conçoit un Fils par l'opération divine (3), Joseph, le protecteur visible de la sainte Vierge, met à couvert l'honneur du Fils et la

(1) Joseph propter virginitatem pro mortuo consebatur (Aug.).
(2) Domus pudici pectoris, templum repente fit Dei.
(3) Intacta nesciens virum, concepit alvo filium.

réputation de la Mère par son mariage, le plus saint et le plus pur que le Ciel forma et que la terre admira jamais. L'un enrichit de grâces l'âme de Marie, l'autre a soin de lui procurer tous les secours du corps; le premier l'élève aux yeux de Dieu, le second la défend devant les hommes. Comme le prodige d'une Vierge qui conçoit sans perdre sa virginité était au-dessus des lois de la nature et demandait un Dieu pour l'accomplir, parce qu'il surpassait toute croyance humaine, il fallait un homme pour le cacher. L'Esprit-Saint est donc l'auteur de ce grand mystère, mais Joseph est le voile qui le couvre : c'est un ange nouveau placé à l'entrée du vrai paradis terrestre, pour en garder soigneusement l'entrée; il est le nuage sacré, le voile du Temple, qui cache à tout regard profane la vue de la véritable arche, du vrai tabernacle de Dieu parmi les hommes. De sorte que la pureté parfaite qui détourne saint Joseph, réel époux de Marie, d'exercer son droit, est précisément ce qui élève et ennoblit son mariage et le rend, dit saint Bernard, coopérateur visible et ministre fidèle sur la terre du plus profond conseil du Très-Haut, du plus grand mystère du ciel (1).

Mais quoi! à peine ce mariage auguste est-il contracté, qu'il est en péril de se rompre. Et voici comment : Dieu avait déjà opéré en Marie le grand prodige, œuvre de sa puissance et de son amour. L'Esprit-Saint était descendu en elle, et l'avait fécondée. Cependant saint Joseph ignorait ce mystère. Quel

(1) Solus in terris magni consilii coadjutor fidissimus (S. Bern.).

fut donc son étonnement et combien grandes furent sa consternation et sa surprise, quand il vit sa sainte épouse, avec laquelle il vivait dans une chaste union, devenir mère par un prodige qu'il ignorait venir du ciel et qu'il ne pouvait croire le fait de la terre (1)!

Le Ciel le garde toutefois de former le plus léger soupçon sur la fidélité de sa chaste épouse! Marie, dès ses plus tendres années, avait grandi à l'ombre du sanctuaire, parmi les vierges du temple, où il était impossible que rien d'impur surgît, tant elles étaient soigneusement gardées! Dieu avait ainsi disposé toutes choses pour mettre en sûreté l'honneur de sa Mère et pour entourer de toutes les preuves humaines le divin mystère de sa virginité. Joseph, comme l'affirme saint Augustin, avait directement reçu Marie à sa sortie du temple et l'avait conduite de la maison de Dieu dans sa propre demeure (2). Des mains du saint vieillard Siméon, prêtre et prophète, Marie, dépôt précieux, trésor vivant, miracle de la grâce, était passée directement au pouvoir d'un grand prophète, d'un prêtre plus saint, en un mot de Joseph. L'ayant donc reçue dans sa maison, toujours vue auprès de lui, il était, comme l'observe saint Pierre Chrysologue, le témoin de son inno-

(1) Qui maritali licentia uxoris suæ omnia noverat (Hier., *Com.*).

(2) Mariam de templo Domini Joseph acceperat. — Ipse innocentiæ testis, ipse custos pudoris, ipse virginitatis assertor. — Sponsa prægnans, sed virgo; plena pignore, sed non vacua pudore; de conceptu sollicita, sed de integritate secura (S. Aug., *Serm. de Ann.*).

cence, le gardien de sa pudeur et l'apologiste de sa virginité : *Ipse innocentiæ testis, ipse custos pudoris, ipse virginitatis assertor*. Il voyait qu'elle allait devenir mère, il est vrai ; mais il remarquait en même temps qu'elle conservait toujours le rayon de la sainte virginité, et que le fruit qu'elle portait n'avait nullement altéré sa pudeur virginale ; il était plein de sollicitude sur ce qu'il contemplait, mais il était certain de l'intégrité de sa fidèle épouse : ainsi parle le même docteur. Témoin de la pureté des pensées de Marie, de la sainteté de ses affections, de la modestie de ses regards, de la délicatesse de ses paroles, comme de la réserve de ses manières, de la gravité de son maintien, du soin de sa chasteté, de son amour de la retraite, de la constance de son recueillement, de son esprit d'oraison et de la ferveur de sa piété, il lisait dans ses regards la preuve de son innocence, et ne pouvait soupçonner une créature plus qu'angélique, qui n'avait, si je peux le dire, rien d'humain. Puis Dieu ne devait pas permettre que la pureté de sa Mère fût révoquée en doute, même un seul instant, même par un seul homme, surtout par son époux ; il ne pouvait permettre que la plus sainte entre toutes les femmes fût jugée coupable par le plus saint de tous les hommes. C'est pourquoi, selon la pensée de saint Jean Chrysostome, saint Joseph ne s'arrêta point aux apparences ; il ne s'abandonna ni aux jugements téméraires, ni aux soupçons injurieux, ni aux inquiétudes pénibles ; il crut plutôt à son cœur qu'à ses yeux. Il aima mieux présumer en

Marie un miracle de la grâce que de croire à une faiblesse de la nature. Il crut possible qu'une vierge devînt mère sans le concours d'aucun homme, plutôt que de croire que Marie était devenue coupable (1).

Cependant, mes frères, observez la prudente réserve et la sage modération de saint Joseph : il ne demande pas à Marie l'explication d'un secret qu'il ne peut ni rejeter, ni expliquer ; car une seule question pouvait faire supposer un soupçon de sa part, et un soupçon, quoique fort éloigné, sur une telle matière, aurait fait rougir la plus pure de toutes les vierges et aurait percé son cœur d'un glaive de douleur. D'un autre côté, saint Joseph ne veut, dans une affaire si délicate, consulter personne, afin de ne pas paraître mettre en doute auprès de qui que ce soit la réputation de sa sainte épouse. Ce silence si prudent fut un hommage rendu à la vertu de Marie (2).

De plus, Joseph était très-versé dans les divines Écritures, qu'il méditait continuellement et dont il faisait ses délices ; il savait d'ailleurs que le Messie devait naître d'une vierge et que le temps en était arrivé ; et comme il avait été le témoin oculaire de la sainteté et de la pudeur de Marie, il crut facile-

(1) Credidit plus castitati quam utero, plus gratiæ quam naturæ. Conceptionem manifeste videbat, fornicationem suspicari non poterat. Possibilius credebat mulierem sine viro posse concipere, quam Mariam posse peccare (S. J. Chrys., *Imperf. Ann.*).

(2) Hoc testimonium Mariæ est, quod Joseph sciens illius castitatem et admirans quod evenerat, celat silentio, cujus mysterium nesciebat (S. Jér.).

ment qu'elle seule pouvait être la Mère du Libérateur promis, attendu qu'elle était la plus immaculée et la plus sainte de toutes les vierges (1). Qui suis-je donc, se disait-il à lui-même, comme l'observe un Père de l'Eglise, qui suis-je pour oser retenir auprès de moi, comme mon épouse, la Mère de mon Dieu! Que je suis loin d'être assez pur pour habiter sous le toit d'une si grande et si noble créature (2)! Malheur à moi! Ozée tomba frappé de mort pour avoir porté avec trop de légèreté la main à l'arche matérielle du Testament; que m'arriverait-il donc si, une seule fois, je manquais à la vénération due à cette arche vivante de la nouvelle alliance où est cachée la vraie manne du ciel, où se trouve non pas la loi, mais le Législateur de la terre? Puis Dieu m'a caché soigneusement un si grand mystère, il n'a pas voulu que je le sache le premier; ne m'avertit-il donc pas clairement, par son silence, qu'il ne me réserve pas, dans mon indignité, à en voir de près l'accomplissement?

Tels étaient les sentiments et les réflexions de saint Joseph en contemplant Marie. Lors donc que l'évangile dit que ce fut à cause de sa justice qu'il résolut de ne plus retenir auprès de lui Marie, de s'en séparer et de la renvoyer secrètement (3), il

(1) Videbat gravidam quam noverat castam; et non diffidebat hanc prophetiam in ea esse implendam : Ecce Virgo concipiet et pariet filium (S. Rem.).

(2) Major est ejus dignitas, superexcellit ejus sanctitas, nec meæ congruit indignitati (*Imp.*).

(3) Joseph autem cum esset justus, et nollet eam traducere, voluit occulte dimittere eam (*Matth.* I, 19).

faut entendre, par cette justice de Joseph, comme l'enseignent Origène et un grand nombre d'autres Pères, la profonde humilité dont sa foi était la source, qui lui fit croire que le Messie était celui qui devait naître de la Vierge son épouse (1). En effet, saint Paul enseigne que la foi humble est réputée à justice devant Dieu (2). Croyant donc que le mystère de l'Incarnation s'était accompli en Marie, il prit la résolution de s'en séparer, parce que son humilité lui persuadait qu'il était indigne de demeurer en sa compagnie (3). Il ne voulait donc pas répudier Marie à cause d'un délit, mais ne plus habiter auprès d'elle par respect. Sa résolution n'était pas un acte de vengeance, résultat de la jalousie, pour punir une infidélité supposée : c'était un acte de profonde humilité en présence d'un grand et ineffable mystère. Par la raison qu'Elisabeth dit à Marie : « D'où me vient l'honneur si grand de recevoir dans ma maison la Mère de mon Dieu? » qui porta le Centurion à dire au Sauveur : « Je ne suis pas digne que vous

(1) Justus erat per fidem qua credebat Christum de Virgine nasciturum (Orig.).

(2) Credidit, et reputatum est illi ad justitiam.

(3) Ideo dimittere volebat, quoniam magnum sacramentum in ea esse cognoscebat, cui approximare se indignum existimabat. — Voluit se humiliare ante tantam et tam ineffabilem rem. — Sicut Elisabeth ait : Unde hoc mihi, ut Mater Domini mei veniat ad me? — Sicut Centurio dicebat : Domine, non sum dignus, ut intres sub tectum meum. Sicut beatus Petrus humilians se aiebat Domino : Exi a me, quia homo peccator sum ; sic et Joseph, juste humilians se in omnibus, quærebat se longe, et timebat sibi tantæ sanctitatis conjunctionem adhibere (Orig., *Homil.* 1 *in Div.*).

entriez dans mon habitation ; » qui fit dire à saint Pierre, dans un transport d'humilité : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur : le Fils de Dieu et le fils de l'homme, la sainteté et le péché ne peuvent se confondre ; » pour cette même raison, dis-je, saint Joseph, humble en toutes choses, parce qu'il était sans cesse juste en tout, ne se jugea pas digne de vivre avec Marie, la sainteté personnifiée, le vrai sanctuaire de Dieu.

En veut-on une preuve plus évidente? Ecoutons l'ange du Seigneur : le discours qu'il adresse à Joseph ne laisse aucun doute à ce sujet ; il atteste clairement que l'humilité, la défiance de lui-même, la *crainte révérentielle*, qui est comme la pudeur de l'âme, ont motivé la résolution de ce saint patriarche. En effet, l'ange Gabriel ne l'accuse pas, ne le reprend point ; au contraire, il le rassure et l'encourage. Ne crains point, Joseph, lui dit-il : *Noli timere*. Douces paroles qui, loin d'indiquer un reproche mérité pour un jugement injuste, ne signifient qu'un encouragement donné à la vertu craintive et timorée. Remarquez, je vous prie, que c'est la même parole adressée auparavant par le même archange à Marie, pour la délivrer du trouble où l'avait jetée l'annonce qu'elle allait devenir mère, elle qui avait juré de demeurer vierge : *Ne timeas, Maria*. Ainsi la même parole qui sert à calmer la pudeur effrayée de Marie, sert aussi à rassurer l'humilité craintive de Joseph. L'archange lui parle avec la familiarité, avec la bienveillance et avec la douceur dont il avait usé à l'égard de la

sainte Vierge, parce que l'un et l'autre craignent et hésitent pour des motifs vertueux, surnaturels et divins; parce que Joseph, en un mot, redoute d'être l'époux de la Mère de Dieu par le même motif de sainteté, de justice et de foi qui portait Marie à refuser cet ineffable honneur : *Ne timeas, Maria. Noli timere.*

Mais, en lui disant de ne pas craindre, l'ange se sert de cette formule : « Joseph, fils de David : *Joseph, fili David, noli timere.* » Ces belles paroles sont pleines de mystères, dit saint Jean Chrysostome. L'ange l'appelle par son nom pour lui inspirer de la confiance. Il lui rappelle son origine pour lui renouveler à l'esprit la promesse que Dieu avait faite à David, à savoir : *que le Messie naîtrait de sa race,* et lui annoncer, dès le premier mot, que cette promesse s'accomplissait justement à cette heure en Marie, issue comme lui-même de la race de David. Combien sont tendres ces paroles de l'ange : « Ne crains point, Joseph, de retenir Marie pour ton épouse : *Noli timere accipere Mariam conjugem tuam!* » Saint Fulgence les traduit ainsi : Joseph, Marie est ta légitime et véritable épouse, et c'est l'Esprit-Saint qui t'en a fait don, qui a opéré en elle le mystère qui t'épouvante. Mais cet Esprit d'amour ne veut point rompre le saint mariage que lui-même a formé. Quoiqu'il ait rendu plus précieux et plus grand le trésor qu'il t'a donné, il ne veut pas pour cela te priver du bonheur de le posséder. Dieu, en faisant de Marie sa mère, n'entend pas qu'elle cesse d'être ton épouse : *Accipere*

conjugem tuam. Bien au contraire, celui qui te l'a donnée pour épouse veut non-seulement te la laisser en cette qualité, mais il la confie à ta piété; tu l'as reçue par religion, tu la garderas de même (1). Ton ministère d'époux, qui n'était pas nécessaire pour que Marie conçût le Fils de Dieu, sera indispensable, dans les vues divines, lorsqu'elle l'aura mis au jour. Marie, en devenant bientôt mère, aura alors surtout plus besoin de ton assistance. Ton devoir sera de protéger son honneur et de nourrir son Fils (2).

Mais que cette crainte de Joseph est précieuse pour nous! Cette crainte, fille de l'humilité, sert à confirmer de plus en plus notre foi. Elle nous a valu, en effet, la déclaration solennelle que le céleste messager, le témoin secret de l'union invisible de Marie avec l'Esprit-Saint, fit à Joseph et par lui à nous tous, à savoir, que la Vierge porte dans ses flancs ce qui est l'œuvre du Saint-Esprit : *Quod in ea natum est, de Spiritu sancto est;* que le Fils divin de Marie devait sauver le monde, et que, pour attester cette fin de sa misson sur terre, Joseph était chargé par le

(1) Nomen exprimit, timorem excludit. — Genus commemorans, et filium David eum nominans, voluit in memoriam reducere promissionem David factam : ut de ejus semine nasceretur Christus (S. J. Chrys.).

(2) Ne timeas accipere tuæ religiositati concreditam (*Glos. in Matth.*). — Ostendit quod, quamvis non fuerit necessarius conceptui, utilis est procurationi; et erit necessarius matri et filio : matri, ut ejus nomen ab infamia defendat; filio, ut nutriat (*Glos.*, *id.*)

Ciel de lui imposer le nom de Jésus, c'est-à-dire *Sauveur* (1). Quelle grande et importante révélation! Nous savons donc d'une manière très-certaine que Jésus-Christ a été conçu par l'opération du Saint-Esprit; que Marie, sa mère, comme le remarque l'Evangile à cette occasion, est la Vierge toujours vierge prédite par les prophètes (2); enfin que son Fils est le vrai Emmanuel, c'est-à-dire le Dieu avec nous, le vrai Sauveur du monde. Or, je le rappelle, c'est la crainte révérentielle et l'humble piété de saint Joseph qui ont donné lieu à cette révélation si précieuse et en même temps si claire et si évidente du plus grand mystère de Dieu. Ah! si un fait si grand eût été passé sous silence, si nous n'avions pas ce précieux témoignage de Joseph, qui, déclare humblement que Marie est sortie Vierge du temple, qu'il a respecté son intégrité, qu'il n'a aucune part à l'œuvre qui s'est opérée en sa demeure; si cet état d'une épouse vierge n'eût inspiré à son époux vierge aucune surprise, aucune crainte, combien les héritiques se fussent-ils montrés plus insolents dans leurs blasphèmes, en affirmant que Jésus-Christ était né de Joseph et de Marie à la manière de tous les autres hommes? Et, en attaquant la vir-

(1) Quod in ea natum est, de Spiritu sancto est (*Matth.* I, 21). —Vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum (*Matth.* I).

(2) Hoc autem totum factum est, ut adimpleretur quod dictum est a Domino per prophetam dicentem : Ecce Virgo concipiet in utero, et pariet Filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum, Nobiscum Deus (*Matth.* I, 22 et seqq.).

ginité de la Mère, combien plus audacieusement n'auraient-ils point par conséquent nié la divinité du Fils? Mais la crainte de Joseph ferme la bouche à l'hérésie comme elle nous rassure nous-mêmes. Dieu permet que Joseph craigne, afin que nous croyons sans crainte : *Noli timere*. De même que saint Thomas, qui doute à cause de son peu de foi, est selon, le sentiment de saint Grégoire, le plus grand témoin de la résurrection ; ainsi saint Joseph, qui craint par un excès d'humilité, est la preuve la plus grande et la plus certaine du miracle de l'Incarnation de Jésus-Christ (1).

Non-seulement le mariage de la sainte Vierge et de saint Joseph fut noble, sublime et divin à cause des vertus qui le précédèrent, de la virginité qui en fut la base et des mystères qui en furent la fin ; mais aussi à cause de l'augmentation de la sainteté et du mérite qui en furent le fruit. En effet, comme l'exprime ensuite l'evangile, Joseph, rassuré par l'ange, crut au grand mystère qui lui était révélé, et il l'adora ; il accepta la charge si pesante pour son humilité, de garder auprès de lui l'épouse de l'Esprit-Saint et de servir de père au Fils même de Dieu, se soumettant promptement à sa volonté (2). Il commença, en compagnie de la sainte Vierge, à vivre d'une vie plus angélique qu'humaine.

Dans les autres mariages le sang se mêle au sang

(1) Sicut discipulus dubitans fuit testis veræ resurrectionis; ita sponsus timens fuit testis intemeratæ Virginitatis (Div. Thom.).

(2) Exurgens autem Joseph a somno, fecit sicut præcipit ei Angelus Domini, et accepit conjugem suam (*Matth.* I).

et la chair s'unit à la chair : deux corps n'en forment qu'un seul (1). Mais ici ce sont les vertus qui s'unissent, les grâces qui s'allient et de deux esprits, dit saint Augustin, ne forment plus qu'un seul (2); c'est-à-dire que les relations humaines sont remplacées par les relations spirituelles. Plus ils sont éloignés par les affections charnelles, plus leurs cœurs sont étroitement unis; si bien que ce mariage ineffable consiste spécialement dans l'union de l'esprit.

Le mariage de Marie et de Joseph étant tout spirituel, la dot que l'épouse y apporta fut de même nature. Au lieu des biens de la fortune dont elle était privée, elle enrichit son époux des vertus et des grâces dont elle était remplie et dont elle fit une propriété commune. Semblable, en effet, au possesseur d'un jardin délicieux, selon la belle image du Cantique des Cantiques, qui, en s'y promenant, respire l'odeur suave des fleurs, Joseph, époux légitime de Marie, ne put s'approcher de ce jardin mystérieux, fermé à tout vent profane, mais ouvert seulement à l'opération divine, sans se sanctifier au contact des vertus qui l'embellissaient (3).

Si, dans les autres mariages, il y a une transmission réciproque et une communauté parfaite de biens entre les époux, dans celui-ci, comme dans l'union

(1) Erunt duo in carne una (*Matth.* XIX).

(2) In eo conjugio unus spiritus erat in eis, sicut in aliis una caro. — Conjuges fuerunt mente, non carne (S. Aug.).

(3) Hortus conclusus soror mea sponsa (*Cant.* IV).

de Jésus-Christ avec son Eglise, il y a une communion parfaite de grâces et de vertus. Joseph console Marie par son assistance, et Marie l'ennoblit par sa grâce. Joseph nourrit Marie du fruit de son travail, et Marie le sanctifie par ses vertus. La soumission de Marie est humble, et la domination de Joseph est respectueuse. Marie honore Joseph comme le chef de la famille, et Joseph vénère Marie comme la dépositaire du mystère.

Voilà comment s'accomplit cet oracle d'Isaïe : « Le jeune homme habitera avec la Vierge, et l'époux sera heureux d'avoir cette Vierge pour épouse (1). » Or, ce jeune homme et cette Vierge, dit un interprète, qui devaient habiter ensemble dans un état d'innocence et de sainteté, ce sont Joseph et Marie (2). Il est vrai que l'usage de peindre le père nourricier de Jésus dans la majesté de la vieillesse a prévalu dans l'Eglise ; mais c'est pour montrer la sagesse de ses conseils et la gravité de ses mœurs : on a voulu, sous l'emblème d'un homme en qui le feu de la concupiscence est éteint par la décrépitude de l'âge, figurer le miracle d'un époux mort à la chair par un prodige de grâces et de vertus, et, de cette manière, donner aux fidèles une idée toute sainte du mariage des parents du Christ, et ôter tout prétexte aux hérétiques, qui détestent et attaquent la virginité par

(1) Gaudebit sponsus super sponsam, et habitabit juvenis cum virgine (*Isa.* LXII).

(2) Juvenis cum virgine, id est Joseph cum Maria (Lyran. *in Isa.*).

tout où ils la trouvent (1). Du reste il est certain, selon cette prophétie, que Joseph était jeune et qu'il était en même temps le plus pur et le plus beau de tous les hommes ; comme Marie était la plus sainte et la plus belle de toutes les filles d'Eve.

Cependant la beauté, qui est un don de Dieu et par elle-même innocente, mais qui, par la malice ou la faiblesse des hommes, fait tant de coupables, en fomentant l'orgueil de qui la possède, en faisant naître les désirs en qui la contemple ; la beauté, cette fleur agréable à voir, mais qui souvent cache sous ses feuilles le serpent perfide, à la morsure mortelle ; la beauté en ces deux époux, parvenus par la grâce à l'état de la nature angélique et parfaite, ne faisait qu'augmenter le prix mutuel de leur candeur, dont elle était l'ornement et l'indice : elle était pour eux un enchantement suave et céleste, qui purifiait leur cœur et les élevait de la région des sens à celle des esprits ; enfin, elle leur inspirait un respect réciproque, des pensées saintes, des affections pures, et les fortifiait par conséquent dans l'amour de la virginité.

C'est pourquoi, loin de ressembler au mariage ordinaire, où les cœurs mêmes des époux les plus saints se trouvent, comme dit saint Paul, partagés entre le désir de plaire en même temps au Créateur et à la créature, et ne peuvent être entièrement à Dieu (2),

(1) In Ecclesia Joseph depingitur senex propter morum gravitatem, mentis maturitatem et virtutem castitatis, ad removendam opinionem hæreticorum (A Lap., *in* I *Matth.*).

(2) Qui cum uxore est, divisus est, et cogitat quomodo placeat uxori suæ (*I Cor.* VII).

dans le mariage que je commente, l'épouse n'est point un obstacle pour l'époux ; elle lui sert, au contraire, d'un stimulant continuel pour s'élever à Dieu de toute la force de son cœur et de toute la ferveur de son amour. Joseph aime Marie à cause du prodige de sa vertu ; il l'aime pour sa pureté, sans considérer son incomparable beauté. S'il l'aime beaucoup comme épouse, il l'aime infiniment plus comme vierge, et si la première qualité donne à Marie un titre à l'amour de son époux, celle de Mère de Dieu lui en donne tous les droits. Joseph l'aime donc en vue de Dieu, comme son temple et comme sa demeure. Tout en elle lui parle de Dieu, le lui rappelle et le porte vers le ciel, et, en aimant Marie, il aime toujours davantage la beauté infinie du Très-Haut.

Il semble que ce soit de saint Joseph que l'Ecclésiastique ait particulièrement parlé quand il a dit que le mari de l'épouse parfaite sera heureux (1). Car cet époux unique a trouvé dans son mariage, précisément parce qu'il est pur et saint, la liberté de l'esprit, la chasteté du cœur, la facilité de s'élever à Dieu et de s'unir à lui ; ce qui est le propre, dit saint Paul, des seules vierges. Il a donc trouvé dans le mariage tous les avantages, les priviléges et les grâces de l'état de virginité, c'est-à-dire l'avantage d'être saint de corps et immaculé de cœur (2). Ainsi s'est accomplie la prophétie qui annonçait que le jeune

(1) Mulieris bonæ beatus vir (*Eccli.* XXVI).

(2) Virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu (*I Cor.* VII).

époux, habitant avec l'épouse vierge, vivrait avec elle dans la joie de la pureté, de la grâce et de la vertu : *Et habitabit juvenis cum virgine, et gaudebit sponsus super sponsam.*

Mais que dirai-je de la mutuelle affection de Joseph et de Marie? Une reconnaissance réciproque leur inspire cet amour mutuel. Marie doit à Joseph d'être devenue la Mère de Jésus-Christ, parce qu'il a consenti à respecter sa virginité, et Joseph doit à Marie de voir Jésus-Christ soumis à lui comme un fils, parce qu'elle a consenti à le prendre pour époux. Comme Marie n'est grande que par Jésus, dont elle est la Mère, de même saint Joseph n'est grand que par Marie, dont il est le compagnon légal. Or, leur amour mutuel est proportionné à la grandeur des priviléges qu'ils se doivent réciproquement.

Mais cet amour, fils de la reconnaissance, est ennobli par un amour plus parfait. Comme l'arche de l'ancien Testament était revêtue d'or à l'intérieur et à l'extérieur, de même la sainte Vierge est toute ornée de la divine charité. Cette flamme céleste déborde de son cœur jusque sur ses traits, dans ses paroles, dans toutes ses actions, et forme autour d'elle comme une atmosphère d'amour, dont Joseph est constamment environné. Ce feu divin du cœur de Marie va pénétrer celui de Joseph et l'enflamme d'un amour toujours plus pur, si bien, dit saint Augustin, que l'Esprit-Saint formait tout le charme de leur affection conjugale (1). L'Esprit d'amour qui forme

(1) Spiritus sanctus fuit amborum conjugalis amor (S. Aug.).

dans le ciel l'amour du Père et du Fils, forma sur la terre l'union de Joseph et de Marie ; le feu divin dont chacun d'eux était rempli, et qu'ils se communiquaient mutuellement, par une inspiration suave, en unissant leurs flammes, formait un seul et saint amour, par lequel ils s'aimaient dans l'Esprit-Saint. C'est pourquoi, en s'aimant en qualité d'époux, ils s'aimaient d'une manière plus parfaite que les saints et les anges dans le ciel.

Oh ! que leur union fut auguste, sublime et parfaite ! Mariage vraiment béni de Dieu, c'est avec raison que l'Église te célèbre par une fête particulière. Elle veut par là honorer le mystère de la pureté, le miracle de la virginité. Et vous, ô Église catholique ! si empressée à mettre sous les yeux de vos enfants tout ce qui est pur, pour les soustraire à l'empire des sens et les ravir par les chastes délices de l'Esprit-Saint, recevez l'hommage de notre amour et de notre reconnaissance! Ah! comme dans votre doctrine tout est contraire à l'erreur ; de même tout, dans vos pratiques et dans votre culte, combat les passions : c'est encore à ce signe que nous reconnaissons que vous êtes avec Dieu et que Dieu est avec vous, et que nous nous glorifions, en vous appartenant, d'être nous aussi de Dieu et avec Dieu.

SECONDE PARTIE.

Déjà, nous l'avons vu, Joseph et Marie échangèrent dans leur union, comme des anneaux nuptiaux,

les lis de la virginité. Réciproquement offerts et reçus, ces lis, confondus par le lien mystérieux de la foi, formèrent l'unique mais précieux ornement de leur mariage (1). Mais savez-vous, dit saint Jérôme, pourquoi l'Esprit choisit ces époux vierges et les unit par ce lien pur et céleste. C'est afin que de ces époux vierges, comme de deux lis purs, sortit la fleur *nazaréenne*, Jésus-Christ, le Saint des saints (2). C'est pourquoi, continue ce même Père, le Fils de Dieu ne crut point dégrader sa majesté, ni avilir sa grandeur en naissant de parents pauvres et en vivant dans la pauvreté. Mais, s'il permit cette pauvreté, il ne voulut point que ses parents sur terre fussent privés du trésor de la virginité, qu'ils ne fussent pas riches au moins des ornements de la pureté. Par un miracle de sa grâce et de sa puissance, il créa une Mère vierge et un époux vierge, afin de naître, de croître et de ne vivre qu'avec des personnages vierges : ainsi s'exprime le Père cité tout à l'heure.

Mais, tout en admirant ces belles paroles, ne perdons pas, mes frères, un précieux enseignement. Jésus-Christ demande donc avant tout la virginité et la pureté dans ceux qui touchent son corps immaculé. Le célibat des prêtres, qui consacrent et dispensent aux fidèles sa chair adorable, est donc un état conforme aux desseins de Jésus-Christ. Et comment s'en étonner? Voyez les prêtres de l'ancienne

(1) In eo connubio Virginitas nupsit.

(2) Ut ex virginali connubio virgo filius nasceretur. — Voluit Christus nasci et enutriri in puritate virginali (S. Jér.).

loi, dont le ministère était restreint à des symboles, à des figures des mystères de la nouvelle, ne devaient-ils pas, comme Dieu l'avait rigoureusement ordonné par Moïse, s'abstenir d'user des droits du mariage durant le temps qu'ils servaient à l'autel? Et les nations païennes n'ont-elles pas, dans tous les temps et dans tous les lieux, imposé avec une plus grande sévérité encore la chasteté aux prêtres de leurs faux dieux, du moins autant que cela pouvait avoir lieu? Chacun connaît cette sentence du poëte romain : « Loin d'ici, je vous l'ordonne, quittez l'autel, ô vous qui avez goûté les plaisirs profanes (1) ! » Ce cri, sorti de la bouche d'un païen, est l'expression de la foi, du dogme universel qu'on retrouve dans le fond du cœur de tous les hommes ; c'est le cri de l'humanité tout entière, qui, dans tous les temps et dans tous les lieux, a cru que le prêtre de Dieu, le sacrificateur, doit avant tout être vierge et pur (2).

L'hérésie, en abolissant le célibat du prêtre, s'est mise en contradiction non-seulement avec l'esprit de l'Evangile, mais encore avec toutes les religions. L'Église catholique, au contraire, en maintenant cette sublime institution avec une constance si inflexible, luttant pour cela contre toutes les passions appuyées des puissances de la terre, s'est montrée encore sur ce point la seule dépositaire fidèle et la seule

(1) Vos quoque abesse procul jubeo : discedite ab aris, queis tulit externa gaudia nocte Venus (Tibul., lib. II, *Eleg.* I).

(2) Sacris operaturi Romani uxoribus abstinebant, ut erudite ostendit Brissonius in opere *De Formulis* (Huet., *Dém. Evang.*, prop. 4, c. IV).

interprète infaillible, non-seulement du christianisme proprement dit, mais de tous les dogmes traditionnels, de tous les purs instincts, de tous les sentiments droits, de toutes les croyances vraies, et de toutes les inclinations légitimes de l'humanité.

Toutefois, cette honteuse concession faite par l'hérésie à la plus violente des passions ne nous surprend pas. Hé ! de quel droit et par quelle autorité imposerait-elle aux passions une loi si sévère, elle qui n'est née que du désordre de toutes les passions, et qui ne se soutient qu'à leur ombre et par leur faveur ? Et puis, la négation du dogme de l'Eucharistie a nécessairement dû entraîner l'abolition du célibat ecclésiastique. Qu'a-t-on besoin du vrai sacerdoce, quand on a aboli le vrai sacrifice ? Depuis que l'Eucharistie n'est plus, parmi les hérétiques, qu'une mémoire vaine du corps de Jésus-Christ, le prêtre a dû devenir aussi un vain simulacre de prêtre.

Mais, en pleurant de compassion sur cette double misère de nos frères séparés, sur cette perte du sacerdoce et du sacrifice, apprenons, par le mystère de ce jour, avec quelle intégrité de cœur et d'esprit nous devons nous préparer tous, les prêtres à consacrer, les fidèles à recevoir le corps très-saint de Jésus-Christ ; quelle pureté, quelle vénération nous devons apporter aux pieds des autels, afin de ne pas outrager Dieu dans le sacrifice qui l'honore davantage, et de ne pas prendre un poison mortel dans le remède même du salut et de la vie ; car il est

écrit : « Celui qui traite indignement le saint sacrifice, ui mange indignement le corps et qui boit indi- ement le sang de Jésus-Christ, ne reçoit pas ce qui sauve, mais il avale un terrible jugement, qui le ndamne et le perd (1). » Ah ! que Dieu nous en préserve ! Ainsi soit-il !

(1) Qui manducat et bibit calicem Domini indigne, judicium sibi manducat et bibit; non dijudicans corpus Domini (*I Cor.* II).

DIX-SEPTIÈME HOMÉLIE.

L'Annonciation de la Vierge Marie (1).

Luc, I, vers. 26-38 (2).

Audite domus David : dabit Dominus ipse vobis signum : Ecce Virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.
(Isa. VII, 13-14.)

Le Fils unique du Très-Haut est venu sur la terre sous les apparences de la misère, de la faiblesse et de l'humilité ; mais, du sein de cette humilité, de

(1) Ce grand mystère, qui est le principe du salut du monde et qui a changé la face de la terre, arriva l'an 3950 depuis la création du monde ; 2293 après le déluge ; 751 de la fondation de Rome ; 42 du règne de César Auguste ; le sixième mois de la conception de saint Jean-Baptiste ; à Nazareth, petite ville de la Galilée, située non loin du mont Thabor, dans l'humble maison où la sainte Vierge vivait avec son chaste époux Joseph, et que l'apôtre saint Jacques convertit en église l'an 42 de Notre-Seigneur. Cette maison fut, dans la suite, transportée par les anges, d'abord en Dalmatie, puis à Lorette en Italie, où elle reçoit encore aujourd'hui les hommages du monde entier.

(2) On lit cet évangile à la messe du jour de l'*Annonciation* ; de l'*Attente de l'enfantement*, 18 décembre ; de la Pureté de Marie, troisième dimanche d'octobre ; du mercredi des Quatre-Temps de l'Avent et à la fête de l'archange Gabriel. La présente homélie est comme un commentaire du même évangile.

cette faiblesse et de cette misère, qui montrent son humanité, il a fait admirablement jaillir, dit le docteur saint Maxime, la majesté, la gloire et la grandeur, qui manifestent sa divinité (1).

Or, l'histoire même de l'Incarnation présente, comme en abrégé lumineux, ce surprenant contraste et ce double caractère de sa personne adorable. En effet, le style en est simple, les paroles en sont vulgaires ; mais, toute dépouillée qu'elle est des artifices du langage humain, cette histoire porte en soi les signes les plus évidents de l'inspiration divine ; et, tout en nous annonçant, en termes si ordinaires, le grand mystère, elle prouve invinciblement qu'il est le prodige des prodige qu'Isaïe prédisait à la royale famille de David, quand il disait : « Ecoutez, maison de David, le Seigneur vous donnera un signe : voilà que la Vierge concevra et enfantera un Fils, et il sera appelé Emmanuel (2). »

Chaque point de cet admirable passage est important, chaque parole est une vérité, et chaque circonstance signalée, une nouvelle preuve. Quoiqu'on n'y remarque rien qui serve à l'ornement du discours, tout y est néanmoins si merveilleusement combiné, que tout y contribue à montrer l'accomplissement de l'oracle ; si bien que la manière même dont ce mystère est racouté est une preuve éclatante de sa réa-

(1) Unigenitus Altissimi sic humiliter ingressus est in mundum, ut indubitata divinitatis suæ deferret indicia (*De Epiph.*).

(2) Audite domus David : dabit Dominus ipse vobis signum : Ecce Virgo concipiet et pariet filium : et vocabitur nomen ejus Emmanuel.

lité ; et l'historien qui le décrit semble aussi grand que Dieu qui l'a opéré. Et il doit en être ainsi, puisque l'Esprit qui a accompli ce prodige a inspiré lui-même la narration à saint Luc. D'ailleurs, l'Esprit de Dieu seul pouvait présenter les mystères divins d'une manière telle, que la simple exposition en fût en même temps la preuve et l'apologie.

Puisque je dois, mes frères, dans ce jour où l'Église en célèbre la douce mémoire, vous entretenir de ce fait immense, sans m'arrêter à aucune autre idée, je me contenterai de commenter cette histoire divine : elle seule suffit pour nous faire comprendre la vérité d'un mystère qui est le fondement de nos espérances, et pour nous inspirer les sentiments d'une foi humble, d'une confiance solide et de la reconnaissance pleine d'amour qu'il demande.

PREMIÈRE PARTIE.

L'évangéliste saint Luc raconte donc que, le sixième mois (de la grossesse de sainte Elisabeth), l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une Vierge qu'un homme, nommé Joseph, de la maison de David, avait épousée, et le nom de cette Vierge était Marie (1). Quelle beauté dans ces paroles, mes frères ! Un historien ordinaire aurait-il commencé de la sorte l'histoire de la plus

(1) In mense autem sexto, missus est angelus Gabriel a Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad Virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph, de domo David, et nomen Virginis, Maria (*Luc.* I, 26).

grande des œuvres de Dieu ? Observez, en premier lieu, avec quelle diligence l'historien sacré note le temps, le lieu, les augustes personnages du drame divin qu'il s'apprête à représenter. Toutefois, ces circonstances ne sont pas ici réunies seulement pour l'intégrité de l'histoire, mais encore pour l'intelligence du dogme ; elles sont encore mystérieuses et prophétiques.

Mais pourquoi l'historien sacré, voulant fixer l'époque de ce céleste message, passe-t-il sous silence les années du règne de César et ne tient-il compte que du temps qui s'est écoulé depuis que le Précurseur a été conçu ? *In sexto autem mense.* C'est parce que, devant le Très-Haut, ce n'est pas celui qui a le plus de pouvoir qui est grand, mais celui qui a le plus de vertu ; ce n'est pas celui qui commande aux autres qui est agréable à Dieu, mais celui qui commande à soi-même (1) : c'est parce que Dieu n'est pas admirable dans les grands, mais dans ses saints (2) ; c'est enfin parce que tout ce qui, dans les choses humaines, ne se rapporte pas à la religion et à la sainteté, est odieux au Maître suprême. On peut encore très-bien traduire de cette manière les mêmes paroles : Le sixième mois après la conception de saint Jean par une mère stérile, eut lieu l'incarnation du Fils de Dieu, dans le sein d'une Vierge. L'historien sacré a dû réunir ces deux grands prodiges pour indiquer que le premier a été la préparation et la preuve

(1) *Prov.* XVI.
(2) *Psal.* LXVII.

du second. En effet, nous verrons sous peu le céleste messager citer à Marie la fécondité miraculeuse d'une mère stérile, pour prouver que Dieu peut aussi rendre une Vierge féconde. De plus saint Jean-Baptiste, en sa qualité de précurseur de Jésus-Christ, réunit en lui-même l'esprit des patriarches et des prophètes ; il résuma et représenta en sa personne tous les siècles qui avaient précédé la naissance du Messie, et durant lesquels Dieu avait fait servir les vicissitudes des empires non moins que de la religion à la préparation de l'Incarnation. En disant donc que cette dernière s'accomplit au *sixième mois du Précurseur,* c'était, selon Bède, dire qu'elle s'opéra au sixième temps de la préparation, ou au sixième âge du monde (1).

Il semble que l'évangéliste a voulu faire allusion au même mystère en nommant ici la Galilée : *in civitatem Galilææ.* Isaïe avait prédit que le Messie devait combler d'honneur et de biens spirituels la Galilée des Gentils, les peuples qui étaient plongés

(1) Mense sexto, id est sexta mundi ætate (Beda, *in* I *Luc.*). Ce sixième mois commençait, d'après les calculs des interprètes, le 25 mars, temps qui suit l'équinoxe, quand les nuits commencent à diminuer et les jours à croître. Comme l'Incarnation de celui qui est la lumière invisible de tout homme coïncide bien avec ce temps où la lumière de ce monde visible commence à augmenter! Selon un savant et érudit interprète, plusieurs pensent que le monde a été créé le 25 mars. Ainsi l'évangéliste, en disant que l'Annonciation est arrivée le sixième mois, ou le 25 du mois de mars, nous rappelle que le jour même où Dieu commença à créer le monde, il commença aussi à le restaurer par le moyen du Christ.

dans les ténèbres de l'erreur, et qui verraient alors de leurs yeux le jour pur de la vérité. Saint Matthieu a fait observer que cette prophétie s'est accomplie par la prédication et par les miracles de Jésus-Christ précisément dans cette partie de la Galilée (1). Saint Luc semble, à son tour, vouloir dire la même chose, en remarquant que ce grand prodige s'opéra dans la Galilée : *in civitatem Galilææ.*

Et cette petite ville de Nazareth, ville si pauvre et si abjecte, que les Juifs regardaient comme un déshonneur d'y avoir reçu le jour, et de laquelle on pensait universellement qu'il ne pouvait en sortir rien de bon ni de grand (2) ; cette ville, dis-je, si méprisable aux yeux des hommes, que Dieu a choisie pour y accomplir la plus grande de ses merveilles, est nommée ici par une raison toute mystérieuses : *In civitatem cui nomen Nazareth.* Dieu veut indiquer que le nom déjà donné par le Prophète à cette ville fortunée, commence aujourd'hui à être une vérité (3) ; car en ce jour elle devient la vraie Nazareth, parole qui signifie *sanctifiée, séparée, florissante :* aujourd'hui le vrai Nazaréen, (4), le Saint des saints (5), le séparé de la foule des pécheurs (6)

(1) Ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam : Via maris, Galilæa gentium. Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam (*Matth.* IV).

(2) Nazareth potest aliquid boni esse (*Joan.* I)?

(3) Additur locus Nazareth. Nazarenus, id est Sanctus sanctorum nuntiabatur venturus (*Glos.* Hic.).

(4) *Genes.* XLIX.

(5) *Daniel.* X.

(6) *Hebr.* VII.

naît sur ce sol béni de la race de Jessé, comme une fleur précieuse sur laquelle l'Esprit-Saint se repose (1) et répand la bénédiction de Dieu (2).

Venant ensuite aux augustes personnages de ce grand événement, l'Évangile fait observer que Dieu lui-même est celui qui envoie, et que l'ange Gabriel, l'un des princes souverains des troupes angéliques, est celui qui est envoyé : *Missus est Gabriel angelus a Deo.* Il n'y a donc pas de doute, dit saint Grégoire, qu'il ne soit envoyé pour annoncer la plus importante de toutes les affaires (3). En outre, on peut traduire le mot Gabriel par *vir Deus*, *homme-Dieu.* Combien, en effet, il était convenable de choisir pour messager celui dont le nom signifie déjà la double nature du Christ! Ce nom signifie aussi la *vertu* ou la *force* de Dieu. Il y a donc encore ici un heureux accord : c'était Gabriel, c'est-à-dire la *vertu de Dieu*, qui annonçait le mystère que saint Paul appelle le mystère de la *vertu de Dieu,* ou de la *force de Dieu : Dei virtutum* (4), le mystère de la descente du Dieu des vertus, terrible dans le combat, qui venait vaincre les puissances infernales (5). Ce message, il est vrai, est adressé à la *Vierge*, *ad Virginem.* Et comme la

(1) *Isa.* XI.

(2) *Ps.* CXXXIII.

(3) Summum angelum venire dignum fuerat, qui summum omnium nuntiabat (S. Greg., *Hom.* 37 *in Evang.*).

(4) Dei virtutum (*I Cor.* I).

(5) Per Dei fortitudinem annuntiandus erat, quia virtutum Dominus et potens in prælio, ad debellandas aereas potestates veniebat (S. Greg , loco cit.).

jeune Vierge est le symbole de la pureté, de la grâce et de l'amour, nous comprenons tout de suite qu'il s'agit ici d'une mission de paix, de réconciliation, de miséricorde et de pardon. Remarquez néanmoins cette expression à *la Vierge :* que signifie ce mot la vierge, pris dans son sens absolu, sans nulle autre addition, sinon la vierge parfaite, la vierge d'esprit et de cœur, la vierge modèle de toutes les vierges, la vierge par excellence, la vierge déjà connue et célèbre dans les divines Écritures, dans les traditions des peuples et par l'attente de tout l'univers?

Mais pourquoi un ange plutôt qu'un prophète est-il envoyé à la Vierge? C'est, dit saint Jérôme, parce qu'il y a entre les anges et les vierges une certaine parenté, une amitié, une familiarité spirituelle et divine, puisque les vierges et les anges sont l'image parfaite, le miroir fidèle et le reflet ineffable de l'éternelle pureté et des perfections de Dieu (1). Saint Pierre Chrysologue dit ceci : « Il convenait qu'un ange vînt traiter avec la femme la grande affaire de notre rachat et de notre salut, parce qu'un ange, hélas! avait conclu avec la femme le traité funeste de notre ruine (2). » Ainsi tout d'abord nous est manifesté ce dessein de la sagesse et de l'amour infini de Dieu, de sauver l'homme par le ministère de

(1) Bene ad virginem, quia semper est angelis cognata virginitas (S. Jer., *Serm. de Ass.*).

(2) Agit cum Maria angelus de salute, quia angelus cum muliere egerat de ruina (S. J. Chrys., *Serm. de Ann.*).

la femme, qui l'avait fait tomber dans l'abîme (1). Ecoutons en dernier lieu le savant Bède : il dit qu'un ange fut envoyé de Dieu pour consacrer la Vierge par un fruit divin, parce que le serpent avait été envoyé par le démon pour profaner Eve, encore vierge, par un fruit infernal (2).

Ces paroles : « l'ange fut envoyé de Dieu à la Vierge » donnent encore naturellement lieu à cette autre interprétation : C'est un Dieu qui envoie ; c'est un ange qui est envoyé du ciel, mais où ? à qui ? Peut-être dans l'opulente cité de Jérusalem ? peut-être à cette Rome fameuse, enivrée de gloire, à Rome la triomphante et la conquérante ? Ou bien est-ce à Hérode ? ou à une reine, à une impératrice ? Non, hâtons-nous de le dire : c'est dans la petite ville de Nazareth, dans la pauvre maison d'une ouvrier et d'une obscure vierge que le messager céleste va chercher la Mère du Messie. Il n'y a dans tout l'univers aucun lieu plus splendide, nulle personne plus digne pour accomplir l'objet de son ambassade. Et quel est le mérite de cette Vierge pour avoir, entre toutes les filles d'Ève, la préférence et mériter de recevoir un tel ambassadeur de la part d'un si grand Souverain ? Son titre unique à un si grand honneur est sa virginité ornée des vertus qui en sont

(1) Ut homo eisdem cursibus quibus dilapsus fuerat ad mortem, rediret ad vitam (*Ibid.*).

(2) Angelus mittitur ad virginem divino partu conservandam, quia serpens a diabolo mittebatur ad mulierem spiritu superbiæ decipiendam (Beda, *in* I *Luc.*).

la condition, l'ornement et le fruit. L'Évangile n'en assigne aucun autre : *Missus est ad Virginem,* parce qu'il n'y en a pas de plus sacré ni de plus agréable aux yeux de Dieu. Cette fortunée créature, fille d'un peuple où les vierges, dans l'espérance flatteuse d'avoir part à la naissance du Messie, ne vivaient que dans l'espoir de devenir épouses, pour devenir mère ; cette créature fortunée, disons-nous, aime mieux rester dans l'opprobre, et, ouvrant une carrière toute nouvelle aux filles d'Israël, elle jure, la première, de conserver sur la terre une virginité dont elle n'a pu contempler le modèle qu'au ciel ; si elle consentit à devenir épouse, ce fut à condition de demeurer vierge : *ad Virginem.* Considérez quel admirable contraste dans l'amour qui unit le Créateur à cette créature : elle est la seule femme de Judée qui renonce à la gloire d'être mère, et Dieu la rend la plus fortunée de toutes les mères de Judée. Elle renonce, pour demeurer vierge, à l'espérance d'enfanter le Messie, et elle enfante le Messie sans cesser d'être vierge. Son Fils céleste ne sera pas moins généreux que son fidèle époux de la terre. Joseph respecte sa pudeur, même après l'avoir prise pour épouse ; le Verbe de Dieu la laissera vierge, même après l'avoir rendue sa Mère. Oh ! mystérieuse force ! oh ! charmes suaves de la virginité ! comme elle attire sur l'homme les regards et le cœur de Dieu ! Ecoutons saint Ambroise : Cette sublime créature, dit-il, par l'odeur de son lis virginal, s'éleva au-dessus des sphères, par delà les nuages et les etoiles, par delà

même les troupes angéliques, et pénétra jusqu'au plus haut des cieux, jusqu'au trône, jusque dans le sein de Dieu, qu'elle fit descendre enfin sur la terre, dans ce parterre odorant, dans le sanctuaire de ce cœur que Dieu avait cultivé et paré lui-même (1).

Ève, bien que vierge, était épouse lorsque l'ange des ténèbres vint pour la séduire ; c'est pourquoi il est dit que la Vierge était épouse, quand l'ange de la lumière vint pour la saluer : *ad Virginem desponsatam*. L'Évangile semble donc vouloir dire ceci : quoique la nouvelle Ève soit épouse, elle est cependant vierge, et elle sera encore vierge quand elle sera devenue mère, tout comme son Fils divin ne cessera pas d'être Dieu en devenant homme. Il était juste, ajoute saint Bernard, que le prodige d'une Vierge épouse, qui allait être Vierge mère, fût uni au prodige d'un Homme-Dieu. Une Vierge ne devait concevoir qu'un Dieu, et un Dieu ne devait naître que d'une Vierge (2).

Joseph est le nom de l'heureux époux de cette Vierge épouse : *viro cui nomen erat Joseph ;* il est aussi époux vierge. Le texte sacré remarque qu'il était de la famille de David, pour indiquer, dit Bède, que l'épouse était aussi de cette famille royale ; car, chez les Juifs, les mariages ne se contractant qu'entre les personnes de la même tribu ou de la même famille,

(1) Hæc nubes, aera, angelos sideraque transgrediens, Verbum Dei in ipso sinu Patris invenit; et toto hausit pectore (Lib. I, *de Virg.*).

(2) Talis partus congruebat Virgini, ut non pareret nisi Deum; et talis nativitas decebat Deum, ut non nisi de Virgine nasceretur (S.Bern., *Serm.* 2 *de Adv.*).

la généalogie de la femme se connaît par celle du mari, qui est la seule tracée par les Écritures (1). L'évangéliste donc, en disant que l'épouse descendait de David, nous apprend que Jésus devait de même en descendre ; il nous rappelle la prophétique promesse que Dieu fit à ce saint roi, quand il annonçait que le Messie naîtrait de sa race (2) ; enfin, il nous fait connaître pourquoi Isaïe prédisait à la famille de David le grand prodige d'une Vierge devenue mère (3).

Mais quel est le nom de l'épouse Vierge ? L'évangéliste, après nous avoir jusqu'ici tenus en suspens, nous le révèle en ces termes : « Et le nom de la Vierge est *Marie*, » parole qui veut dire *maîtresse* ou *souveraine*. Quel nom eût mieux convenu à celle qui devait être la Mère du Seigneur! C'est, en effet, le titre glorieux par lequel les traditions juives désignaient la Mère du Messie. Le rabbin Haccados, comme on le voit dans Galatien, dit qu'elle serait appelée *Maîtresse* (4). Et, dans le vrai, dans toutes les Liturgies, dans les Églises, même les mahométans, à plus forte raison tous les peuples chrétiens appellent Marie *Notre Maîtresse* (dame), comme Jésus-Christ son Fils est appelé *Notre-Seigneur*. Elle est appelée Maîtresse dans le même sens absolu et gé-

(1) De domo David non solum ad Joseph, sed ad Virginem hoc est referendum; legis enim erat præceptum, ut de sua quisque tribu et familia uxorem duceret (*In Luc.*).

(2) De fructu ventris tui ponam super sedem tuam (*Ps.* CXIII).

(3) Et nomen virginis Maria.

(4) Messiæ Matrem *Dominam* nuncupatur (Haccados., lib. VII).

néral qu'elle est nommée *la Vierge*, c'est-à-dire la souveraine Maîtresse par excellence, parce que son empire n'a d'autres limites que celles du royaume de Dieu son Fils : elle est, par la grâce, ce que son Fils, *Notre-Seigneur*, est par nature ; rien n'était donc plus convenable, comme dit un Père, que la grandeur du Fils fût commune à la Mère (1). O Marie! souveraine toute puissante, mais en même temps Maîtresse dont l'empire est la miséricorde, dont la nature est la clémence, dont le sceptre est la douceur, et dont la gloire est l'amour, daignez bénir et protéger toujours vos serviteurs et vos enfants !

« Et le nom de la Vierge était Marie ! » Oh! syndaxe divin! Oh! harmonie, oh! paroles sublimes, devant lesquelles pâlit toute l'éloquence des rhéteurs profanes! Observez, mes frères, comme à la fin de cette période évangélique si douce au cœur et qui cache, sous de simples paroles, une si grande prophétie, observez avec quelle grâce apparaît le nom de Marie ; on dirait un rayon lumineux qui explique et conclut tout le discours! *Et nomen Virginis Maria.* Nom, après celui de Jésus, le plus délicieux ; il est l'espérance des pécheurs, le soutien des hommes sur la terre, la joie des bienheureux dans le ciel, la gloire des anges, la terreur des démons, l'ornement de la création, les délices du Créateur!

Mais pourquoi saint Luc dit-il que « l'ange entra auprès de Marie, » au lieu de dire : l'ange apparut à Marie? *Et ingressus ad eam angelus,* comme il s'était

(1) Decebat enim Matrem quæ filii sunt possidere.

déjà exprimé dans ce passage : *apparuit autem illi* (Zachariæ) *angelus ?* Saint Bernard, qui semble avoir reçu d'en haut des grâces et des lumières particulières sur ce mystère, dit que ces paroles : « l'ange entra auprès de Marie, » signifient que l'ange, sous une forme corporelle, pénétra, les portes restant fermées, dans l'humble cellule de la Vierge, comme plus tard Jésus entra dans le cénacle (1). Ce miracle, par lequel le serviteur entra dans la demeure de Marie et en sortit sans ouvrir les portes, fut une préparation, une preuve et une assurance du prodige encore plus grand par lequel le Maître devait entrer dans le chaste sein de sa Mère divine et en sortir, sans altérer sa virginité, en accomplissant ainsi la prophétie de la *porte orientale*, par où Dieu seul devait entrer et sortir sans l'ouvrir.

Si nous désirons d'autres interprétations, nous pouvons écouter encore les Pères, qui nous disent que l'écrivain sacré a voulu faire comprendre que Marie était renfermée seule, méditant sur le grand mystère auquel elle a eu tant de part, et s'efforçant, par ses prières, d'en hâter l'accomplissement ; et que la Maîtresse et le modèle des vierges leur a enseigné, par son exemple, que la retraite est la gardienne de la pudeur, et que le silence est l'école de la chasteté : ainsi parle saint Ambroise (2).

(1) Per clausum ostium ad abdita Virginis Angelus penetravit (S. Bern., loco cit.).

(2) Decet solitudo verecundiam; et gymnasium pudoris secretum est (S. Bern., *Exhort. ad Virg.*).

Plusieurs interprètes pensent que l'ange, supérieur à Marie par nature, mais inférieur en pureté, en grâces et en dignité, fléchit le genou devant elle, et que c'est dans cette attitude de respect pour celle qui allait devenir la Reine des anges et la Mère de Dieu, qu'il prononça les paroles : « Salut, ô toi, pleine de grâces ! le Seigneur est avec toi : *Gratia plena, Dominus tecum.* Oh ! salut vraiment sublime et magnifique que jamais oreille mortelle n'entendit sortir d'une bouche céleste ! Ce n'est point, en effet, une vaine parole, mais un augure céleste, une révélation, un témoignage de ce qu'est réellement Marie, comme aussi une admirable prophétie de ce qu'elle allait devenir sous peu !

En premier lieu ce mot *Ave*, selon le témoignage des Pères, fait ici clairement allusion au nom d'Eve (1). En effet, *Eve* signifie : *vital*, *vivifiant*, *mère des vivants*. Il peut, à première vue, sembler étrange, comme l'observe saint Épiphane, qu'Adam ait, après le péché, donné à sa compagne un nom si beau, en l'appelant *Vivante* et *Mère fortunée des vivants*, lui qui avait entendu la sentence terrible qui la condamnait, avec tous ses fils à la tombe et la rendait, par conséquent, la Mère infortunée des morts (2). Mais il n'en est pas ainsi, continue le même Père ; la conduite d'Adam ne fut ni contradictoire, ni vaine ; elle fut prophétique

(1) Dixit : Ave, ut alludat ad nomen Evæ (A Lap.).

(2) Eva mater viventium vocata est postquam audivit : Pulvis es ; et mirum est, quod post transgressionem hoc magnum nomen habuerit. Beata Mater Dei Maria per Evam significabatur, quæ per enigma accepit, ut Mater viventium diceretur (S. Epiph.).

et mystérieuse. En parlant ainsi, il eut en vue Marie, et, guidé par une lumière divine, il connut et annonça que Marie, dont Ève encore vierge et épouse était le type et la figure, serait la vraie Mère des vivants. Or, elle ne commença à l'être qu'au moment où elle conçut l'Auteur de la vie. L'ange, par ce salut : *Vis*, ô Marie ! *ave*, voulait donc lui dire qu'elle était la vraie Ève, mais une Ève pleine de grâces, tandis que la première était pleine de péchés ; qu'elle était fidèle à Dieu, tandis qu'Ève lui avait été infidèle, et que, dans ce moment même, l'antique prophétie s'accomplissait en elle.

Remarquez, mes frères, que cette parole *ave*, que les Latins ont emprunté aux Hébreux et qui a la même signification dans les deux langues, est l'anagramme du nom d'*Ève*. Cela veut dire, d'après saint Augustin, que la malédiction d'Ève se changea en bénédiction pour Marie ; que celle-ci effaça la faute de celle-là, par la grâce de Dieu qui la remplissait, et déborda de son sein sur le monde (1). C'est pour cela encore que l'ange l'appela : « pleine de grâces : *gratia plena*, » c'est-à-dire, comme l'explique saint Bonaventure et Maldonat, la créature fortunée dans laquelle toutes les grâces, tous les mérites, dont Jésus-Christ est la source, et qui brillent çà et là dans les saints, comme des rayons partiels, se trouvèrent tous réunis en Marie, comme dans leur soleil,

(1) Maria impleta est gratia, et Eva evacuatur culpa. Maledictio Evæ in benedictionem mutatur Mariæ (Aug., *Serm.* 18 *de Sanct.*).

leur centre radieux. On peut encore dire que les vertus diverses, qui sont comme autant de ruisseaux spirituels où chaque saint s'abreuve, étaient confondues dans Marie comme dans leur mystérieux océan (1). Qu'il est bien, dit saint Jérôme, de saluer comme pleine de grâces celle dont l'Esprit sanctificateur s'est servi pour répandre la céleste rosée sur toutes les créatures (2).

De même ces paroles : « le Seigneur est avec toi : *Dominus tecum*, » signifient que le Seigneur qui réside, par son immensité et son efficacité, dans toutes les créatures, souvent *avec* les pécheurs mêmes par sa grâce actuelle, et *avec* tous les justes par sa grâce sanctifiante ; que le Seigneur, dis-je, réside en Marie, non-seulement sous toutes ces formes, mais qu'il y est encore, d'une manière toute particulière et ineffable, sous un mode plus noble et plus intime. Saint Augustin enseigne que c'était dire à Marie : Le Seigneur est *avec toi* d'une manière bien plus parfaite qu'il n'est avec moi (3), car tu es pleine de grâces, pleine de Dieu ; il est en toi et avec toi, comme tu es en lui et avec lui ; tu appartiens à Dieu, tu es entièrement possédée par lui, en un mot tu es toute de Dieu ; et, pour cette raison, la créature par excellence à laquelle Dieu est le plus intime-

(1) Sicut omnia flumina intrant in mare, sic omnes gratiæ, quas habuerant angeli, patriarchæ, prophetæ, apostoli, martyres, confessores, virgines, in Mariam fluxerunt (S. Bona., *Spec.*, c. 2).

(2) Bene gratia plena per quam largo Spiritus Sancti imbre perfusa est omnis creatura (Jér., *Serm. de Ass.*).

(3) Dominus tecum magis quam mecum (S. Aug.).

ment uni, et en réalité, comme il est dit dans les cantiques sacrés, tu es la vraie, la grande, l'unique amie du Créateur (1).

L'ange, l'évangéliste céleste des grandeurs de Marie, ne s'arrête pas encore. Après avoir dit qu'elle était unique aux yeux de Dieu, il proclame qu'elle est la privilégiée entre tous les descendants d'Adam : « Tu es *bénie* entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus*, » et cela dans le même sens absolu et substantiel qu'elle avait été appelée *Vierge*, *mère des vivants*, *pleine de grâces*, *parente de Dieu ;* c'est-à-dire que Marie est la femme, le modèle, l'honneur et la gloire de toutes les femmes ; qu'elle réunit seule en elle toutes les vertus, tous les mérites, tous les priviléges, toute l'excellence de la femme dans ses états divers : la liberté d'esprit de la veuve, la charité de l'épouse, la pureté de la vierge et la fécondité de la mère.

De plus, Marie est *la bénie entre les femmes*, parce qu'elle est la seule qui ait reçu la faveur divine par le fruit de son sein, heureux enfant! où se trouvent toutes les bénédictions et dans *lequel devaient être bénies toutes les tribus de la terre.*

Mais que fait Marie et que répond-elle à un tel discours? La nouvelle Ève se comporte tout autrement avec l'ange Gabriel que l'ancienne avec l'ange des ténèbres. Le discours du tentateur à Eve suppose et exalte dans cette femme imprudente une indépendance, un mérite, une excellence qu'elle n'avait

(1) Una est amica mea, una est (*Cant.* IV).

pas (1). Le discours de l'ange à Marie annonce dans cette bienheureuse Vierge une grandeur, une grâce, qu'elle possédait réellement : *Ave, gratia plena, Dominus tecum.* Néanmoins le langage de l'ange menteur, au lieu de troubler l'esprit d'Ève, l'enivre d'une amour insensé d'elle-même et la remplit d'un orgueil démesuré, qui l'entraîne jusqu'à mettre en doute la véracité des menaces de l'Éternel : *Ne forte moriamur.* Au contraire, le langage sincère de l'ange, qui aurait dû, ce semble, rassurer Marie et la rendre contente d'elle-même, la trouble, la déconcerte et la fait trembler. Elle ne se reconnaît pas dans le portrait tracé par Gabriel. L'orgueil fit qu'Ève prit un ange de ténèbres pour l'ange de lumière, tandis que l'humilité fait que Marie craint de rencontrer l'ange de ténèbres dans celui de la lumière, bien qu'elle soit habituée à la vision des esprits et à leur compagnie. Marie se croyait indigne d'un si magnifique salut, prononcé avec un si profond respect ; au lieu donc de s'en complaire, elle s'en épouvante ; ne comprenant point pourquoi il lui est adressé, elle reste muette, pensive et agitée (2).

Mais l'ange, l'appelant par son nom pour lui inspirer plus de confiance, lui dit : « Ne craignez point, ô Marie ! car vous avez trouvé grâce devant Dieu ; » c'est-à-dire, comme l'explique saint Bernard, vous

(1) Cur præcepit vobis Deus, ut non comederetis de omni ligno paradisi (*Gen.* III).

(2) Quæ cum audisset, turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio (*Luc.* I, 29).

qui avez mis toute votre gloire à plaire à Dieu, vous avez trouvé ce que vous avez toujours cherché. Vous êtes plus gracieuse à ses yeux que tous les saints qui vous ont précédée et que toutes les plus nobles créatures réunies (1). Ah! quel trésor, quelle précieuse *marguerite* la Vierge, avant de connaître l'Evangile, s'est procurée en s'offrant et se consacrant entièrement à Dieu (2)! Elle a obtenu la grâce et la vertu de mériter, comme l'enseignent les théologiens, entre autres Suarez et Vasquez, la divine maternité, sinon *de condigno*, au moins *de congruo*. Et la preuve, c'est l'ange qui la donne : « Voici que vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils (3). »

Rappelons ici tout d'abord ce grand oracle d'Isaïe: « Dieu vous montrera un prodige : voici que la *Vierge* concevra et enfantera un fils (4). » Or l'ange, en disant précisément à Marie : « la *Vierge :* Voici que vous concevrez et enfanterez un fils,» lui disait équivalemment : Vous êtes, ô Marie, la *Vierge* dont a parlé le prophète; voici que le grand prodige d'une vierge mère s'accomplit en vous aujourd'hui.

L'ange continua : « Vous donnerez à ce fils le nom de Jésus. Il sera *grand*, et il s'appellera le Fils du

(1) Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum (*Luc.* I, 30).

(2) Invenisti quod quærebas, quod ante te nemo potuit invenire (S. Bern., *Serm.* 3 *sup. Miss.*).

(3) Ecce concipies in utero, et paries Filium (*Luc.* I, 3).

(4) Dabit Dominus ipse vobis signum : Ecce Virgo concipiet et pariet Filium.

Très-Haut (1). Isaïe avait dit aussi : « Il lui sera imposé le nom d'Emmanuel (2). » L'ange donc ne fit encore ici que répéter et expliquer plus clairement les paroles du prophète, en développant dans son langage ce que Isaïe avait dit d'un seul mot ; car *Emmanuel* signifie Dieu *avec nous*, ou *homme-Dieu*, c'est-à-dire, *Fils de Dieu* et en même temps *Fils de l'homme ;* il signifie donc *Jésus*, ou *sauveur des hommes*, puisqu'il n'est *Jésus* ou *sauveur*, et partant *grand* dans la puissance et dans la bonté, qu'autant qu'il est *Emmanuel*, soit *homme-Dieu* ou *Dieu avec nous*.

L'ange reprend encore : « Dieu donnera à votre fils le trône de David son père, et ce fils règnera dans la maison de Jacob, et son royaume n'aura d'autres confins que ceux de l'univers, d'autres limites que celles de l'éternité (3). » Ce sont aussi les paroles dont Isaïe s'est servi : « Il s'asseyera sur le trône de David maintenant et pour l'éternité ; et son royaume pacifique ne connaîtra point de bornes. Le Seigneur a envoyé son Verbe à Jacob, et il a été accueilli par Israël (4). » O saint ange de Dieu, combien nous vous sommes obligés ! Combien il est beau pour nous, fidèles, d'entendre de votre bouche céleste

(1) Et vocabis nomen ejus Jesum. Hic erit magnus et Filius Altissimi vocabitur (*Luc.* I, 31, 32).

(2) Et vocabitur nomen ejus Emmanuel (*Isa.*).

(3) Dabit illi Dominus sedem David patris ejus, et regnabit in domo Jacob in æternum ; et regni ejus non erit finis (*Luc.* I, 32).

(4) Et pacis ejus non erit finis. Super solium David, et regnum ejus sedebit a modo usque in sempiternum. Verbum misit Dominus in Jacob, et cecidit in Israel (*Isa.*).

l'application et l'interprétation de cette magnifique prophétie, qui est le fondement et la preuve de notre foi!

Et voyez, en effet, mes frères, comme ces admirables paroles de l'ange annoncent clairement et établissent solidement le dogme si important de l'Incarnation L'ange dit à Marie : « Vous concevrez un fils : » *Concipies filium.* Le fils de Marie est donc un vrai homme, un vrai fils de l'homme, puisqu'un *fils qui est conçu* est vrai fils, et qu'un fils *conçu* par la *femme* est vrai homme. Voilà donc confondue à l'avance l'hérésie des Manichéens, qui nient que Jésus-Christ ait eu une chair véritable et réelle, et qu'il ait véritablement été homme et fils de l'homme. Toutefois, Isaïe avait dit seulement : « La Vierge concevra : *concipiet ;* » mais l'ange ajoute : « Vous concevrez *dans votre sein : Concipies in utero.* » Ce qui veut dire : Vous *concevrez* de votre substance, de votre chair, de votre sang. Voilà donc confondue, avant qu'elle eût vu le jour, l'hérésie des Valentiniens, qui osaient dire que Jésus-Christ n'a pas pris son humanité sur la terre, mais qu'il l'a apportée du ciel et qu'il n'a fait que la faire passer, comme par un canal, par le sein de Marie. L'ange ajoute encore: «Et vous enfanterez *(ad virginem) : Concipies et paries.*» Il indique manifestement par cette conjonction ET que le mot *vierge* doit se prendre et s'appliquer et à la conception, et à l'enfantement de Marie, dans le sens composé, et non dans le sens divisé; c'est comme s'il avait dit : Vous qui êtes à présent vierge,

vierge vous concevrez et vous enfanterez vierge ; c'est-à-dire, vous êtes vierge et demeurerez toujours vierge. Voilà donc établie la perpétuelle virginité de Marie, avant, pendant et après l'enfantement ; voilà donc réduits à néant les blasphèmes d'Elvidius et de Calvin, qui ont eu l'audace de la nier. L'ange dit enfin : «Vous enfanterez un fils, qui est le Fils même du Très-Haut : *Paries filium, vocabitur Altissimi Filius* (1).» Voilà donc Marie proclamée Mère de Dieu, et détruite à l'avance l'hérésie de Nestorius, qui n'a pas craint de lui disputer la maternité divine. Car, bien que Marie n'ait point engendré la personne divine, mais seulement la chair de Jésus-Christ, cependant, comme dans Jésus-Christ l'homme et Dieu ne sont qu'une seule personne, un seul supposé substantiel, indissoluble, un seul et même Jésus-Christ, Marie, la vraie mère de l'homme, est aussi la vraie Mère de Dieu, dans le Sauveur : tout comme les pères de la terre sont vraiment pères, non-seulement de leur fils, mais aussi de leur âme, qu'ils n'ont point engendrée, mais qui forme avec le corps un seul sujet, un seul homme (2).

(1) Il faut observer ici qu'on trouve souvent dans l'Écriture cette figure : *Telle chose s'appellera ainsi,* au lieu de dire que *telle chose sera ainsi.* L'expression *s'appellera,* en parlant du Fils de Dieu, équivaut à celle-ci : *il sera réellement.* Une preuve, entre mille, que l'on peut citer, est ce que l'ange, dans ce même passage de l'évangile, dit d'Elisabeth : «C'est le sixième mois de celle qui *est appelée* stérile, c'est-à-dire qui *était* stérile.» Elle s'appelait telle, parce qu'elle était telle.

(2) Sicut anima rationalis et caro unus est homo, ita Deus et homo unus est Christus (S. Athan., *Symb.*).

Chez les Juifs, le père seul avait le droit d'imposer le nom au fils qui lui était né ; pourquoi donc l'ange fait-il une exception en faveur de Marie et la charge-t-il expressément de donner un nom à son fils : *Et vocabis nomen ejus?* C'est parce que ce fils, qui allait être formé du plus pur sang de Marie, ne devait point avoir de père sur la terre, comme il n'a pas de mère dans le ciel ; ainsi son heureuse Mère devait, pour ainsi dire, lui tenir lieu de l'un et de l'autre, et en remplir les fonctions. Voilà donc prouvé encore une fois le mystère de la virginité de Marie.

Toutefois, l'on pourrait dire que cette coutume des Juifs fut rigoureusement observée dans cette circonstance. En effet, le même évangéliste, en parlant de la circoncision du Sauveur, dit : « Il lui fut imposé le *nom* de Jésus, nom qui fut prononcé par l'ange, avant même que l'enfant fût conçu (1). » Mais l'ange, dans cette circonstance mémorable, ne fut que l'envoyé, l'ambassadeur de Dieu, chargé d'annoncer ses oracles et de manifester sa volonté : *Missus est angelus a Deo.* Il ne dit, pour cela, rien de son propre chef ; le nom même qu'il indique à Marie lui a été, comme tout le reste, révélé par Dieu, qui l'a envoyé. Ce nom si auguste, qui retentit en ce jour aux oreilles de Marie, est donc sorti de la bouche même du Très-Haut, il est sorti du sanctuaire de l'amour infini. Quoique la mère terrestre ait été chargée d'imposer ce nom, c'est cependant le Père

(1) Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur (*Luc.* III).

céleste qui l'a réellement imposé. Le fils de Marie est donc aussi le Fils de Dieu ; car c'est Dieu qui a révélé le nom sous lequel il est connu parmi les hommes.

Le même mystère est encore indiqué par ces paroles : « Il sera grand. » En effet, le même ange avait dit à Zacharie que son fils serait grand : *Erit enim magnus;* mais en ajoutant : « devant le Seigneur: *coram Domino.* » Il dit de même à Marie que son fils serait grand : *Hic erit magnus ;* mais il ajoute : « parce qu'il sera le Fils du Très-Haut. » Jean est donc *grand devant le Seigneur*, et Jésus est *grand* parce qu'il *est le Seigneur*. Jean est grand parce qu'il est homme et qu'il est saint ; Jésus est grand parce qu'il est *homme* et *Dieu*. L'ange voulut donc indiquer par ces paroles, selon saint Grégoire, que Jésus, quoique conçu et né de Marie, n'avait cependant pas cessé pour cela d'être *grand*, ne cessant pas d'être le Fils du Très-Haut, attendu que le Verbe éternel, en prenant la nature humaine, loin de faire injure à la majesté et à la grandeur de la nature divine, a, par sa nature divine, élevé et ennobli la nature humaine (1).

Ce qui suit du discours de l'ange démontre toujours de plus en plus le même mystère. En effet, quand il dit : « Le Seigneur lui donnera le trône de David son père, » il affirme que le Christ descend de David, c'est-à-dire qu'il est vrai homme. Quand il

(1) Neque carnis assumptio deitatis derogat celsitudini, imo potius humanitatis humilitas sublimatur; unde sequitur : Et Filius Altissimi vocabitur (S. Grég., *Homil.* 37).

ajoute : « Il règnera dans la maison de Jacob, » il déclare que le règne, qui fut temporel pour David, serait en Jésus-Christ spirituel et divin. Les saints Pères enseignent que la maison de David n'est autre que la vraie Eglise, composée déjà des descendants selon la chair de ce patriarche, et qui devait, sous peu, être formée de ses descendants selon la grâce. Car, saint Paul a écrit que les vrais enfants de Jacob ne sont pas tant les Juifs, ses descendants charnels, que ceux des Gentils, qui en ont la religion et la foi gravées dans le cœur. Cette maison de Jacob est encore celle dont Isaïe a parlé en des termes plus clairs, quand il dit : « Le Seigneur a envoyé son Verbe à Jacob, et il a été recueilli dans Israël. Saint Grégoire fait, sur ce passage, cette réflexion : sous le nom de Jacob, le prophète fait allusion au peuple juif, et sous celui d'Israël au peuple gentil. Le Verbe donc qui est envoyé à Jacob, et qui est tombé en Israël, c'est Jésus-Christ, qui, venu parmi les Juifs, a été rejeté par eux, tandis qu'il a été reçu, accueilli par nous, Gentils (1). Enfin, l'ange conclut par ces paroles : « Le règne de votre Fils sera éternel et infini. » Il proclame donc que ce Fils est Dieu ; car il n'y a que le règne seul d'un Dieu qui puisse être éternel et infini ; or, tel est celui de Jésus-Christ, qui commence par la grâce sur la terre et se

(1) Quid per Jacob, nisi judaicus populus ? Quid per Israel, nisi gentilis populus designatur ? Ad Jacob ergo Verbum missum, cecidit in Israel, quia, quem ad se venientem judaicus populus respuit, hunc repente populus gentilis invenit (*Moral.* II, 30).

perpétuera éternellement dans la gloire des cieux.

Mais l'humble et chaste Marie répond modestement : « Comment arrivera ce que vous dites ; car je ne connais point d'homme ? » Les saints Pères et les interprètes concluent communément de ces paroles que Marie avait déjà fait au Seigneur vœu solennel de virginité ; ils pensent que saint Joseph, en ayant été par elle informé avant de l'épouser, non-seulement consentit à ce qu'elle observât sa promesse, mais qu'il se consacra lui-même, par un semblable lien, à la virginité. Ecoutons le grand Augustin : il dit que Marie épousa Joseph *le juste* par excellence, parce que l'usage des Juifs ne comportait pas que les filles d'Israël restassent sans époux ; elle l'épousa toutefois, non pas pour lui faire le sacrifice de sa virginité, mais pour trouver dans ce chaste conjoint un témoin, un protecteur, un gardien de la chasteté qu'elle avait juré de conserver a Dieu (1). Sa réponse voulait donc dire ceci : Comment arrivera-t-il que je conçoive et que j'enfante le fils dont vous me parlez, puisque je suis vierge et que je veux toujours l'être ? Je ne connais point d'homme et n'en dois jamais connaître. Joseph est bien mon légitime époux, mais c'est pour protéger ma virginité et non pour me la ravir. Le Seigneur ne sait-il pas ce que je lui ai promis par

(1) Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco (*Luc.* I, 34)? — Quia hoc Israelitarum mores adhuc recusabant. Desponsata est viro justo, non violenter ablaturo, sed potius contra violentos custodituro quod ipsa voverat (S. Aug., *De Sanct. Virg.*).

serment ? Quelle résolution magnanime, s'écrie ici saint Grégoire de Nysse ! Oh ! généreux accents d'un cœur brûlant d'amour pour la pureté ! O sainte virginité ! ô pudeur angélique ! quelle plus noble victime fut jamais offerte sur vos autels ! D'une part, la gloire d'être Mère de Dieu se présente à l'esprit de Marie ; de l'autre, le sacrifice de la vertu la plus chère à son cœur. Mais, sans hésiter un seul instant, elle préfère la grâce qui la sanctifie à la grâce qui l'élève ; elle choisit de préférence un état plus parfait à un état plus sublime. Elle aime mieux plaire à Dieu que de lui commander ; elle renonce au titre de sa Mère pour garder celui de son épouse (1). Combien j'admire une si sublime résolution, s'écrie saint Jérôme ! Quelle est noble cette constance invincible de conserver la virginité qui n'hésite pas un instant à rejeter la dignité d'avoir pour Fils celui qui a Dieu pour Père (2) !

Combien donc est sublime cette conduite de Marie en opposition à celle d'Ève ! La première femme résista et fut en proie à la crainte avant de céder à la séduction du serpent. Toutefois, elle se décida à encourir la disgrâce de Dieu en violant son commandement ; de plus, l'objet de sa crainte était d'encourir la mort, dont Dieu l'avait menacée. Elle se serait mise peu en peine de commettre la faute, si

(1) Audi pudicam Virginis vocem : angelus partum nuntiat, ipsa virginitati inhæret, et integritatem angelicæ demonstrationi anteponendam judicat (*Orat. de Christ.*).

(2) Immobile virginitatis propositum, quod nec angelo nuntiante, et Dei Filium promittente, aliquatenus titubavit (Jér., *De Assumpt.*).

elle avait pu éviter la peine. Ce n'était pas le péché qui l'arrêtait, mais la mort qui pouvait s'en suivre, si bien que, si elle eût pu s'assurer qu'elle ne mourrait point, elle eût été, dès le commencement de la tentation, prête à prévariquer : *Ne forte moriamur.* Que la conduite de Marie est différente ! L'unique chose qu'elle craint en devenant Mère de Dieu, c'est de manquer à la promesse faite à Dieu de demeurer vierge. Elle ne veut point la dignité de Mère du Sauveur au dépens de la virginité ; non pas qu'elle redoute les sacrifices que cette fonction sublime pourrait lui imposer : la cause unique de ses angoisses, c'est la perte de la vertu qu'elle chérit le plus. Elle est prête à se soumettre à ce que Dieu veut d'elle, mais à la condition de pouvoir tenir ce qu'elle lui a promis : *Virum non cognosco.*

La crainte d'Ève fut donc l'effet de son excessif attachement à la vie, tandis que la crainte de Marie naquit de son amour légitime pour la chasteté. Ainsi la crainte d'Eve fut une crainte d'amour-propre, une crainte sensuelle et servile, la crainte de mourir; ce qui fut un nouveau péché pour elle, peut-être le plus grand : la crainte de Marie, au contraire, fut une crainte généreuse, sainte, qui lui était inspirée par l'intérêt seul de la gloire de Dieu, la crainte de pécher ; et cette crainte fut pour elle un nouvel acte de vertu sublime et la plus grande de ses vertus. Combien, ô mon Dieu! il dut vous être sensible de vous voir ainsi aimé par celle que vous aviez tant aimée ! Qu'il fut agréable pour vous

de vous voir ainsi noblement préféré à vous-même !

Mais tout ce que l'ange dit à Marie et ce qu'elle lui répondit fut l'effet d'une particulière disposition de la Providence. Dieu voulut par là donner occasion à Marie de faire une profession solennelle de virginité, afin d'accorder au mérite de cette profession généreuse l'honneur de la maternité divine (1). Par cet acte sublime, le cœur de Marie resta dédié et consacré à Dieu : c'est la belle pensée de saint Grégoire de Nazianze. Comme les temples matériels sont consacrés et dédiés au Seigneur avant qu'il n'y vienne habiter corporellement par l'Eucharistie ; de même, avant que le Verbe de Dieu vînt habiter corporellement, par le mystère de l'Incarnation, dans le chaste sein de Marie, il voulut que ce temple auguste lui fût solennellement consacré. Or, la solennelle proclamation de son vœu de virginité fut pour Marie la formule de cette consécration. Elle accomplit ainsi la prophétie de David, qui annonçait que le Très-Haut sanctifierait son tabernacle et qu'il le rendrait digne de lui avant de venir l'habiter sur terre (2).

Voici la réponse solide et pleine de sens qu'un ancien Père de l'Église fait aux Juifs stupides et aux incrédules insensés, qui se scandalisent du dogme ineffable de l'Incarnation dans le sein d'une vierge. Si le Fils de Dieu, dit-il, avait choisi pour Mère la fille

(1) Hoc audire volebat Deus, ut ipsa per professionem virginitatis mereretur fieri Mater Dei (A Lap.).

(2) Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus (*Ps.* XLV).

d'un monarque puissant, et, pour naître, la cité maîtresse de l'univers, qui est-ce qui n'aurait pas attribué au prestige, à la force de la puissance humaine le changement étonnant que l'Évangile devait opérer dans le monde (1) ? Mais voyez ce Dieu Sauveur : il choisit pour Mère une pauvre vierge de Juda, que Sion rougit d'admettre au nombre de ses filles; il vient naître dans un endroit inconnu, que la Judée se garde bien de compter au nombre de ses villes : il veut que tout soit humble et pauvre autour de lui, afin qu'il soit manifeste que la conversion prochaine du monde est l'œuvre de la puissance de Dieu et non celle de l'homme.

Nous pouvons ajouter, avec saint Augustin, que, dans la manière même dont le Verbe divin a disposé toutes choses dans son incarnation, il n'a pas oublié sa propre gloire, ni les convenances et les égards qu'il se devait à lui-même ; il s'est humilié, il est vrai, mais il ne s'est pas avili ; il est descendu bien bas pour nous racheter, mais il ne s'est point dégradé (2). L'unique ornement de Dieu, celui qui l'honore dans la maison qu'il veut habiter, l'unique richesse qui contente ses regards et ravit son cœur, dit l'Ecriture,

(1) Si maximam Romam elegisset, potentia civium mutationem orbis terrarum factam putarent; si filiam imperatoris, potestati utilitatem adscriberent. — Sed quid fecit? Pauperculam elegit matrem, pauperiorem patriam : omnia vilia elegit, ut divinitas cognosceretur orbem transformasse terrarum (Theoph., *Serm. in conc. Epiph.*).

(2) Non cecidit, sed descendit.

c'est la haute sainteté (1) dont le Très-Haut a voulu embellir à profusion Marie avant l'incarnation de son divin Fils. Il l'a remplie, en effet, de grâces dès le premier instant de son existence, en la préservant du péché originel, en la gardant ensuite *de l'ombre même* du péché, en sorte que l'ange a pu lui dire en toute vérité : *gratia plena*. Oui, Dieu s'est intimement uni à son cœur ; il y a habité par sa grâce avant d'y habiter en personne : *Dominus tecum*. Il en a fait la plus pure de toutes les créatures, il l'a bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus*. Il l'a donnée, par un vrai mariage, au plus juste de tous les hommes (2). Enfin, il a voulu que ces deux époux, missent la dernière main à leur sanctification par le vœu de virginité : *Virum non cognosco*. C'est de ces lis admirables qu'est sortie la fleur nazaréenne, et qu'elle a grandi : *Qui pascitur inter lilia*. Si donc le Verbe divin dédaigne l'appareil des grandeurs humaines pour illustrer et ennoblir sa naissance, il s'entoure de la grandeur spirituelle de sa Mère et de Joseph. Comme une vierge ne peut, en demeurant vierge, concevoir que par la vertu de Dieu, et comme un Dieu ne pouvait et ne devait avoir qu'une vierge pour Mère, en considérant que le Christ ne ressemble à aucun roi du siècle, nous comprenons qu'il ne ressemble à aucun d'eux dans son règne et qu'il n'est point un roi de ce monde ; en un mot, en

(1) Domum tuam decet sanctitudo (*Ps.* XCXII).

(2) Joseph autem vir ejus cum esset justus (*Matth.*). — Qui pascitur inter lilia (*Cant.*).

voyant de qui il naît, nous voyons clairement quel il est (1). Qu'importe donc que tout soit humble et pauvre dans la maison de Joseph, puisque tout y est saint? Qu'importe que Marie soit négligée, ignorée, privée de toute grandeur profane, si elle est ornée de la grâce, le reflet et la splendeur de la grandeur divine? Le Verbe de Dieu s'est donc préparé, par la sainteté qui règne dans la maison de Joseph et dans le sein de Marie, une habitation digne (*de congruo*) de lui. Cette humble demeure est riche et magnifique comme le ciel. L'honneur de sa divine majesté est sauvé, sa gloire est hors d'atteinte. La bassesse de la nature humaine à laquelle il s'unit, et qui l'humilie profondément, annonce que c'est un Sauveur; la sainteté qui l'environne, et dont il se montre jaloux, manifeste que c'est un Dieu.

Ces paroles de Marie: « *Je ne connais pas d'homme* » ne nous découvrent pas seulement la sainteté et la grandeur de ce mystère; elles fournissent encore à l'ange l'occasion de nous révéler la manière ineffable dont il s'est opéré. Car le messager céleste répliqua : « Le Saint-Esprit descendra sur vous, ô Marie! et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi celui qui naîtra de vous sera saint et s'appellera le Fils de Dieu (2). Quelles sublimes pensées!

(1) Non ita natus est, ut nascuntur in sæculo, quia et ille natus est, cujus regnum non erat de hoc sæculo. Nobilitas fuit nascentis in virginitate parientis; et nobilitas parientis in divinitate nascentis (S. Aug.).

(2) Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obum-

Quelles admirables paroles! Quelles expressions! Ah! je comprends maintenant! Le mystère de l'Incarnation étant le fondement de tout le Christianisme, il a plu à Dieu de nous en révéler, par ce discours de l'ange, en termes les plus clairs, toute l'économie. En effet, l'ange, en disant à Marie : « L'Esprit-Saint descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, » nous a fait connaître bien clairement que, quoique ce mystère ait été réalisé, comme toutes les œuvres de Dieu qu'on appelle *ad extra*, à l'action des trois personnes divines, il l'attribue cependant, d'une manière particulière, au Saint-Esprit, qui s'appelle la vertu de Dieu ; l'Incarnation, en effet, est le chef-d'œuvre de la bonté infinie. Or, les œuvres de l'amour sont attribuées particulièrement au Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils comme leur amour substantiel. De même on attribue la sagesse au Fils, qui est engendré du Père comme parole, Verbe, et la puissance au Père comme le principe de la Trinité et de toutes les choses.

Mais quels mystères sont renfermés dans cette simple phrase : « Le Saint-Esprit vous couvrira de son ombre. » Selon saint Hilaire, c'est une phrase d'une admirable réserve ; car, sous ce mot l'ombre, elle désigne la fécondité opérée en Marie par la vertu de l'Esprit (1). Saint Augustin explique ainsi ces mots :

brabit tibi ; ideoque quod nascetur *ex te sanctum* vocabitur (*Luc.* I, 35).

(1) Obumbrabit, id est amplexabitur te et sua virtute fœcun-

Comme l'ombre est proportionnée au corps qui la produit, de même le Saint-Esprit s'est conformé à la faiblesse naturelle de Marie, incapable de soutenir toute son efficacité et sa vertu infinie (1). Théophile les commente de la sorte : La vertu du Très-Haut vous couvrira comme d'un voile ; le plus grand des secrets divins s'opérera en vous de la manière la plus cachée ; en sorte qu'il n'y aura ni ange, ni homme qui puisse jamais en avoir la plus simple notion, et bien moins encore la claire intelligence, sans une révélation divine (2). Maldonat et d'autres interprètes disent qu'ils signifient : Vous serez *investie de nuages,* c'est-à-dire remplie d'une pluie divine qui vous rendra féconde ; les nuages, en effet, se condensent d'abord, puis s'évanouissent en pluie féconde qui fertilise, la terre. Il semble, partant, que l'ange ait voulu faire allusion à ces prophéties : « Les nuages donneront le Juste (3). » « Il descendra du ciel dans le sein de la Vierge comme la pluie tomba seulement sur le voile de Gédéon, laissant à sec le terrain environnant (4). » Comme la chaleur fait dissoudre les nuages en pluie, de même l'Esprit-Saint, l'amour infini, fera descendre du ciel le Verbe éternel dans le sein de Marie.

dam efficiet, sicut vir feminam obumbrat et fœcundat in opere generationis (S. Hil.).

(1) Attemperabit se tibi, sicut umbra corpori ; nam totam ejus virtutem et efficaciam capere non poteris (S. Aug.).

(2) Obvelabit te ; arcane arcanum maximum in te operabitur, ut nullus homo vel angelus illud penetrare possit (Theoph.).

(3) Nubes pluant Justum (*Isa.*).

(4) Descendet sicut pluvia in vellus (*Ps.* LXXI).

Combien est admirable et pleine de charmes cette génération unique dans laquelle la pureté du Fils s'unit à la chasteté incorruptible de la Mère (1)! C'est pour cela que l'ange a pu dire : « Celui qui naîtra de vous, ô Marie! sera *chose* sainte : *Quod nascetur ex te sanctum ;* » car Jésus-Christ est saint non-seulement par l'union hypostatique de la nature humaine avec la personne du Verbe, qui est la sainteté même ; mais il est encore saint par le miracle de sa conception toute divine, entièrement saint par conséquent. Remarquez encore, dit saint Bernard, cette expression de l'ange : « Celui qui naîtra de vous sera *chose sainte*, dans le sens absolu et substantiel : *Sanctum*, parce que si l'ange avait dit : Il sera une chair sainte, ou toutes autres expressions semblables, il n'aurait pas tout dit. Mais, en disant d'une manière indéfinie *chose sainte*, *sanctum*, il indique que le Fils de Marie est la sainteté par essence (2). Et, parce qu'il n'y a que Dieu qui soit la sainteté par excellence, l'ange put ajouter encore : « Et il sera appelée le Fils de Dieu : *Quod nascetur ex te sanctum*, *vocabitur Filius Dei.* »

Finalement, pour rassurer Marie et pour nous confirmer de plus en plus dans la foi en ce grand mystère, l'envoyé de Dieu termine ainsi : « Et voici qu'Elisabeth, votre cousine, quoique âgée et stérile,

(1) Quam pulchra est casta generatio cum claritate (*Sap.* IV).

(2) Si diceret, sancta caro, sanctus homo, sanctus infans, quidquid tale poneret, parum sibi dixisse videretur. Posuit indefinitum, *sanctum*, quia quidquid illud sit, quod Virgo genuit, *sanctum* ac singulariter sanctum fuit (S. Bern., *Serm. 4 sup. Miss.*).

a conçu un fils et se trouve dans son sixième mois, afin qu'on voie par là que nulle parole n'est impossible auprès de Dieu (1). Ces mots équivalaient à ceci : Que vous importe, ô Marie ! que vous ne connaissiez aucun homme ; Dieu n'est-il pas tout-puissant? N'a-t-il pas déjà montré sa vertu, en faisant que votre cousine, stérile et vieille, a conçu un fils? Six mois ne sont-ils pas écoulés depuis ce prodige ? Or, celui qui, par sa toute-puissance, a fait qu'Elisabeth ait conçu, vous rendra aussi féconde sans le concours d'aucun homme; comme il a suppléé pour elle au défaut de la nature, il suppléera pour vous à l'exigence de votre vertu; et le miracle qu'il opérera en votre faveur ne sera que la répétition plus noble et plus parfaite de celui qu'il a déjà opéré, malgré la vieillesse et la stérilité. Mais remarquez, avec saint Bernard, combien est belle cette expression, « nulle parole n'est impossible auprès de Dieu ; » ce qui doit s'entendre ainsi, dit-il : En Dieu, la parole ne contredit point l'intention, car Dieu est vérité ; ni l'œuvre la parole, car il est tout-puissant; ni le mode l'œuvre, car il est la sagesse infinie (2). Et, au lieu de dire, en effet : *Nulle chose* n'est impossible auprès de Dieu, le céleste messager dit bien mieux : *aucune parole* n'est impossible ; ce qui est mieux, en effet, car cela signifie

(1) Et ecce Elisabeth cognata tua, et ipsa concepit filium in senectute sua; et hic mensis sextus est illi, quæ vocatur sterilis, quia non erit impossibile apud Deum omne verbum (*Luc.* I, 36).

(2) Apud Deum nec verbum dissidet ab intentione, quia veritas est; nec factum a verbo, quia virtus est; nec modus a facto, quia sapientia est (S. Bern.).

qu'il est aussi facile à Dieu de faire ce qu'il veut que de parler sa pensée et que de penser sa parole (1). C'est dans ce sens qu'il est écrit que la création entière est l'effet immédiat et instantané de la parole divine : *Ipse dixit, et facta sunt* (2).

Après avoir rempli sa céleste mission, l'ange se tut en attendant, dans un respect plein d'espérance, que Marie donnât la réponse qui devait consoler le ciel et sauver la terre. La sainte Vierge avait été, durant le discours de l'envoyé céleste, comme absorbée dans un silencieux recueillement, dans une profonde extase, en considérant la grandeur et la condescendance infinie de Dieu et sa propre bassesse. Elle rompt enfin le silence et répond : « Voici la servante de mon Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole (3). » Considérons cette réponse. Ce *fiat, qu'il soit fait*, sorti de la bouche d'une humble créature, fut, en quelque sorte, plus puissant que celui prononcé par le Créateur, quand il tira le monde du néant.

Il fut comme une parole sacramentelle par laquelle, à l'instant même, la *Vertu du Très-Haut* forma du plus pur sang de la plus pure vierge le corps de Jésus-Christ, qui, par suite, est vraiment homme, puisque sa chair a été formée de la réelle substance de la mère (4) ; il lui donna une âme et unit, par un

(1) Apud Deum tam facile est omne quod vult, quam verbum pronuntiare (A Lap.).

(2) Ipse dixit, et facta sunt (*Ps.* CXLVIII).

(3) Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum Verbum tuum (*Luc.* I, 38).

(4) Factum ex muliere (*Rom.*). — Quod in ea natum est, de

nœud admirable et indissoluble, cette humanité parfaite à la personne du Fils de Dieu. C'est ainsi qu'en un seul et même moment fut complété le mystère, que *naquit*, pour me servir de l'expression évangélique, dans le secret des chastes entrailles de Marie, tout Jésus-Christ, par l'opération du Saint-Esprit : *Quod in ea natum est, de Spiritu sancto est* (1). C'est-à-dire qu'en ce moment même Dieu descendit de son trône, le Très-Haut s'humilia, l'Eternel se manifesta dans le temps, le Créateur reçut un être nouveau dans l'ouvrage de ses mains ; le Verbe éternel se fit chair sans sortir des mains de son Père. C'est ainsi que le verbe intérieur, la pensée de l'homme, se manifeste au dehors dans la parole, sans sortir de l'intellect qui la conçoit ; Dieu, en un mot, devint homme par amour des hommes, et il commença à habiter en eux et avec eux : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

Telle est cette admirable histoire. Comme elle est sublime dans sa bassesse, magnifique dans sa simplicité ! Que de mystères, que d'harmonies on y découvre ! Que de prophéties y sont accomplies, et combien de vertus y sont recommandées ! Si l'homme

Spiritu Sancto est (*Matth.* I). — Verbum caro factum est, et habitavit in nobis (*Joan.* I).

(1) Ainsi, bien qu'on ne puisse dire que cet ouvrier divin de l'humanité de Jésus-Christ en soit le père, puisque cette humanité n'est point formée de sa divine substance, quoiqu'elle soit son ouvrage, il fut cependant l'époux invisible de Marie, parce que c'est lui qui l'a rendue féconde par miracle, et qui l'a fait devenir mère sans cesser d'être vierge.

eût pu l'inventer, il aurait aussi pu faire les choses qu'elle raconte ; comme il n'y a qu'une puissance infinie qui ait pu les accomplir, il n'y a qu'une infinie sagesse qui ait pu en concevoir l'idée. La raison n'invente point ce qui surpasse la raison, ni ce qu'elle ne saurait comprendre. L'homme invente, ou plutôt répète, diversement combinés, les desseins, les pensées et les opérations de l'homme ; Dieu seul peut révéler les desseins, les pensées et les œuvres de la sagesse et de l'amour de Dieu. La raison n'a donc pas créé le dogme consolateur de Dieu *fait homme;* elle l'a appris, elle l'a reçu, et cela en dépit d'elle-même, après qu'il lui a été clairement manifesté par celui qui le maintient toujours dans vraie Eglise, qui en perpétue le témoignage, les preuves, la connaissance, la foi, l'espérance et l'amour.

O doux et grand mystère d'un Dieu *fait homme!* mon cœur te réclame impérieusement; sans toi, je retombe aussitôt dans la pauvreté et l'épouvante. Ma misère infinie en a besoin; mais ma timidité, mon néant ne me permettent pas même d'oser m'approcher d'un ange ; il me faut recourir à un homme. Mais cet homme n'est pas Dieu, il ne peut ni me sauver ni me secourir, comme un Dieu qui n'est pas homme ne m'encourage pas, ne me soutient pas, ne me rassure point. Je n'ai donc de salut, de confiance, et d'espoir que dans l'*Homme-Dieu*. Quiconque, par conséquent, tente d'affaiblir en moi cette croyance est aussi cruel contre moi-même qu'impie envers

Dieu. Reçois donc en ce jour, grand et incomparable mystère, reçois l'entier et parfait hommage de mon esprit et de mon cœur. Je te crois et je t'aime, ou plutôt, croyant en toi, je t'aime, et, en t'aimant, je te crois; ainsi l'amour est ma foi, et ma foi est mon amour. O foi! ô amour de l'*Homme-Dieu!* combien vous êtes doux, suaves, ravissants! Nul ne pourra jamais vous ravir à mon cœur. Je veux me consacrer pour toujours et, s'il le faut, m'immoler, avec tout ce que j'ai et tout ce que je suis, à cet amour et à cette foi!

SECONDE PARTIE.

Saint Bernard, ce grand admirateur du mystère, aujourd'hui l'objet de nos méditations, dit que cette parole : « Voici la servante du Seigneur, » prononcée par Marie, après avoir reçu le glorieux salut de l'ange, offre un contraste surprenant, digne de l'étonnement des hommes, de l'admiration des anges et des complaisances de Dieu. Reconnue *pleine de grâces*, Marie ne considère que son néant; comblée de trésors, elle ne pense qu'à glorifier le Très-Haut, et elle s'abaisse par humilité, d'autant plus qu'elle se voit plus élevée par grâce. L'ange la salue et la proclame Mère de Dieu, et elle ose à peine s'appeler sa servante. Là brille surtout sa perfection, à elle en qui tout est extraordinaire ; car elle est grande, parce qu'elle est vierge ; elle est plus grande encore, parce qu'elle est vierge et mère; elle est très-grande,

parce qu'elle est mère du Dieu qu'elle adore. Et, pourtant, elle s'élève plus haut encore, en s'estimant, elle si magnifique aux yeux de Dieu, l'égale d'une servante à la lumière des siens! C'est ainsi que Marie, par son humilité, se surpasse et se grandit, par sa propre vertu, plus haut que ne l'avait fait Dieu lui-même (1).

C'est par le prodige de cette humilité de Marie que s'accomplit le mystère de notre salut, comme le mystère de notre perte s'était accompli par le prodige de l'orgueil d'Eve. La sainte Vierge, reprend saint Bernard, avait plu au Verbe éternel par les charmes de sa pureté; mais elle ne le conçut, dans le temps, que par la confession de son néant, comme le Père céleste l'engendre dans l'éternité par la connaissance de sa propre excellence (2). Cette humilité si nouvelle, si singulière et si sublime donne à cette parole prononcée par Marie : « Qu'il soit fait : *Fiat*, » l'efficacité de restaurer le monde créé autrefois par le *Fiat* divin. O sainte humilité! combien ta force est immense! mais aussi combien est grande la nécessité de te posséder! Comme c'est par le moyen de l'humilité que s'accomplit le mystère de la Réparation de l'homme, c'est par elle aussi qu'on peut seulement en goûter le fruit. L'orgueil de l'ancien Adam et d'Ève nous avait ouvert l'enfer ; l'humilité du nouvel

(1) Mater Dei salutatur, et ancilla se nominat.—Magnum, quia Virgo; majus, quia Mater et Virgo; maximum, quia Mater Dei; sed longe maximum, quod talis cum sit, putat se nihil esse (S. Bern.).

(2) Virginitate placuit, humilitate concepit (*Ibid.*).

Adam et de la nouvelle Eve nous a ouvert le ciel; et comme les portes de cet houreux séjour nous sont ouvertes par l'humilité, c'est par cette même vertu qu'on y pénètre. Le divin Maître l'a dit : « Si nous ne descendons jusqu'à la bassesse, à la candeur et à la simplicité des petits enfants, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux (1). »

Remarquez bien, mes frères, cette expression du Seigneur : « Si vous ne devenez comme des petits enfants; » cela veut dire de même que la Mère de Dieu s'est considérée comme une servante, que le Verbe de Dieu s'est fait chair, ainsi l'homme doit se faire petit enfant pour se sauver. Ah! les superbes, ces orgueilleux, épris de leur propre opinion, qui ne peuvent supporter de correction ni de frein, qui croient se suffire à eux-mêmes et n'avoir besoin de personne, qui censurent les autres, réservant l'adulation, la gloire pour eux seuls, dans tout ce qu'ils disent et dans tout ce qu'ils font ; qui se regardent et veulent passer pour les seuls savants, les seuls habiles, les seuls prudents, les seuls infaillibles; ces victimes de la vaine estime de soi-même, malgré leurs apparences chrétiennes, ne sont que les fils de Lucifer, le père de l'orgueil ; ils ont au fond du cœur une infernale sympathie pour le vice et l'erreur ; levain funeste résistant à l'action secrète de la grâce, corrompant lentement l'intelligence, finissant par cor-

(1) Nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum (*Matth.* XVIII). — Omnis qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur (*Luc.* XIV)

rompre le cœur. Telle est la cause cachée de ces chutes que l'histoire ecclésiastique rappelle avec horreur dans tant de chrétiens qui, après avoir rendu hommage à la foi de Jésus-Christ, par la générosité de leur confession, l'ont ensuite deshonoré par le scandale de leur apostasie ; telle est l'histoire de tant de savants qui, après avoir défendu l'Église par l'éclat de leur doctrine, l'ont attaquée avec les blasphèmes de l'erreur ; tel est l'origine du malheur de tant de hauts personnages qui, après avoir édifié le peuple chrétien par l'héroïsme de leurs vertus, l'ont affligé par la turpitude de leurs vices.

Au contraire, les humbles, qui ne présument pas d'eux-mêmes, se défient de leurs propres lumières et de leurs forces, et cherchent ailleurs qu'en eux la vérité pour s'instruire, un aide pour se soutenir, un conseil pour se guider, et qui aiment mieux croire que disputer, écouter que discourir, obéir que commander ; ces hommes, dis-je, s'ils viennent à tomber dans l'erreur ou dans le vice, à la longue s'en relèvent. Même au milieu de leurs désordres, ils tiennent, par une fibre secrète, à Jésus-Christ, le Maître et le modèle de l'humilité ; ils ont une céleste sympathie pour la vérité et pour la vertu ; ils conservent ouverte à la grâce la voie qui conduit au cœur et à l'intelligence. Cette voie, en effet, c'est l'humilité, par où peut toujours s'introduire et s'introduit réellement l'inspiration salutaire à laquelle ils doivent plus tard leur changement et leur pardon. Telle est la cause secrète de ces conversions éclatantes que l'histoire

ecclésiastique rapporte avec admiration et avec joie, de la soumission à l'Eglise de tant de persécuteurs de la religion, devenus eux-mêmes des martyrs ; de tant de partisans de l'erreur, changés en apologistes de la vérité ; de tant de pécheurs devenus des saints.

Ah ! mes frères, descendons des hauteurs où nous place notre orgueilleuse raison ; quittons ces régions de la prétention et de la vaine gloire ; ah ! défions-nous de nous-mêmes, humilions-nous d'esprit et de cœur devant les hommes : voilà le moyen le plus convenable d'honorer le mystère que nous célébrons aujourd'hui, mystère par excellence de l'humilité du Fils et de la Mère de Dieu. C'est le moyen le plus sûr d'acquérir la grâce et de la conserver, lorsqu'on la possède. C'est la pratique la plus efficace pour vivre en bons chrétiens ou pour le devenir sous peu ; c'est enfin la voie royale qui conduit au ciel ; car on accomplit ainsi, non-seulement pour le temps, mais pour l'éternité, cet oracle de Jésus-Christ : « Quiconque s'exalte, sera humilié, et quiconque s'abaisse sera élevé : *Omnis qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur.* » Ainsi soit-il.

DIX-HUITIÈME HOMÉLIE.

La Femme adultère (1).

S. Joan., cap. VIII, 1-11.

Ipse autem transiens per medium illorum ibat. LUC. IV.
(*Evang. feriæ II post dom. III Quadrag.*).

Voilà donc où va aboutir la fureur infernale dont la Synagogue était enflammée contre Jésus-Christ, au dire de l'évangile de ce jour : *Et repleti sunt*

(1) On peut dire que l'évangile de saint Jean est le livre des *Paralipomènes* du Nouveau Testament, c'est-à-dire le livre des *choses laissées* : car ce grand évangéliste, qui écrivit le dernier de tous, y a raconté des miracles, des discours, des événements que, par la permission de Dieu, ses collègues avaient omis, et dans lesquels la divinité de Jésus-Christ brille d'une lumière et avec une grâce particulières. C'est pour cette raison que l'on ne trouve que dans ce seul évangéliste la plupart des choses sublimes et touchantes qui y sont racontées. Tel est le premier miracle du changement de l'eau en vin, aux noces de Cana, celui de la guérison du paralytique et celui qui est l'objet de la présente homélie. Cet évangile se lit à la messe du samedi de la troisième semaine de Carême. Ce fait eut lieu la deuxième année de la prédication du Sauveur, la trente-deuxième année de son âge, sous le vestibule du Temple (5e homélie, note 3), le 7 d'octobre, le lendemain du dernier jour des fêtes des Tabernacles, qui, cette année-là, commencèrent le 27 septembre et finirent le 6 du mois suivant. Jésus-Christ était expressément venu de la Galilée à Jérusalem pour les célébrer.

omnes in Synagoga ira. Le peuple et les magistrats se lèvent comme un seul homme contre le Sauveur ; ils le chassent hors de la ville et l'entraînent sur le sommet d'une montagne voisine pour l'y faire mourir. Mais une puissance secrète et irrésistible les empêche d'accomplir un si barbare dessein ; malgré leur animosité et leurs forces, ils ne peuvent faire aucun mal au Fils de Dieu qui, à leur rage, passe et circule paisiblement au milieu d'eux : *Ipse autem transiens per medium illorum, ibat.* Ils ne pourront pas le sacrifier, dit saint Augustin, avant que l'heure soit arrivée où il daignera consentir lui-même à être sacrifié (1). Jusque-là, le divin Maître déjoua les demandes insidieuses par lesquelles ses ennemis cherchaient à l'embarrasser et à le surprendre, aussi facilement qu'il rendit vaine leur aveugle fureur ; il démasqua leur noire hypocrisie, et toujours, quand il lui plut, il sortit libre et triomphant de leurs mains, et confondit leurs sophismes.

Nous en avons vu déjà une preuve dans la guérison de l'hydropique. L'évangile de ce jour en donne une autre plus éclatante dans la conversion de la femme adultère. Je me fais un devoir de vous la rapporter comme l'un des traits le plus beau et le plus important de la vie du divin Fils de Marie.

Le Prophète avait dit que le Messie devait admirablement conduire à bonne fin le grand ouvrage du salut des hommes, en résumant merveilleusement

(1) Non tenebatur, quia adhuc pati non dignabatur (*Tract.* 33 *in Joan.*).

en lui la justice, la mansuétude et la vérité : *Propter veritatem, mansuetudinem et justitiam deducet te mirabiliter dextera tua.* Le Docteur de la grâce nous apprend que le Sauveur des hommes apparut, en effet, dans le monde, revêtu de ces trois vertus : de la justice, par laquelle il pénétrait les cœurs; de la vérité, par laquelle il était maître des esprits; de la mansuétude, par laquelle il rachetait le genre humain (1). Or, ces trois vertus caractéristiques du divin Messie ne se trouvent réunies, ne brillent de leur éclat un et triple tout ensemble, dans aucun trait de sa vie précieuse, comme dans celui de la régénération, par l'absolution, de l'épouse infidèle. Considérons donc attentivement le prodige, pour apprendre à écouter Jésus comme notre maître, à le craindre comme notre juge et à l'aimer comme notre libérateur.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est d'abord pas sans un mystérieux dessein que l'évangéliste fait précéder cette admirable histoire de ces paroles : « Jésus vint sur la montagne des Oliviers, et, au commencement du jour, il parut de nouveau dans le temple (2). » La montagne des Oliviers signifie, dit le Vénérable Bède, la sublimité de la divine miséricorde, et le temple de Jérusalem, la Synagogue et aussi l'Eglise. Jésus-Christ, après

(1) Attulit veritatem, ut doctor; mansuetudinem, ut liberator; justitiam, ut cognitor (*Tract. in Joan.*).

(2) Perrexit in montem Oliveti, et diluculo iterum venit in templum (*Joan.* VIII, 1, 2).

avoir passé la nuit sur la montagne des Oliviers, en descendant au point du jour dans le temple, montre qu'après avoir passé les quatre mille ans de la nuit du péché, caché sur la montagne de sa miséricorde, il en descend enfin au jour de la Rédemption, apportant dans ses mains cette miséricorde, pour la répandre sur les vrais fidèles réunis dans son Eglise (1). Le texte sacré dit que le Seigneur vint une seconde fois dans le temple : *Venit iterum in templum*, parce que, la première fois qu'il y était descendu, c'était dans l'obscurité des figures et des symboles; cette seconde fois, ce fut en personne et à découvert; non plus comme la première, en maître sévère et puissant, mais en libérateur indulgent et compatissant.

Cesse donc de tenir tes regards fixés sur les monts éternels d'où pouvait seulement venir ton secours, ô humanité affligée (2) ! La miséricorde en personne est descendue de la montagne de la miséricorde; Dieu l'a envoyée pour ton salut : *Misit Deus misericordiam suam*. Le véritable Orient est venu, avec toutes ses tendresses, visiter son peuple (3). Comme il est plein de douceur et de bonté! L'évangéliste a soin de nous en prévenir, en disant que le divin Maître

(1) Mons quippe Oliveti sublimitatem dominicæ pietatis et misericordiæ designat. — Venit diluculo in templum, ut misericordiam, cum incipiente Novi Testamenti lumine, fidelibus in templo videlicet suo pandendam præbendamque significet (*Caten.*).

(2) Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi (*Ps.* CXX).

(3) Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos Oriens ex alto (*Luc* I, 78).

s'assit pour instruire le peuple : *Et sedens, docebat eos.*

Jésus-Christ *debout* signifie, dans le langage sacré, qu'il est dans la gloire de sa majesté, et Jésus-Christ *assis*, y indique l'humiliation de son incarnation, par laquelle il a répandu les trésors de sa miséricorde sur notre pauvre humanité (1). Tout le peuple qui se presse religieusement autour de sa personne adorable, précisément parce qu'il la voit assise dans un maintien propre à exciter sa confiance : *Et omnis populus venit ad eum*, figure dès lors la multitude des Gentils qui devaient accourir entendre sa parole et croire en elle, du jour où elle se serait rendue visible dans la bassesse de notre nature (2). Jésus est donc maintenant assis, confirmant solennellement dans le temple les dispositions pleines d'amour avec lesquelles il est descendu vers nous, par sa miséricorde envers la femme adultère, gage de celles dont il usera, à l'égard de la gentilité, dans son Eglise.

Les Scribes et les Pharisiens lui présentèrent donc cette femme coupable, et ils dirent : « Voici une infâme créature, tout-à-l'heure surprise en faute, convaincue d'infidélité envers son légitime époux. Il nous est ordonné par la loi de la faire lapider. Or, qu'en dites-vous (3) ? »

(1) Sessio Domini humilitatem incarnationis insinuat, per quam nobis misereri dignatus est (Beda).

(2) Sedente Domino, venit ad eum populus ; quia postquam per susceptam humanitatem visibilis apparuit, ex omnibus gentibus crediderunt in eum (Alcuinus, *Caten.*).

(3) Magister, hæc mulier modo deprehensa est in adulterio. In lege autem Moyses mandavit nobis hujusmodi lapidare. Tu ergo, quid dicis (*Joan.* VIII, 4, 5)?

Quelle hypocrite vénération, s'écrie le Vénérable Bède! Quel respect simulé, pour cacher la perversité de leur esprit plein d'artifices (1)! L'évangéliste lui-même observe que ces traîtres interrogent Jésus comme un maître, afin de pouvoir ensuite l'accuser comme un ennemi; c'est ainsi qu'ils dressent des embûches à son innocence, en se montrant pleins de zèle pour la justice (2)!

Ils savaient par expérience que le Sauveur était aussi miséricordieux que juste; car la mansuétude sans la justice est faiblesse, et la justice sans la mansuétude est dureté et oppression. Ils n'ignoraient pas combien le Christ compatissait à toutes les misères des hommes, et quel était son zèle pour l'observation de la loi de Dieu. Et, par cette insidieuse demande, ils lui tendent un piége dont il ne pourra, c'est leur secrète espérance, sortir sans démentir en lui l'une ou l'autre de ces vertus, devant nécessairement se montrer ou injuste, ou sans pitié (3): si ce Jésus-Christ, se disaient-ils entre eux, ordonne que cette femme soit lapidée, il contredira sa réputation d'homme indulgent et compatissant, qui lui a valu une si grande popularité et tant d'affection; si, au contraire, il s'oppose au supplice de cette mal-

(1) O captiosa veneratio! o simulatum captiosæ mentis obsequium (Beda)!

(2) Hoc autem dicebant tentantes eum, ut possent accusare eum (*Joan.* VIII, 6).

(3) Interrogant, non ut quod rectum est discant, sed ut veritati laqueos nectant. Sperabant posse se ostendere vel immisericordem, vel injustum (Beda).

heureuse, il violera la justice et nous fournira l'occasion de l'accuser et de le condamner comme prévaricateur et comme ennemi de la loi divine. Puis ils savaient que le Sauveur était bien plus porté à la douceur qu'à la rigueur, au pardon qu'au châtiment; et ils ne doutaient nullement qu'il ne préférât les intérêts de la charité aux droits de la loi. Ils se tenaient donc déjà pour assurés de leur triomphe. Nous venons d'entendre saint Augustin (1).

Mais leur folie n'est égalée que par leur perversité, continue le même Père : ils ont oublié qu'il n'y a ni science, ni conseil, ni force qui vaille contre Dieu, et que toute l'astuce des méchants reste confondue devant sa sagesse (2). Cette sagesse infinie, qui habite en Jésus-Christ, saura bien trouver, dans sa réponse, le moyen de faire miséricorde sans violer la justice (3).

Que fit donc le Sauveur? Ayant entendu cette maligne interrogation, il se tut, et, s'inclinant, il se mit à écrire de son doigt sur le sol (4). Or, cette action du Christ fut aussi mystérieuse. Les Scribes, en effet, lui avaient d'abord cité la loi donnée à Moïse: *In lege mandavit Moyses*, et nous savons, par le livre

(1) Si eam dimitti censuerit, justitiam non attendit, et reum faciemus eum tanquam legis prævaricatorem.—Animadverterunt eum nimium esse pium (*Expos.*).

(2) Non est concilium, non est scientia contra Dominum (*Prov.* XXI).

(3) Sed Dominus in respondendo, et justitiam servabit, et mansuetudinem non recedet (Aug., loco cit.).

(4) Jesus autem inclinans se deorsum, digito scribebat in terra (*Joan.* VIII, 6).

de l'Exode, qu'elle fut écrite sur des tables de pierres de la main même de Dieu (1). Le Sauveur, en écrivant aussi sur les dalles du temple, voulut donc montrer tout d'abord que lui-même était ce Dieu législateur du Sinaï (2). Mais pourquoi l'évangéliste dit-il que le Sauveur écrivit sur la *terre*, puisqu'il est certain qu'il écrivit sur la pierre : *scribebat in terra*. Pour comprendre cela, dit saint Ambroise, il faut savoir que les noms des pécheurs et des réprouvés s'écrivent sur la terre, tandis que ceux des élus s'écrivent dans le ciel (3). Que les noms des justes s'écrivent dans le ciel, cela est clair par ces paroles de Jésus-Christ à ses disciples : « Ne vous glorifiez point de ce que les démons vous sont soumis, mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel (4). Que les noms des pécheurs soient écrits sur la terre, cela est aussi certain, d'après ces paroles du prophète Jérémie : « Tout ceux qui vous abandonnent, Seigneur, et qui vous méprisent, seront un jour couverts d'opprobre, et leurs noms seront écrits sur la terre (5). » Partant de là, j'explique ainsi l'action du Sauveur dans le temple. Il a écrit

(1) Ferens Moyses tabulas lapideas scriptas utrasque digito Dei (*Exod.* XXXI).

(2) Per hoc quod digito scribebat in terra, illum se esse monstravit qui quondam legem scripsit in lapide (Beda).

(3) Peccatores in terra, justi scribuntur in cœlo.

(4) Nolite gaudere, quia spiritus subjiciuntur vobis ; gaudete autem, quia nomina vestra scripta sunt in cœlis (*Luc.* X).

(5) Omnes qui te derelinquunt, confundentur, et recedentes a te in terra scribentur (Hier. XVII).

alors sur la pierre, pour montrer qu'il est l'auteur de la loi et le juge suprême à qui seul appartiennent le jugement et la vindicte. Mais l'évangile dit cependant qu'il *écrivit sur la terre :* c'est pour nous faire comprendre qu'il exerçait en ce moment même sa justice contre les Pharisiens, venus pour lui faire outrage : justice prompte, sévère et terrible ! Ils avaient cherché des prétextes pour accuser le Fils de Dieu, et ce Dieu fait homme les juge et les condamne à l'instant même où ils commettent ce grand crime ; il écrit dès lors leurs noms dans le livre des réprouvés, et il fait entendre qu'eux-mêmes sont précisément ces malheureux, cités par Jérémie, qui seront confondus et dont les noms, inconnus au ciel, seront écrits dans le livre de la terre (1).

Or permettez-moi, mes frères, de vous demander dans lequel des deux catalogues dont je viens de parler est écrit le nom de ceux qui se trouvent ici réunis ? Quelle pensée ! Sommes-nous inscrits en lettres d'or sur cette liste précieuse à la tête de laquelle se trouve le nom adorable de Jésus, le chef des prédestinés ; ou bien le sommes-nous, au contraire, en lettres de charbon sur cette page funeste où le premier inscrit est Lucifer, le chef des réprouvés ? Sommes-nous auprès des Apôtres dans le livre du ciel, ou auprès des Pharisiens dans le livre de la terre ? Il n'est pas difficile, nous dit saint Paul, de le deviner ; jetons un regard sur nous-mêmes. Si notre *conversation* est

(1) Tanquam illos tales in terra scribendos significaret, et non in cœlo (Aug.).

au ciel (1), nous appartenons certainement au second Adam venu du ciel : *Secundus homo de cœlo, cœlestis ;* et alors nous sommes nous-mêmes célestes avec lui et en lui, et nos noms sont certainement écrits dans le ciel : *Qualis cœlestis, tales et cœlestes.* Mais si, au contraire, nous ne cherchons que les honneurs, les richesses, les délices de la terre, traînant misérablement notre cœur et notre esprit dans la fange de ce bas monde, ah! nous appartenons au premier Adam, qui a été formé d'un limon fangeux : *Primus homo de terra, terrenus ;* nous sommes terrestres comme lui, et, dès à présent, la divine justice écrit nos noms sur la terre : *Qualis terrenus, tales et terreni* (*I Cor.* xv).

Il y a plus : le langage de l'homme trahit la patrie. Par exemple, on reconnaît le Grec, l'Arabe à leur parole. De même celui qui parle la langue du ciel, appartient au ciel, et quiconque tient celle de la terre, profère des mensonges, des médisances, appartient à la terre : or, de la terre on tombe en enfer. O mon divin Sauveur! de grâce effacez nos noms du catalogue funeste destiné à l'abîme, le catalogue aussi de nos péchés! Daignez les écrire, avec un plume trempée dans votre précieux sang, dans le livre de la vie, sur la liste des candidats du ciel!

Mais revenons.

Les Pharisiens insistent ; ils attendent avec impatience la réponse du Sauveur (2). Or la voici, cette réponse, non telle que leur hypocrisie et leur malice

(1) Nostra autem conversatio in cœlis est.

(2) Cum ergo perseverarent interrogantes eum (*Joan.* VIII, 7).

l'espéraient, mais telle qu'il convenait à Celui qui est la sagesse et la justice de Dieu de la donner. Le Sauveur venait, comme le veut saint Jérôme, d'inscrire sur la terre, non-seulement les noms de ces criminels, mais encore tous leurs péchés (1). Il se redressa enfin, *erexit se*, c'est-à-dire, il prit l'attitude de juge et de Seigneur, et il leur dit, d'un ton grave et solennel, en leur montrant ce qu'il avait écrit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché jette la première pierre à cette malheureuse (2). » Saint Augustin fait observer que le Juge divin ne dit pas : Je ne veux pas qu'elle soit lapidée, et, cela pour ne pas s'opposer aux paroles de la loi. Bien moins encore voulut-il dire : Il faut la lapider, car il était venu pour sauver les pécheurs pénitents, et non pour les perdre. Il dit seulement : « Que celui qui est innocent punisse cette femme coupable ! » Qu'il est facile ici de reconnaître la sentence et les paroles d'un Dieu ! C'est sa sagesse même qui parle ; c'est sa justice qui décide. Oui, voulait-il dire, que la coupable soit punie, mais non par votre ministère, vous qui êtes les plus grands transgresseurs de la loi (3) !

(1) Eorum qui accusabant, peccata descripsit.

(2) Et dixit eis : Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat (*Joan.* VIII, 7).

(3) Non dixit : Non lapidetur mulier, ne contra legem dicere videretur. Absit autem ut diceret : *Lapidetur*; venit enim non perdere quod invenerat, sed quærere quod perierat. — Qui sine peccato est vestrum, lapidem mittat. — Hæc vox justitiæ est : Puniatur peccatrix, sed non a peccatoribus; impleatur lex, sed non a prævaricatoribus legis (Aug.).

Comment peut, en effet, ajoute saint Grégoire, se constituer juge des péchés d'autrui, celui qui ne reconnaît point ses propres fautes et ne s'en corrige pas? Comment pourrait-il condamner les passions des autres, celui qui est le triste jouet des siennes (1)?

Ainsi s'accomplit l'oracle de Jérémie, que nous avons rapporté tout-à-l'heure; car les Pharisiens et les Scribes furent non seulement inscrits sur la terre, mais démasqués et couverts de confusion. En effet, à ce défi terrible du Fils de Dieu, en jetant un regard sur eux-mêmes, ils se reconnurent coupables du même délit qu'ils voulaient punir dans la femme adultère, car ils étaient adultères de corps et d'esprit : ils violaient les droits sacrés du mariage, et ils altéraient la parole et la loi de Dieu. Enfin, voyant que le divin Maître les connaissait mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes, puisqu'il avait écrit sur le sol l'histoire honteuse de leur propre cœur, ils n'osèrent plus insister sur la condamnation de la femme coupable, et ils demeurèrent interdits et anéantis. Se sentant comme percés par un trait de la justice divine et avilis par le spectacle qu'ils donnaient publiquement de leur ignominie; n'en pouvant plus de honte et de confusion, ils commencèrent, pleins de terreur et sans dire mot, à se retirer les uns après les autres, les plus vieux tout les premiers, parce qu'ils étaient d'autant plus chargés de vices qu'ils étaient plus avancés en âge : *Audientes autem unus post unum exibant*,

(1) Qui enim seipsum non judicat, quid in alio reatum judicet igorant.

incipientes a senioribus (1). Ce jugement particulier du Fils de Dieu est réellement la figure du jugement général, où le Seigneur dévoilera les mystères d'iniquités qui, sur la terre, restent ensevelis dans le fond des cœurs sous les apparences d'une probité affectée et pleine d'hypocrisie (2); où la conduite de la miséricorde de Dieu, toujours si contrariée dans le monde par l'injustice diabolique des âmes perverses, triomphera et sera vengée (3). En ce grand jour de colère, de consternation et d'épouvante, les pécheurs, confus en lisant l'histoire de leurs péchés dans le livre où il n'y a rien d'omis, en se voyant démasqués à la face de l'univers, subiront leur dernière condamnation sans hasarder une seule excuse et sans prononcer une seule parole; puis ils tomberont dans les abîmes éternels (4).

Revenons encore.

Quel beau triomphe pour la puissance de notre Sauveur! Les Pharisiens étaient venus au temple comme accusateurs, et ils en sortirent convaincus d'être de grands coupables; ils voulaient insulter à la majesté du Fils de Dieu, et ils demeurèrent couverts de honte devant tout le peuple; ils étaient

(1) Non ausi sunt damnare mulierem, qui, seipsos intuentes, similes invenerunt. — Cum percussisset eos telo justitiæ (Aug., loco cit.).

(2) Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium (*I Cor.* v),

(3) Et vincas cum judicaris (*Ps.* L).

(4) Omnis iniquitas opilabit os suum (*Ps.* CVI). — Et ibunt in supplicium æternum (*Matth.* XXV).

accourus pour le juger, et ils trouvèrent en lui leur juge, leur Seigneur et leur Dieu. Ils restèrent, comme l'avait annoncé le Prophète, pris dans les piéges qu'ils avaient dressés à l'innocence (1).

Maintenant que nous avons entendu la voix de la justice de Jésus-Christ, écoutons, dit saint Augustin, le langage de sa mansuétude et de sa bonté (2).

Saint Jean remarque qu'au départ de ses accusateurs, Jésus resta seul avec la femme pécheresse, toute tremblante devant lui (3). Ainsi se trouvent en présence l'un de l'autre, dit saint Augustin, la coupable et le Sauveur, l'infirme spirituelle et le céleste Médecin, la misère de l'homme et la miséricorde de Dieu (4). Or, serait-il possible que le pécheur se repente de son péché devant Jésus, sans en recevoir le pardon? Se peut-il que l'âme malade découvre sa maladie au céleste Médecin, et qu'elle n'en reçoive pas la guérison? Non, mes frères, cela n'est pas possible, et c'est ce que l'évangéliste enseigne en ajoutant cette circonstance, à première vue insignifiante, mais très-mystérieuse, que la femme adultère resta au milieu du vestibule DEBOUT, en présence du Sauveur : *Et mulier in medio* STANS. C'est plutôt l'âme de cette femme que la posture de son corps que saint Jean a voulu nous dépeindre par les paroles

(1) Comprehenduntur in consiliis, quibus cogitant.

(2) Audivimus vocem justitiæ; audiamus vocem mansuetudinis (Aug.).

(3) Remansit solus Jesus, et mulier in medio (*Joan.* VIII, 9).

(4) Remansit peccatrix et Salvator; remansit ægrota et medicus; remansit miseria et misericordia (Aug.).

citées. Il a voulu nous la montrer rétablie dans l'état dont parle aussi l'apôtre saint Paul, en ces termes : « Que celui qui *est debout* fasse bien attention de ne pas tomber : *Qui stat, videat ne cadat ;* » c'est-à-dire de ne pas déchoir de l'état de grâce et d'amitié avec Dieu. Il a voulu nous dire, en un mot, que cette femme, qui d'abord gisait à terre spirituellement, victime de la mort du péché, s'était relevée tout-à-coup, et qu'elle était comme ressuscitée par sa confession et sa douleur. Au reste, ne soyons pas trop surpris, car Jésus nous montre, par ce prodige, qu'il est le Dieu qui, d'une main, abat et précipite l'orgueilleux, tandis que, de l'autre, il élève et exalte l'humble. Après avoir, par l'autorité de sa justice, abaissé jusqu'à terre ses superbes accusateurs, il a voulu, par un trait particulier de sa bonté, relever de son abjection la pauvre accusée qui s'humiliait (1). Ainsi cet Homme-Dieu, après avoir confondu ses adversaires par la force de sa parole, jette des regards miséricordieux sur une pécheresse (2). Observons cependant que cette infortunée n'est ressuscitée à la grâce : *Mulier stans*, que lorsque Jésus se fut incliné vers elle : *Jesus inclinavit se deorsum*. Il a fallu que sa miséricorde s'abaissât jusqu'à terre, pour que la pécheresse pût remonter jusqu'au ciel (3). Ah ! combien

(1) Qui accusatores justitiæ auctoritate prostravit, eam quæ accusabatur, magno pietatis munere sublevavit (Eric., *Caten.*).

(2) Qui adversarios ejus repulerat lingua, oculos mansuetudinis in illam levavit (Aug.).

(3) Liberata est misera, labente misericordia (Emis.) !

il est heureux pour nous que Jésus s'humilie de la sorte! La femme adultère renaît à la vertu dès que le Sauveur se rapproche d'elle. Ainsi l'homme ne s'élève que parce que Dieu s'incline, il ne monte que parce que le Créateur descend, et il ne vit que parce que Jésus meurt pour le sauver. La faiblesse de notre Sauveur fait notre force; son humiliation est notre gloire, et c'est dans sa mort que nous trouvons la vie. Enfin, depuis qu'il est descendu jusque sur la terre, nous avons reçu comme des ailes pour nous élever jusqu'au ciel (1).

Jusqu'ici, mes frères, nous avons vu notre doux Jésus dans l'éclat de sa justice et de sa mansuétude; considérons maintenant comme il fit, dans le même événement, régner et briller sa vérité; car c'est par l'union de ces trois vertus qu'il accomplit l'œuvre admirable de notre salut (2).

DEUXIÈME PARTIE.

La femme adultère se tenait donc devant le Fils de Dieu, pénétrée de crainte et de honte, attendant sa condamnation; car lui, le pur et le juste, parce qu'il était seul sans péché, pouvait seul la condamner (3). Mais soudain le Sauveur adoucit cet air

(1) Descendit Deus ad terram, ut homo ascenderet in cœlum (Aug.).

(2) Propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam, deducet te mirabiliter dextera tua.

(3) Credo, territa est mulier, et ab illo se puniendam expectabat, in quo peccatum inveniri non poterat (Aug.).

sévère qu'il avait pris contre les Pharisiens, et lui dit : « Femme, où sont ceux qui t'accusaient? Aucun d'eux ne t'a condamnée? » Et cette pauvre femme répondit : « Personne, Seigneur, personne. » Eh bien! répliqua le Sauveur, je ne te condamne pas non plus.

Mais quoi! l'adultère n'est-il pas le plus grand de tous les attentats contre le mariage et la famille? N'est-ce pas le délit qui porte le plus atteinte à la plus jalousée des propriétés, qui viole la foi la plus sacrée, qui profane la sainteté du lit nuptial, qui brise un lien que Dieu lui-même a consacré, qui divise les cœurs, détruit la pudeur et introduit dans le sanctuaire de la maison conjugale l'homicide, la discorde, l'infamie et l'infortune? N'est-ce pas le crime que les Grecs et les Romains, les Parthes et les Arabes, les Perses et les Egyptiens, nations barbares et sauvages, ont toujours puni du dernier supplice? N'est-ce pas ce péché pour lequel la loi mosaïque condamnait à périr sous une nuée de pierres? Comment se fait-il donc que ce péché, que le Dieu de l'ancienne loi ordonne de punir si sévèrement, soit excusé du Dieu de la nouvelle? Vos ennemis, Seigneur, ne vous accuseront-ils pas de favoriser l'un des plus grands forfaits de la terre (1)? Non, il n'en sera pas ainsi : l'auteur de la justice, la source de la miséricorde veut aussi rendre hommage à la vérité. Et d'abord, en disant à cette femme : « Où sont ceux qui t'accusaient ? » il lui inspira, dit le savant interprète

(1) Quid est, Domine? Faves peccatis (Aug.)

Corneille de Lapierre, une vraie douleur de ses péchés; il lui inspira la prière pour en implorer le pardon et l'espérance pour l'obtenir (1). Alors, dit saint Augustin, s'accomplit cette prophétie : « L'abîme appelle l'abîme; » car l'abîme de la profonde misère de cette pécheresse appela, pour le combler, l'abîme de la divine miséricorde qui pardonne le péché (2). En effet, par sa réponse au Sauveur : « Personne, Seigneur, ne m'a condamnée, » la femme adultère voulait dire : J'espère et j'ai la confiance que, selon ma prière ardente, vous ne me condamnerez pas nos plus. Le Fils de Dieu ne sera pas moins miséricordieux que les enfants des hommes. Si ceux-ci ont cessé de m'accuser, vous aussi, Seigneur, précisément parce que vous êtes le Seigneur, vous vous abstiendrez de me condamner. Je vous supplie de m'accorder cette grâce, et je l'implore avec la certitude de l'obtenir de votre bonté. Qu'il en soit ainsi, afin qu'en ce jour je reçoive mon pardon de tous : du ciel et de la terre, de Dieu et des hommes, et que je puisse répéter en toute vérité : « Personne ne m'a condamnée, personne : *Nemo te condemnavit? nemo, Domine.* »

Le divin Maître voit donc l'humilité avec laquelle cette pécheresse reconnaît et confesse son péché, et la juste punition qu'elle mérite; il voit le repentir avec lequel elle déteste sa faute et la patience avec

(1) Inspiravit dolorem de peccatis.

(2) Tunc abyssus abyssum invocavit : abyssus miseriæ, abyssum misericordiæ.

laquelle elle supporte d'être exposée au mépris de tout un peuple; il voit la ferveur de sa prière, la confiance de son espérance (1). A la vue d'un repentir si sincère, d'une espérance si ferme, d'une confession si entière, il lui accorde bénignement son pardon : *Neque ego te condemno ;* il l'absout, dit Bède, et de la peine et de la faute : de la peine, parce qu'il en a pitié comme homme; de la faute, parce qu'il peut l'anéantir comme Dieu (2). C'est ainsi qu'en faisant éprouver les douceurs de sa bonté, il fait triompher la vérité des promesses qu'il a répétées si souvent dans les divines Ecritures, à savoir, que le repentir humble, efficace et sincère est toujours assuré d'obtenir de Dieu le pardon. La miséricorde et sa vérité se sont donc rencontrées dans cette pénitente (3).

Mais écoutez encore, dit saint Augustin, et admirez comment, dans cette circonstance, le Sauveur rend témoignage et à la vérité de ses promesses, et à la vérité de ses menaces. En renvoyant la pécheresse absoute : « Va, lui dit-il, mais prends bien garde de ne plus pécher. » Donc le Fils de Dieu a absous le pécheur et il a condamné le péché. Il n'a point excusé le mal; car il n'a pas dit à celui qui l'avait commis : Va et vis comme il te plaira, assuré de toujours obenir mon pardon. Non, ce n'est pas ce

(1) Cum sciret quod illa toto corde pœniteret (Eutim.).

(2) Quia Deus et homo erat; miseretur ut homo, absolvit ut Deus (Loco cit.).

(3) Misericordia et veritas obviaverunt sibi (*Ps.*).

qu'il affirme. En pardonnant les fautes du passé, il ne promit point l'impunité pour les fautes futures. Bien au contraire, en disant : « Fais bien attention de ne plus pécher, » il voulait dire : Rassure-toi pour le passé, mais tremble pour l'avenir (1).

De cette sorte, le bon Maître découvre à tous le danger du retour au péché et de l'habitude du crime. Il donne un exemple de miséricorde, afin que personne ne désespère ; mais il ajoute un avertissement sévère, afin que personne ne présume et que chacun se rappelle ce qu'il avait prêché dans d'autres circonstances, à savoir, que celui qui se livre au péché, dans la prétendue espérance d'obtenir miséricorde, quand il cherche celle-ci, ne la trouve plus pour l'ordinaire et meurt dans son péché (2), comme il le mérite. Qu'ils écoutent cette grande leçon, s'écrie saint Augustin, ceux qui se plaisent à ne considérer que la grandeur de la miséricorde ; qu'ils tremblent aux menaces divines (3).

Le Dieu qui a promis le pardon au repentir n'a pas promis une longue vie à la présomption. Craignons qu'une mort prochaine, précipitée, imprévue, ne

(1) Attende quod sequitur : « Vade, et jam amplius noli peccare. » Ergo et Dominus damnavit non hominem, sed peccatorem. Non dixit : Vade et vive sicut vis, de mea liberatione esto secura. — Non dixit : Quantumcunque peccaveris ego te ab inferni ardoribus liberabo. Facta secura de præterito, cave futura (Aug., loco cit.).

(2) Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.

(3) Intendant ergo qui amant in Domino mansuetudinem, et meant veritatem (*Ibid.*).

prévienne et ne rende impossible notre pénitence ; ne tardons pas, comme l'Esprit-Saint nous en avertit par la bouche de l'Ecclésiastique, ne tardons pas, maintenant que la grâce nous appelle, que la santé nous assiste, d'exécuter ces plans de conversion formés tant de fois et jamais exécutés. Cessons de les renvoyer de jour en jour à un temps qu'il n'est pas en notre pouvoir d'obtenir, si nous ne voulons nous exposer à la colère divine, qui, lorsque l'heure de la vengeance est venue, éclate à l'improviste, surprend et disperse sans pitié ceux qui ont abusé de la divine miséricorde (1).

(1) Ne tardes converti ad Dominum, neque differas de die in diem; subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te (*Eccli.* v).

DIX-NEUVIÈME HOMÉLIE.

La Barque de Pierre (1),

OU L'UNITÉ, LA SAINTETÉ, L'INFAILLIBILITÉ DE L'ÉGLISE

(*Matth.*, c. IV; *Marc.*, c. I; *Luc.*, c. V; *Joan.*, c. XXI.)

Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.
(*Fer. III post Dom. III.* MATTH. XVII.)

C'est l'accusation et la condamnation de tous les hérétiques que le Sauveur du monde prononce aujourd'hui en ce peu de mots ; c'est leur péché et leur

(1) Saint Pierre, saint André, saint Philippe, saint Jacques, saint Jean et plusieurs autres, qui s'étaient déclarés disciples du Sauveur, le reconnurent pour le Messie et pour vrai Dieu au miracle du changement de l'eau en vin, aux noces de Cana: *Et crediderunt in eum discipuli ejus;* toutefois, même après cet événement, ils restèrent simplement disciples de Jésus-Christ et ses auditeurs les plus assidus, pour autant du moins que le permettaient leurs occupations journalières et leur condition. Cependant le Sauveur, voulant faire ses apôtres de quelques-uns d'entre eux, les appela à sa suite d'une manière toute particulière. Saint Matthieu et saint Marc racontent en abrégé cette vocation par rapport à Pierre, à André, à Jacques et à Jean, se contentant de dire qu'elle eut lieu sur la mer de Tibériade, où ces quatre disciples étaient occupés à la pêche. Saint Luc, de son côté, raconte dans toutes ses circonstances le miracle de la pêche qui

châtiment qu'il formule de la sorte. A vrai dire, les hérétiques judaïsent, puisque, au lieu de reconnaître l'Eglise, ils la méprisent, refusent d'admettre sa doctrine ; comme les Juifs dedaignent Jésus-Christ, le méconnaissent et ne croient pas en lui. Ainsi, comme il ne sert à rien aux Juifs d'admettre la loi, en reniant Jésus-Christ, la fin, la réalité, la solution divine des mystères, des figures et des énigmes de la loi (1); de même il ne sert à rien aux hérétiques de confesser l'Evangile, en reniant l'Eglise du Dieu vivant, seule dépositaire fidèle, seule interprète infaillible, seule colonne et appui de toutes les vérités contenues dans l'Evangile (2). Quoiqu'ils se disent chrétiens, on doit, selon une terrible sentence, les considérer comme

la précéda. Il faut donc, comme l'interprète nous en prévient, suppléer avec saint Luc ce que saint Matthieu a passé sous silence, si nous voulons avoir l'histoire complète de ce prodige. On lit la narration de saint Matthieu à la messe du jour de saint André, apôtre ; celle de saint Luc, à la messe du IVe dimanche après la Pentecôte. Mais, comme il s'agit ici de la pêche miraculeuse, par rapport principalement à la barque de Pierre, sur laquelle elle fut faite, ou à l'Eglise, nous dirons aussi quelque chose de cette seconde pêche, dont parle saint Jean, parce qu'elle a des rapports avec le même mystère. — On lit cet évangile le mercredi après Pâques.— Le miracle de la première pêche, dont on parle principalement ici, arriva la première année de la prédication de Jésus-Christ, la trente-unième de son âge, sur la fin de février, qui précéda immédiatement la seconde pâque depuis qu'il avait reçu le baptême de saint Jean, et après avoir converti la Samaritaine, guéri le fils du petit roi, et après avoir opéré plusieurs autres miracles à Capharnaüm et prêché dans toute la contrée.

(1) Finis legis Christus est (*Rom.* x).

(2) Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis (*I Tim* III).

des publicains, comme excommuniés et hors du christianisme : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.*

Comme saint Paul l'enseigne, si un voile impénétrable empêche les Juifs d'entendre les mystères de l'Ancien Testament, un voile impénétrable aussi cache aux hérétiques l'intelligence des mystères du Nouveau. Chose surprenante, mes frères ! Ils ont continuellement l'Ecriture entre les mains, et ni les uns ni les autres ne voient ce qu'il y a de plus clair dans l'Ecriture : les Juifs n'y voient point Jésus-Christ, que le doigt de Dieu a dépeint, et par les faits et par les paroles, à chaque page de l'ancienne loi ; les hérétiques, de leur côté, n'y voient pas l'Église, que Jésus-Christ lui-même a décrite à chaque page de l'Evangile et par ses œuvres et par son langage. En effet, dit le savant Bède, qu'est-ce qu'expriment les prodiges que le Sauveur opéra sur la *Barque de Pierre,* sinon l'histoire de son Église, de tout ce qui est survenu jusqu'à présent, de ce qui s'y passe chaque jour et de ce qu'il y arrivera jusqu'à la fin du monde (1).

Les hérétiques n'y voient et n'y entendent rien, parce que leur bandeau ne tombera que lorsqu'ils rentreront dans l'Église, tout comme le voile des Juifs ne deviendra transparent que lorsqu'ils seront convertis à Jésus-Christ (2). Et comme il faut avoir

(1) Totius hujus facti ordo, quid quotidie in Ecclesia geratur ostendit (*In Luc.*).

(2) Cum convertantur ad Dominum, auferetur velamen (*II Cor.* III).

vu une personne une première fois pour pouvoir remettre ses traits, de même il faut auparavant avoir cru en Jésus-Christ et en son Eglise pour pouvoir les reconnaître l'un et l'autre dans les différents passages de l'Ecriture où ils sont dépeints.

Nous, mes frères, qui avons le bonheur de croire à cette Eglise, nous pouvons dire que nous avons déjà vu des yeux de la foi ses traits majestueux et enchanteurs, tous ses divins linéaments ; profitons de cette heureuse condition pour la reconnaître et la contempler dans le portrait fidèle tracé par Jésus-Christ, dans les grands miracles qu'il a opérés sur la *Barque de Pierre*, afin que de l'amour de l'Epouse nous puissions nous élever jusqu'à l'amour de l'Epoux, et que nous soyons remplis de sollicitude pour accomplir ce qu'elle prescrit, comme nous sommes heureux d'en professer la foi.

Et comme il n'est pas possible de développer dans un seul discours tous les mystères représentés dans ce prodige, nous nous bornerons ici à considérer, dans la *Barque de Pierre*, les trois grands caractères de *l'unité*, de *l'infaillibilité* et *de la sainteté* de l'Eglise, nous réservant d'expliquer, dans la suite, ses autres caractères, figurés dans cette mystérieuse nacelle.

Appelé à prêcher la divine parole dans cet auguste temple (1), dépositaire des ossements sacrés

(1) Il ne faut pas oublier que le célèbre prédicateur prêchait dans la basilique du Vatican, par conséquent sous les yeux du

de Pierre et de la pierre sur laquelle tout l'édifice chrétien s'élève, c'est un devoir pour moi de consacrer quelques discours à l'exposition des priviléges et des grandeurs de l'Eglise de Pierre. Je le ferai donc dans un vrai transport de cœur, et vous m'écouterez, j'en suis sûr, avec une vraie dévotion.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Fils de Dieu, dans le cours de sa vie et de sa prédication, ravissait les esprits et enchantait les cœurs, non-seulement par l'éclat de ses miracles et par la sublimité de sa doctrine, mais encore par l'amabilité de son visage, par la mansuétude de son regard, par la douceur de sa parole, par la grâce

Vicaire de Jésus-Christ, de l'Église même. Le lecteur a déjà compris de quelle autorité sont revêtues les vérités qu'il proclame si éloquemment. Que ces prédicateurs prudents, si réservés, quand i s'agit d'annoncer aux fidèles les priviléges et les gloires de Pierre et de l'Église, ne l'oublient jamais! Le Père Ventura, dans les discours qui suivent et qui sont peut-être les plus beaux qu'il ait jamais prononcés, nous donne un admirable modèle d'exposition des vérités sur l'Église catholique. Puisse-t-il trouver beaucoup d'imitateurs! Qu'on nous permette de le dire : l'ignorance de ces vérités, occasionnée par une prudence toute humaine, a fait un mal immense. On le verra dans ces discours : les Pères de l'Eglise n'ont plus été nos modèles; nous avons cru devoir être plus sages que ces grands savants, sinon en laissant la lumière sous le boisseau, du moins en évitant de la présenter au peuple chrétien dans toute sa clarté, afin de ne pas éblouir des yeux habitués aux ténèbres! Et la parole de Dieu, devenue la nôtre seulement, a perdu sa divine efficacité pour devenir un airain retentissant, plus ou moins au gré des mondains.

infinie de toute sa personne; c'est saint Chrysostome qui nous l'apprend (1). Saint Jérôme, qui le tenait d'Origène, lequel l'avait reçu de la tradition, dit à ce sujet que la face adorable du Sauveur reflétait la splendeur et la majesté du Dieu caché sous les traits de l'homme (2).

Voilà pourquoi l'évangéliste dit, en annonçant le récit, que, le Sauveur se trouvant un jour près du lac de Génésareth (3), la foule s'attroupa autour de lui, se pressant à ses côtés, de toute part, pour écouter ses paroles (4). Or le bon Maître, appréciant le désir de ce peuple avide de l'entendre, monta sur l'une des deux barques qu'il voyait amarrées au rivage (les pêcheurs à qui elles appartenaient étaient descendus à terre pour laver et raccommoder leurs filets), précisément sur celle qui appartenait à Pierre; puis il pria celui-ci d'éloigner sa nacelle quelque peu du bord, et, s'étant assis, il commença à instruire la foule déroulée sur les rives du lac (5).

(1) Neque solum enim in agendo mirabilis fuit; sed visus ejus abundat plurima gratia (*Hom.*).

(2) Certe fulgor et majestas divinitatis occultæ etiam in humana facie relucebat (*Com. in* IX *Matth.*).

(3) Ce lac était situé près de la ville de Capharnaüm, dont on a déjà parlé; l'Évangile, à cause de son étendue, lui donne aussi le nom de mer, et de mer de Galilée, parce qu'il baignait une grande partie de cette province. On l'appelait aussi *mer de Tibériade,* à cause du voisinage de la ville de Tibéria, qu'Evode avait fait bâtir à l'honneur de l'empereur Tibère, qui régnait alors.

(4) Cum turbæ irruerent in eum, ut audirent verbum Dei, et ipse stabat secus stagnum Genesareth (*Luc.* V, 1).

(5) Vidit duas naves stantes secus stagnum. Piscatores autem descenderant, et lavabant retia. Ascendens autem in unam na

« Quand il eut fini de parler : *Ut cessavit autem loqui*, » il dit à Pierre : « Pousse ta barque et dirige-la sur la haute mer ; déployez tous vos filets de pêche et jetez-les à l'eau : *Duc in altum, et laxate retia vestra in capturam piscium.* » « Maître, répondit Pierre, nous avons pêché toute la nuit dans les environs, et, malgré tous nos efforts, nous n'avons pu prendre un seul petit poisson. Mais, puisque vous me l'ordonnez, sur votre parole, je jetterai de nouveau mon filet, et serai assurément plus heureux (1). »

L'excellent apôtre ne fut pas trompé dans son espérance. A peine eut-il jeté son filet, que celui-ci se trouva si rempli de poissons de toutes sortes, qu'il menaçait de rompre sous son propre poids. Les compagnons de Pierre, quoique nombreux, ne pouvaient le retirer, et durent appeler à leur aide les pêcheurs de l'autre barque ; puis, joignant leurs efforts, ils réussirent à ramener le filet, dont le contenu remplit les deux nacelles, à tel point qu'elles menaçaient de submerger sous leur charge (2)

Voilà, remarque saint Ambroise, un beau prodige ; une seule parole de Jésus suffit pour faire prendre

vem, quæ erat Simonis, rogavit eum a terra reducere pusillum; et sedens, docebat de navicula turbas (*Luc.* v, 2, 3).

(1) Præceptor, per totam noctem laborantes, nihil cepimus; in verbo autem tuo laxabo rete (*Luc.* v, 5).

(2) Et cum hoc fecissent, concluserunt piscium multitudinem copiosam; rumpebatur autem rete eorum. Et annuerunt sociis, qui erant in alia navi, ut venirent et adjuvarent eos. Et venerunt, et impleverunt ambas naviculas, ita ut pene mergerentur (*Luc.*, loco cit.).

une grande abondance de poissons dans un lieu où, malgré les efforts de toute une nuit, on n'avait pu en prendre un seul (1). Mais il ne faut pas s'en étonner (2), ajoute saint Grégoire de Nysse : la parole de Jésus-Christ est la parole du Verbe éternel, et la parole du Verbe est toujours puissante de toute la puissance du Verbe (3).

Pierre et ceux qui montaient les deux barques restèrent frappés de stupeur durant cette pêche prodigieuse, accomplie si promptement sous leurs yeux (4). Alors le premier, éclairé par cette lumière qui lui révéla plus tard la divinité de Jésus-Christ, guidé par l'instinct de son cœur rempli d'amour, élevé par la grâce qui lui faisait comme deviner les mystères; Pierre, dis-je, ne se trompe pas un instant sur l'auteur de ce prodige ; mais, tremblant et confus, balançant entre l'étonnement et la reconnaissance, entre la pensée de la grandeur de Dieu et le sentiment de sa propre indignité, il vint se jeter aux pieds du Sauveur. « Seigneur, dit-il, que faites-vous donc avec moi, qui suis un homme misérable et un grand pécheur? Ah! éloignez-vous, car Dieu et

(1) Qui ante nihil ceperant, magnam in verbo Domini concluduut piscium multitudinem (*Com.*).

(2) On connaît ce que saint Antoine de Padoue fit à Rimini : comme les habitants ne voulaient point l'écouter, ce saint appela les poissons de l'Adriatique, et ils accoururent en foule pour l'entendre (*Histor.*).

(3) Quia vox Verbi, Verbi semper virtutis est (*Calen.*).

(4) Stupor circumdederat eum, et omnes qui cum illo erant in capitura piscium, quam ceperant (*Luc.* 5).

l'homme, la sainteté et le péché ne sont pas bien ensemble (1). Voilà un admirable aveu, une confession sublime, s'écrie un interprète! Sans doute, c'était le Fils de Dieu qui opérait cet autre miracle ; cependant Pierre l'avait en quelque sorte mérité par sa récente obéissance : *In verbum tuum laxabo rete;* toutefois, il ne s'attribue rien, il renvoie toute la gloire au Sauveur, et il ne réserve pour lui-même que la confusion et l'humilité, en se reconnaissant et se déclarant pécheur (2). Mais le bon Maître reprit aussitôt affectueusement : « Ne crains pas, ô Pierre, ta misère et tes péchés n'empêcheront pas les desseins de ma miséricorde de s'accomplir en toi. De preneur de poissons, je te ferai pêcheur d'hommes. » D'après saint Matthieu, la même promesse fut faite par le Sauveur à André, à Jacques et à Jean, qu'il appela à sa suite pour les rendre pêcheurs d'âmes (3).

Jacques et Jean étaient accompagnés de Zébédée leur père ; ils avaient des capitaux engagés sur leur barque. Mais n'importe : ils renoncent à leur père, à leur nacelle, à tout ce qu'ils possédaient (4) ; puis, le disputant en générosité et en zèle à Pierre et à An-

(1) Quod cum videret Simon Petrus, procidit ad genua Jesu, dicens : Exi a me, quia homo peccator sum, Domine (*Luc.* v, 8).

(2) Quod Petrus in verbo Christi cepit, negat suum munus esse, quia ait : Homo peccator sum.

(3) Et ait ad Simonem Jesus : Noli timere; ex hoc jam homines eris capiens (*Luc.* v, 10).— Venite post me : faciam vos fieri piscatores hominum (*Matth.* IV, 19).

(4) Relicto patre suo Zebedæo, cum mercenariis in navi (*Marc* [illegible] 20).

dré, d'un commun accord, ils tirent à terre l'esquif et ce qu'il contient, et quittent tout, sacrifient tout pour suivre Jésus-Christ (1). C'est ainsi, remarque saint Cyrille, que la même parole qui fit jeter dans les filets des pêcheurs tant de poissons, pêcha les pêcheurs eux-mêmes, en les attachant à la suite du Sauveur (2). Celui-ci appelle les Mages à lui par le miracle de l'étoile, parce qu'ils étaient astronomes; il attira les Apôtres par le miracle de la pêche, parce qu'ils étaient pêcheurs. Il agit ainsi, dit saint Chrysostome, pour nous faire comprendre l'amoureuse économie de sa grâce : il veut triompher de notre cœur, le prendre par ses propres inclinations et par ses propres habitudes; il commence en quelque sorte par se soumettre à lui, pour ensuite s'en rendre maître (3). Et ce second prodige est encore plus merveilleux que le premier; car ce fut certainement un plus grand miracle d'avoir, en un seul instant, détaché ses disciples du monde, que de leur avoir fait prendre tant de poissons.

Tout ce récit est mystérieux, figuratif et prophétique, comme le proclame le témoignage unanime des Pères, des docteurs, des interprètes et des théologiens. En effet, la mer de Génésareth signifie le monde, et les poissons, les hommes qui, durant cette vie, nagent dans cet océan. C'est l'in-

(1) Et subductis ad terram navibus, relictis omnibus, secuti sunt eum (*Luc.* v, 11).

(2) Per piscatoria mysteria piscatur discipulos (*Com.*).

(3) Condescendens hominibus, sicut magos per sidus, ita piscatores per piscatoriam artem vocavit (*Caten.*).

terprétation de saint Ambroise (1). Les filets représentent heureusement la prédication, parce que le discours oratoire est composé de paroles, de phrases et de sentences liées, cousues entre elles comme les mailles différentes d'un même filet (2). Ce sont les propres expressions d'Haimon (évêque d'Haberstat au IXe siècle, disciple d'Alcuin, qui siégea au concile assemblé à Mayence en 858, et mourut le 25 mars 863). Ils indiquent donc bien la prédication de l'Evangile, dont la doctrine céleste attire les esprits, enlace les cœurs et rend l'âme fidèle captive de Dieu (3). Ainsi s'exprime le Vénérable Bède. Il dit encore que comme le rets tire son nom du mot *retenir*, parce qu'il retient les poissons qu'il prend, de même, et beaucoup mieux, la prédication évangélique, non-seulement attire les âmes, mais les retient dans la foi, afin qu'elles ne se perdent pas.

Qu'on ne croie point que ces interprétations des Pères ne soient que de pieux commentaires, formulés arbitrairement ; car, continue le même interprète, c'est Jésus-Christ lui-même, l'auteur du miracle, qui nous en a révélé le sens allégorique et le mystère. N'a-t-il pas dit à Pierre : « Désormais, tu deviendras

(1) Mare est mundus, pisces ii qui per hanc enatant vitam (*Com.*).

(2) Per rete designatur prædicatio, quia rete diversis nodis texitur : similiter et sermo diversis sententiis adornatur (*Com.*).

(3) Retia evangelia sunt, quorum sententiis capiuntur et illaqueantur fideles animæ. — Quasi retia piscantium sunt dictiones prædicantium, quæ eos, quos ceperint, in fide non amittunt : unde retia, quasi a retinendo sunt vocata (*Com.*).

pêcheur d'hommes. » Or cela, évidemment, signifie que la pêche miraculeuse du lac fut, dans les vues de son infinie sagesse et sa grande bonté, la figure prophétique de la pêche infiniment plus importante des âmes ; que l'heureux filet de Pierre symbolise la prédication par laquelle l'apôtre saurait sous peu attirer les hommes, et que ce qui arrive aujourd'hui dans sa barque est l'histoire et la description anticipées de ce qui devait bientôt avoir lieu dans la vraie Eglise (1). C'est à la clarté de cette divine lumière, donnée par le Sauveur lui-même, que nous essaierons d'étudier et de pénétrer ces sublimes ymstères.

Et d'abord, écoutons Bède. Dans ces différentes foules de peuple qui se pressent aujourd'hui autour du Sauveur, pour entendre sa sainte parole, sont figurées les diverses nations, particulièrement les Gentils, qui, au temps de la venue du Rédempteur, avaient le plus grand besoin d'être instruits et qui désiraient et cherchaient partout et avec un désir ardent *l'Envoyé de Dieu*, pour en recevoir la connaissance et la foi des vérités célestes (2).

Les deux barques que le Sauveur trouva près du rivage, marquent la réunion des deux peuples juif et gentil. C'est avec une intention réfléchie que l'évangéliste dit : « Jésus-Christ les vit ; » car *voir*, pour

(1) Exponit ipse Dominus quid hæc piscium captura significet : quod videlicet Petrus, sicut nunc per retia pisces, sic aliquando per verba homines esset capturus (*Com.*).

(2) Turbarum conventus ad eum, gentium in fide concurrentium typus est (Loco cit.).

Dieu, est la même chose que discerner les bons des méchants, ses disciples de ses ennemis ; dans l'un et l'autre peuple il connut donc et choisit, comme il a été prédit dans les Ecritures, ceux qui devaient être les siens (1).

Ces barques étaient vides; leurs maîtres, pêcheurs de profession, étaient descendus à terre, et là ils étaient occupés à laver et à réparer leurs filets. Or, cette circonstance exprime au vif l'état de corruption dans lequel étaient tombés les Pharisiens : l'esprit de cupidité, de sensualité où gisaient les docteurs, les prêtres, les guides spirituels du peuple chez les Juifs, comme nous l'avons vu ailleurs, aussi bien que chez les Gentils, au temps de la venue du Sauveur. Ces docteurs prétendus, en effet, oubliaient le ciel; ils *étaient descendus à terre*, ils ne s'occupaient plus que des intérêts matériels; ils s'efforçaient, comme ils pouvaient, d'orner, par leurs idées, leurs maximes et leurs principes charnels, leur langage, véritable filet au moyen duquel ils attiraient les hommes à leur secte, à leurs opinions, et finalement pour l'avantage de leurs intérêts particuliers, au lieu de travailler à leur bien spirituel et céleste ; si bien que les deux barques ou les deux peuples étaient comme sans maîtres et sans pilotes, abandonnés à tout vent de doctrines et aux flots des plus honteuses passions.

Mais voici le mystère le plus agréable pour nous :

(1) Bene Jesus vidisse naves perhibetur, quia in utroque populo novit Dominus qui sunt ejus (*Ibid.*).

entre les deux barques, Jésus-Christ choisit celle de Pierre. Or la barque de Pierre, continue l'interprète, figure en premier lieu l'Eglise naissante (1). Il est dit que cette heureuse barque est UNE : *In* UNAM *navem*, parce que, selon le récit de saint Luc, dans la primitive Eglise, la multitude des croyants ne formait qu'*une* seule et même famille, n'ayant qu'*un* cœur et qu'*un* esprit (2). L'autre barque appartenait à Zébédée, et c'est de celle-ci que Jacques et Jean sont appelés. Maintenant que nous avons entendu Bède, écoutons saint Ambroise. La nacelle de Zébédée, dit-il, figure la Judée. Jacques et Jean, qui se réunissent au Sauveur, en passant de leur barque dans celle de Pierre, montrèrent dès lors que ceux qui appartenaient encore à la Synagogue judaïque et à Israël, devaient se réunir aux Gentils dans l'Eglise où Pierre préside, et ne former ainsi qu'un seul peuple (3).

Ce Jésus-Christ, qui monte sur *une* seule barque : *Super* UNAM *navem*, qui appelle les patrons de la nacelle voisine dans celle où il se trouve, et qui de deux navires n'en fait qu'*un* seul, est le même Jésus-Christ qui déclare, dès ce moment, que l'Église dans laquelle il se trouvera aura pour premier caractère l'unité ; car, sous le gouvernement d'un Dieu *un*, il ne peut y

(1) Navis Simonis est Ecclesia primitiva (Loco cit.).

(2) Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una (*Act. Ap.*).

(3) Alia navis est Judæa, ex qua Joannes et Jacobus eliguntur. Hi ergo de Synagoga ad navem Petri, id est ad Ecclesiam conveniunt (*Com.*).

avoir qu'*un seul* symbole, qu'*une seule* loi, qu'*un seul* culte, qu'*une seule* religion, qu'*une seule* Eglise.

Or, où se trouve cette précieuse unité, ce caractère indélébile, essentiel de la vraie Église? Les peuples idolâtres, s'ils sont coupables du même crime de l'adoration des créatures, s'ils injurient de la sorte le Créateur de la même manière, sont néanmoins divisés entre eux par une variété infinie de cultes honteux, cruels et absurdes. Les Juifs dispersés sur la surface du globe croient tous à Moïse et à sa loi; ils sont toutefois divisés en autant d'écoles qu'il y a de synagogues; chacune de celles-ci entend cette loi à sa mode et la pratique comme elle l'entend; ils n'ont de commun qu'un déisme plus ou moins grossier, la circoncision, l'esprit d'intérêt et la haine de Jésus-Christ. Les Mahométans se vantent de croire à Mahomet et au Coran; mais ils forment autant de sectes qu'il y a de chefs politiques auxquels ils obéissent; ils n'ont de commun entre eux que leur amour effréné des plaisirs de la chair et leur mépris pour les chrétiens. Imitateurs des Juifs et des Mahométans, les peuples, séparés de nous par le schisme ou l'hérésie, disent qu'ils croient à Jésus-Christ et à l'Évangile; mais ils n'ont d'autre unité, d'autre fraternité que la fraternité de la haine et de l'injure contre l'Église catholique. Au reste, qui dit *hérésie* dit *opinion particulière, privée;* qui dit hérésie dit *multiplicité,* variété, discordance dans la foi; qui dit hérésie dit chaos, Babel, confusion. En effet, les hérétiques comptent autant de sectes, non-seulement diverses, mais contra-

dictoires et rivales, qu'il y a dans le monde d'Etats non catholiques; bien plus, qu'il y a de familles dans chacun de ces Etats, ou plutôt qu'il y a d'individus dans chacune de ces familles: ce n'est même pas assez; autant qu'il y a dans chaque individu de manières *d'opérer* dans les divers âges, dans les diverses conditions de la vie, d'après les études et leslectures différentes. Où est donc, hors de l'Église catholique, l'unité de caractère de l'Église de Jésus-Christ?

Le protestantisme, en particulier, s'est défini lui-même: *La religion dans laquelle l'on croit ce qui plaît à chacun*, et *dans laquelle l'on vit comme on croit*. Chaque individu des sectes protestantes a sa propre manière de penser, par suite sa propre religion. Il n'y a pas, dans ces sectes, deux manières de croire qui soient conformes, comme il n'y a pas deux visages semblables. Cependant, là où le symbole de l'hérésie forme une partie de la constitution de l'État, ce symbole présente une espèce *d'unité extérieure*. Mais, dans ces pays mêmes où tous le professent, tous le jurent, aucun ne le croit. L'*unité* qui en résulte est purement *politique* dans son principe, *extérieure* dans ses formes; elle n'a d'autre garantie que la force, d'autre ressort que l'intérêt. Et, sous le voile trompeur de cette *unité*, toute de convention, de cérémonies et d'apparence, combien se cachent de manières diverses de croire? C'est le cadavre qui semble encore conserver l'unité vitale du corps humain, tandis que des milliers de vers attaquent déjà les jointures des membres, se cachent dans les pores,

rongent tout à leur aise le squelette qu'ils finissent par anéantir.

Où se trouve donc, encore une fois, l'*unité*, caractère de la vraie Eglise? Ah! elle n'est que dans l'Eglise catholique; elle seule présente, en effet, le majestueux spectacle de plusieurs centaines de millions d'hommes dispersés sur toute la surface du globe, séparés les uns des autres par un immense espace de terre et de mer, et par les différences encore plus grandes de génie, d'habitudes, de constitutions politiques et littéraires, et qui cependant professent le même symbole dans leurs langages si divers, observent la même loi au milieu de leurs coutumes si disparates, offrent à Dieu le même sacrifice dans des rites si variés. Hélas! hors de cette Eglise, il n'y a que membres desséchés, qu'ossements arides! Les Catholiques forment seul un corps plein de force, de santé et de vie, parce qu'il est seul animé par l'Esprit de Dieu, le seul vivificateur. Il n'y a, hors de l'Eglise, comme le remarque saint Cyprien, que des flambeaux apparents, qui, grâce à mille artifices, donnent une lumière qui éclaire peu, mais qui coûte beaucoup. La seule Eglise catholique est *une*, comme la lumière du soleil est une, quoique ses rayons soient infinis et se prolongent à travers l'espace. Hors de l'Eglise, il n'y a que des branchages brisés, que des rameaux séparés de la vigne, bois aride gisant de tous côtés sur le sol. La seule Eglise catholique est *une*, comme un est l'arbre dont les racines sont fermes, le tronc solide, quoique

ses branches s'étendent au loin et au large de tous côtés autour de lui (1).

Mais la barque de Zébédée a aussi des marins et un pilote ; elle a aussi part à la pêche et se remplit de poissons jusqu'aux bords. Cela voudrait-il dire que les Eglises, hors de l'unité catholique, participent aussi aux mêmes grâces et attendent les mêmes récompenses? Non, non, il n'est pas ainsi. La barque de Zébédée ne s'éloigne du rivage qu'en compagnie de celle de Pierre. Ses bateliers sont appelés *compagnons* par les bateliers de celle-ci : *annuerunt sociis*, et ils concoururent à retirer les filets. Les deux barques font le même chemin, respectent le même signe, obéissent au même chef et travaillent à une même œuvre. Elles ne sont distinctes que matériellement ; en réalité, elles ne forment qu'une seule barque : *super unam navem*. De même, il y a deux Eglises principales : l'Église grecque unie, et l'Église latine; l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident. Bien plus, il y a autant d'Eglises catholiques diverses qu'il y a de diocèses dans la Catholicité. Mais toutes ces Eglises sont en communion, en société, en *unité* de foi et d'œuvre avec Pierre ; elles le reconnaissent pour chef suprême et universel ; elles dépendent de lui et lui obéissent ; à un seul signe de sa main (2), elles se réunissent ensemble pour jeter ou

(1) Ecclesia una est, quæ in multitudinem latius incremento fecunditatis extenditur : quomodo solis multi radii, et unum lumen ; et rami arboris multi, sed robur unum, tenaci radice fundatum (*De Unitat. Eccl.*).

(2) Cela s'est littéralement réalisé encore une fois de plus, même de nos jours, quand, à un seul signe du Saint Père, le pape

tirer le même filet ; c'est-à-dire, comme l'expliquent les Pères, que les prêtres et les évêques de toutes les Eglises travaillent de concert à étendre l'œuvre de la religion, à annoncer au monde les mêmes vérités et à condamner les mêmes erreurs (1). C'est donc dire que toutes les Eglises catholiques travaillent à la même pêche des âmes, emploient les filets de la même prédication, administrent les mêmes sacrements et tendent à la même fin. Elles ne sont, par conséquent, distinctes que par le nom et le lieu ; en réalité, elles ne forment qu'*une* seule Église. Ces deux barques, qui se réunissent en ce jour en une seule, nous apprennent donc, selon la remarque d'Origène, que nous, qui professons la vraie foi, nous avons tous le bonheur, en naviguant sur la mer orageuse de ce monde, d'être dans la nacelle de la sainte Église, en compagnie de Jésus-Christ (2). Elles nous font connaître qu'il n'y a plus deux peuples, mais un seul peuple : *qui fuit utraque unum;* qu'il n'y a pas deux arches, mais une seule arche, dans laquelle le vrai Noé est entré avec sa petite famille ; qu'enfin, de même qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême, il n'y a qu'une seule Eglise, et que quiconque est hors de son sein, n'échappe pas au naufrage éternel.

Pie IX, tous les évêques du monde catholique sont accourus à Rome et ont répondu à son appel pour proclamer le dogme de l'immaculée conception de la sainte Vierge.

(1) Venerunt socii, qui erant in alia navi, quia ex omnibus Ecclesiis episcopi et sacerdotes convenerunt in unum; veritatem [illegible]runt, hæreticos damnant (Theoph., *Expos.*).

(2) Omnes in sanctæ Ecclesiæ navicula cum Domino per hunc mundum supernatamus (Orig., *Hom.* 6).

C'est dans une pensée très-mystérieuse que, dans ce même passage, l'évangéliste, après avoir dit que Jésus-Christ monta sur une seule barque : *super unam navem*, a expressément observé que cette barque, à laquelle se réunit celle de Zébédée, était la barque de *Simon Pierre : Et hic erat Simonis.* L'Esprit-Saint, dit saint Ambroise, a voulu nous déclarer par là que la nacelle mystérieuse, dans laquelle Jésus-Christ habite exclusivement, est la nacelle dont Pierre est le chef et le maître (1); c'est-à-dire, que l'Esprit-Saint a voulu montrer non-seulement que l'UNITÉ est le caractère de la vraie Eglise, mais que Pierre est le lien mystérieux, le fondement de cette précieuse UNITÉ.

Or, Jésus-Christ n'a pas établi son Eglise pour un temps, mais elle doit durer jusqu'à la consommation des siècles : *usque ad consummationem sæculi.* Lors donc qu'il dit à Pierre : « J'édifierai mon Eglise (2), » il est de la dernière évidence qu'il ne fit pas allusion seulement à la durée de la vie de Pierre et à sa seule personne ; un homme mortel, en effet, ne pouvait être appelé le fondement d'une Eglise immortelle. Jésus-Christ parlait donc de la dignité du suprême pontificat de Pierre, qui ne devait jamais finir. En parlant à la personne de l'apôtre, dit saint Chrysostome, Jésus-Christ parla à tous ses successeurs ; à ceux-ci, non moins qu'à Pierre, il confia le soin de toutes ses

(1) Hanc solam Ecclesiæ navem ascendit Dominus, in qua Petrus magister est (*Serm.* 11).

(2) Super hanc petram ædificabo Ecclesiam (*Matth.* XVI, 18).

brebis (1). Celui, d'ailleurs, qui a donné un roi à chaque peuple (2), ne pouvait manquer de donner un chef suprême à son Eglise. S'il n'y a pas de corps sans tête, de famille sans chef, d'armée sans général, de vaisseau sans pilote, de troupeau sans pasteur, d'édifice sans fondement, comment y aurait-il une Eglise sans pontife suprême? Les évêques, sans la communion avec le souverain Pasteur et hors de sa juridiction, seraient chefs absolus et indépendants. Or, chaque société qui a un chef indépendant et absolu est une société *une*, réellement distincte des autres. Il n'y aurait donc plus alors l'Eglise *une*, mais des Eglises *multiples*, autant qu'il y aurait d'évêchés. Cependant Jésus-Christ n'a pas institué des *Églises*, mais l'*Église* qu'il appelle SIENNE : *Ecclesiam* MEAM ; il a prié son Père afin que ses disciples formassent, non pas des *assemblées séparées*, mais un seul corps, une seule famille, une seule armée, un seul royaume de Dieu sur la terre, un seul édifice, une seule barque, une seule Eglise, en un mot, dans la mystérieuse *unité de la grâce*, comme il est lui-même le Verbe, au sein de son Père, dans une *parfaite unité de nature* (3). Donc il a dû préposer à cette Eglise un pontife souverain, terrestre et visible comme elle; un chef unique, par lequel l'Eglise est UNE.

Or, quel est ce chef? Où est-il? Où réside-t-il? Peut-être à Constantinople? à Saint-Pétersbourg? à

(1) Curam omnium ovium tum Petro, tum Petri successoribus committebat (Lib. II *de Sacerd.*).

(2) In unamquamque gentem præposuit rectorem (*Eccli.*).

(3) Ut sint unum, sicut et ego et tu unum sumus (*Joan.*).

Berlin? à Genève? à Londres? Hélas! les hérétiques eux-mêmes ont mieux aimé dire que le souverain Pontificat, ou n'a pas été conféré à Pierre par Jésus-Christ, ou qu'il a fini avec Pierre, plutôt que d'admettre l'une de ces absurdités, tout en niant qu'il réside à Rome. Opinion très-absurde, du reste, parce que, de cette manière, ils nient dans l'Eglise chrétienne le pontificat perpétuel et successif qu'ils reconnaissent dans la Synagogue judaïque, et ils refusent d'accorder à la réalité ce qu'ils concèdent à la figure, puisque saint Paul nous apprend que l'antique sacerdoce était le symbole du nouveau.

Puisqu'un suprême Pontificat a été établi par Jésus-Christ et a été réellement conféré pour la première fois à saint Pierre, il est clair et évident que son successeur en hérite. Le pontife qui occupe le poste de Pierre et lui succède dans le siége de Rome, lui succède donc dans la sublime dignité de chef de l'Eglise.

Le Pontife romain est donc, comme l'appellent unanimement les Pères et les Conciles, le Vicaire de Jésus-Christ, le Père des pères, l'Evêque des évêques, le Maître des maîtres, le souverain Prêtre des chrétiens, le grand Président, le Juge suprême, le Recteur, le Pasteur universel, la pierre fondamentale de l'Eglise de Jésus-Christ, et, à cause de tout cela, le centre et le soutien de l'*unité catholique.*

Et, de fait, la multitude des Eglises répandues dans le monde sont unies entre elles, parce qu'elles fixent leurs regards sur Pierre, et elles sont unies à celui-ci, parce qu'elles reçoivent de lui leur juridiction, qu'elles

l'exercent sous sa dépendance et lui en rendent raison : c'est à cette seule condition qu'elles forment l'Eglise *une*, qu'elles représentent la barque de Pierre où est Jésus-Christ.

Les Eglises grecques schismatiques sont la barque de Photius ; les Eglises dites réformées, celle de Luther ; les Eglises évangéliques, celle de Calvin ; les Eglises anglicanes, celles d'Henri VIII et d'Elisabeth, parce qu'elles ont les doctrines et l'esprit de ces hérésiarques ! Loin donc d'être la *barque de Pierre*, elles lui font au contraire la guerre; elles réunissent leurs efforts diaboliques pour lui donner la chasse infernale, pour la surprendre, pour la démanteler, pour la couler à fond. Les choses allant évidemment de la sorte, il n'en faut pas davantage pour conclure que Jésus-Christ, le vrai patron de la barque de Pierre, n'est point dans les nacelles ennemies ; qu'en un mot, l'Eglise qui reconnaît pour chef le Pape est unie à la chaire de Pierre, en dépend, en retient, dans son intégrité et dans sa pureté, la foi ; que cette Eglise seule est la vraie barque de Pierre, dans laquelle Jésus-Christ vit (1) et a promis de demeurer jusqu'à la fin du monde (2).

Continuons. Lorsque notre divin Sauveur fut dans la barque de Pierre, il la fit quelque peu éloigner de terre : *a terra reducere pusillum*. Par là, il voulut montrer, d'une part, que l'Eglise devait s'éloigner des intérêts et des maximes terrestres ; et, de l'autre,

(1) Ascendit super unam navem, et hæc erat Simonis.
(2) Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.

que lui-même, par son ascension au ciel, s'éloignerait de ce monde, mais fort peu et pour très-peu de temps, *pusillum*. S'il devait, en effet, s'en éloigner d'un côté, il devait y rester, de l'autre, avec son esprit; s'il s'en retirait d'une manière visible, il devait y demeurer invisiblement par sa doctrine, par sa grâce et principalement par la présence réelle de son corps adorable dans la divine Eucharistie.

Remarquons encore cette autre circonstance : Jésus-Christ, le Fils de Dieu, ne donne pas un *ordre* à Pierre, à l'homme, mais il lui adresse une *prière ;* il le prie d'éloigner sa barque de la terre : *Rogavit eum a terra reducere.* C'est qu'il voulait enseigner à ses apôtres et à tous leurs successeurs qu'en attirant les hommes des choses terrestres à celles du ciel, ils ne devaient pas employer la force brutale, mais plutôt la douce persuasion et même l'humble prière : il révéla quel est l'esprit et quels sont les moyens de la prédication évangélique et du ministère ecclésiastique. C'est pourquoi saint Paul, qui s'était formé à cette école, dit ceci aux Gentils : « Nous, apôtres, nous avons une légation à remplir auprès de vous, au nom de Jésus-Christ : c'est de vous supplier de vous réconcilier avec Dieu (1). »

Donc le divin Maître, assis sur la barque de Pierre, à quelque distance de terre, instruisait la foule qui l'écoutait du rivage. Voilà, dit Haimon, d'après saint Augustin, voilà le ministère toujours permanent que Jésus-Christ, même après avoir quitté la terre

(1) Pro Christo legatione fungimur, obsecrantes vos : reconciliamini Deo (*II Cor.* v).

par son ascension, a continué jusqu'à ce jour et continuera encore du haut de la barque de Pierre, c'est-à-dire, par la voix et l'autorité du Pape et de l'Eglise, pour instruire et éclairer le monde (1). Théophile fait ici cette gracieuse réflexion : Le divin Maître, accueilli avec tant de bonté par Pierre, qui lui facilita de la sorte le moyen de prêcher le peuple de la Galilée, ne le quitta sans doute point sans le récompenser. Or cette récompense, toujours permanente, consiste à continuer de prêcher sans interruption la terre du haut de la chaire de Pierre.

Cette figure, en vérité, est à la fois délicieuse et magnifique. La barque d'où vient la parole qui instruit la foule répandue sur le rivage, est celle du grand apôtre ; mais cette parole sort de la bouche de Jésus-Christ. Or, de même c'est de l'Eglise fondée sur Pierre, de cette Eglise à laquelle ce dernier préside toujours par ses successeurs ; c'est, dis-je, de la chaire de Pierre que retentit la doctrine évangélique, la parole de vie se répandant sur le monde ; mais cette parole sort de la bouche de Jésus-Christ toujours assis sur la nacelle symbolique ; et, quoiqu'elle soit articulée par l'homme, elle est verbe de Dieu. Est-il possible, mes frères, de prouver plus clairement par le langage, ou par tout autre moyen, la divinité de la doctrine de l'Eglise catholique ? Par le seul fait que raconte l'Évangile, mieux peut-être que par de longs discours, il nous est démontré, comme le dit le savant

(1) De navicula Petri docebat turbas, id est de auctoritate Petri, hoc est Ecclesiæ, docet gentes (*Com.*).

Bellarmin, que Jésus-Christ se trouve et enseigne seulement dans l'Eglise, dont Pierre est le chef suprême (1). Ainsi, nous pouvons le dire avec un interprète, quand, dans la sainte Eglise, l'évêque ou le prêtre prêche l'évangile de saint Matthieu, ou de saint Marc, ou de saint Luc, ou de saint Jean, ce n'est pas l'homme, mais c'est Jésus-Christ qui instruit le monde par l'autorité donnée à Pierre et par le ministère qu'il a lui-même établi à la naissance de l'Eglise (2).

Bien au contraire, dans les Eglises que, pour leur très-grand malheur, l'hérésie et le schisme ont séparées de nous, si l'on y prêche les évangiles, ce ne sont point les évangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc, de saint Jean; ce sont plutôt les évangiles selon Photius, Luther, Calvin et Henri VIII. Ce ne sont point les évangiles que l'Eglise, dépositaire infaillible des traditions de leurs auteurs, a expliqués, reconnus et maintenus dans le saint Concile de Trente; ce sont ceux qu'ont interprétés, je voulais dire altérés et corrompus, les conciliabules, les synodes des Grecs schismatiques, les téméraires hérésiarques de la Germanie dans leurs confessions, ou les parlements anglais dans leurs XXXIX articles. Et lors même que, dans ces Eglises dégradées, on lirait par hasard l'Evangile

(1) Intravit in naviculam Simonis, et ex ea docebat, ut intelligeremus in ea tantum Ecclesia esse et docere Christum, cujus gubernator est Petrus (*Controv. de Sum. Pont.*, lib. II, c. XX).

(2) Quando evangelium Matthæi, Marci, Lucæ, Joannis ab episcopo, aut a presbytero prædicatur, Christus docet de auctoritate Petri, id est de magisterio primitivæ Ecclesiæ (*Expos.*).

dans la pureté de son texte primitif, la lettre de cette parole serait, à la vérité, matériellement divine, puisqu'elle serait tirée du véritable Evangile; mais l'enseignement serait toujours humain, étant privé de la grâce de Dieu. Oui, Jésus-Christ ne prêche point de ces barques aventureuses, parce qu'il n'y est pas en la compagnie de Pierre ; c'est plutôt, c'est Satan qui y mugit, Satan, présent toujours aux côtés des hérésiarques, qui les gouverne.

Combien donc sont insensés ou méchants, ou l'un et l'autre tout ensemble, les hérétiques, quand ils nous reprochent, à nous catholiques, de croire d'une *foi divine* à la parole de l'Eglise et de son chef, parole, selon eux, *purement humaine!* Sur ce point encore les hérétiques judaïsent. Ils imitent, en effet, les Juifs, accusant les chrétiens *d'adorer un homme, en rendant à Jésus le culte qui n'est dû qu'à Dieu ;* ils ont la même mauvaise foi pour principe, font la même fausse supposition ; ils méritent donc la même réponse, ou plutôt le même mépris. Les Juifs supposent que Jésus-Christ est un simple homme, afin d'accuser d'idolâtrie les chrétiens qui lui rendent les honneurs divins; de même les hérétiques supposent que le successeur de Pierre est un maître faillible comme tout autre maître, afin d'accuser les catholiques de stupidité, parce qu'ils croient en lui d'une foi divine. Or Jésus-Christ, par sa prédication sur la barque de Pierre, convainc à l'avance de fausseté cette supposition des hérétiques, et nous fait connaître d'une manière sensible que c'est de l'Eglise romaine, du

siége du Pape, de la chaire, que lui-même, Fils de Dieu, instruit le monde par l'organe de l'homme.

Pour nous catholiques, lorsque nous croyons au Souverain Pontife, qui n'invente ni les dogmes qu'il faut croire, ni les diverses règles de morale qu'il faut suivre ; mais qui, avec l'aide de l'Ecriture, dont il est l'interprète fidèle, et de la tradition, dont il est le gardien vigilant, décide quelles sont les vérités que Dieu nous ordonne de croire et de pratiquer ; quand nous catholiques, dis-je, nous croyons au Souverain Pontife, nous ne croyons pas à un maître qui ressemble aux maîtres de la terre : nous croyons au maître à qui le Fils de Dieu a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise (1). » Cela signifie, comme l'explique saint Grégoire de Nazianze, que l'Eglise est fondée sur la foi de Pierre, comme sur un roc immobile (2) ; ou, selon la pensée de saint Athanase, que les colonnes de l'Eglise, les évêques, s'appuient sur la foi de Pierre comme sur un fondement inébranlable (3). Nous croyons à un maître auquel Jésus-Christ a dit : « Et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'édifice élevé sur toi. » Origène reconnaît que, par ces paroles, il a été accordé à Pierre non-seulement un *privilége personnel*,

(1) Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam (*Matth.* XVI, 18).

(2) Vocatur petra, atque Ecclesiæ fundamenta fidei suæ credita habet (Orat. *de Moder. serv.*).

(3) Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, id est super fundamentum tuum Ecclesiæ columnæ, id est episcopi, sunt confirmatæ (Apud Bellarm., loco cit.).

celui de ne jamais perdre personnellement la foi ; mais de plus un *privilége attaché à sa dignité*, qui l'empêcherait, comme Pontife, de jamais enseigner l'erreur, de sorte que l'hérésie ou le mensonge, qui sont les portes de l'enfer, ne corrompront jamais, d'après cette promesse, sa doctrine. Si Pierre, en effet, pouvait enseigner l'erreur, les portes de l'enfer prévaudraient contre lui, partant contre l'Eglise universelle, qui est fondée sur sa personne (1).

Nous croyons encore à un maître auquel Jésus-Christ a dit : « J'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaillisse jamais. Lors donc que tu seras converti, je t'ordonne de confirmer par ta foi tes frères dans la leur (2). » Ces paroles, remarque saint Léon, signifient clairement qu'en priant pour la foi seule de Pierre, Jésus a suffisamment pourvu au maintien de celle des autres (le péril de la tentation devait être commun à tous), et que la foi de Pierre, comme chef et comme pontife, ne faillirait jamais (3). Enfin, nous croyons à un maître auquel Jésus-Christ a dit : « Si tu m'aimes, Pierre, pais mes agneaux, pais mes brebis (4). » Il faut entendre par ce texte, dit saint

(1) Manifestum est, etsi non exprimitur, quod nec adversus Petrum portæ inferorum prævalere poterunt ; nam si prævalerent adversus Petrum, in quo fundata est Ecclesia, jam contra Ecclesiam prævalerent (Orig., Hom. *in Matth.* XVI).

(2) Rogavi pro te, Petre, ne deficiat fides tua. Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos (*Luc.* XXII).

(3) Pro fide Petri proprie supplicatur, tanquam aliorum status certior futurus, si mens principis victa non fuerit (Serm. 3 *de sua Assumpt.*).

(4) Si diligis me, pasce agnos meos, pasce oves meas (*Joan.* XXI, 16).

Chrysologue, que c'est à Pierre que le soin d'instruire toute l'Eglise a été confié et que Pierre, toujours vivant sur son siége et toujours vigilant, sait tracer une règle toujours sûre, distribuer une doctrine toujours salutaire non-seulement aux agneaux, mais encore aux brebis, non-seulement aux fidèles, mais encore aux évêques, par lesquels les fidèles sont engendrés à Jésus-Christ (1).

Donc, de même que les chrétiens adorent en Jésus-Christ non pas l'homme, mais l'homme-Dieu; pareillement les catholiques ne voient pas un maître ordinaire dans le successeur de Pierre, mais un maître miraculeusement infaillible : ils croient à l'oracle des jours anciens et aux promesses divines; ils croient à la puisance du Verbe éternel. Ils savent que si Dieu a pu sanctifier la parole profane d'un Balaam, imposteur idolâtre, et la conserver pure; que s'il a pu confier à Caïphe, pontife impie, l'interprétation de la loi et la faire maintenir intacte, il a pu accorder, à plus forte raison, comme il l'a fait réellement, à son auguste Vicaire sur terre le haut privilége d'expliquer infailliblement l'Evangile, et le rendre, par l'assistance de sa grâce comme pontife, toujours véridique et toujours fidèle.

Qu'importe donc, s'écrie saint Augustin, si, dans le cours des siècles, il s'introduit dans la série des Souverains Pontifes un pasteur infidèle! L'Eglise n'en recevra aucune atteinte essentielle, et, pour cela, ses

(1) Petrus, qui in propria sede vivit et præsidet, præstat quærentibus fidei veritatem (*Epist. ad Euthyc.*).

fils n'en courront aucun péril. Ce Dieu, qui a dit des mauvais supérieurs : « Pratiquez ce qu'ils vous disent, et ne vous inquiétez pas de ce qu'ils font, » a pourvu à ce que nul de ces Pontifes n'enseignât l'erreur et n'entraînât l'Eglise à se briser aux écueils d'un schisme sacrilége. En effet, la sécurité des fidèles, en croyant à l'enseignement de Rome, ne se fonde point sur l'autorité de l'homme, qui peut errer, mais sur la providence de Dieu, qui lui vient en aide afin qu'il n'erre point (1).

Que nous atteste, d'ailleurs, l'histoire catholique? Elle proclame que, tandis que toutes les Eglises fondées par les apôtres, comme celle de saint Jean à Ephèse, celle de saint André en Scythie, celle de saint Jacques à Jérusalem, celle de saint Matthieu en Ethiopie, celle de saint Marc à Alexandrie, sont tombées dans l'erreur, se sont livrées d'elles-mêmes aux portes de l'enfer (leurs fondateurs n'avaient point les promesses divines faites à Pierre); tandis que toutes ces Eglises se sont ensevelies dans l'abîme de l'erreur, le siége seul de Pierre à Rome, dit saint Grégoire de Nazianze, a conservé et enseigné la vérité toujours pure, toujours sincère, telle qu'il l'a reçue des temps les plus reculés. Placé par Dieu à la tête des Eglises dispersées par tout l'univers, il était nécessaire que ce siége au

(1) In illum ordinem episcoporum, qui ducitur ab ipso Petro, etiamsi quisquam traditor irrepsisset, nihil præjudicaret Ecclesiæ et innocentibus Christianis, quia Deus providens ait de præpositis malis : « Omnia quæcunque dixerint vobis facite; secundum autem opera eorum nolite facere; » ut certa sit spes fidelis, quæ non in homine, sed in Domino collocata, nunquam tempestate sacrilegi schismatis dissipatur (*Epist.* 36 *ad Gener.*).

moins conservât dans son intégrité la vraie foi (1). C'est ce qui faisait dire à saint Cyprien que Rome est la seule Eglise dans laquelle tout accès à l'hérésie est interdit pour toujours (2).

L'histoire nous apprend en outre que, dans l'espace de dix-huit siècles, jamais une parole profane ou erronée n'est tombée de la bouche des Souverains Pontifes; elle nous fait connaître qu'ils ont continuellement enseigné la vérité, encouragé la vertu, réprimé le vice, condamné l'erreur. Elle nous atteste enfin que, non-seulement dans les siècles qu'illustrèrent les deux Grégoire, les plus grands de ce nom, le premier et le septième, mais dans ceux encore où la conduite de certains Papes ne fut pas très-exemplaire, leurs décisions dogmatiques restèrent cependant conformes à la tradition et à l'Evangile. Si leur vie montra qu'ils étaient hommes, leur doctrine prouva qu'ils étaient les vicaires de Dieu ; s'ils se courbaient d'un côté vers la terre, ils parlaient de l'autre le langage du ciel : jamais les passions, qui parfois se traînèrent autour de la chaire éternelle, n'ont obscurci la vérité.

Or, ce fait unique dans l'histoire du monde, ces hommes si différents par leur origine, leur science, leur aptitude, leur caractère, sujets aux passions et aux illusions de l'esprit comme les autres hommes; exposés au choc de doctrines, d'intérêts si divers et à

(1) Roma ab antiquis temporibus habet rectam fidem, et semper eam retinet; sicut decet urbem, quæ toti mundo præsidet, semper de Deo integram fidem habere (Carm. *de vita sua*).

(2) Apud Romanos non potest accessum habere perfidia (Lib. I, *Epist.* III).

l'entraînement des plaisirs terrestres; ces hommes si unanimes pourtant durant le cours de dix-huit siècles, pour donner un enseignement orthodoxe, pour parler avec un accord si constant, qu'on les eût jugés un seul homme, une seule âme, une seule bouche; ce fait, évidemment miraculeux, puisqu'une pareille harmonie est hors des conditions de l'humanité; ce fait, digne de l'admiration des philosophes et de la vénération des chrétiens, est une preuve sensible, palpable, évidente, que c'est la même lumière qui les a guidés, le même Esprit qui les a inspirés, le même Verbe qui les a fait parler, et que cette lumière, cet Esprit, cette parole, en un mot que cette assistance est et ne peut être que *surnaturelle* et *divine;* elle n'est et ne peut être que l'assistance de Jésus-Christ. Ainsi, quand le Souverain Pontife, de sa Chaire, enseigne comme docteur de l'Eglise universelle, c'est encore Jésus-Christ qui, de la barque de Pierre, enseigne le monde; c'est sa lumière qui éclaire, sa sagesse qui instruit, sa vérité qui se manifeste aux hommes; c'est sa parole qui se fait entendre et à l'esprit et au cœur : donc, croire à l'enseignement du Pape, c'est croire à l'enseignement de Jésus-Christ, dont le Pape est l'interprète infaillible, l'organe fidèle. Oh! précieux privilége, conclurai-je avec saint Cyrille! ô gloire ineffable de l'Eglise apostolique de Pierre! tu es la seule qui, selon les promesses du Très-Haut, reste toujours vraie, immaculée, te balançant avec majesté au-dessus des flots infectés de l'hérésie : ni leur courroux, ni leur profondeur ne sauraient empêcher

ta course. Et, tandis que les autres Églises sont forcées de jeter sur elles-mêmes un regard de honte, pour les erreurs dans lesquelles elles sont misérablement tombées, fière de ton passé intact, toi, la seule fondée sur le roc de Pierre, tu règnes, ô Eglise romaine! avec gloire et splendeur; tu fermes la bouche aux novateurs, tu imposes silence aux erreurs, au nom de la vérité dont tu demeures toujours l'infaillible interprète. Que nous sommes donc heureux, nous catholiques, fils obéissants de cette Eglise! Nous sommes les seuls qui, en elle et par elle, conservons, confessons et prêchons l'Evangile dans son intégrité originale, et la tradition apostolique dans sa sincérité et dans sa pureté!

Lorsque notre divin Sauveur eut cessé de parler au peuple, la barque de Pierre reprit sa course sur la haute mer et commença la pêche miraculeuse. Nous expliquerons, dans la suivante homélie, le mystère signifié par cette pêche. Remarquons seulement que cette barque, courant sur la mer de Tibériade, est encore une figure de l'Eglise catholique. Origène, saint Hilaire, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Chrysostome, saint Grégoire de Naziauze, saint Léon, saint Grégoire, le Vénérable Bède, en un mot tous les Pères, tous les docteurs et tous les interprètes sont

(1) Secundum hanc Domini promissionem, Ecclesia apostolica Petri ab omni seductione et hæretica circumventione manet immaculata. Et cum aliæ Ecclesiæ quorumdam errore sint verecundatæ, ipsa stabilia inquassabiliter regnat, silentium imponens, omnium obturans ora hæreticorum. Et nos typum veritatis et sanctæ apostolicæ traditionis una cum ipsa confitemur et prædicamus (*In* XXVI *Matth.*).

unanimes dans cette interprétation. L'un d'eux dit spécialement qu'il est certain que cette barque symbolisait l'Eglise dans son pèlerinage à travers le monde, attendu que c'est de cette Eglise que l'Esprit-Saint parle, quand il dit, par la bouche de Salomon: « Elle est devenue semblable à la barque d'un marchand qui apporte de loin son pain (1). Beau symbole, en vérité!

L'Eglise est réellement un navire de négoce, courant sur la mer, dans la personne de ses missionnaires et de ses apôtres, autour du monde. Elle aborde aux rivages les plus reculés et les plus barbares; ses objets de négoce, c'est *son pain;* pain délicieux, fortifiant et substantiel, mais nouveau, inconnu sur la terre, possédé par elle seule, qui l'a chargé sur sa carène dans une bien lointaine région, c'est-à-dire au ciel; c'est le pain de la vérité, aliment nécessaire de l'intelligence; c'est le pain de la grâce des sacrements; c'est le corps et le sang de Jésus-Christ; pain divin, d'un prix inestimable et d'une valeur infinie, avec lequel Jésus a racheté nos âmes et enrichi l'univers.

(1) Non dubium est navem ipsam Ecclesiam figurasse, secundum quod per Salomonem de ea Spiritus Sanctus loquitur, dicens: «Facta est quasi navis institoris de longe portans panem suum.» Quæ navis, id est Ecclesia, prædicationis verbo ubique discurrit; portans secum magnum et inestimabile pretium, quo omne genus humanum, vel potius totum mundum sanguine Christi mercata est. — Navigat instructa fidei gubernaculo, felici cursu, per hujus sæculi mare, habens gubernatorem Deum, navigantes apostolos, remiges angelos, portans choros omnium sanctorum; erecta in medio ipsius salutari arbore crucis, in qua Evangelicæ fidei vela suspendens, flante Spiritu Sancto, ad portum paradisi et securitatem quietis æternæ perducitur (*Expos.*).

Oh! navire vraiment magnifique et céleste! Son grand mât, élevé comme la nue, c'est le bois salutaire de la croix; à ce mât se déploient les voiles de la doctrine évangélique, qu'enfle et pousse la vivifiante haleine de l'Esprit-Saint; son gouvernail, c'est la foi; son capitaine, c'est Jésus-Christ; son pilote, c'est Pierre et les autres apôtres qui naviguent en sa compagnie; ses rameurs, ce sont les anges; ses passagers, ce sont les fidèles et les saints : il vogue ainsi à travers la mer du siècle; sa course sera toujours bonne; là-bas le port s'ouvre, c'est le paradis, où il fera sa station permanente dans la bienheureuse éternité.

Mais quelles sont ces barques qui fendent aussi la mer avec lui, s'efforçant vers le même rivage, et cherchant en vain, à force de voiles et de rames, à gagner le même port? Ah! je les reconnais! l'arbre de la croix leur manque (1); leurs voiles, leurs croyances incohérentes, pendent en lambeaux le long des vergues brisées; leur gouvernail n'est plus qu'une foi d'aventure, l'Esprit-Saint ne les accompagne plus, Pierre ne les dirige pas, et Jésus-Christ ne les préside point. Je les reconnais à leur pénurie spirituelle, à la confusion qui y règne, à l'aquilon infernal qui les enveloppe, au choc des doctrines contraires qui les agitent, aux flots des honteuses passions qui les flagellent; oui, je les reconnais : ce sont quelques ramas

(1) Les modernes hérétiques ont presque tous renouvelé les sacriléges des Iconoclastes : ils ont aboli non-seulement le culte des saints, mais encore celui du Saint des Saints. Dans leur zèle infernal, ils n'ont pas même épargné le signe auguste de la rédemption, la croix, qu'ils ont partout abattue!

d'hérétiques, qui osent bien usurper le nom d'Eglise, se vanter d'être la barque sûre qui conduit les âmes au port de l'éternité (1); ce sont ces barques qu'Isaïe (selon les Septante) a appelées *barques de la mer*, ou *du siècle;* ces Eglises prétendues ne viennent, en effet, ni de Dieu, ni du ciel ; elles viennent des hommes ; sorties de la terre, nées du siècle et pour le siècle, elles périront avec le siècle.

Ces Eglises se vantent, il est vrai, de prêcher aussi la vérité, le mystère de la croix évangélique ; mais comment peuvent-elles compter sur l'arbre divin qu'elles ont elles-mêmes abattu? Ah ! c'est vainement qu'on s'arroge le privilége de prêcher les doctrines de la croix, quand on ne professe plus la foi du Crucifié (2). C'est en vain qu'on fait acte d'existence et de prédication par le monde, dans la personne de soi-disants *missionnaires*, quand ceux-ci, hélas ! au lieu de la vérité, répandent le mensonge; au lieu des vertus, sèment les vices; au lieu de l'amour du ciel, inspirent toujours plus vivement l'amour des choses terrestres, et sont plutôt les agents de la politique que de la religion, de l'avarice que de la charité, en multipliant les esclaves d'un pouvoir tout humain, au lieu de procurer la liberté des enfants de Dieu ; en étendant les confins du royaume temporel d'une

(1) Sunt collectiones hæreticorum, quæ sibi hujus nomen Ecclesiæ vindicant. — Has naves maris Isaias dicit, quia hujusmodi Ecclesiæ non Dei sunt, sed sæculi (*Ibid.*).

(2) Quæ, licet habere in se prædicationem dominicæ crucis videantur, invalidam tamen hanc ejus arborem ostendunt; quia ubi non est veritas fidei, infirma crucis assertio est (*Ibid.*).

compagnie de marchands, au lieu de propager l'empire de Jésus-Christ. Ces Eglises, en vérité, par une pareille propagande, sont comme des navires de pirates, armés et dirigés par Lucifer, le grand corsaire, l'homicide éternel ; elles perdent les âmes au lieu de les sauver, et, loin de les conduire au ciel, elles leur ouvrent les portes de l'enfer.

O barques malheureuses et funestes ! Privées de la vraie foi, répudiées par Jésus-Christ, elles vont de la sorte, sur la mer en furie du siècle, au caprice des vents et des tempêtes, jusqu'à ce que, usées, démantelées, rasées jusqu'à la carène, elles s'enfoncent une à une sous l'abîme mouvant, avec tout leur équipage, dans un naufrage éternel (1).

Toutefois, quelques-unes de ces barques infortunées, comprenant que les dangers encourus déjà ne sont que les avant-coureurs de périls plus grands encore, semblent renoncer à ce métier de pirate et chercher du regard la barque de Pierre : on dirait qu'elles l'ont aperçue de loin et qu'elles s'efforcent de l'atteindre, pour courber le front devant l'étendard de leur souverain légitime, Jésus-Christ, et faire route ensemble vers l'éternité.

O Angleterre ! c'est toi que j'aperçois là-bas, dans le lointain des flots ! Oui, l'Eglise anglicane, autrefois si riche, et aujourd'hui si pauvre en vérités et en vertus, lasse d'être, depuis trois siècles, le jouet de

(1) Et ideo hujusmodi naves, quæ gubernari a Christo Domino non merentur, amisso veræ fidei gubernaculo, dominantibus adversis spiritibus, in naufragium æternæ mortis demerguntur (*Ibid.*).

l'erreur, de ses passions et de ses tempêtes, cherche l'unité catholique, la barque de Pierre ; elle soupire après le moment où elle sera admise à sa suite et dans sa compagnie. Déjà elle a arboré le drapeau de détresse, elle appelle au secours; déjà un grand nombre de ses ministres ont relevé dans leur temple la croix et lui rendent un culte ; déjà l'on s'y tourne vers l'*étoile de la mer*, l'espérance et le salut de ceux qui vont faire naufrage ; déjà l'on y expose l'image de Marie à la vénération publique, et les passagers de cette barque égarée, les protestants mêmes, les bras étendus implorent à grands cris les prières de la charité catholique, afin que le grand événement de la *réunion* s'accomplisse au plus tôt, Ah! encore un effort, barque désormais intelligente et sage, encore un dernier effort contre l'aquilon de l'orgueil, le seul obstacle qui te retient, t'attarde sur le sillon de la *barque de Pierre*, dont tu n'es éloignée que de quelques pas! Et courage! vois son pilote, le successeur de Pierre, qui dirige vers toi la proue du navire béni ! Il vient à ta rencontre ; il veut t'aider à surmonter les vents contraires, il abrége ta route. Ah! encore un effort, et tu déposeras en sureté, au sein de sa nacelle, tes passagers par là échappés au naufrage. Ne crains rien ; il y a, sous les ponts solides, une vaste enceinte, des provisions suffisantes, des aliments pour tous ; et tous y trouvent et repos et bonheur. Ah ! je t'en conjure, hâte-toi d'accourir à nous, pour continuer avec nous, dans la paix et la sécurité, le voyage vers le port de la bienheureuse éternité.

SECONDE PARTIE.

Notre adorable Maître ne s'est pas contenté de représenter d'une manière sensible, par la barque de Pierre, l'unité de son Eglise, il a aussi figuré par elle la sainteté, l'une de ses marques exclusive. Or quel fut, en effet, le résultat de la pêche miraculeuse? Pierre n'hésite pas un seul instant à reconnaître Jésus-Christ pour l'auteur du prodige. Prosterné à ses pieds, il l'invoque, l'adore comme son Seigneur et son Dieu : quelle foi en lui! Il se reconnaît pécheur, homme charnel et, comme tel, indigne de rester un seul instant dans la compagnie du Sauveur : quelle humilité! Enfin, confus, mais rassuré, frappé de stupeur, mais pénétré de reconnaissance, mais impatient de montrer son amour pour Jésus, le voilà qui quitte barque, filets, famille ; et, non content de sacrifier tout à son maître, il veut se donner à lui, devenir son serviteur et son disciple, bien décidé à vivre et à mourir à sa suite : quel amour!

Puis son amour, son humilité et sa foi se communiquent à ses associés ; ceux-ci, à son exemple, font le même abandon, les mêmes promesses et adressent au Sauveur les mêmes adorations, en lui offrant les mêmes sacrifices (1).

Le bon Jésus ne se borne pas à sanctifier de la sorte Pierre, son disciple chéri ; mais il lui donne de plus la mission de sanctifier les autres. En effet, ne lui

(1) Et subductis ad terram navibus, relictis omnibus, secuti sunt eum.

adresse-t-il point ces paroles : « Jusqu'ici, tu as été pêcheur de poissons, mais désormais tu seras pêcheurs d'hommes ? » Or, ces paroles voulaient dire : Dès ce jour tu inspireras en mon nom la même croyance que ma grâce t'a inspirée ; tu prêcheras les vérités du salut aux enfants de la terre, et comme tu as rempli ta barque des poissons du fond de la mer, tu rempliras l'Eglise de fidèles arrachés à l'abîme de leurs vices, tu les formeras à la pratique des plus généreux sacrifices, de la sainteté la plus parfaite. Tout est donc saint dans cette barque fortunée : Jésus-Christ qui y préside est saint, la sainteté par essence ; Pierre qui la guide est déjà saint ; les autres apôtres, en l'imitant, deviennent saints. Leur pêche enfin est sainte par sa signification mystique. Cette barque est donc l'école, le temple, le tabernacle de la sainteté ! Et, puisqu'elle représente l'Eglise, il s'ensuit que Jésus-Christ, dès cette heure, imprime à son épouse son propre sceau, ses propres armes, *la sainteté* en un mot, attribut nécessaire de la divinité. Dieu, en effet, n'est Dieu que parce qu'il est saint. Ainsi Jésus-Christ communique dès-lors à l'Eglise sa sainteté comme l'un des caractères le plus éclatant auquel on puisse la distinguer et la reconnaître.

Rappelons-nous, en effet, que Jésus-Christ a dit, dans l'évangile de ce jour : « Où se trouvent deux ou trois personnes réunies en mon nom, je suis au milieu d'elles (1). » Or, le nom de *Jésus* signifie *Sauveur*. Etre

(1) Ubicunque fuerint duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum ego in medio eorum (*Matth.* XVIII).

réuni au nom de *Jésus* ou du *Sauveur*, c'est donc être réuni pour croire à la vérité et pour pratiquer la vertu, qui sauvent. Il n'en est pas ainsi des hérétiques, qui ne se sont constitués à part que pour professer librement l'erreur, pour favoriser l'ambition, l'orgueil, les sacriléges, les incestes, les adultères et les rapines de leurs auteurs. C'est un fait écrit en caractères horriblement lumineux dans l'histoire des premiers auteurs de toutes les hérésies. Ils ont renié l'Esprit sanctificateur, la confession, la présence réelle, le célibat ecclésiastique, les vœux religieux, la stabilité du lien conjugal, les jeûnes, les mortifications, les pénitences, la nécessité de la prière et des bonnes œuvres. Ils ont proclamé la *liberté de conscience*, c'est-à-dire, ils ont fait la conscience libre de tout frein, de toute soumission, et ils l'ont autorisée à croire ce qu'il lui plaît et à vivre comme elle croit. Ils ne se sont, en un mot, séparés de nous que pour flatter les passions des grands et les instincts grossiers des masses; et c'est uniquement à cette licence permise aux vices, à cette tutelle facile, à ce patronage honteux accordé, au nom de l'Evangile, aux passions humaines, qu'ils ont dû leurs passagers succès. De la sorte, leurs Eglises sont *unies*, non pour réformer les mœurs, mais pour les corrompre; non pour encourager la vertu, mais pour la bannir; non pour réprimer les vices, mais pour leur faire libre carrière. En un mot, ces tristes Eglises n'existent point pour le salut des âmes, mais pour leur perte, pour leur ruine éternelle. Il est donc évident qu'elles ne sont pas

réunies au *nom du Sauveur*, mais au nom du démon, l'ennemi, l'homicide éternel: non, Jésus-Christ n'est point, il ne peut être avec elles. Or comment, privées de la grâce, de la présence du Dieu principe et auteur de la sainteté, pourraient-elles être saintes?

Mais l'Eglise catholique persévère, depuis dix-huit siècles, à mériter la promesse écrite dans l'Évangile, la promesse de l'assistance de Jésus. Depuis dix-huit siècles, elle combat sans relâche les erreurs, le vice, les passions; elle propage la vérité, elle persuade de pratiquer la vertu; en un mot, depuis dix-huit siècles, elle sauve les âmes. Elle seule est donc réellement unie dans *le nom du Sauveur;* c'est pourquoi Jésus-Christ, selon sa promesse, se trouve en elle et avec elle. Comment alors, puisqu'elle est unie à Jésus, possédée, présidée par lui, comblée, inspirée par sa grâce, sa sainteté, comment ne serait-elle pas *sainte?*

Puis, disons-le, parmi les auteurs de schismes, les fabricateurs d'hérésies, il n'y en a pas un seul auquel on puisse donner le nom d'*honnête homme;* oui, pas un seul! Ils furent tous, sans exception (leur histoire le dit assez), des hommes de péché; ils furent tous des monstres d'ambition, d'avarice, de luxure et de cruautés. Comment serait-il donc possible que leurs Églises fussent *saintes?* Dans la seule Eglise catholique, évidemment, la prédication de l'Evangile, commencée par les apôtres, a été continuée sans interruption des évêques, des missionnaires, pour la plupart irréprochables, envoyés dans le monde par

les Souverains Pontifes, dont le caractère et la mission ont donc toujours été en rapport avec la sainte doctrine de Jésus-Christ. Or, comme saint Paul l'a dit, des principes saints produisent des effets saints, comme une racine saine porte des rameaux vigoureux.

Mais les faits, ici, confirment unanimement la logique. Voyez la Grèce, la Germanie, l'Angleterre : aussi longtemps que ces contrées restèrent unies à la racine de l'Eglise, qui dispense le suc de la sainteté, l'on vit fleurir dans leur sein des hommes illustres par leurs vertus, des saints de tout âge, de toute condition, de tout sexe, qui ont fait la gloire de la religion et l'admiration du monde ; tandis qu'une malédiction visible a frappé les peuples hérétiques. Horriblement féconds pour le vice, ils sont d'une stérilité radicale pour la vertu. Ils n'ont pas donné, et ils ne le pouvaient, *un seul saint* à la terre. En renonçant au symbole de la vraie Eglise, ils ont clos leur Martyrologe. Ils ont perdu, avec la foi, jusqu'au nom même de la sainteté. Ils ne citent que des *honnêtes hommes* parmi eux ; jamais ils ne parlent des saints, qu'ils ne peuvent produire, qu'ils n'espèrent point.

Dans tous les temps, au contraire, et dans tous les lieux, les pays catholiques voient surgir ces derniers dans leur sein, à la confusion des vicieux, à l'étonnement de l'univers ; ils enfantent des âmes vraiment sublimes, héroïques, de vrais saints, dont ils parent, enrichissent leur Martyrologe. L'esprit de Pierre et

des apôtres n'a jamais faibli dans la barque où Jésus-Christ est monté et où il s'est assis. Les mêmes prodiges de vertu se répètent chaque jour. Journellement, l'on voit des hommes de tous les âges, de tous les états, de toutes les conditions et de tous les sexes, renoncer aux douceurs, aux espérances, à tous les biens du monde, pour suivre Jésus-Christ dans la pratique de la perfection évangélique, afin de vivre avec lui et de mourir généreusement pour lui (1).

Et, tandis que les Eglises séparées sont toutes plus ou moins tarées dans leurs principes, leur morale et leur mission; tandis que leur corruption a quelquefois débordé jusque sur les contrées catholiques, l'on voit, dans notre Eglise, manifestement resplendir le caractère auguste de la sainteté; on la voit régner en souveraine sous cette glorieuse auréole, aux yeux ravis du monde, par la vertu de Jésus-Christ, dans laquelle elle opère toutes ses œuvres. En un mot, elle est sainte dans sa fin. Dieu, vers qui convergent toutes ses puissances; elle est sainte dans la majeure partie de ses pasteurs; elle est sainte dans la multitude des membres qui la composent; elle est sainte dans la foi qu'elle professe; elle est sainte dans les sacrements qu'elle administre; elle est sainte dans les lois qu'elle impose; elle est sainte dans les sacrifices qu'elle inspire; elle est sainte dans les œuvres qu'elle persuade; elle est sainte, enfin, dans les récompenses qu'elle attend; et, par suite de cela, elle

(1) Et subductis ad terram navibus, relictis omnibus, secut sunt eum (*Ibid.*).

est seule la barque de Pierre, la véritable Eglise de Jésus-Christ.

De là découle pour nous tous, ses heureux enfants, l'obligation d'être saints. Si nous devons croire l'unité, la catholicité, l'apostolicité de l'Eglise, nous devons encore pratiquer sa morale. Non, mes frères, il ne suffit point, pour être ses membres vivants, de bien croire, il faut encore bien vivre. Il ne suffit point de la reconnaître, de s'en faire gloire en parole, il faut encore l'honorer par les œuvres. Ce n'est pas assez d'en partager les doctrines, il faut, de plus, avoir son esprit : il faut être humble par le cœur, chaste de corps, détaché du monde, sévère envers soi-même, charitable pour le prochain, religieux, dévot, aimant Dieu; sinon, nous ne lui appartiendrons pas, nous ne lui serons pas unis comme il convient; car ses membres, à ce corps mystique dont Jésus-Christ est le chef, ne sont véritablement tels que par la grâce, en un mot, par leur sainteté. Autrement, on est du corps et non de l'esprit de l'Eglise; on est catholique de nom, quant à la profession extérieure de la foi devant les hommes; mais, dans le cœur, on est schismatique, on est séparé du Christ. Or, il ne nous servira de rien d'avoir été pris dans les filets de la barque divine, si nous ne lui restons pas unis par les liens de la charité. Si nous paraissons appartenir aujourd'hui à l'Eglise militante, demain nous ne serons pas moins exclus à tout jamais de l'Eglise triomphante.

Ah! mes frères, ne rendons pas inutile la grâce si

particulière que Dieu nous a faite en nous faisant naître dans l'Eglise catholique! Que notre vie soit sainte, comme notre foi est sainte, et notre mort sera sainte et précieuse aux yeux de Dieu (1).

(1) Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus (*Ps.* CXXV).

VINGTIÈME HOMÉLIE.

La Pêche miraculeuse,

OU

LA CATHOLICITÉ ET L'APOSTOLICITÉ DE L'ÉGLISE.

(*Matth.* IV; *Marc.* I; *Luc.* V; *Joan.* XXI.)

Omnis plantatio, quam non plantavit Pater, eradicabitur.
(*Évangile de ce jour, fer. IV post. Dom. III.* MATTH. XV.)

Quelles sont ces plantes malheureuses, incapables de prendre racine en ce monde, si le Père céleste ne les cultive lui-même, parce qu'une main sans pitié les arrache, à mesure qu'elles croissent, jusqu'à la dernière racine? Les Pères nous apprennent que ce sont les sectes diverses qui n'ont pas la vraie religion pour base, et dont les maîtres et les disciples, oubliant le ciel, ont le cœur et l'esprit attachés à la terre.

Ainsi les systèmes absurdes des philosophes, les folles superstitions des Juifs, en un mot ces doc-

(1) Sunt doctores cum sectatoribus suis, qui non habent fundamentum Christum, cor figentes in terris (*Glos.*, inter. ex PP. *in* V *Matth.*).

trines orgueilleuses, contraires à la vérité, à la justice, à Dieu lui-même, n'ont, d'après les propres paroles de Jésus-Christ, qu'une existence précaire et rapide, et leur destin est d'être, tôt ou tard, arrachées de la terre c'est-à-dire de disparaître avec les insensés ou les perfides qui les pratiquent ou les publient (1).

Il n'y a que cet arbre majestueux, né d'un humble germe, l'arbre de la doctrine catholique, de l'Eglise romaine, qui ne se plie et ne se brise jamais, quoiqu'il soit continuellement battu par la tempête; il devient même, ce semble, plus fort, plus solide à mesure que se multiplient les orages; il croîtra enfin jusqu'à étendre ses branches dans tout l'univers et à couvrir le monde sous son ombre pacifique.

Mais comment cela? Ne sont-ce pas aussi des hommes, ne sont-ce pas les apôtres qui ont implanté et cette doctrine et cette Eglise? Ne l'ont-ils pas arrosée de leurs sueurs et de leur sang (2)? Comment cet arbre peut-il aspirer à l'immortalité, qui est promise uniquement aux plantations de Dieu? Pour comprendre qu'il en est ainsi, rappelons ce que l'apôtre ajoute dans le même endroit : c'est Dieu qui, en bénissant les fatigues des apôtres, a donné à leurs œuvres et à leur zèle l'accroissement et le fruit ob-

(1) Omnis igitur plantatio philosophorum, omnis plantatio hæreticorum, quæcunque contra Deum est, et veritatem, et justitiam, eradicabitur (*Ibid.*).

(2) Ego plantavi, Apollo rigavit (*I Cor.* III). — Deus autem incrementum dedit. — Dei enim adjutores sumus. — Dei enim agricultura estis; Dei ædificatio estis.

tenus; ils n'ont travaillé qu'en qualité de coopérateurs de Dieu. Quoique, dans un sens, l'Eglise catholique ait été établie par les apôtres, en réalité c'est le Père céleste qui plante cette vigne chérie; c'est pourquoi le même apôtre appelle les vrais catholiques les rejetons, la gloire de la culture, l'édifice de Dieu. Loin donc que l'Eglise ait à craindre d'être déracinée, parce qu'elle a été plantée par la main des apôtres, c'est précisément parce que ce sont les apôtres, fidèles ministres de Dieu, qui l'ont plantée dans l'univers, qu'elle vivra éternellement; précisément parce qu'elle est *apostolique* et *universelle*, elle est la plante de Dieu, l'Eglise de Dieu.

Le divin Maître a voulu aussi nous inculquer cette grande vérité par le prodige de la pêche miraculeuse, que nous avons précédemment exposée dans son sens historique et littéral, et que nous allons expliquer ici dans son sens mystérieux et allégorique. Voyons donc, en reprenant cette admirable histoire, comment l'*universalité* et l'*apostolicité* sont encore les caractères essentiels de la vraie Eglise, et prouvons en même temps qu'ils ne conviennent qu'à l'Eglise romaine. Ce sujet, si important pour l'instruction de nos esprits, est bien doux pour nos cœurs; car qu'y a-t-il de plus doux, de plus cher à des enfants fidèles, que de rappeler à la pensée et de proclamer par la parole les priviléges, les grandeurs et les gloires de leur Mère?

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque notre divin Maître, assis sur la barque de Pierre, eut fini de parler au peuple de Galilée, qui l'écoutait du rivage, il dit à Pierre : « Dirige ta barque sur la haute mer, où tous déployez et jetez vos filets. » Dans le sens qu'il s'agit d'approfondir, ces paroles signifient que le Sauveur, après sa passion, devait cesser de parler au peuple par lui-même, mais qu'il chargerait ses apôtres de l'exercice de ce ministère par tout le monde, en leur disant : « Allez dans le monde entier prêcher l'Evangile à toute créature (1). »

Mais la *barque de Pierre*, comme nous l'avons vu, c'est l'Eglise. Or, en considérant le langage du divin Maître, qui, après avoir parlé au peuple, commande à Pierre de diriger sa barque sur la haute mer, il est aisé de voir clairement exprimé le mystère de justice et de miséricorde qui allait sous peu s'accomplir. En effet, après que Jésus-Christ, assis sur la barque, c'est-à-dire dans la primitive Eglise formée par le zèle et sous la présidence de Pierre, eut prêché aux Juifs, il ordonna au même apôtre de pousser *sa barque vers la haute mer*, c'est-à-dire vers les Gentils.

C'en est donc fait, Jérusalem, ô malheureuse cité !

(1) Tunc Dominus cessavit loqui, quando post passionem a prædicatione quievit. Tunc quidem præcepit Simoni aliisque apostolis ut in altum ducerent et laxarent retia, cum dixit : « Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ (*Expos.*). »

le pêcheur qui quitte les rivages de Galilée et prend le large avec Jésus-Christ et ses compagnons, avec les filets seuls efficaces pour une pêche miraculeuse, c'est Pierre : sous peu, il te quittera pour ne plus te revoir, et, en partant, il te ravira, t'enlèvera, pour le faire prospérer aux rives étrangères, le royaume de Dieu, la vraie Eglise, que tu persécuteras d'ailleurs, loin de l'accueillir avec amour et reconnaissance. Mais, ô Pierre ! où conduis-tu ta nacelle, qui porte le Fils de Dieu, avec ses trésors de grâce et de salut ? En avant, en avant ; tel est le commandement qu'il a reçu de Jésus-Christ : *Duc in altum*. Oh ! barque céleste, heureux le rivage où elle aborde ! heureux le port qui lui offre un asile ! heureux le peuple qui l'accueille ! Mais quel est ce port, quel est ce rivage, quel est ce peuple ? O saint pilote ! et vous ses pieux rameurs, ô Esprit-Saint ! qui gonflez ses voiles, ô souffle d'Orient ! douce brise de la divine miséricorde, ah ! dirigez, poussez cette précieuse et fortunée nacelle vers l'Italie au ciel bleu ! Nous sommes tout disposés à la recevoir au milieu de nos acclamations et de nos cris de bonheur !

Oh ! touchant mystère ! oh ! suaves souvenirs ! Rome païenne était vraiment la cité *superbe*, non moins par la grandeur, les richesses, la force de son empire, que par son orgueil sans bornes ; Rome était en même temps la ville dégradée, non moins par la profondeur de sa corruption, que par le nombre infini de ses vices ; c'était une mer sans rivages, sans bornes ; un océan déroulé, sans fond, sans cesse agité, soulevé par la licence ou par l'ambition ; tel est l'abîme sur lequel

Jésus-Christ ordonne à Pierre de lancer sa barque : *Duc in altum*, c'est-à-dire de tranporter la vraie Eglise loin de Jérusalem. O Rome ! considère attentivement, dans un esprit d'humilité, l'histoire de la mer de Tibériade ! applaudis avec amour et reconnaissance au fait prodigieux par lequel fut fixé ton destin et furent prédites ta félicité et ta gloire nouvelle ! Reconnais le mystère de ton élévation dans Pierre tournant vers toi sa proue, s'aventurant sur tes eaux orageuses, loin de la Judée ; il vient t'orner de ses vertus, de ses priviléges et de sa sublime dignité ; il vient établir au milieu de tes palais le centre de la vraie Eglise, la Chaire éternelle, et t'enrichir d'une pêche aussi abondante que variée, qui durera jusqu'à la fin du monde !

Et vous, ô peuples de l'univers ! rassurez-vous ; ne craignez point que Pierre, en franchissant les hauteurs de Rome, oublie vos rivages ; n'ayez aucune crainte d'être privés pour toujours des richesses divines qu'il porte dans sa barque avec Jésus-Christ. Oh ! non, vous ne serez ni oubliés, ni abandonnés. Ouvrez, vous aussi, vos cœurs à l'espérance : Rome est la cité reine, la cité qui a l'empire terrestre du monde ; c'est pourquoi Jésus-Christ a envoyé ses deux princes, Pierre et Paul, pour y établir son royaume céleste (1). Le divin pilote, par ces paroles générales : « Avance en pleine mer, » sans désignation spéciale, a montré qu'en envoyant son apôtre à Rome, il ne l'envoyait pas seulement à un peuple, mais à tous les peuples,

(1) Ubi mundus caput habet imperii, ibi regni sui principes collocavit (S. Max., *in Nativ. Petr. et Paul.*).

à une ville, mais à toutes les cités, et il figura par là le caractère de la *catholicité* ou de *l'universalité* essentiel à son Eglise.

Notre divin Sauveur a symbolisé le même mystère par le mode prescrit pour la pêche miraculeuse dont nous parlons. Dans celle qui se fit, selon ses ordres, après sa résurrection, il leur commanda seulement de jeter leurs filets à droite de la barque (1); mais aujourd'hui il ne désigne aucun lieu particulier. Que les disciples jettent les filets d'un côté ou d'un autre, où il leur plaira, peu importe; ils prendront toujours du poisson. Tous les points de la mer seront également favorables; la pêche sera partout abondante et heureuse, parce qu'elle est faite en son nom et par ses ordres. Par là encore Jésus-Christ n'assigne donc que les limites de l'univers pour limites à la prédication future des apôtres; il leur donne le monde entier à convertir, et imprime ainsi à son Eglise un caractère tout particulier : la *catholicité* ou l'*universalité*.

J'ai dit un caractère tout particulier; car il ne convient à aucune autre société religieuse, quelque nombreuse qu'elle soit; il ne se rencontre que dans l'Eglise romaine, appelée catholique par ses ennemis eux-mêmes. Cela est clair : notre doctrine seule, d'abord, et notre seul culte sont universels. Les religions séparées, si toutefois il est permis de donner ce nom auguste au fruit monstrueux du délire, de l'orgueil et de la corruption humaine; les autres re-

(1) Mittite in dexteram navigii rete (*Joan.* XXI, 6).

ligions (l'idolâtrie, le mahométisme, le schisme grec, le protestantisme anglais et allemand), lors même qu'elles seraient mille fois plus répandues qu'elles ne le sont, qu'elles seraient étendues à tout l'univers, ne seront jamais des religions *universelles*, mais de simples *institutions* dépendantes du lieu où elles reçurent le jour, des hommes qui les inventèrent, et des constitutions politiques qui les maintiennent. Elles seront toujours les religions d'un certain peuple pour un certain temps, au profit de certains préjugés, de certains intérêts et de certaines passions. Elles seront toujours, comme elles le sont en effet, des religions *particulières* et *privées*. Il n'est donné à nul pouvoir humain, si grand qu'il soit, de fonder des institutions propres à tous les hommes. Il n'est donné à aucune créature d'inventer un ensemble de dogmes, de lois et de cérémonies du culte en harmonie avec l'universalité des êtres, pas plus qu'il ne lui est possible de les faire adopter au monde entier. L'erreur, née avec le temps, est nécessairement bornée par le temps et l'espace; la vérité seule, qui est *éternelle*, est *universelle*. La religion catholique, partant la seule qui a pour auteur l'Homme-Dieu, le Créateur, le maître, le monarque de tous les hommes, est l'institution propre de toute l'humanité. Elle seule s'adapte aux climats de tous les pays, au génie de toutes les nations, au degré de civilisation de tous les peuples, aux formes politiques de tous les Etats. Elle seule, parce qu'elle est descendue du ciel, peut embrasser, embrasse réellement dans son sein toute

la terre. Elle seule, indépendante des circonstances de temps et de lieu, est pour tous les lieux et pour tous les temps. Ses dogmes, ses lois, son culte, magnifique révélation des attributs de Dieu, de la nature et de la condition de l'homme; expression fidèle des rapports naturels, nécessaires, immuables et éternels entre le créateur et sa créature, sont seuls propres à satisfaire tous les besoins, à secourir toutes les misères et à contenter tous les instincts légitimes de l'humanité. Elle n'est point dite *catholique*, parce qu'elle se trouve répandue partout, mais elle se trouve partout, précisément parce qu'elle est, par elle-même, *catholique* et *universelle*. L'universalité n'est point pour elle une condition accidentelle, passagère, accessoire; mais elle est sa nature, son essence, son principe, ce qui la constitue. Quand elle ne serait connue, pratiquée que dans un coin de la terre, dans une petite cité, dans une obscure famille, elle n'en serait pas moins la religion de tous les siècles et de tous les peuples. Il ne faut que la foi pour la connaître, que l'obéissance pour la pratiquer. Et quel peuple, quel homme, quel que soit son âge, son sexe, sa condition, n'est capable de croire et d'obéir? Aussi règne-t-elle seule dans l'univers. Les nations les plus policées de l'Europe (1), comme les contrées les plus barbares de l'Océanie, sont soumises à son empire. La seule barque privilégiée de Pierre aborde, prend terre partout; partout elle sé-

(1) La guerre actuelle le prouve par la supériorité des nations catholiques.

journe, partout elle se charge d'une pêche miraculeuse. Le successeur de Pierre seul a des sujets dans tout l'univers; il peut faire entendre la parole de vie dans les îles les plus éloignées, dans les contrées les plus inhospitalières et jusqu'aux extrémités de la terre. Sa monarchie spirituelle et sa juridiction sont sans bornes, parce que Jésus-Christ n'a pas assigné de limites à Pierre, aux pêcheurs de la mer de Tibériade, dont il leur a abandonné, au contraire, toute la surface, et par là, je le répète, l'univers entier, pour y prendre des poissons de toutes qualités et de toutes grandeurs : « Va en avant, et jetez vos filets pour prendre du poisson : *Duc in altum, et laxate retia in capturam piscium.* »

Quand le Sauveur eut prononcé ces paroles, Pierre reprit aussitôt : « Mais, Seigneur, mes compagnons et moi nous avons pêché toute la nuit dans cette même mer sans rien prendre. » Cette déclaration de Pierre est, selon Bède, la figure de l'inutilité des efforts tentés par les savants et les sages pour attirer les hommes à Dieu durant la nuit séculaire qui précéda la venue de Jésus-Christ (1). De sorte que la pêche abondante qui suivit l'obéissance des disciples au commandement de Jésus, est la figure de l'éclatant miracle opéré par les apôtres, substitués aux anciens docteurs, quand ils prêchèrent et convertirent en

(1) Tempus ante Domini adventum nox erat. Laboraverunt autem doctores, qui ante Christum fuerant, et nihil comprehenderunt (Beda, *Com.*).

peu de temps une si grande multitude de peuples (1), au soleil de la résurrection, au nom du Crucifié du Calvaire.

Déjà Jérémie avait annoncé ce grand prodige en des termes très-clairs, quand il prophétisait : « Voici ce que dit le Seigneur : Un jour viendra où j'enverrai une troupe de pêcheurs, qui pêcheront les hommes ; où j'enverrai une troupe de chasseurs, qui les chasseront sur toutes les montagnes, sur toutes les collines et sur tous les rochers (2). »

Cependant la surprise de Pierre et de ses compagnons fut extrême, à la vue de la fécondité soudaine de cette mer rebelle, toute une nuit, à leurs efforts, à la vue, dis-je, de l'abondance de poissons qu'ils avaient pris (3). Mais combien est plus étonnant le prodige figuré par cette pêche! Quoi! des hommes si pauvres, si ignorants et si grossiers ont pu confondre la sagesse du siècle, triompher de l'orgueilleuse philosophie païenne, convertir un monde si dépourvu de vérités et de vertus, et enfin capturer tant de peuples à l'aide des filets de la vraie foi, pour la barque de la vraie Eglise ! Et tout cela sur la parole et au

(1) Postquam autem venit Christus, et dies factus est, apostoli in locum legis doctorum subrogati, in verbo ejus, hoc est, in præcepto ejus laxant retia, et magnam hominum multitudinem venantur (*Ibid.*).

(2) Ecce ego mittam piscatores multos, dicit Dominus, et piscabuntur eos, et multos venatores, et venabuntur eos de omni monte, de omni colle et de cavernis petrarum (Hier. XVI).

(3) Stupor circumdederat eum, et omnes qui cum illo erant in captura piscium quam ceperant (*Luc.* V, 9).

nom seul de Jésus-Christ ; c'est-à-dire, en prêchant Jésus-Christ et Jésus-Christ *crucifié*, le scandale des Juifs, la folie et l'opprobre des Gentils (1) !

Que l'économie de la Providence est admirable, dit saint Augustin ! Jésus-Christ, afin de briser l'orgueil des sages du siècle, ne se sert point des éloquents pour triompher des *pêcheurs*, mais de ceux-ci pour vaincre ceux-là, et avec eux les rois et les empereurs (2). Cyprien fût certainement un grand philosophe et un grand orateur, et cependant il a, lui aussi, courbé le front devant Pierre le pêcheur (3).

Voyez, continue le même Docteur de la grâce, la sagesse de Dieu dans ce choix des *pêcheurs* pour ac-

(1) Quis non stupescat per tales prædicatores mundum conversum, philosophos superatos, mundi sapientiam destructam, et intra fidei retia tantam piscium multitudinem esse collectam; præsertim cum prædicarint Christum, et hunc crucifixum, Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam (Theoph., *Com.*).

(2) Saint Paul insistait sur ce miracle, quand il disait : «Chose admirable ! Dieu a converti le monde, non point par l'art de la rhétorique, de la sagesse humaine, mais par la simple manifestation de sa doctrine, qui est esprit et vérité. » « Il ne s'est pas prévalu, continue le même apôtre, des savants selon la chair, ni des puissants, ni des nobles pour établir son Évangile sur la terre; mais il a choisi quelques hommes les plus faibles, les plus grossiers, les plus abjects et les plus méprisables aux yeux du monde, pour confondre les forts; il a choisi les plus misérables et ce qui n'était rien pour détruire ce qui est, afin que nul ne se glorifiât d'avoir réussi dans une si grande entreprise, mais que tout fût attribué à la puissance de Dieu pour sa gloire. »

(3) Volens Christus superborum cervicem frangere, non quæsivit per oratorem piscatorem; sed per piscatorem lucratus est imperatorem. Magnus orator Cyprianus, sed prius Petrus piscator (Aug., *Tract. in Joan.*).

complir son œuvre et changer la face du monde! Cet artisan obscur n'emploie pas la violence, dans son labeur; il jette son filet à la mer et il tire à lui les poissons qui s'y prennent volontairement. Or, Dieu l'a choisi pour convertir la terre, afin que, dans cette condition nouvelle, il se comportât de la même manière, et qu'en changeant de profession, il ne changeât pas de conduite. C'est ce qui arriva: les apôtres ne contraignirent personne à embrasser le christianisme; ils ne violentèrent aucun homme. Tant de peuples divers ne se trouvèrent réunis dans la même Eglise que parce qu'ils vinrent librement se précipiter dans les filets de la prédication apostolique. La parole, voilà l'arme des convertisseurs, et non l'épée; il n'y eut point de menaces, mais d'aimables invitations; la ruse n'y eut aucune part, la vérité seule fut montrée aux yeux des peuples (1).

Mais ce miracle (digne de l'étonnement des cieux) de la propagation rapide de l'Eglise, sans l'emploi ni de la séduction, ni de la fraude, ni de la violence, ni d'aucun des moyens qui attirent ou assujettissent le monde; ce miracle, dis-je, est lié, par une merveilleuse dépendance, au caractère de la *catholicité* de l'Eglise. Il faut que *tous* se plient à admettre une religion qui se présente, se déclare et se prouve instituée pour le bien de *tous;* car l'efficacité d'une religion est la

(1) Piscatores erant apostoli; neminem coegerunt, neminem impulerunt; quia piscator mittit in mare, et non cogit, sed trahit quod incurrit. Ita infideles in Ecclesia congregati sunt (Serm. 12 *de Util. jejun.*).

preuve de la *catholicité* de sa nature. Ainsi, parmi toutes les communions chrétiennes, celle-là seule sera vraiment *catholique* et *universelle*, qui, lorsqu'elle est libre dans son action, se propage et s'étend avec facilité, en dépit de toutes les passions. Or, cette merveilleuse efficacité, ce pouvoir surhumain de dominer les esprits et d'attirer les cœurs se trouve dans la seule Eglise romaine.

Les instruments qui servirent dans cette pêche des hommes ne pouvaient, par leur nature, s'user avec l'usage ni vieillir avec le temps. Pourquoi? Parce qu'ils n'ont pas été fabriqués par l'art de l'homme, mais par la grâce de Dieu (1). Les apôtres ont reçu du divin Maître des filets que le temps ne consume point, des cannes que la vermoulure n'attaque jamais, des hameçons que la rouille n'atteint pas. Ils se sont assis sur une pierre inébranlable que les flots heurtent vainement; ils se sont embarqués sur une nacelle qui affronte, sans crainte de se briser, et les vagues et les tempêtes (2). Mais où trouver, depuis les apôtres, ces instruments qui ne s'usent pas, ce roc qui n'est jamais ébranlé, cette barque qui se rit du naufrage? Ah! cette barque c'est l'Eglise, et ce rocher c'est Pierre; car c'est à Pierre qu'il a été dit: « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise; » et ces ins-

(1) Non veterascunt tempore illa piscationis instrumenta, quæ non humana arte, sed divina gratia sunt effecta (Imp., *Com.*).

(2) Non sinum possederunt qui vetustate putrescit; non arundinem quem tempus corrumpit; non hamum quem rubigo consumit; non in petra considerunt, quæ undis quatitur; non in scapha navigarunt, quam tempestas dissolvit (*Id. ibid.*).

truments précieux, c'est la prédication catholique, filet divin dont l'Eglise a hérité des apôtres et qu'elle jette toujours sur cette même mer du monde, et toujours avec le même succès.

C'est pourquoi le miracle annoncé en figure sur la mer de Génésareth, accompli en partie dans les contrées de la Judée, se continue, s'achève à mesure dans l'univers, par l'Eglise. Les pêcheurs, dit Bède, sont encore les docteurs, les prédicateurs de l'Eglise, ceux qui prennent les hommes dans les filets de la foi et les conduisent comme au rivage, à la terre des vivants, dans le ciel (1). Maintenant encore, chaque jour, se jette dans la mer du siècle le divin filet de l'Évangile. Chaque jour Jésus-Christ renouvelle le miracle de la pêche, en remplissant le ret céleste par la conversion, par le salut des âmes gisant au fond de l'océan, c'est-à-dire dans le gouffre du vice et de l'erreur (2).

Or, c'est Pierre qui fait principalement cette pêche dans l'Eglise (3). Du jour où, par sa prédication à

(1) Piscatores sunt Ecclesiæ doctores, qui nos per rete fidei comprehendunt, et quasi littori advehunt terræ viventium (Beda, *Com.*).

(2) Jacitur etiam nunc Evangelii rete, Christo Domino illud implente, eosque ad conversionem vocante, qui in profundo pelago, hoc est, in mundi hujus commotione versantur (Bostr., *Expos.*).

(3) Qu'on fasse attention à la belle expression dont le Sauveur s'est servi en confiant à Pierre et à ses successeurs une semblable pêche, quand, selon le texte grec, il lui dit : « Dès ce moment tu prendras les hommes vivants ; » ou bien, comme traduit saint Ambroise : « Tu vivifieras les hommes : *Vivificans homines.* » Par là, dit le même Père, nous a été montrée la différence

Jérusalem, il convertit huit mille personnes dans deux sermons; du jour où, sur l'ordre du ciel, il attira, par le filet de la foi, dans la barque de l'Eglise, comme prémices des Gentils, le centurion Corneille; de cet instant, dis-je, où commença, par de si heureux auspices, la noble pêche des âmes, Pierre n'a jamais cessé de pêcher dans la personne de ses successeurs. En effet, le Souverain Pontife est encore aujourd'hui celui à qui il a été dit, comme autrefois à Pierre : *Tu es pêcheur d'hommes*. C'est donc au Souverain Pontife qu'il appartient de convertir les âmes ; aussi est-ce lui qui, dans l'Eglise, jusqu'à présent, en personne ou par ses légats, les évêques, les prêtres, les missionnaires qu'il envoie par toute la terre, convertit les infidèles et les hérétiques, tout comme les premiers Pontifes convertirent d'abord Rome, puis envoyèrent convertir les autres peuples(1).

Mais, hors de l'Eglise, qu'est-ce que la prédication? Le schisme, convaincu de son impuissance, y a renoncé. A-t-on jamais entendu parler de missionnaires

entre les filets apostoliques et les filets ordinaires : ceux-ci prennent vivant le poisson, mais pour le faire périr; ceux de l'Eglise prennent des âmes mortes par le péché, mais pour leur redonner et pour leur conserver la vie; ils les retirent de l'abîme des ténèbres, de l'erreur et du vice, et les élèvent à la grâce, à la lumière de la vérité, et des portes de l'enfer, ils les élèvent jusqu'à celles du ciel.

(1) Pontifex est primus piscator cui dicitur : Eris homines capiens. Illi incumbit per se, vel per suos legatos, sacerdotes, religiosos, episcopos, convertere infideles et hæreticos, uti primi pontifices converterunt Romanos, et ad alios populos convertendos miserunt (*In Luc.*).

schismatiques qui aient quitté, par exemple, la Grèce pour s'en aller convertir les contrées idolâtres ? Le schisme ne cherche qu'à faire des prosélytes parmi les catholiques qui l'entourent, sans s'inquiéter des infidèles éloignés. Quant à l'hérésie protestante, elle a entrepris, pour contrefaire Rome, d'envoyer, elle aussi, de prétendus *missionnaires* dans le monde. Mais des missionnaires de comédie ne font que des conversions de théâtre. Quelques idolâtres, séduits de loin en loin par l'appât de l'or, par l'espérance d'une existence moins misérable, ou intimidés par la crainte des mauvais traitements, se laissent baptiser et appeler chrétiens sans contracter l'obligation de pratiquer le christianisme : voilà à quoi se réduisent les succès des missions des *Sociétés bibliques*, des *Anglicans*, des *Évangélistes*, des *Quakers* et des *Méthodistes*. Il y a plus d'un siècle que ces sacriléges profanateurs du plus auguste ministère sont répandus en Asie, en Afrique, dans l'Amérique. Eh bien ! où est, je ne dis pas l'empire, le royaume, la province, mais la ville, la bourgade dont on puisse dire que d'idolâtre elle est devenue vraiment chrétienne ? Et, tandis que la vraie Église, de nos jours même, peut montrer, avec une sainte fierté, et les villes, et les provinces, et les royaumes que ses envoyés attirent encore à l'Évangile, qu'ils transforment en chrétientés qui, par la sainteté de la vie, par la constance et par la générosité de la foi, par la ferveur de la piété, rappellent le premier âge du christianisme ; l'hérésie est forcée de rougir et de gémir en secret sur la stérilité de ses

efforts et sur les misères de ses conquêtes. Et cependant ces missionnaires par le nom seul, se présentent entourés de luxe, de richesses, de force matérielle, sous le patronage puissant d'une grande autorité; tandis que les envoyés de l'Eglise catholique n'ont d'autres richesses que leurs vertus, d'autres subsides que leur zèle, d'autre force que leur confiance en Dieu, d'autres protections que le nom du Seigneur (1).

Ah! c'est qu'il n'est point donné à l'hérésie de persuader le cœur. La divinité de Jésus-Christ, par exemple, est une vérité que beaucoup d'hérétiques paraissent croire encore et qu'ils semblent vouloir prêcher à autrui. Mais cette vérité, comme toutes celles du christianisme, perd, en passant par leur bouche, toute son efficacité, toute sa grâce; semblable au démon, dont elle a l'esprit pervers, l'hérésie ne peut que précipiter d'un mal moindre dans un mal plus grand; elle ne saurait élever ses adhérents d'un état bon à un meilleur, à une condition parfaite. Elle réussit parfaitement à détruire, à pervertir et à corrompre ; elle ne sut jamais ni convertir, ni édifier, ni sanctifier. On l'a vue souvent attirer à elle quelques mauvais catholiques sans foi et sans mœurs et en faire de très-mauvais protestants ; mais on n'a jamais vu qu'elle ait gagné un seul infidèle pour en faire un fervent chrétien.

Pourquoi ne le dirais-je pas? Les missionnaires hérétiques, privés de la lumière de la foi, travaillent

(1) Hi in curribus, et hi in equis; nos autem in nomine Domini (*Ps.* XIX).

dans cette nuit où personne ne peut opérer ni son salut, ni celui d'autrui (1), et où, par conséquent, l'on pêche toujours sans rien prendre (2). Ils se servent d'engins usés, propres plutôt à mettre en fuite le poisson qu'à le prendre. Ils s'appuyent sur l'autorité du *jugement privé,* origine de toutes les erreurs, écueil de toutes les vérités. Ils ne jettent pas leurs filets de la barque de Pierre, mais de la barque de Photius, ou de Luther, ou de Calvin, ou d'Henri VIII, où Jésus-Christ n'est pas ni ne peut être. Et cela au nom des gouvernements temporels, des trafiquants et des spéculateurs qui les envoient ; et cela, plus dans l'intérêt de la politique et de la cupidité, que dans celui de la religion et de la charité. En un mot, ils n'opèrent pas au nom de Jésus-Christ, mais bien au nom de Satan : est-il donc étonnant qu'ils ne pêchent qu'à l'avantage du démon?

Les missionnaires de l'Eglise catholique, les envoyés du Souverain Pontife, travaillent *seuls de jour, et dans la lumière,* à la splendeur d'une foi perpétuelle, constante, unanime, universelle. Ils jettent leurs filets de la barque de Pierre ; dans les régions les plus reculées, ils sont toujours de l'Eglise et dans l'Eglise où se trouve Jésus-Christ, le soutien de leur courage, le compagnon de leurs travaux. Ils pêchent en son nom, par ses ordres : *In verbo tuo;* Rome n'expédie, n'envoie pas des missionnaires pour agrandir sa domination terrestre, mais pour ouvrir

(1) Veniet nox quando nemo potest operari (*Joan.* XIX).
(2) Per totam noctem laborantes nihil cepimus (Loco cit.).

aux hommes le chemin du ciel, pour propager la connaissance de Jésus-Christ, pour étendre son empire et pour augmenter la gloire de son nom ; c'est lui-même qui, par la bouche de son Vicaire sur terre, envoie ces autres pêcheurs et leur répète comme aux apôtres la grande parole, mère du prodige : « Jetez les filets. » Cette parole, qui retentit toujours, pleine de force et d'efficacité, dans la barque de Pierre, est celle qui seule a la merveilleuse vertu d'attirer les poissons, de gagner les esprits, de conquérir les cœurs, de dissiper les erreurs, de calmer les passions, de réjouir le ciel et de faire trembler l'enfer. Aussi, est-ce par ceux seulement qui, en vertu de cette parole et de ce commandement céleste, jettent les filets de la prédication évangélique, que s'opère, dans l'ordre spirituel, l'expérience de chaque jour le démontre, le même prodige que les apôtres opérèrent sur la mer de Tibériade : ils recueillent avec la même facilité une immense quantité d'âmes, et ils en remplissent la barque de la vraie Eglise (1).

En deux mots, cette parole n'obtient des effets si *universels*, que parce qu'elle est prononcée dans l'Eglise et par l'Eglise *universelle*. Cela prouve que le filet seul de l'Eglise prend toutes sortes de poissons, que sa prédication est la seule qui soit partout efficace, que son action est la seule féconde dans les lieux les plus divers, parce qu'elle seule appartient à tout, et que tout lui appartient. C'est que Jésus-Christ,

(1) Et cum hoc fecissent, concluserunt piscium multitudinem copiosam, et impleverunt naviculas (Loco cit.).

l'héritier, par son Père, de l'universalité des peuples(1), en retournant au ciel, a légué son patrimoine à son Eglise, par cet ordre suprême : « Allez et enseignez TOUTES les nations. » Celle-ci, tenant de Dieu même la mission de convertir tous les hommes, est donc aussi, dans l'ordre du salut éternel, l'arbitre et la maîtresse des hommes. Ainsi convertir les âmes n'est pas tant pour elle conquérir ce qui est à autrui, que revendiquer ce qui lui appartient. De là vient que partout où elle peut se présenter librement, à peine a-t-elle prononcé son nom, formulé ses droits et ses priviléges, qu'elle est reconnue, accueillie, vénérée comme une légitime souveraine dans son propre empire. Je veux donc dire que l'Eglise est féconde, précisément parce que, de sa nature, elle est *catholique* ou *universelle*.

Oh ! quelle gloire ! quel honneur pour elle ! A défaut de toute autre preuve, la facilité avec laquelle, à l'exclusion de toutes ses rivales, elle s'introduit, se dilate et se rend maîtresse dans le monde, suffirait du reste à montrer qu'elle est catholique, qu'elle est l'Eglise de tout le monde par droit de naissance.

Avançons. Dilatés outre mesure par l'abondance des poissons, les filets allaient se briser et la barque submerger (2). Ces nouvelles circonstances sont encore mystérieuses et prophétiques : elles figurent un des traits caractéristiques de la catholicité de l'Eglise.

(1) Dabo tibi gentes hæreditatem tuam (*Ps.* XI).

(2) Rumpebatur autem rete, ita ut naviculæ pene mergerentur (Loco cit.).

En effet, les filets prennent pêle-mêle le bon et le mauvais poisson : ainsi, dit saint Augustin, la prédication évangélique s'empare-t-elle indistinctement des hommes charnels et des spirituels, des réprouvés et des élus. Le filet qui se rompt et la barque qui submerge signifient que les schismes et les erreurs des hérétiques, les scandales des mauvais chrétiens, menaceraient de compromettre l'*unité* de l'Eglise (1). Mais, en se remettant à flot, en résistant à son poids immense, la barque de Pierre et son filet prédisent aussi que ce serait en vain : *Et cum tanti essent, non est scissum rete.* Quel beau privilége dans l'Eglise ! son filet mystérieux, sa barque de construction divine, tout en embrassant l'universalité des hommes, ne doit souffrir aucun dommage ni dans son intégrité, ni dans son *unité!* Quel prodige ! Nonobstant la multitude d'hommes qu'elle accueille dans son sein, tous si différents par l'éducation et par le génie, par le caractère et par les mœurs, par les habitudes et par le langage, par la foi et par la vertu ; quoiqu'elle embrasse et qu'elle renferme des citoyens de tous les pays du monde, de tous les climats, de toutes les races et de toutes les conditions ; malgré le poids énorme, discordant, turbulent, qui menace toujours de rompre ses filets, l'Eglise reste intacte ; et plus elle pêche, plus elle se remplit, et plus aussi elle est entière ! *Et cum tanti essent, non est scissum rete.*

(1) Quod rete rumpebatur, et naviculæ pene mergerentur, significat hominum carnalium multitudinem tantam in Ecclesia futuram, ut per hæreses et schismata pene scinderetur (Aug., *De Verb. Dom. in Luc.*).

Semblables aux métaux qui perdent d'autant plus en profondeur qu'ils gagnent en superficie, les institutions humaines s'affaiblissent en se dilatant, et leur grandeur est le signe certain d'une caducité prochaine. Aussi les grands empires, comme l'histoire le démontre, sont de courte durée. Cette condition d'être des institutions politiques est commune aux institutions religieuses purement humaines : les unes et les autres sont sujettes aux mêmes infirmités de nature. Voilà pourquoi les sectes nées du christianisme, en s'étendant, s'affaiblissent et se détruisent. Pour elles, progresser c'est reculer ; croître, c'est mourir. Ces filets de fabrication humaine ne peuvent contenir que pour quelques jours seulement une petite quantité de poissons. Le temps les use, une pêche abondante les brise ; si bien que, sur leurs inutiles débris dispersés de toutes parts, on peut placer cette inscription : « Comme il y en avait tant, le filet s'est brisé : *Cum tanti essent, scissum est rete.* »

Il n'y a que la religion catholique qui soit, comme l'œuvre de Dieu, supérieure à tout ce qui détruit les ouvrages des hommes. Elle seule a une constitution divine et embellie par le célibat ecclésiastique, qu'elle a mis seule en honneur. Les constitutions humaines peuvent l'imiter, mais jamais l'égaler ; en vertu de sa propre nature, les évêques reçoivent du Chef souverain leur juridiction, et cependant ils ont un ministère divin qui leur est propre ; ils sont vraiment pasteurs de leurs Eglises, tout en étant vraiment soumis au Pasteur universel. Ils sont libres et en

même temps dépendants ; mais leur dépendance ne nuit point à la liberté de leur action, et leur liberté ne détruit pas leur dépendance : dans l'Eglise, la sujétion est libre, et la liberté est soumise. Ils résolvent ainsi le grand problème de *la sujétion unie à la liberté*. Dans notre Eglise seule, par le moyen de son admirable hiérarchie, tout se lie, s'enchaîne, monte harmoniquement, par un sujétion graduée, à un centre commun, et se termine à un chef unique, indépendant, *universel*. Comme les siècles passent au-dessus d'elle sans altérer sa durée, les nations entrent dans son sein sans ébranler sa solidité. C'est un arbre aux racines fortes et fécondes, qui, loin de se dessécher, croît, se développe et se fortifie sur son tronc, à mesure que ses branches s'étendent de plus en plus dans le lointain. L'*universalité* est sa condition, sa loi, sa nature ; tout ce qui est naturel à un être, le développant, le perfectionnant, il s'ensuit que plus l'Eglise s'étend, plus elle se fortifie ; que plus elle se propage, plus elle acquiert. Et quand un jour le genre humain tout entier sera dans son sein, alors elle sera au comble de sa force ; un si grand nombre de nations diverses ne briseront pas un seul fil de son divin filet : *Et cum tanti essent, non est scissum rete.*

Si donc il est certain, comme le reconnaissent les hérétiques eux-mêmes, que la *catholicité* est un des caractères essentiels de la vraie Église ; s'il est constant, d'après l'histoire des siècles passés et par l'expérience des faits présents, que la seule Église romaine est vraiment *catholique* ou *universelle*, en tant

qu'elle seule embrasse tous les temps, tous les lieux et tous les peuples, il est aussi certain, il est évident que l'Eglise romaine est la seule légitime, la seule vraie Église de Jésus-Christ.

Mais la vérité qui ressort plus manifestement de l'histoire de la pêche miraculeuse, c'est la primauté de saint Pierre et l'apostolicité de l'Eglise. D'abord, le divin Maître dit à Pierre, au singulier : « Conduis ta barque en avant ; » puis il continua, sous la forme du pluriel : « Jetez vos filets pour prendre le poisson. » Ainsi Pierre, comme premier pilote, reçoit l'ordre de gouverner, de conduire la barque et d'indiquer le chemin à parcourir ; ainsi la pêche, que doivent accomplir ensemble ses autres compagnons, est placée d'une manière toute particulière sous sa vigilance et sous sa direction. C'est, en effet, ce qui a lieu ; car Pierre répond au nombre singulier : « Seigneur, en votre nom *je jetterai* le filet ; » puis l'Evangile dit au pluriel : « Et ils firent cela. » Or, on voit clairement par là que la pêche des associés de Pierre se fait sous sa présidence et par son ordre à lui, qui ordonne et préside à son tour sous l'autorité de Jésus-Christ. De même l'autre barque, en accourant au signal donné par celle de l'illustre apôtre, pour l'aider à tirer le filet et partager la même pêche ; en n'agissant, en un mot, et en ne prenant part au travail que sous les auspices et d'après les ordres de Pierre, prouve aussi qu'après Jésus-Christ, ce dernier est l'auteur du prodige, qu'il est l'interprète suprême, l'organe immédiat des ordres de son maître,

et qu'il préside tout en son nom comme le chef de tous.

D'un autre côté, il est certain, puisque saint Matthieu nous l'apprend, que Jésus-Christ dit à tous les apôtres, témoins de cette pêche miraculeuse : « Venez à ma suite, de pêcheurs de poissons je vous rendrai pêcheurs d'hommes. » Mais saint Luc, sans faire mention des autres compagnons de Pierre, raconte que le Sauveur dit à lui seul : « Dès ce jour, tu seras pêcheur d'hommes. » Cet évangéliste nous montre par là que si la grande mission de convertir les âmes a été donnée à tous les apôtres, cependant le Sauveur l'a confiée d'une manière particulière à Pierre, comme au chef de tous : *dixit Petro;* qu'elle n'a été accordée aux évêques que dans la personne de Pierre (1), et qu'enfin ceux-là ne l'ont reçue que de celui-ci.

Pierre est donc celui qui dispose et pourvoit, non-seulement dans cette pêche, mais encore dans celle qui arriva après la résurrection du Sauveur. En effet, il dit alors aux autres apôtres : « Je vais pêcher : *Vado piscari;* » aussitôt tous répondent d'une seule voix : « Nous irons avec toi : *Venimus et nos.* » Ils voulaient dire : Nous voulons faire aussi ce que tu es le premier à faire; nous voulons pêcher en ta compagnie et sous ta direction. Mais, quoiqu'ils aient travaillé avec lui à cette nouvelle pêche, saint Jean dit du premier qu'il monta sur la barque et qu'il tira

(1) Voyez, dans Bellarmin, l'argument solide de Turrecremata, par lequel le très-docte auteur prouve que saint Pierre fut seul ordonné évêque par Jésus-Christ, et que les autres apôtres reçurent des mains de Pierre leur ordination épiscopale.

le filet à terre (1). Oh! remarquable prérogative de Pierre, s'écrie à ce sujet un savant interprète! oh! insigne privilége! Dans ces deux barques et dans ces deux pêches, qui furent si visiblement la figure des deux états de l'Eglise, il se trouve toujours le prince et le chef (2). C'est de lui seulement qu'il est dit qu'il monta sur la barque, qu'il prit le poisson et le tira à terre (3). Or, est-il rien de plus expressif, continue le même interprète, de plus propre à faire comprendre que c'est principalement à saint Pierre qu'a été confié le haut ministère d'attirer les hommes dans le filet de la foi, c'est-à-dire à l'Eglise militante, par la prédication, pour les diriger au port, pour les introduire, en un mot, dans l'Eglise triomphante (4)!

Par ces prodiges, par ces figures et par ces mystères, le divin Pasteur a donc établi, par les faits, la primauté de Rome, avant de nous le révéler par sa parole. En ordonnant à Pierre de diriger sa barque

(1) Ascendit Petrus, et traxit rete in terram.

(2) Insignis prærogativa, quod in utraque navi et piscatione, quæ apertissime totius Ecclesiæ statum significant, semper Petrus princeps invenitur (Bellar., loco cit.).

(3) Puisque nous parlons de la mer, nous ne devons pas omettre que Jésus-Christ fit le prodige de calmer la mer sous ses pieds, en vue seule de Pierre, en sorte que cet apôtre pût marcher sur les eaux à pied sec et en sûreté. Or, la plénitude des eaux signifie l'universalité des peuples : *Aquæ multæ, populi multi.* Saint Bernard affirme que le Sauveur, par ce miracle, a voulu montrer qu'il soumettait tous les peuples à cet apôtre et qu'il lui donnait l'empire souverain sur les âmes.

(4) Ergo Petrus est qui homines de mundo ad fidem, id est ad Ecclesiam militantem, et regens eos atque gubernans, ad Ecclesiam triomphantem perducit (*Id. ibid.*).

mystérieuse vers la haute mer, il semble dès-lors lui dire : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, c'est-à-dire les clefs de l'Eglise, ou bien le royaume, l'empire, la régence de l'Eglise. En effet, dans le langage usuel de tous les peuples, *donner à un homme les clefs d'une ville* est la même chose que lui en conférer le gouvernement ou la principauté. Ainsi Jésus-Christ, en ordonnant à Pierre de diriger sa barque où il lui semblerait bon, de déployer les filets et de les retirer, de commencer la pêche et de la finir, disait dès-lors à cet apôtre : « Tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel, et tout ce que tu lieras sur la terre sera aussi lié dans le ciel ; » lui-même lui confère donc le souverain pouvoir d'absoudre et de punir, de pardonner et de châtier, de faire des lois et d'en dispenser, de recevoir dans sa communion et d'excommunier ; il le constitue législateur, juge, recteur et gouverneur suprême de l'Eglise. En le chargeant de réunir ses compagnons autour de lui, d'appeler au travail l'autre barque, de régler le prix et la récompense ; en lui disant spécialement : Tu deviendras l'homme qui prendra les hommes pour les vivifier, c'est déjà lui dire : « Pais mes brebis ; » puis deux fois : « Pais mes agneaux ; » c'est-à-dire, en confiant à son zèle et à sa charité les agneaux, ou les chrétiens des *deux* peuples, et les brebis, ou les apôtres et les évêques qui engendrent les fidèles à la foi en Jésus-Christ (1),

(1) Agnos fideles utriusque populi, oves qui agnos ipsos in Christo pepererant, id est apostolos et episcopos (Bell., loco cit.).

il charge par cela même Pierre de les guider, les commander, les nourrir et les défendre comme un vrai pasteur; il le constitue enfin suprême et souverain pontife de l'Eglise universelle. C'est, en un mot, Jésus-Christ qui déclare que cette dernière est celle qui a été fondée par les apôtres sous les auspices de Pierre, qui est gouvernée par leurs successeurs sous la présidence de Pierre, qui dépend entièrement de Pierre, avec les évêques qui la gouvernent; qui, par l'intermédiaire de Pierre, reçoit de Jésus-Christ toute lumière, toute grâce, toute autorité; qui professe la doctrine que Pierre et les apôtres ont reçue et ont enseignée : c'est enfin Jésus-Christ qui assigne, pour quatrième caractère de l'Eglise, l'*apostolicité*, c'est-à-dire la profession de la foi primitive des apôtres et de Pierre leur chef.

Mais pourquoi Jésus-Christ a-t-il voulu que la vraie Eglise soit celle qui *professe la doctrine de ses disciples* et qu'elle *descende* d'eux par une série non interrompue de pontifes? C'est parce que les apôtres ont été instruits, *envoyés* et établis tels par lui-même. L'Eglise qui professe leur doctrine, qui descend légitimement d'eux, est donc celle qui professe la vraie doctrine de Jésus-Christ et qui descend de Jésus-Christ; qui est sa fille légitime et sa fidèle épouse.

N'oubliez pas, mes frères, qu'il est dit dans saint Luc que Jésus-Christ était regardé comme le fils de Joseph, et que Joseph était fils d'Héli, Héli fils de Mathat, Mathat fils de Lévi, Lévi fils de Melchi (1).

(1) Ut putabatur filius Joseph, qui fuit Heli, qui fuit Mathat, qui fuit Levi, qui fuit Melchi (*Luc.* III).

Puis, contraint ainsi de remonter jusqu'aux premiers patriarches, jusqu'à David, jusqu'à Jacob, jusqu'à Abraham, jusqu'à Noé, l'évangéliste finit par dire : « Noé fut fils de Lamech, Lamech de Mathusalem, Mathusalem d'Hénoch, Hénoch de Jared, Jared de Malaleel, Malaleel de Caïnan, Caïnan d'Hénos, Hénos de Seth, Seth d'Adam, et *Adam de Dieu* (1). » Combien cette pensée est profonde, sublime dans sa simplicité! Par cette généalogie de Jésus-Christ, l'Esprit-Saint a voulu symboliser celle de la religion chrétienne; il a eu en vue de nous révéler cette vérité importante : la vraie religion est une, elle est toujours la même ; c'est celle qui, par Jésus-Christ, remonte jusqu'à Adam, jusqu'à Dieu. En effet elle, la pensée de Dieu, éclose dans les abîmes de sa sagesse et de son amour, cette religion en un mot, apparue dans le temps, a son origine dans l'éternité. Le premier homme, en recevant l'intelligence, reçut en même temps un symbole à croire, une loi à observer. Il ne se forma pas une religion de lui-même, mais il la reçut toute faite du Créateur (2) ; il ne dut pas raisonner sur cette religion, mais s'y soumettre. La religion, dit saint Epiphane, a donc précédé la création de l'homme. Elle a fleuri avant les siècles, avec le Verbe en Dieu, par le concours libre des trois personnes (3). Elle serait

(1) Noe, qui fuit Lamech, qui fuit Mathusale, qui fuit Henoch, qui fuit Jared, qui fuit Malaleel, qui fuit Cainan, qui fuit Henos, qui fuit Seth, qui fuit Adam, qui fuit Dei (*Ibid.*).

(2) *Eccli.* XVIII.

(3) Cum Adamo, imo ante Adamum ipsum, ideoque ante omnia

humaine, en effet, si elle était née après l'homme, si elle n'avait une origine antérieure à lui. Saint Paul enseigne qu'elle est un édifice fondé sur Jésus-Christ, sa pierre angulaire, et que les patriarches, les apôtres, les prophètes, comme les évangélistes, en sont les fondements (1). Donc son origine se confond avec celle du monde (Rohrbacher dit de même). Jésus-Christ, en donnant à l'Eglise l'*apostolicité* pour caractère, la faisait descendre de lui-même, des patriarches, d'Adam, de Dieu ; il lui a donc donné pour caractères distinctifs la *perpétuité* ou *l'unité* et *l'universalité des temps*, comme il lui avait donné la *catholicité* ou *l'unité et l'universalité des lieux*.

Or où se trouve, en dehors de l'Eglise, ce caractère si évidemment divin? Quelle secte se présente marquée de ce cachet céleste? Non, ce n'est pas s'exprimer exactement de dire que la doctrine catholique a dix-huit siècles d'existence. Les dogmes que l'Eglise catholique professe, les vérités qu'elle enseigne, se retrouvent, par leurs figures, dans la révélation patriarcale et prophétique. L'Eglise, dit saint Thomas, est de la sorte contenue dans la Synagogue, la loi nouvelle dans la loi ancienne, comme l'arbre dans la semence, comme une chose plus parfaite dans celle qui l'est moins. Le premier catholique fut Adam, qui, continue l'Ange de l'École, par sa foi explicite au Christ, crut

sæcula cum Christo floruit de Patris ac Filii, ac Spiritus Sancti voluntate (*Expos. Fid. cath.*).

(1) Superædificati super fundamentum apostolorum et prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu (*Ephes.* II, 20).

à tous les mystères futurs, fut sauvé par le Rédempteur, comme nous croyons aux mêmes mystères réalisés maintenant, et comme nous sommes sauvés par le fait accompli du Calvaire. C'est le propre d'une religion divine d'opérer efficacement avant son entier développement, avant d'apparaître dans toute sa perfection et dans toute sa beauté. Ainsi pensent les Pères et particulièrement le grand évêque d'Hippone.

L'histoire ecclésiastique indique le temps où et les personnes par qui les dogmes de l'Eglise catholique ont été successivement combattus et niés, vengés et défendus. Mais aucun monument ne nous dit quand et par qui ils commencèrent d'exister et d'être crus. C'est donc une preuve certaine, évidente qu'ils ont toujours été crus; que la foi, dans l'histoire du christianisme, a précédé l'hérésie : ainsi l'innocence précède le délit dans l'histoire de l'humanité. L'Église catholique croit et admet, en effet, ce qu'on a toujours cru et admis : *quod semper;* sa foi remonte jusqu'aux apôtres, jusqu'à Jésus-Christ, et par eux jusqu'à Adam, jusqu'à Dieu. Elle seule a des idées saines sur le Créateur de sa nature, ses attributs et ses œuvres. Elle seule a des idées saines sur le Médiateur, sa mission, ses mystères, sa doctrine, ses grâces, sur la rédemption. Elle seule a des idées saines sur l'homme, son origine, sa fin, sa décadence et sa régénération : on dirait les archives éternelles où se conservent inaltérables les traditions du monde, les notions sur Dieu, les titres authentiques de la divinité de Jésus-Christ, de l'antiquité, de la noblesse

et de la dignité de l'homme, de ses droits, de ses priviléges et de ses espérances. Elle est comme la Bulle d'or, la constitution primitive, la grande charte de l'humanité. Quiconque est désireux de savoir quelque chose de précis et de certain sur les questions les plus épineuses, sur le Créateur, sur son Christ, sur l'homme, doit interroger forcément l'Eglise catholique ; l'infidèle, en effet, ignore Jésus, le juif le renie, l'hérétique a altéré sa nature, ses mystères, ses doctrines et ses œuvres. Or, Jésus-Christ est l'*Homme-Dieu* par lequel *Dieu et l'homme* peuvent seulement être connus. Donc l'ignorance, la négation ou l'altération des idées sur Jésus-Christ produit et enfante nécessairement parmi les peuples séparés de l'unité catholique des notions grossières et absurdes sur Dieu et sur l'homme.

Examinez, mes frères, les innombrables sectes nées, comme naissent les vers, de notre boue humaine, de la corruption des mauvais chrétiens. Interrogez-les ; demandez-leur ce qu'elles croient de Dieu, de l'homme et de Jésus-Christ. Elles vous diront plus facilement ce qu'elles n'admettent pas que ce qu'elles admettent. J'affirme que vous ne trouverez pas, dans leur sein, deux individus qui, à une même question, fassent la même réponse. Jamais vous n'en apprendrez d'une manière précise ce qu'il faut croire et pratiquer. Dans le principe, chaque secte sembla avoir un symbole commun à tous les individus qui la composèrent ; mais à peine ce symbole fut-il formulé, qu'il commença à être altéré. N'est-il pas permis, en effet, de

changer, d'ajouter et de retrancher quand il s'agit des inventions et des œuvres de l'homme! De là l'inconstance de toutes ses législations; de là les *variations perpétuelles* des sectes hérétiques. Nulle d'entre elles ne peut se vanter d'avoir conservé deux jours *d'unité* avec elle-même, ni d'être restée deux jours dans la *Confession* inventée par son fondateur, sans qu'elle ne l'ait amplifiée ou restreinte, renouvelée ou abandonnée.

Y a-t-il un protestant en Allemagne ou en Angleterre qui admette, comme ses pères, la Confession d'Augsbourg, ou les XXXIX articles? L'édifice de l'hérésie se démolit par les mains mêmes de ceux qui se vantent de l'habiter. Chacun en enlève une pierre, et ce droit funeste de démolition n'est et ne peut être contesté de personne, puisque tous tiennent ce droit de leur fondateur même. Vainement donc on chercherait chez les hérétiques la vraie doctrine que Jésus-Christ a révélée aux apôtres : on n'y conserve pas même celle que l'hérésiarque a imposée, dans le principe, à leurs pères. Pauvres enfants prodigues! sans raisonnement mais riches d'orgueil, cette vraie luxure de l'esprit, comme la volupté est l'orgueil des sens, les hérétiques s'en vont ainsi dissipant la *substance* des dogmes et des traditions catholiques dérobées à la maison paternelle, à l'Eglise ; et ils retiennent à peine des notions vagues et incohérentes sur les points les plus essentiels. Les vrais protestants de la Germanie et de l'Angleterre ne croient plus *divinement* au christianisme, et ne sont, par conséquent,

plus chrétiens : *Dissipavit substantiam suam, vivendo luxuriose.* En proie à la pénurie spirituelle de vérités qui les ravage : *Facta est fames valida in regione illa*, c'est en vain qu'à défaut du *pain de la vie et de l'entendement*, ils cherchent un aliment à leur faim dans la philosophie (1). Mais la philosophie est déchue, tombée elle-même, parmi eux, avec la religion qui en est la base légitime, et ne professe que le doute sur les plus grandes thèses de l'humanité (2). Donc, les communions séparées de l'Eglise, privées de la foi primitive, qu'ils ont échangée contre celle de quelque hérésiarque impudent, ne peuvent se vanter du beau titre *d'apostolique.*

(1) Cette profonde indigence dans laquelle sont tombés les hérétiques, cette faim de la vérité, qui les a conduits au bord du sépulcre : *fame pereo,* est ce qui nous peut faire espérer leur conversion prochaine. Réduit à cette extrémité, l'enfant prodigue prendra la belle résolution de retourner à la maison paternelle : *Surgam, et ibo ad patrem meum*, où se trouve le premier-né, le peuple catholique, toujours en compagnie de son père, et, partant, maître de son héritage et en possession de son amour. Par une raison inverse, les schismatiques, qui semblent, plus que les hérétiques, rapprochés de la vraie Eglise, parce que leur symbole diffère peu du nôtre, en sont, au contraire, plus éloignés. Ils n'ont pas encore dissipé l'héritage paternel de la vraie foi, quoiqu'ils en aient déjà dissipé une grande portion; ils sont toujours en progrès de dissipation : mais, comme ils ont encore des vérités chrétiennes auxquelles ils croient, ils ont un aliment pour se nourrir. Ils oublient la maison paternelle; ils ne s'en souviendront que lorsque la faim les forcera à y penser, quand ils auront parcouru toute la carrière de l'erreur et qu'ils seront, eux aussi, tombés dans la misère d'un funeste déisme.

(2) Et cupiebat implere ventrem suum de siliquiis, et nemo illi dabat (*Luc.* xv).

Et qui ne connaît les variations perpétuelles des sectes protestantes? Que dis-je, des sectes? Les variations *des individus* ne sont pas moins fréquentes que celles des Eglises auxquelles ils appartiennent. Tout protestant *vraiment tel*, interrogé sur sa religion, ne pourra affirmer, sans mentir, qu'il a passé toute sa vie dans la même croyance : ceux-là seuls, qui croient à l'erreur, comme les catholiques croient à la vérité, c'est-à-dire sur l'autorité de leur Eglise enseignante, peuvent se permettre cette affirmation de bonne foi. Le vrai protestant, celui qui croit seulement ce qui lui *semble clair dans la lecture de la Bible*, change de croyance en changeant de manière de voir. A chaque nouveau pays qu'il visite, à chaque voyage qu'il accomplit, à chaque livre qu'il lit, à chaque prédication qu'il entend, à chaque nouvelle observation qu'il fait en matière de religion, il sent sa croyance, fondée sur le sable mouvant de son sens privé, s'altérer, se transformer; et, ce qui lui paraissait plausible hier, lui semble absurde aujourd'hui; ce qui lui semblait naguère une erreur, lui paraît bientôt une vérité divine. Le catholique *vraiment tel* seul croit toujours ce qu'il a cru. Sa foi est toujours la même, parce qu'il ne s'est pas formé son symbole, mais qu'il l'a reçu de l'Eglise, comme celle-ci l'a reçu des apôtres, de Jésus-Christ, de Dieu ; c'est pourquoi il n'y ajoute, n'y retranche rien, la révélation étant au-dessus de l'arbitre humain. Ainsi la foi de l'Église est celle des apôtres et des patriarches; c'est-à-dire, la foi que Dieu a révélée aux patriarches et à Adam,

qu'il a expliquée aux apôtres et à Pierre, et perfectionnée par Jésus-Christ. Pour cela, notre Église a vraiment vécu déja dix-huit siècles, parce qu'ayant toujours cru la même chose, elle est toujours la même. Le protestantisme, au contraire, ne compte pas même trois jours d'existence, quoique Luther date de trois siècles, parce que, n'ayant jamais conservé les mêmes croyances, il ne ressemble jamais à lui-même : c'est un Protée aux mille formes, un système éphémère, fugitif, sans durée; ce qu'il admet varie de jour en jour, son nom seul demeure. Où est donc, parmi les sectes séparées, la foi pure des apôtres? Et quelle est celle d'entre elles qui oserait se dire *apostolique?*

La vraie Eglise est appelée dans l'Evangile la *maison de Jacob,* dans laquelle le Verbe de Dieu fait homme doit habiter éternellement (1). Pourquoi? Parce qu'elle a été fondée par Jésus-Christ et par les apôtres, descendants de ce patriarche selon la chair. Quelle sera donc, parmi les communions chrétiennes, la *vraie maison de Jacob*, ou la vraie Eglise? Sera-ce la chrétienté entière avec toutes ses sectes si diverses et si hostiles les unes envers les autres? Mais ces sectes reconnaissent des chefs indépendants, et forment ainsi des *maisons* ou des familles séparées; or, l'Evangile ne parle que d'une *seule maison*. Ah! le fier et orgueilleux Esaü ne peut habiter avec l'humble et paisible Jacob! Que si l'on veut donner le nom de famille ou de *maison* à ce monstrueux mélange de croyances, de lois et de cultes divers, qu'on l'ap-

(1) Regnabit in domo Jacob in æternum (*Luc.* I).

pelle la *maison de Babel*, mais non la *maison de Jacob;* le repaire de la confusion, du désordre, de l'anarchie, et non la maison de l'ordre, de l'harmonie et de la paix par excellence ; le royaume de Lucifer, et non celui de Dieu; enfin, l'image de l'enfer, et non point la figure du ciel sur la terre. Puis donc que, de toutes les communions chrétiennes, *une seule* doit être la *maison de Jacob*, quelle est cette heureuse demeure, sinon celle qui remonte jusqu'aux fils de Jacob, qui est *apostolique* non-seulement par la doctrine, mais encore par les aïeux? Or, les Eglises séparées peuvent-elles prétendre à ce titre glorieux? Si elles remontent à leur origine, que trouveront-elles? Un patriarche ambitieux, ou un moine apostat, ou un roi dissolu, ou un tyran cruel, qui, par la violence et la ruse, les ont retranchées de l'arbre *apostolique* auquel elles étaient unies. Devenues, par le fait, d'inutiles rameaux, abandonnées à la fureur des vents, elles n'ont plus rien de commun avec le tronc *apostolique*, lequel, au moyen de Pierre, communique à la divine racine, à Jésus-Christ. Leurs évêques (quant à celles qui ont encore des évêques) reçoivent leur juridiction de l'autorité séculière, au lieu de la recevoir du siége romain ; conséquemment, ces sectes sont régies par un sceptre profane et ne sont plus placées sous la houlette du pasteur *apostolique*.

Il y a plus : nulle secte protestante n'a foi dans l'apostolicité de son origine. Reconnaissant leur impuissance à renouer, sans Pierre, la chaîne qui les rattachait aux apôtres et qu'elles ont brisée, elles

osent dire qu'il y a eu, dans la durée de la vraie Eglise, comme une éclipse, une interruption, c'est-à-dire un état mort ; que, durant douze siècles, cette Eglise a été cachée, ou qu'elle a défailli, et que, grâce à la main pure de Luther et au sceptre philanthropique d'Henri VIII, elle est ressuscitée, elle est sortie de sa tombe pour briller du plus bel éclat. Cela signifie tout simplement que les hérétiques, désespérant de pouvoir faire remonter leurs Eglises jusqu'aux premiers siècles, n'ont pas craint de nier que la foi toujours intacte et que la succession continuelle des évêques depuis Pierre jusqu'à nous, ou l'*apostolicité*, soient un des caractères *essentiels* de la vraie Eglise. Voilà tout ce qu'ils ont à dire.

Or ici, le ridicule le dispute au mensonge. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces Eglises dégradées ne descendent ni des apôtres, ni de leur doctrine ; elles ne descendent que des hérésiarques et de leurs blasphèmes. Elles ne communiquent plus avec le ciel, mais avec l'enfer ; elles n'ont plus l'esprit de Jésus-Christ, mais celui de Lucifer ; loin d'être *apostoliques*, elles sont *diaboliques*. O sainte Église catholique ! oh ! comme, à ce caractère, je sens le bonheur et la gloire de t'appartenir ! Comme Innocent Ier l'a déclaré dans le concile de Carthage, l'épiscopat et l'autorité que ce mot indique nous sont venus de Pierre (1) ; l'ordre sacerdotal, selon la pensée de saint Anaclet, a précisément commencé dans Pierre après Jésus-

(1) A Petro ipso episcopatus et tota auctoritas hujus nominis emersit (Apud Bellar.).

Christ (8) : ainsi l'épiscopat, le sacerdoce apostolique se maintient et se conserve seulement parmi nous, parce que, parmi nous seulement, les évêques sont institués par les successeurs du premier vicaire du Christ, et par conséquent notre hiérarchie ecclésiastique remonte à l'apôtre saint Pierre, à Jésus-Christ. Rome est donc la seule qui retient l'enseignement, reconnaît et révère l'autorité apostolique ; c'est la seule qui, par Pierre, a la doctrine, l'esprit, la grâce, l'efficacité et la fécondité des apôtres ; enfin c'est la seule *apostolique;* je dirai mieux, la seule *divine*, parce que, unissant *l'unité*, *la sainteté*, *l'universalité* à *l'apostolicité*, elle est l'expression sincère, le reflet admirable des attributs de Dieu, son image fidèle, sa fille, son œuvre, la vraie *barque de Pierre*, dans laquelle Jésus-Christ est présent ; la vraie *maison de Jacob*, où Jésus-Christ régnera éternellement ; car, après avoir régné sur la terre dans les âmes vraiment pieuses et fidèles par le moyen de la grâce, il régnera en elles par sa gloire dans le ciel.

SECONDE PARTIE.

C'est l'opinion unanime des Pères et des interprètes, que les deux pêches miraculeuses dont il est parlé dans l'Evangile, signifient les deux Eglises, ou plutôt le double état de la même Eglise : celui de l'Eglise militante sur la terre, et celui de l'Eglise triomphante avec Jésus-Christ dans le ciel ; ainsi s'exprime, entre

(1) Post Christum a Petro cœpit sacerdotalis ordo (*Ibid.*).

autres, Haymon, analysant la doctrine de saint Augustin (1). En effet, la première pêche arriva durant la vie mortelle du Sauveur, qui signifie l'état de l'Eglise : état d'épreuve, d'humiliation et de souffrances; la seconde eut lieu après la résurrection glorieuse de Jésus-Christ, figure de l'état de gloire et de félicité au ciel. Dans la première pêche le filet menaçait de se briser : *rumpebatur rete*, parce qu'il peut y avoir des schismes et des hérésies dans l'Eglise militante; dans la seconde le filet n'encourait pas le moindre danger de se rompre : *non est scisum rete*, parce qu'il n'y a à craindre ni schisme, ni hérésie dans l'Eglise triomphante. Dans la première, les poissons furent placés dans la barque de Pierre, qui se balançait sur les ondes; c'est-à-dire que, dans le temps, les convertis à la prédication évangélique sont réunis dans l'Eglise toujours flottante entre les doctrines diverses, les tempêtes excitées par les persécutions ; dans la seconde, les poissons furent tirés et déposés sur le rivage : ce rivage, par sa stabilité et sa fermeté, signifie clairement l'immobilité et la sécurité de la vie éternelle. Il est dit de la première pêche qu'il y eut une grande abondance de poissons (2); mais le nombre n'est pas déterminé. Dans la seconde le nombre et fixé; il se monte à cent cinquante-trois; car sur la terre, en effet, dans l'Eglise militante sont admis toutes sortes

(1) Per duas has piscationes designantur duæ Ecclesiæ : Ecclesia præsens et Ecclesia quæ est regnatura cum Christo (*Expos.* ex Aug.).

(2) Concluserunt multitudinem piscium copiosam (*Tract.* 122 *in Joan.*).

d'hommes, sans nombre déterminé (1); tandis que, dans le royaume céleste, le nombre précis des élus y est seul introduit. Finalement, dans la première pêche, le Sauveur ne détermina ni la droite, ni la gauche pour jeter les filets, mais il laissa toute liberté aux apôtres (2). Par là, dit Haimon, il rendit sensible le ministère de l'Eglise militante : ne pouvant à présent discerner les élus des réprouvés, elle ne fait aucun choix dans sa pêche, mais elle admet tout indistinctement, les bons et les mauvais, autant qu'il s'en trouve de pris au filet de la prédication évangélique (3). Dans la seconde pêche, Jésus-Christ ordonna que le filet fût jeté à droite (4); or, comme dans le langage de l'Écriture les objets placés à la droite signifient les justes, le bon Maître voulut montrer par là qu'à la fin des temps, les justes seuls seront accueillis et admis au bonheur éternel (5).

Or, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous a donné cette interprétation de ses miracles; car voici ce qu'il nous dit dans un autre endroit de son Évangile : « Le royaume des cieux (soit l'Eglise sur la terre, comme l'expliquent les Pères) est semblable à un immense

(1) Multiplicati sunt super numerum (*Ps.* XCIII).

(2) Laxate retia in capturam piscium.

(3) In ista piscatione non est præceptum a Domino ut in dexteram vel sinistram partem mitti deberet rete, quia præsens Ecclesia bonos et malos indiscrete recipit; neque eligit, quia et quos eligere debeat, ignorat (Loco cit.).

(4) Mittite in dexteram navigii rete (Loco cit.).

(5) Quia soli boni in vitam æternam colliguntur (Bellarm., loco cit.).

filet jeté dans la mer, où il capture des poissons de toutes espèces et de toutes qualités (1). » Une fois rempli, l'engin pêcheur est attiré sur le rivage ; puis ses maîtres s'asseyent et font un choix diligent parmi les poissons : les bons sont placés à part, dans différentes masses ; les mauvais sont rejetés et dispersés (2). Or, c'est précisément ce qui arrivera à la fin du monde, continue le divin Maître : les anges de Dieu sortiront, et ils sépareront les pécheurs des justes, réservant ceux-ci pour le ciel, précipitant ceux-là dans les fournaises éternelles, où ils seront livrés aux pleurs et à un désespoir sans fin. Et le Sauveur achève cet enseignement si terrible en disant : « Avez-vous bien compris, avez-vous bien pesé toute l'importance de cette vérité : *Intellixistis hæc omnia* (3) ? »

O insensés sectateurs, misérables adorateurs du siècle ! ô hommes perdus dans le désordre de tous les vices, qui ne pensez qu'à vivre heureux dans le monde, comme si tout finissait avec le monde, avez-vous entendu, avez-vous compris ce dont il s'agit : *Intellexistis hæc omnia?* Oui, le monde finira : *In consummatione sæculi;* mais vous, vos âmes et vos corps, vous survivrez à sa ruine. Du premier homme,

(1) Simile est regnum cœlorum sagenæ missæ in mare, et ex omni genere piscium congreganti (*Matth.* XIII, 47).

(2) Quam, cum impleta esset, educentes, et secus littus sedentes, elegerunt bonos in vasa, malos autem foras miserunt (*Ibid.*).

(3) Sic erit in consummatione sæculi : exibunt angeli, et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis : ibi erit fletus et stridor dentium. — Intellexistis hæc omnia (*Ibid.*)?

créé de Dieu, jusqu'au dernier né de la femme, tout le genre humain sortira de ses cendres. Tous, tant que nous sommes, réunis à présent dans ce temple de la divine miséricorde, nous nous retrouverons un jour dans la vallée de Josaphat sur le grand théâtre de la justice divine. Toute chair retournera aux pieds de celui qui l'a créée (1). Les anges, ministres de la justice et des vengeances du Seigneur, attireront, comme confondue dans un immense filet, l'humanité dans cette vallée redoutable, désignée par les prophètes comme le rivage servant de limite entre le temps et l'éternité (2). Alors on ne verra plus, comme à présent, les herbes viles mêlées au bon grain, les boucs immondes avec les innocentes brebis, les réprouvés avec les élus ! Les anges de Dieu, sans efforts, *sedentes,* sépareront irrésistiblement les poissons vivants des poissons morts, c'est-à-dire les justes, les âmes saintes de tous les siècles et de tous les lieux, de l'ignoble populace des pécheurs ; et cela sans avoir égard ni aux liens de parenté, ni aux relations de société, ni aux sympathies des sentiments. L'enfant sera arraché des bras de sa mère, le frère séparé du frère, le sujet du supérieur, l'ami de l'ami : qu'importera alors d'avoir été roi ou empereur, évêque ou prêtre, noble ou savant ! Celui qui sera trouvé pécheur, ira à la gauche avec les pécheurs. Toute grandeur terrestre sera détruite, toute distinction

(1) Ad te omnis caro veniet (*Ps.* XIV).

(2) Quam, cum impleta esset, educentes, et secus littus (Loco cit.).

abolie, tout grade méconnu! On ne tiendra compte que de la vertu et du vice ; l'unique cause de séparation sera le péché. Tout le genre humain ne formera que deux seuls peuples, deux seules familles : la famille des élus, qui tressailleront d'allégresse et triompheront avec Jésus-Christ à la droite, et la famille des réprouvés, qui, en compagnie de Lucifer, le front dans la poussière, le désespoir dans le cœur, palpiteront et trembleront, repoussés dédaigneusement à gauche. Alors retentira la sentence du juge ; le sort de chacun sera solennellement fixé pour l'éternité. Et les justes, groupés par troupes joyeuses, celle des apôtres, celle des martyrs, celle des vierges, celle des confesseurs iront prendre place dans les demeures, les tabernacles, assignés à chacun d'eux, de la Jérusalem céleste : *Elegerunt bonos in vasa.* Les réprouvés, formés aussi en tumultueux bataillons ; les incrédules orgueilleux, les hérétiques obstinés, les prêtres sacriléges, les religieux parjures, les profanateurs des choses saintes, les tyrans oppresseurs, les voleurs, les faussaires, les homicides, les médisants, les calomniateurs, les ambitieux, les intrigants, les avares, les adultères, seront chassés de la présence de Dieu et précipités dans le gouffre de l'enfer, où ils laisseront couler d'intarissables pleurs et éclater un désespoir sans adoucissement comme aussi sans fin.

Oh! quelle pensée, mes frères! Vérité terrible, qui n'a pas besoin, dit saint Grégoire, d'être expliquée, mais d'être redoutée ; car l'oracle du Fils de Dieu,

qui dénonce aux pécheurs leur terrible sort, la peine qui doit les rendre éternellement malheureux, est en effet clair et précis ; de sorte que personne ne peut en douter, ni alléguer l'ignorance pour excuse (1).

Avez-vous compris, ô vous qui vous obstinez à ne pas entendre pour ne pas être obligés de vivre saintement? Avez-vous bien compris la terrible catastrophe qui vous menace : *Intellexistis hæc omnia?* O vous, s'écrie ici saint Chrysologue ! ô vous qui vous appropriez le pain et la sueur du pauvre pour suffire à vos plaisirs sensuels ! vous qui, à force d'intrigues, de bassesses et d'injustices, vous procurez une félicité trompeuse, faite des débris de la félicité d'autrui ! voilà le feu qui vous attend ; voilà le châtiment des honteux plaisirs d'un instant, dont vous êtes si avides ; voilà le feu dont vous, tristes victimes, serez toujours brûlés sans en être jamais consumés ! Oh! comme votre voix éclatera en horribles hurlements au milieu de ces flammes, ô vous qui vivez si gaîment dans les délices du monde ! Comme votre folle joie d'à-présent, votre insolente ostentation, votre impudence hautaine, votre dédain satirique, votre mépris pour la vie pauvre, humble et innocente des justes, oh! comme tout cela se changera en amers regrets, en larmes de désespoir, quand vous verrez leur gloire, leur grandeur et leur félicité (2) !

(1) Timendum est hoc potius quam exponendum. Aperta enim voce tormenta peccantium dicta sunt, ne quis ad ignorantiæ excusationem recurrat (*Hom.* 11).

(2) Ecce qui hic sibi delicias, pauperis fame et pœnis præpa-

Combien cette pêche symbolique du dernier jour sera différente de celle qui nous attire à présent dans la barque de Pierre, l'Eglise! Ici-bas, c'est la tendre miséricorde qui nous y appelle ; ce sera alors la terrible justice qui nous repoussera dans le filet vengeur. Celle-là est pour la conversion des pécheurs, celle-ci sera pour leur ruine. L'une appelle les hommes à l'observation de la loi, l'autre en punira les prévaricateurs. Et, tandis que cette dernière apportera l'épouvante, la désolation et le châtiment, la première offre la paix, la réconciliation et le pardon. Telle est l'heureuse condition, dit saint Grégoire, de la pêche qui se renouvelle à chaque instant dans la vraie Eglise. Si les mauvais poissons des rivières ne deviennent pas bons en entrant dans les filets matériels, nous, qui avons le bonheur de nous trouver renfermés dans le filet spirituel, dont Pierre tient la trame dans ses mains, de pécheurs que nous sommes, nous pouvons devenir justes; de bons, meilleurs encore (1). Ah! réveillons-nous donc de la léthargie funeste de notre vie voluptueuse et terrestre; réservons, pour le salut éternel de notre âme, quelques-unes des mille pensées que nous consacrons si sottement aux soins charnels et aux fugitives satisfactions du corps; profitons du temps précieux de la première pêche ouverte et se continuant encore dans

rent alienis, quantum sibi ignem de exigua voluptate succendunt. Quam male stridet qui hic male ridet! Et qui nunc malis pauperum gaudet, de eorum bonis tunc lugebit (*Serm.* 47).

(1) Pisces qui capti fuerint, mutari non possunt; nos autem mali capimur, sed in bonitate mutamur (*Ibid.*).

la vraie Eglise de Jésus-Christ ; et cela pour nous convertir, pour vivre en chrétiens et pour nous sauver. Ne nous laissons pas imprudemment surprendre par le temps de la seconde pêche, quand le filet inexorable de la mort laisse l'âme telle qu'il la trouve ; craignons que la grande grâce d'avoir été accueillis dans la *vraie barque de Pierre*, d'avoir connu et professé la vraie religion, d'avoir appartenu à la vraie Eglise, que cette grâce, dis-je, aujourd'hui notre bonheur, notre gloire et notre richesse, ne devienne pour nous, un jour, la cause d'un plus grand déshonneur, d'un regret plus profond, d'un jugement plus sévère et d'une condamnation plus rigoureuse (1). Ah ! ne permettez pas, Seigneur, que nul d'entre nous encoure une telle disgrâce. Faites, au contraire, que, de même que nous sommes séparés des infidèles et des hérétiques par la foi, après le jugement nous soyons aussi séparés des pécheurs pour la vie éternelle : *Inter oves locum præsta, et ab hædis me sequestra, statuens in parte dextra;* que nous échappions au sort malheureux des réprouvés et que nous partagions avec les bénis la gloire de régner avec vous dans les cieux : *Confutatis maledictis, flammis acribus addictis, voca me cum benedictis.* Ainsi soit-il (2) !

(1) Ibi erit fletus et stridor dentium (*Matth.* XIII, 50).

(2) Inter oves locum præsta, et ab hædis me sequestra, statuens in parte dextra. — Confutatis maledictis, flammis acribus addictis, voca me cum benedictis (*Dies iræ*).

VINGT-UNIÈME HOMÉLIE.

La Tempête apaisée,

OU

LA STABILITÉ ET LA PERPÉTUITÉ DE L'ÉGLISE.

(*Matth.* VIII; *Marc.* IV; *Luc.* VIII.)

> Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (MATTH. XVI.)

Avez-vous admiré, mes frères, le magnifique prodige que vous venez d'entendre raconter par l'évangile de ce jour? La belle-mère de Pierre, usée par les années, exténuée par l'infirmité et consumée par la fièvre ardente, était déjà sur le point d'exhaler le dernier soupir (1); mais aussitôt que le céleste Médecin se fut incliné vers elle et qu'il eut commandé à la fièvre de la quitter, elle fut à l'instant guérie et se sentit si bien rajeunie, qu'elle put, pleine de force, préparer des aliments au Sauveur et à ses disciples.

Mais quelle est, dans le sens spirituel, cette heu-

(1) Socrus Simonis tenebatur magnis febribus. — Stans super illam, imperavit febri; et dimisit illam. Et continuo ministrabat illis (*Luc.* IV; *Feria* V *post. Dom. III Quadrag.*).

reuse femme si admirablement arrachée à la tombe? Pour le comprendre, il faut auparavant, dit un interprète, savoir quelle est la véritable épouse de Pierre (1). Or, cette épouse c'est l'Eglise, que le Fils de Dieu, avant de monter au ciel, a confiée au zèle et à l'amour du chef des apôtres. Ainsi la belle-mère de Pierre, c'est la Synagogue, puisque celle-ci est la mère dont l'Eglise est née. La Synagogue est donc cette pauvre malade gisant dans la maison du futur apôtre, aux prises avec la fièvre la plus obstinée et en grand danger de mourir. N'est-ce pas, en effet, son triste sort, même de nos jours? n'est elle pas encore, parmi nous chrétiens, dévorée par la fièvre mortelle de l'envie, de l'avarice, travaillée par une haine et un amour tout profanes? A la fin du monde, cependant, le Seigneur, qui vit dans la maison de Pierre, c'est-à-dire dans l'Eglise, étendra vers elle sa main miséricordieuse; il lui rendra la santé et la vie, et les Juifs alors s'uniront à l'envi avec les chrétiens pour bénir le Seigneur.

C'est un admirable mystère! La mère guérira un jour par le moyen de la fille; la Synagogue, dans les temps lointains, trouvera son salut dans la maison de Pierre. Donc, celle-ci sera toujours saine, vigou-

(1) Scire oportet quæ sit uxor Petri, ut possimus scire quæ sit socrus ejus. Petri namque uxor Ecclesia est, quoniam ei a Domino specialiter tradita. — Ejus autem socrus, Synagoga est, quia ipsa est mater Ecclesiæ. — Hæc jacet in domo Petri, et febricitat, quoniam usque hodie inter Christianos infirma moratur. — Suis autem manibus in fine mundi Dominus tanget; et tunc, febre fugata, surget et ministrabit Domino (Emis., *Expos.*).

reuse, rayonnante de grâce et de jeunesse jusqu'à la fin du monde; et, jusqu'au dernier des jours, comme Jésus-Christ lui-même l'a prédit, cette maison, fondée sur Pierre qui la gouverne sans cesse, subsistera, restera toujours immobile, victorieuse des assauts de l'enfer et des injures du temps : *Tu es Petrus*, etc. Cette précieuse et importante promesse sur laquelle reposent toutes les espérances des Juifs et des chrétiens; cette promesse de la stabilité et de la perpétuité de l'Eglise se trouvait déjà figurée dans le miracle arrivé peu de temps avant la guérison de la belle-mère de Pierre, et lorsque Jésus-Christ sauva la barque de ce dernier d'un inévitable naufrage. Ce miracle sublime dans sa réalité, le fut donc plus encore par ce qu'il prédisait; nous en ferons l'objet du discours de ce jour.

Considérons dans le péril couru par la fragile nacelle, dans la tempête miraculeusement calmée qu'elle vainquit, la prophétie des persécutions que l'Eglise a souffertes et des triomphes qu'elle a remportés. Après avoir prouvé que l'Eglise romaine est la vraie Eglise, puisqu'elle seule est *une*, *infaillible*, *sainte*, *catholique* et *apostolique*, pour compléter le tableau de ses grandeurs et de ses priviléges et pour nous confirmer de plus en plus dans notre foi, nous établirons donc aujourd'hui que cette Eglise est encore la vraie Eglise, parce qu'elle est la seule immuable et éternelle, la seule dans laquelle s'accomplit sans fin cet oracle du Fils de Dieu : « Tu es Pierre, » etc.

PREMIÈRE PARTIE.

A peine le miracle de la guérison de la belle-mère de Pierre fut-il opéré, que le bruit s'en répandit aussitôt dans tous les alentours. Aussi, quand le bon Maître sortit de la maison de la malade, bien que le jour fût sur son déclin, comme le remarque l'Evangile, se vit-il entouré par une multitude immense de toutes sortes d'infirmes que leurs proches ou leurs amis avaient entassés sur son chemin. Plein de miséricorde, il imposait sur chacun d'eux ses mains bénies et les guérissait (1).

Que de miracles, que de merveilles s'accomplirent de la sorte! et qui pourrait décrire les transports d'étonnement, de reconnaissance et d'amour de tout ce peuple? Les démons, à l'approche du Sauveur, sortaient des corps qu'ils possédaient, en le proclamant Fils de Dieu ; l'enfer partageait le respect et la vénération de la terre (2). Aussi, le lendemain, à la première lueur du jour, l'humble fils de Marie eut beau s'empresser d'aller se cacher dans le désert voisin (3), la foule l'y eut bientôt rejoint (car l'on trouve toujours Jésus lorsqu'on le cherche sincèrement et de cœur), et tous le pressèrent ins-

(1) Cum sol occidisset, omnes qui habebant infirmos varus languoribus, ducebant illos ad eum. At ille singulis manus imponens, curabat eos (*Luc.* IV, 40).

(2) Exibant autem demonia a multis clamantia et dicentia: Quia tu es Filius Dei (*Ibid.*).

(3) Facta autem die egressus ibat in desertum locum (*Ibid.*).

tamment de rester au milieu de son peuple et de ne plus s'en éloigner (1).

Alors le divin Maître déclara qu'il devait aller annoncer le royaume de Dieu à d'autres nations (2); puis, pour se soustraire à l'empressement de la multitude qui le retenait comme prisonnier, il ordonna à ses disciples, dit saint Matthieu, de prendre un navire pour passer au rivage opposé (3).

S'étonnera-t-on de voir ce doux Sauveur abandonner un peuple si dévoué et si reconnaissant? Oh! non, certes; car, en le quittant, il lui laissa son cœur et son amour. C'était même dans des vues de miséricorde, dit Origène, qu'il monta sur cette barque, pour confirmer de plus en plus ce bon peuple dans la foi qu'il lui avait inspirée. Savez-vous, en effet, pourquoi le Christ va maintenant se mettre en mer? C'est afin d'opérer sur l'élément liquide des prodiges encore plus grands que ceux qu'il vient d'accomplir sur terre; il veut donner à ses fidèles des preuves invincibles de sa divinité et de son domaine souverain sur les flots aussi bien que sur la terre (4).

Poursuivons donc notre récit.

(1) Et turbæ requirebant eum, et venerunt usque ad ipsum; et detinebant illum ne discederet ab eis (*Ibid.*).

(2) Quia et aliis civitatibus oportet me evangelizare regnum Dei (*Ibid.*).

(3) Videns Jesus turbas multas circa se, jussit ire trans fretum (*Matth.* VIII, 18).

(4) Cum multa magna et miranda ostendisset in terra, transit ad mare, ut et ibidem adhuc excellentiora opera demonstraret, quatenus terræ marisque Dominum se esse cunctis ostenderet (*Hom. 6 in Div.*).

Lorsque le divin Maître fut monté sur sa barque, une bonne partie du peuple se jeta dans toutes les autres nacelles et le suivit sur la mer (1). Voilà donc le Fils de l'Eternel se dérobant, pour ainsi dire, sur un frêle esquif, disparaissant de vague en vague, lui dont l'immensité remplit l'univers qu'il gouverne par sa puissance (2)! Il a déjà quitté le rivage, et, assis sur la poupe, il s'abandonne bientôt à un paisible sommeil (3).

Déjà la flottille atteignait le centre de ce lac fécond en tourmentes. Soudain le ciel s'obscurcit, les éclairs brillent, le tonnerre gronde, éclate; les vents se déchaînent, des torrents de pluie se précipitent, la mer se soulève et mugit horriblement, la tempête est à son comble (4). Sous sa violence, les voiles se déchirent, les vergues craquent et se brisent, et les ondes envahissent la nacelle. Bientôt le gouvernail est sans guide; jouet des vagues, tantôt perdu dans les abîmes, tantôt jeté dans l'espace, le vaisseau touche à chaque instant au moment fatal de sa destruction. Le peuple, qui le contemplait du rivage, le croyait déjà enseveli dans les profondeurs des flots(5).

(1) Et ipse ascendit in naviculam (*Luc.* VIII, 23), et aliæ naves erant cum illo (*Marc.* IV, 36).

(2) Ascendit parvam naviculam, ut navigaret, qui totum mundum divina sua virtute gubernat (*Expos.*).

(3) Navigantibus illis obdormivit (*Luc.* V, 23).—Erat in puppi, super cervical dormiens (*Marc.* IV, 38).

(4) Et descendit procella magna in stagnum; et ecce motus magnus factus est in mari (*Matth.* VIII, 24; *Marc.* IV, 37; *Luc.* VIII, 24).

(5) Et fluctus procella mittebat in navim, ita ut navicula operiretur fluctibus, et impleretur (*Marc.* IV, 37; *Matth.* VIII, 24).

Les autres barques ne sont pas plus heureuses : dispersées, sans mâts, sans cordages, elles ne peuvent nullement s'entr'aider. Rentrer au port? il n'est plus temps; lutter contre les eaux? la force manque; échapper au danger? il n'y a plus moyen; le péril est pour toutes le même, le naufrage inévitable (1). Des cris d'effroi et de douleur s'échappent alors de tous côtés; dans leur détresse, tous, s'adressant au Sauveur, s'écrient : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons : *Domine, salva nos, perimus.* »

Pourquoi, s'écrie ici saint Pierre Chrysologue, cette mer qui naguère avait calmé l'irritabilité de ses ondes, les avait aplanies, consolidées en quelque sorte sous les pieds du Sauveur, s'avançant sur leur surface comme sur une terre ferme; pourquoi cette mer se montre-t-elle aujourd'hui terrible jusqu'à mettre en péril la vie même de son auteur (2)? Ne vous en étonnez point, reprend Origène : cette horrible tourmente ne s'est pas élevée au hasard; elle a son principe dans celui qui, quand il lui plaît, tire des trésors de sa puissance les tempêtes et les orages; et celui qui, à cette heure, permet aux vents de déchaîner leur furie, est le même Dieu qui avait déjà affermi sous ses pas les eaux qu'ils soulèvent aujourd'hui (3). Mais que fait ce Dieu tout-puissant au

(1) Et complebantur naves, et periclitabantur (*Luc.* VIII, 23).

(2) Mare quod pedibus Christi (*Joan.* VI) terga submisit, stravit in plano vertices suos, motus fraenavit, adstrinxit fluctus, et per linquentem viam saxea soliditate servivit; quid est quod modo usque ad periculum sui saevit auctoris (Serm.)?

(3) Illa tempestas non ex se est oborta; sed paruit potestati imperantis, qui educit ventos de thesauris suis (Loco cit.).

milieu du trouble général? Il dort paisiblement (1). Serait-il donc possible que celui qui veille éternellement à la garde de son peuple, se soit réellement endormi dans le danger encouru par ses disciples (2)? N'est-il pas écrit que le Dieu gardien d'Israël ne sommeillera jamais (3)? Oui, certainement. Mais comprenons, mes frères, que tout ce que le Sauveur fait en ce jour, il le fait pour notre avantage. Il dort pour nous comme il est mort pour nous. Assurément, il ne dormirait pas, s'il ne savait que cette action nous est vraiment utile (4). Saint Augustin nous apprend que le sommeil de Jésus-Christ (5) est l'indice d'un grand mystère (6). Ce sommeil si tranquille au milieu d'un si grand désastre nous révèle qu'il ne

(1) Ipse vero dormiebat (*Matth.* VIII, 24).

(2) Dormit somnum qui populum suum vigilia æterna custodit (Imper., *Expos.*).

(3) Non dormitabit, neque dormiet qui custodit Israel (*Ps.*).

(4) Nobis, fratres, nobis facta sunt ista. Pro nobis dormit qui nobis moritur. Non enim dormiret nisi nobis somnum suum proficere intelligeret (Emis., *Expos.*).

(5) Somnus Christi signum est sacramenti.

(6) Il ne dort point par la nécessité de sa nature humaine, faible et infirme, mais par une libre détermination de sa volonté. Il dormait, dit Origène, dans son corps, mais il veillait dans sa divinité; car il a dit de lui-même : « Tandis que je dors, mon cœur veille toujours.» Il dort dans son corps par la même raison qui fait que, comme homme fatigué de son long chemin, il se repose près du puits de Sichar, pour nous montrer qu'il a pris un corps semblable au nôtre. Il veillait par sa divinité, parce que c'est lui-même qui, en dormant, avait bouleversé la mer, rempli d'épouvante ses disciples, occasionné le péril, afin de donner une preuve de sa puissance en faisant cesser soudainement cette tempête.

craint pas le danger, parce qu'il sent qu'il peut, quand il lui plaît, dominer d'un seul signe les éléments, et qu'il est le Fils de Dieu.

Cependant, aux cris suppliants des siens, impuissants à dominer par leurs manœuvres et leurs forces la furie de l'orage, l'Homme-Dieu se réveille. « Maître, lui disaient-ils, que faites-vous donc? Vous dormez, et nous périssons! Nous sommes vos disciples, et vous êtes notre maître; et vous ne prenez nul souci de notre vie en péril (1)! » A ces paroles, le Sauveur se lève et dit : « Hommes de peu de foi, que craignez-vous? Votre croyance en ma puissance s'est donc subitement évanouie? Ne suis-je pas avec vous (2)? Est-il donc possible qu'après tant de miracles que vous m'avez vu opérer, vous n'ayez pas encore confiance en moi (3)? » Remarquez que le Sauveur ne reprend point ces hommes comme incrédules, mais parce qu'ils ont une foi languissante et imparfaite. En effet, par cela même qu'ils recourent à lui, ils ont la foi et croient que lui seul a le pouvoir de les sauver; mais, en interrompant son sommeil et en s'écriant qu'ils vont périr, ils font voir qu'ils croient que, pour les préserver du danger, il est nécessaire que le Sauveur soit éveillé, comme si l'on pouvait craindre quelque chose quand on a Jésus-Christ dans sa com-

(1) Accedentes autem suscitaverunt eum, dicentes : Præceptor, perimus (*Luc.* VIII, 24). Magister, non ad te pertinet, quia perimus (*Marc.* IV, 38).

(2) Dicit eis Jesus : Quid timidi estis, modicæ fidei (*Matth.* VIII, 26)? Ubi est fides vestra (*Luc.* VIII, 25)?

(3) Nec dum habetis fidem (*Marc.* IV, 40)?

pagnie (1). Après avoir repris les disciples avec tant de douceur, le divin Maître se dresse sur la poupe de l'embarcation ; puis, plein de majesté et de puissance, il parle aux vents et il fait signe à la mer : « O vent! dit-il, retiens ton souffle, et toi, ô mer! apaise tes flots (2). » Aussitôt les éléments déconcertés rentrent dans l'ordre : le ciel s'éclaircit, les vents s'apaisent, la mer se calme ; une tranquillité parfaite succède à une tempête épouvantable (3). Que ce récit de l'Evangile est admirable! Admirez, dit Origène, comme l'historien sacré oppose grandeur à grandeur! Il dit d'abord que le vent, qui s'était déchaîné, était *grand*, et que la tempête était *grande;* puis il remarque que le calme qui leur a succédé fut *grand* à son tour : c'est évidemment pour nous faire comprendre que Jésus-Christ est *grand*, la *grandeur* même, et que c'est le propre de sa puissance de faire de *grandes* choses (4).

C'est pourquoi j'admire infiniment ce prodige du Fils de Dieu. David le chante dans ses psaumes, quand il dit : « Les eaux vous ont vu, ô Dieu! et, en

(1) Non incredulos dicit, sed parvæ fidei. Nam per hoc quod dicunt : « Salva nos » fidem demonstrant; quod aiunt : « Perimus, » non est fidei, quia, illo simul navigante, non erat formidandum (Theoph., *Expos.*).

(2) Et comminatus est vento, et dixit mari : Tace, obmutesce (*Marc.* IV, 39).

(3) Et cessavit ventus, et facta est tranquillitas magna (*Marc.* IV, 39).

(4) De magno vento et magna tempestate facta est tranquillitas magna; decet enim *hunc magnum* magna et miranda facere (Loco cit.).

vous voyant, elles vous ont reconnu ; elles vous ont craint et respecté comme leur Seigneur (1). C'est vous, ô Jéhova ! qui dominez la mer irritée ; c'est vous qui calmez ses flots et apaisez sa fureur. »

Par ce prodige l'on voit clairement que toutes les créatures reconnaissent Jésus-Christ pour leur créateur, puisque les vents et la mer ont entendu sa voix et obéi à son empire. Ce n'est pas que les choses matérielles aient une âme et des sens, comme l'ont rêvé certains hérétiques ; mais telle est la majesté du Créateur, que les choses qui sont pour nous insensibles, sentent son pouvoir : ainsi s'exprime admirablement saint Jérôme (2).

Ce miracle fut instantané et public ; ceux qui étaient embarqués sur les navires et ceux qui se trouvaient sur le rivage, tous en furent témoins (3), en furent étonnés,

(1) Viderunt te aquæ, Deus, viderunt te aquæ, et timuerunt. Tu dominaris potestati maris, motum autem fluctuum, ejus tu mitigas (*Ps.*).

(2) Ex hoc intelligimus quod creaturæ sentiunt auctorem ; quos enim increpavit et quibus imperavit sentiunt imperantem, non errore hæreticorum qui putant omnia animantia, sed majestate conditoris ; quæ apud nos insensibilia sunt, illi sensibilia sunt (*Com. in Matth.*).

(3) Ces hommes, dont parle saint Matthieu, étaient certainement les mariniers, et non pas les apôtres, attendu que ceux-ci, dans l'Évangile, ne sont jamais appelés *hommes*, mais qu'ils sont toujours honorés ou distingués par le titre d'*apôtres* ou de *disciples*. Que si l'on s'obstinait, ajoute saint Jérôme, à soutenir que l'évangéliste a voulu parler des apôtres, je répondrai qu'ils pourraient fort convenablement être appelés *hommes*, et que, dans ce cas, l'historien sacré a raison de les appeler ainsi, puisque, comme ils s'étonnaient du miracle qu'ils venaient de voir, ils

remarque l'Evangile (1). Saint Augustin observe que, s'ils eussent eu une foi vive en Jésus-Christ, ils n'auraient pas été si surpris. Est-il donc, en effet, si étrange que la mer obéisse à celui que le Prophète appelle le Maître de la mer (2)? Mais à l'admiration dont restèrent pénétrés les témoins du prodige s'unit un grand respect, mêlé de crainte pour la personne adorable du Sauveur. Ils se disaient les uns aux autres : Qu'elle est grande la puissance de cet homme! Quel est celui qui commande ainsi à la tempête et à l'Océan et à qui l'Océan et la tempête obéissent (3)?

Mais autant le prodige est glorieux pour le Sauveur des hommes, autant il est humiliant pour nous. Quoi! s'écrie Origène, Jésus-Christ commande aux créatures qui n'ont pas l'ouïe, et elles l'entendent; il parle aux créatures qui n'ont pas la parole, et elles lui répondent; il fait signe aux créatures qui n'ont ni sens, ni intelligence, et elles lui adressent leurs hommages, se plient à ses volontés, le respectent et le reconnaissent pour Maître! Dans la multitude immense de tous les êtres créés, il n'en est pas un seul qui transgresse ses ordres ni qui s'oppose à ses volontés (4); et l'homme qui a eu l'insigne honneur, la

montraient qu'ils n'étaient pas encore élevés à l'idée spiritu de la puissance du Dieu Sauveur.

(1) Porro homines mirati sunt (*Matth.* VIII, 27).

(2) Obedit mare, quia ipsius est mare et ipse fecit illud.

(3) Et timuerunt timore magno, et dicebant ad alterutrum Quis putas hic est, quia et ventis et mari imperat (*Luc.* VIII, 25)?— Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei (*Matth.* VIII, 27)?

(4) Mandat verbo illis qui non habent verba, et obediunt ei. Qui non habent auditum obtemperant. Qui prudentiæ et intel-

prérogative unique d'avoir été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu; l'homme, le seul qui possède la parole, le discernement et l'intelligence; l'homme, comblé des munificences de Dieu, désobéit, résiste à ce Dieu et le méprise! O homme! cesse donc ce scandale, mets fin à cet excès! Imite, te dit saint Augustin, la docilité de la mer, la soumission des vents, et obéis à ton Créateur (1). Car, autrement, sache qu'il viendra un jour où tous les êtres inanimés surgiront contre toi comme une armée formidable, comme les ministres des vengeances divines pour punir ta révolte contre le Créateur, dont elles accomplissent humblement ici-bas les ordres; alors tu éprouveras, ô homme! tu éprouveras, à ta honte, combien tu as été insensé en osant désobéir à ton Dieu, t'élever contre lui et résister à ton Créateur : *Pugnabit pro eo orbis terrarum contra insensatos.*

Mais le prodige figuré par le récit évangélique est infiniment plus grand que celui qui lui sert ici de symbole. La barque qui portait Jésus-Christ avec Pierre et les autres apôtres, représentait, avons-nous déjà dit, la véritable Eglise : c'est la pensée de saint Augustin (2). Origène ajoute que la mer signifie le siècle présent, qui, par la multitude de ses vices, de ses tentations, de ses dangers et de ses naufrages spi-

lectus sunt expertes, inclinantur jubenti. Jubet omni creaturæ, et non supergreditur jussionem. — Unum humanum genus quod secundum Dei similitudinem honorificatum est; soli homines resistunt, soli inobediunt, soli contemnunt (Orig., loco cit.).

(1) Imitare ventos et mare : obtempera Creatori (Aug.).

(2) Navis illa Ecclesiam figurabat (Aug., loco cit.).

rituels, est vraiment un océan toujours agité, toujours plein d'écueils et de tempêtes (1). Les vents sont le souffle empesté des esprits immondes, des puissances infernales qui excitent ici-bas, contre l'Eglise, les flots terribles des persécutions et des scandales, pour lui faire subir, s'il était possible, un irréparable naufrage. Jésus-Christ dort sur la barque de Pierre, quand il permet ces tourmentes pour accroître les mérites et rendre plus pure la foi de son épouse. Les cris des apôtres expriment les prières des justes, qui, en voyant les persécutions se déchaîner et le démon devenir furieux, excitent le Sauveur, comme s'il était endormi, afin que, par les secours de sa miséricorde, il daigne venir en aide à tant de fidèles qui, pour leur faiblesse humaine, craignent de faire naufrage et de périr. Enfin, le réveil de Jésus-Christ au moment où la barque de Pierre allait périr, et le calme qui se fait subitement à sa voix, signifient qu'il réprime la rage de l'enfer et qu'il rend à son épouse la sécurité et la paix, lorsque ses dangers sont les plus grands.

Que les orages excités par l'enfer s'élèvent donc

(1) Mare sæculum intelligitur, quod diversis peccatis et variis tentationibus, quasi quibusdam fluctibus, æstuat. — Venti, nequitiæ spirituales sunt, et immundi spiritus, qui ad naufragium Ecclesiæ, per diversas sæculi tentationes, veluti per fluctus maris, desæviunt. — Dormire autem Dominus tunc dicitur, cum, ad probationem fidei, Ecclesiam suam pressuris et persecutionibus mundi istius tentare permittit. — Oratio discipulorum, preces justorum, qui orta persecutionis tempestate, et sæviente diabolo, patientiam Domini veluti de somno excitant, ut misericordiæ suæ auxilio, per timorem humanæ infirmitatis, periclitantibus subvenire dignetur (Imp. et Orig., *Expos.*).

terribles et formidables, que les tempêtes des persécutions surgissent en grand nombre contre la sainte Eglise; les dangers auxquels ils l'exposent, les agitations qu'ils lui font souffrir, le naufrage dont ils la menacent sans cesse, ne servent qu'à la purifier de plus en plus des affections terrestres, qu'à la rendre plus agile et plus légère sur le chemin du ciel; quant à la faire périr, oh! jamais! Ah! c'est qu'elle a avec elle le Fils de Dieu pour guide; s'il semble dormir, il s'éveille toujours à temps pour la sauver. Elle ne craint donc pas et ne peut redouter le naufrage (1).

N'oublions pas que le Seigneur a dit à saint Pierre : « Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et contre elle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. » Saint Léon fait sur ces paroles cette remarque : Jésus-Christ est la vraie *lumière du monde*, le vrai *sel mystérieux* qui préserve les hommes de la corruption ; il est en même temps la *pierre angulaire*, la *pierre vive* sur laquelle s'élève l'édifice de la maison de Dieu. Or, le Sauveur donna à tous les apôtres ces deux premiers noms et leur fit à tous part des prérogatives qui y sont attachées, quand il leur dit : « Vous êtes le sel de la terre et la lumière du monde (2). » Quant au dernier, le plus célébré dans les divines Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, le plus magnifique et le plus glorieux; quant au nom de *pierre vive*, il ne l'a donné

(1) Unde quamvis Ecclesia, vel infestatione inimici, vel sæculi tempestate laborat, quibusvis tentationum fluctibus purgatur, naufragium facere non potest, quia Filium Dei habet gubernatorem (*Ibid.*).

(2) Vos estis lux mundi, vos estis sal terræ (*Matth.* v).

qu'à leur chef. A lui seul il a conféré ce titre si grand, qui lui convient en propre ; il lui a transmis la dignité d'être, après lui, ce qu'il est lui-même, *la pierre fondamentale, le chef de son Eglise*. Entre eux deux seulement il a établi une communauté parfaite de titres et de dignité, par ces mots : « Tu es la pierre sur laquelle je fonderai mon Eglise (1). »

Le miracle de la tempête apaisée, de la barque de Pierre sauvée du naufrage, c'est donc l'histoire anticipée des périls et des triomphes de l'Eglise, en même temps que l'explication, le commentaire et la preuve sensible de la grande parole adressée à son chef visible et de la magnifique promesse qui lui a été faite : « Sur toi, ô Pierre, comme sur un roc immobile, je bâtirai mon Eglise, si bien que les portes de l'enfer viendront battre vainement contre elle. » Jetons, en effet, un coup-d'œil rapide sur les quatre grandes époques de l'histoire du Christianisme, et voyons comment le miracle figuratif opéré sur la mer de Tibériade par le Fils de Dieu, de même que la

(1) Hic in consortium individuæ unitatis assumptus est; id quod ipse erat voluit nominari, cum dixit : Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam (S. Leon, *Epist.* 89).

C'est à cause de l'excellence de sa foi que Pierre, ce grand apôtre, a mérité, dit saint Basile, d'être le fondement de l'Eglise. Saint Ambroise dit aussi que le Fils de Dieu, en donnant au chef du collége apostolique le titre de *pierre* (petra), l'a établi comme un roc immobile qui soutient et supporte l'admirable et immense édifice du christianisme. Saint Augustin ajoute que c'est sur Pierre que non-seulement se fonde, mais s'élève l'édifice ecclésiastique (SS. Basil., lib. II; Ambr., *Serm.* 47 ; Aug., *Serm.* 15 *de SS.*).

prophétie solennelle faite à Pierre dans la contrée de Césarée, s'est vérifié et accompli seulement dans l'Eglise catholique, dans la *maison* de Pierre; puis nous en tirerons cette conséquence légitime, qu'elle seule est pour cela l'Eglise que Jésus-Christ a appelée *son Eglise*.

La première époque de cette dernière est celle qui signale sa naissance sur le Calvaire. Or, qu'arriva-t-il en ce lieu à cette Eglise naissante ? Alors Jésus-Christ monte véritablement sur une barque pour naviguer sur la véritable mer de Tibériade et pour passer au-delà, dans la province des Géraséniens : ainsi l'expliquent les interprètes. Il monte sur le bois de la croix, véritable nacelle mystérieuse par laquelle on peut seule éviter le naufrage (1); il traverse sa douloureuse passion, que les prophètes ont comparée à la mer (2); puis, dans la personne de Pierre, il passe dans les provinces occidentales habitées par nous les Gentils. Le Fils de Dieu s'endort du sommeil de la mort sur la barque mystérieuse de la croix, qu'il appelle lui-même un doux sommeil (3). Alors mugit à l'entour une tempête terrible : *Facta est procella magna :* les Juifs blasphèment contre elle, les Gentils s'en moquent, les disciples eux-mêmes l'abandonnent. Sur les apôtres éclate particulièrement la force de l'ouragan; à la vue de Jésus-Christ mort, leur esprit se trouble, leur

(1) Navicula quam Christus ascendit, intelligitur arbor Christi (Beda).

(2) Magna est velut mare contritio tua (Thren.).

(3) Dormire Christi mori est (*Glos.*). Ego dormivi et soporatus sum (*Ps.*).

cœur se bouleverse (1). Hélas! la tempête a prévalu! La nacelle est à peine sortie du port, et déjà elle se perd dans la mer des passions des hommes, elle succombe sous le efforts des puissances infernales. Jésus-Christ a disparu, tout finit avec lui, tout est perdu; déjà sa secte se dissout, ses disciples se dispersent, l'Eglise est annéantie; on ne la voit plus, elle s'est éteinte à sa naissance, la divine barque est submergée (2). Mais que dis-je? Oh! combien la joie des démons et l'allégresse des Juifs furent de courte durée! Dans leur désolation, les disciples appellent de leurs vœux ardents la résurrection du Sauveur, et ils le réveillent (3). Jésus ressuscite de son sommeil mystérieux, de la mort, parce que son humanité est toujours hypostatiquement unie au Verbe de Dieu (4). Il commande aux vents, en réprimant l'orgueil infernal; il rend la tranquillite à la mer, en dissipant les illusions de la malignité judaïque; une parfaite sérénité renaît à la vue du Sauveur ressuscité, et le calme de la foi rassérène l'esprit troublé des disciples (5). Et voilà cette nacelle de Pierre, qui paraissait déjà naufragée, la voilà qui reparaît entière sur les flots;

(1) Motus magnus factus est, quia commotæ sunt discipulorum mentes de Christi passione (Beda).

(2) Ita ut navicula operiretur fluctibus (Loco cit.).

(3) Excitant discipuli Dominum, dum, turbati de ejus morte, maximis votis resurrectionem quærunt (*Glos.*).

(4) Ego dormivi et soporatus sum, et exsurrexi, quia Dominus suscepit me (*Ps.*).

(5) Imperavit ventis, quia diaboli superbiam stravit; mari, quia insaniam Judæorum disjecit; facta est tranquillitas magna, quia, visa resurrectione, sedatæ sunt discipulorum mentes (*Glos.*).

à son gouvernail se tient toujours Pierre, qui la charge de nombreux passagers, de nouvelles cargaisons, puis la dirige sur un vaste océan : première preuve de cet oracle aujourd'hui vingt fois séculaire : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise : *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* »

Mais, pauvre barque, à cette seconde époque de ton âge, dans ta navigation vers Rome, quelle tempête furieuse t'attend et te menace ! Les dieux de cette mer que tu parcours, ce sont les puissances infernales, les honteuses idoles, la philosophie licencieuse des faux sages, les vices sans retenue, sans pudeur de ses navigateurs accoutumés : quel horrible orage ils vont précipiter sur ta frêle carène ! Aussitôt, en effet, qu'elle apparaît sur cette mer irritée, avec son mât, — la croix, — ses vergues, — les dogmes, — et ses voiles, — toutes les vertus, portant avec elle Jésus-Christ pour le faire connaître au monde ; aussitôt, dit saint Pierre Chrysologue, la malignité infernale amoncelle ses nuages à l'entour, le souffle pestilentiel de l'idolâtrie frémit, les vagues de la haine des princes païens la couvrent de leurs lames, les flots violents de toutes les puissances la battent à coups redoublés ; puis les traîtres, les apostats poussent leurs cris de rage, les passions populaires l'assiégent ; mille ouragans, mille persécutions éclatent sur sa tête (1). Durant trois siècles le feu,

(1) Ubi Christus Ecclesiæ suæ navim, mare sæculi transfretaturus, ascendit, ruerunt gentium flabra, persecutorum procellæ, dæmonum nebulæ ; regum spumabant undæ ; fervebant potesta-

le fer, la calomnie et la fraude, la séduction et la cruauté, sans pudeur ni retenue, ont fait effort contre l'Église : toutes les écoles l'ont combattue par les sophismes de leurs doctrines, tous les empereurs l'ont opprimée, toutes les nations idolâtres de l'Empire romain l'ont persécutée avec fureur. Le monde entier se souleva contre elle dans une universelle tempête. La divine nacelle allait ainsi sur la mer grondante, seule, sans soutien, sans subsides, sans forces! Partout autour d'elle l'inévitable naufrage (1) : ses pontifes étaient immolés, ses prêtres dispersés, ses enfants les plus purs égorgés par milliers aux pieds d'infâmes idoles; ceux qui lui survivaient s'ensevelissaient dans les catacombes; elle-même semblait engloutie dans une mer de sang (2). O mon Dieu! mon Dieu! est-ce qu'il n'y a plus d'Église, plus de fidèles, plus de christianisme? L'enfer tressaille, la philosophie sourit, le paganisme triomphe et érige au monstre couronné, souillé de cette horrible victoire, un monument avec cette orgueilleuse inscription : *Au divin Dioclétien, pour avoir détruit la superstition chrétienne dans tout l'univers.*

Mais, folles adulations, vains rêves inspirés par l'enfer, oh! comme ils disparurent soudain! Aux prières des saints, aux cris du sang des martyrs, Jésus-Christ se réveille et parle à la mer, fait signe aux

tum fluctus, sanabat rabies traditorum, populorum gurgites rotabantur (Pier. Chrys., *Serm.*).

(1) Totius mundi facta est una tempestas, unum discrimen unumque naufragium (*Id.*, loco cit.).

(2) Ita ut navicula operiretur fluctibus (Loco cit.).

vents, commande aux flots; c'est-à-dire, il parle en secret au cœur des rois, et il les adoucit; aux puissances, et il les humilie; aux peuples, et il les soumet; au monde, et il le pacifie (1). Ce n'est pas assez : Jésus-Christ, continue saint Chrysologue, fait du peuple romain un peuple chrétien, il change ses ennemis et ses persécuteurs en propagateurs et en protecteurs zélés du christianisme. Le calme renaît du sein de la tempête; calme d'autant plus miraculeux, qu'il est moins attendu, qu'il est protégé par les empereurs eux-mêmes devenus chrétiens; calme merveilleux, l'Eglise le possède, la chrétienté s'en réjouit, la gentilité l'admire (2) !

Quel miracle, mes frères! Oh! événement digne de l'admiration de tous les siècles! Un grossier pêcheur de la Galilée entre en lice avec l'empereur romain, maître du monde, et il reste vainqueur! Le vrai Goliath, la terreur de la terre par le prodige de sa force, par le nombre de ses armes, est abattu par le faible David! Le bâton de la croix a émoussé le cimeterre impérial. La tiare pacifique a brisé le sceptre redouté de tout l'univers. Néron a immolé Pierre, et Pierre élève son trône immortel dans un

(1) Suscitatus a discipulis Christus, mare corripit, sedat fluctus; hoc est, reges mitigat, potestatem placat, componit populos, tranquillat orbem (Loco cit.).

(2) Romanos efficit christianos, ipsosque executores reddidit christianæ fidei, qui fuerant persecutores nominis christiani. Hanc tranquillitatem servant christiani principes, Ecclesia tenet, habet christianitas, gentilitas admiratur (Loco cit.).

temple bâti sur les débris mêmes du palais de Néron. Les Césars persécuteurs ont disparu du monde ; ils n'ont laissé pour postérité qu'un nom couvert d'opprobre, symbole horrible de l'infamie et de la cruauté, et Pierre, toujours se survivant sur son siége, règne à l'endroit même où Néron le fit crucifier; son nom est invoqué comme l'emblème précieux de l'espérance, de la miséricorde et du pardon. De ce sépulcre sur lequel on prie toujours dans toutes les langues connues; de ce sépulcre sans cesse arrosé des larmes pieuses de toutes les nations, devant lequel ont été déposées les couronnes et s'est abaissé le front de tant de rois; de ce sépulcre entouré des hommages de l'univers, Pierre donne toujours ses lois comme d'un trône immortel. En vérité, la tempête n'a nui qu'à ceux qui l'excitèrent. L'Empire romain si vaste, si formidable et si belliqueux, a persécuté à mort l'Eglise, et l'Église si restreinte, si faible et si pacifique, est restée debout, à la vue de son persécuteur s'écroulant, disparaissant de la face de la terre. Le navire impérial, puissant par son immense carène, sa riche cargaison, ses agrès solides, si bien qu'il semblait défier l'océan le plus redoutable, a succombé à la première tempête et a péri corps et biens ; tandis que la *barque du pêcheur*, si petite, si pauvre, si fragile qu'elle semblait ne pouvoir impunément s'éloigner tant soit peu du rivage, poussée sur l'Océan sans borne, a triomphé de la fu-

(1) L'illustre prédicateur proclamait ces vérités dans l'église Saint-Pierre, à Rome.

reur des vents et du tourbillon des vagues. Voilà le miracle dont ce temple auguste est la preuve sensible; tel est le prodige qu'il raconte dans le langage éloquent de sa majestueuse et magnifique grandeur; il dit aux siècles qui passent sur sa tête : « Les portes de l'enfer n'ont point prévalu dans le passé; de même, dans l'avenir, elles ne prévaudront jamais contre l'Eglise : *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* »

Mais l'enfer ne laissa pas l'Église jouir longuement de sa tranquillité. N'ayant pu la vaincre par la force, il essaya de la combattre par le venin des doctrines. Epoques encore plus douloureuses pour elle que l'ère du martyre : les Césars sévirent contre les corps des saints, les hérétiques dirigèrent leurs traits empoisonnés contre les âmes et s'efforcèrent de corrompre l'enseignement de celle dont ils ne pouvaient détruire l'existence; ils laissaient aux chrétiens la vie pour leur arracher la foi du cœur. Animés d'une haine diabolique contre Jésus-Christ, la base du vrai christianisme, les uns le firent naître dans le temps, même selon sa nature divine; les autres nièrent sa mort, même selon sa nature humaine. Ceux-ci lui donnèrent un corps sans âme, ceux-là une âme sans volonté. Pour les uns, il est simplement un homme; pour les autres, il est seulement Dieu. Puis ses préceptes, ses conseils, les mystères, les sacrements, la grâce, le sacerdoce, l'Eglise, sont niés, rejetés tour à tour. Le cinquième siècle d'abord; puis, plus de mille ans après, le quinzième ont vu ces doctrines infernales patronées par des évêques, défendues par

des prêtres, observées par des moines, soutenues par des académies, imposées par des empereurs, acclamées par des peuples entiers. On résiste difficilement à l'erreur secondée de la force, de la ruse et des passions humaines. A l'une et à l'autre des époques indiquées, époques de si triste mémoire, l'hérésie semblait être devenue la foi universelle. Si, au siècle d'Arius, le monde chrétien s'étonna de se trouver presque arien; au siècle de Wicleff et de Luther, qui ressuscitaient les blasphèmes des anciens hérésiarques, l'Europe catholique put s'étonner de même, en se voyant en grande partie protestante. A chacune de ces deux époques la barque de Pierre, sa doctrine et sa foi semblaient méconnaissables au milieu des nuages du doute, de la tempête d'erreurs qui les emportaient assombries sur le courant de tant d'opinions contraires; on aurait dit l'Eglise naufragée : *Ita ut navicula operiretur fluctibus.*

Mais l'heure qui paraissait sonner sa ruine, fut précisément l'heure de son salut. L'hérésie ne pouvait être plus forte contre l'Eglise que ne le fut la cruauté. Marcion, Arius, Manès, Pélage, Nestor, Donat, Novatien, Wicleff, Luther, Calvin ne furent donc pas plus heureux que Néron, Caligula, Maximien, Dioclétien, Julien l'Apostat, Mahomet. Nulle invention humaine, nul édifice ne peut se soutenir, s'il ne s'élève sur le roc de Pierre, que Jésus-Christ, selon le langage de saint Léon, a donné pour fondement à l'Eglise (1).

(1) Præter illam petram, quam Dominus in fundamento posuit, stabilis erit nulla constructio (*Epist.* 54).

Les hérésies nées sous le sceptre, favorisées par les passions, cimentées avec du sang, se sont écroulées sur le sol, comme un bâtiment sans fondement. Toutes les sectes anciennes, détruites les unes par les autres, ont disparu. Les peuples malheureux qui les accueillirent, expient, depuis des siècles, leur apostasie par la perte de la science, de leur civilisation (il faut que les nations chrétiennes aillent les sauver). Eux qui trouvaient trop pesante la houlette de Pierre, sont forcés de gémir sous le joug honteux du croissant et de trembler sous le sabre musulman. Les sectes modernes, à leur tour, après s'être transformées en mille autres sectes, sont bien mortes comme institutions religieuses; elles ne subsistent que comme institutions politiques, maintenues à grand' peine par *la raison d'État,* par l'intérêt et par l'ambition.

Au contraire, notre Eglise, comme saint Augustin parlait déjà de son temps, notre Eglise la seule sainte, une, catholique et vraie, par la présence efficace de Jésus-Christ, par ses pontifes, ses conciles, ses docteurs, ses apologistes, a toujours combattu toutes les erreurs, expliqué et mis en lumière toutes les vérités. Les hérésies nées de son sein, chassées par elle de sa famille, ont péri comme d'inutiles rameaux retranchés de leur tige; elle reste debout, toujours unie à la racine divine qui la vivifie, à la charité chrétienne qui la féconde (1).

(1) Ipsa est Ecclesia sancta, Ecclesia una, vera Ecclesia catholica, contra omnes hæreses pugnans; omnes hæreses de illa exierunt, tanquam sarmenta inutilia de vite rescisa : ipsa autem

Les tempêtes hérétiques, si longues et si obstinées, n'ont fait que la décharger du fardeau funeste des peuples corrompus devenus leur proie, tandis que Rome compensait ces pertes par de précieuses conquêtes chez les nations de l'Asie et de l'Amérique. C'est ainsi que, triomphant de tous les orages, elle a continué et continue en sûreté son chemin, montrant au monde son mât toujours glorieux, la croix, étendard de son symbole; ses voiles, nos dogmes, toujours entières et toujours plus splendides, flottant sur la magnifique épigraphe tracée en caractères indélébiles et d'or par une main divine sur sa proue : « Voici la barque contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais : *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam !* »

Mais la plus terrible tempête que cette divine barque ait jamais essuyée depuis qu'elle vogue sur l'océan de ce monde, c'est celle qui s'éleva contre elle au siècle dernier, et qui se prolonge jusqu'à nos jours, toujours plus menaçante. Après mille et mille variations, l'hérésie protestante, transformée en un philosophisme monstrueux, prononça enfin son dernier mot : *Incrédulité*. Cette parole infernale, articulée dans la nuit de toutes les passions, trouva un écho funeste, universel. Sous le spécieux vocable de *philosophie*, elle fut bien vite accueillie, répétée dans les livres, dans les universités, dans les académies, dans les antichambres, dans les cercles des oisifs,

manet in radice sua, in vite sua, in charitate sua. Ecclesia pugnare potest, expugnari non potest (Aug., *De Mor. Eccl.*).

dans la société des femmes, dans la chaumière du peuple ; et on l'entendit quelquefois prononcer à voix basse jusque dans le cabinet des rois, jusqu'à l'entrée du sanctuaire ! Ainsi la science et le pouvoir, la littérature et l'autorité, la richesse et la force, même la mode, se liguèrent ensemble, formèrent contre l'Eglise de Jésus-Christ la plus vaste et la plus puissante des conjurations, et excitèrent contre le christianisme la plus terrible de toutes les tempêtes.

Durant l'espace d'un siècle environ, cette conspiration infernale fit son œuvre, employant tour à tour la calomnie et le sophisme, l'hypocrisie et le ridicule. Enfin, par la faiblesse ou la malice de ceux qui pouvaient et devaient la réprimer, elle se rendit maîtresse du pouvoir public, sous le nom de *révolution française*, et, par sa domination sur un grand peuple, elle régna en souveraine dans le monde. Etonné, épouvanté, l'univers vit pour la première fois l'anarchie érigée en gouvernement, la sottise et la pédanterie devenir législateurs, l'impiété se constituer maîtresse de religion. Bientôt aux sophistes succédèrent les bourreaux, aux livres les armes, aux doctrines la mitraille et la guillotine. On dépouille les sanctuaires, on abolit les cloîtres, on viole les asiles de la pudeur, on démolit les autels, on profane les églises, on immole les prêtres par milliers ; les évêques sont chassés de leur siége, la religion de la société, Dieu de son temple, et l'on eut le triste spectacle d'une nation, autrefois si chrétienne, abju-

rant sa foi, reniant Dieu, roulant dans l'abîme de l'impiété et de la barbarie.

Or ce peuple, par son caractère, par le génie de sa langue, par l'esprit de son *prosélytisme*, par l'influence de ses modes et de ses coutumes, exerce une espèce de dictature et d'empire moral dans tout le monde. L'enfer, en entraînant cette nation privilégiée dans les voies de l'impiété, voulait donc y attirer, par son moyen, toutes les autres nations catholiques et détruire ainsi l'Eglise de fond en comble (1). En effet, semblable à un torrent, dans son impétueux essor, l'esprit d'irréligion, débordant par deux fois de la France, inonda subitement l'Europe. Le dogme chrétien est, en différents lieux, solennellement abjuré, la loi de l'Evangile méprisée, la discipline ecclésiastique abolie, le culte catholique attaqué et injurié, les établissements ecclésiastiques, toutes les communautés religieuses dépouillées et détruites. Les richesses de l'Eglise deviennent la récompense du parjure, de la pudeur outragée, de la foi reniée; les honneurs, les dignités, le pouvoir, la pâture du juif, de l'hérétique, de l'athée, du matérialiste; le catholique seul en est exclu. L'apostasie, la cruauté et l'infamie sont les titres les plus honorables, le mérite le plus sûr et le plus universel. C'est le règne de Lucifer : aussi toutes les erreurs, toutes les passions sont en faveur, tandis que la vertu est opprimée, proscrite. Il y a plus : Attila s'arrêta deux fois de-

(1) Il faut observer que c'était là un excellent moyen; mais Dieu a voulu que la France restât catholique, pour sauver l'Eglise.

vant la majesté de saint Léon; Genséric, au sac de Rome, accorda la vie aux citoyens à la prière de saint Grégoire. Les anciens Vandales, sortis des contrées barbares du Septentrion, respectèrent le Souverain Pontife. Les nouveaux Vandales, enfants du pays le plus civilisé de la terre, le dépouillent de ses domaines, l'abreuvent d'outrages et le traînent en captivité. En couronnant dans l'exil la vie d'un saint par la mort d'un martyr, l'immortel Pie VI s'écrie avec crainte et tremblement : « Grand Dieu ! quel sort se prépare pour votre Eglise ! » Pie VII, gémit dans sa prison et verse des larmes sur les *pierres du sanctuaire* dispersées, sur les maux qui oppriment l'Eglise et sur ceux encore plus grands qui menacent de l'anéantir. C'est ici le cri de Pierre et des apôtres à Jésus-Christ : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. » La foi, même dans les contrées les plus catholiques, est presque éteinte; la dissolution est en honneur, l'impiété triomphe. Les agneaux sont sans brebis, la bergerie sans pasteur, la barque de Pierre sans pilote. La tempête a prévalu; la fragile nacelle, battue par des vents si violents et heurtée par des flots si terribles, va être submergée : *Ita ut navicula operiretur fluctibus.* Déjà l'on voit l'athéisme applaudir et chanter en triomphe un hymne infernal sur la destruction du catholicisme.

Mais, Seigneur, comme votre droite est puissante! comme votre parole est efficace! A un signe de sa main, cet empire gigantesque qui semblait tenir l'uni-

vers enchaîné, disparaît sans laisser d'autres vestiges sur terre que les ruines qu'il avait faites. Le vent de l'orgueil se tait, le flot de la persécution s'apaise; l'hérésie même et le schisme, par une providence particulière, s'entendent, s'unissent pour dissiper le nuage sombre d'où s'échappait la foudre qui soulevait les eaux et menaçait de briser la barque de Pierre. Pie VII recouvre la liberté et son trône. L'Église glisse de nouveau, intacte et fière, sur la mer aplanie; ses pertes se changent en conquêtes, ses craintes en espérance, son naufrage en sécurité, ses défaites en triomphes; victorieuse dans un combat si obstiné, si terrible, elle navigue dans un calme profond (1).

Mais cet événement, accompli sous nos yeux, a en outre quelque chose de particulièrement extraordinaire, qu'il convient de relever ici. Dans l'horrible conflit de tant d'idées, de tant d'erreurs, de tant d'intérêts, de tant de passions, de tant de guerres, de tant d'usurpations, de tant de rapines, de tant d'injustices, tout a été foulé aux pieds: les dynasties mises en fuite, les trônes renversés, les institutions changées, les conditions confondues, les nationalités détruites. Il est vrai qu'à la fin de cette catastrophe si étrangement violente, les trônes se relevèrent, les royaumes se reconstituèrent, les institutions ressuscitèrent. Mais, disons-le, ils ne furent plus les mêmes. De tout ce qu'a touché la Révolution française, rien n'est rentré dans son premier état. Les

(1) Imperavit ventis, et facta est tranquillitas magna (Loco cit.).

plus grandes monarchies, si elles ont repris leur ancien nom, sont loin d'avoir reconquis leur force et leur stabilité anciennes. Que de trônes chancellent! Que d'institutions n'ont encore qu'une existence précaire, incertaine! Mais l'Eglise catholique est à présent ce qu'elle a toujours été. Elle seule est sortie de ses épreuves avec toute sa force, toute son intégrité; elle n'a rien perdu, ni de son autorité, ni de sa stabilité! Mais, que dis-je? malgré tout ce que les portes de l'enfer ont fait pour la détruire, elle est sortie de la lutte plus forte, plus stable, plus majestueuse que jamais.

Certains gouvernements se sont matériellement restaurés ou agrandis; mais l'empire des intelligences leur est échappé (fasse le ciel que ce ne soit pas pour toujours!), et il a passé à l'Eglise. Rien de plus vrai que cette parole de l'homme le plus extraordinaire des temps modernes: « Les prêtres se sont emparés des esprits, et ils ne m'ont laissé régner que sur les corps. » Aujourd'hui, il ne serait plus possible à un Henri VIII d'imposer, par la force, une religion de son caprice à un grand peuple. Aujourd'hui, il n'y a aucune nation, si faible soit-elle, qui voulût recevoir un symbole élaboré dans les cabinets des grands et inventé par la politique. Le gouvernement qui oserait en faire l'épreuve, n'ajouterait que le ridicule à son impuissance; et il perdrait le sceptre sans obtenir la tiare. La suprématie religieuse est plus embarrassante que la suprématie temporelle pour ceux auxquels l'hérésie ou le schisme l'a conféré. L'encensoir

qu'ils ont usurpé leur pèse plus que l'épée, et il leur est bien plus difficile de le manier. Les rois pontifes sont tombés en discrédit ; il n'est plus possible d'en voir surgir de nouveaux. Quant à l'Eglise, plus elle a perdu de ses richesses matérielles, plus son pouvoir spirituel s'est agrandi ; si bien qu'elle peut répéter avec saint Paul : « Je suis devenue plus forte et plus puissante, précisément par ce qui me fait paraître plus faible (1). » Les évêques sont aujourd'hui plus que jamais unis et soumis à leur auguste chef. De toutes les parties du monde, les peuples étendent les bras vers le siége de Pierre. Rome est comme l'étoile polaire vers laquelle les yeux sont tournés et de laquelle tous attendent la lumière qui doit rétablir l'ordre dans la société et rendre la paix à l'univers. Sans son appui, les rois ne sont plus en sûreté ; les peuples ne peuvent se passer de sa tutelle (souvenez-vous de la république de 1848) ; les nations mêmes qui en sont séparées, tout en semblant la fuir, s'en rapprochent de plus en plus par des voies cachées, forment des vœux pour lui être de nouveau unie. Le pouvoir spirituel du Souverain Pontife (de Pie IX), qu'on a voulu détruire par tous les moyens, est le seul qui soit demeuré intact avec ses prérogatives.

Car, régner, ce n'est point manier la matière, mais conduire les esprits, enchaîner les cœurs. Or, en ce sens, on peut dire que Pierre seul, dans la personne de ses successeurs, règne dans l'univers. Le pontife romain, sans armées, sans flottes, reçoit une adhésion

(1) Cum infirmor tunc potens sum.

libre et gouverne, dans l'ordre spirituel, un nombre immense de nations différentes; et, tandis que bon nombre de rois terrestres font d'inutiles efforts pour conserver une couronne qui menace toujours de leur échapper, lui, sûr de son autorité, certain de sa légitimité, plein de foi dans sa force, institue des évêques (l'Angleterre, la Hollande, l'Amérique), envoie des missionnaires, condamne les erreurs, explique la vérité, réveille l'Orient (il envoie une encyclique au patriarche, à Jérusalem), pacifie l'Occident, exhorte les rois, prêche les peuples, reconquiert l'Afrique, civilise l'Océanie, pénètre dans la Chine. Ses paroles, et ses paroles seules ont un écho dans l'univers, donnent à penser aux puissants (le Piémont), portent, inspirent même aux trônes des sollicitudes qu'on aurait mauvaise grâce à cacher sous le masque d'une fausse sécurité et d'un mépris affecté! Sa juridiction seule est reconnue, sa voix seule est écoutée, son action seule peut se faire sentir, s'étendre véritablement sur le monde. Je puis donc dire que la monarchie de l'Eglise, combattue dans ces derniers temps par tant d'impies, méprisée par tant d'hérétiques, décriée par tant de scandales, est seule réellement debout. Des chocs si violents n'ont pas dérangé une seule pierre de ce mystérieux édifice : sa base est entière, sa constitution intacte. Les barques royales, atteintes aussi par le même ouragan et échappées comme par miracle au naufrage, ont repris, il est vrai, leur chemin, mais avec d'irréparables pertes. Elles cheminent avec plus d'une voile déchirée, plus d'une vergue brisée, plus d'un mât fracassé par

la tempête. Toutes portent les marques horribles du choc violent qu'elles ont soutenu, du danger qu'elles ont encouru. La seule nacelle de Pierre, après avoir été plus que toutes les autres ensemble agitée des vents, flagellée des ondes, accablée de tempêtes, s'est conservée intacte dans ses agrès et sa carène. Plus que jamais sûre d'elle-même, qu'elle continue donc sa course pacifique, en répétant aux peuples s'inclinant avec respect à son passage : « Je suis cette barque contre laquelle les portes de l'enfer ont lutté et lutteront toujours en vain : *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* »

Il résulte de ce que nous avons dit jusqu'ici trois puissantes preuves à l'appui des consolantes vérités que nous avons exposées.

Premièrement, l'œuvre d'un ou de plusieurs hommes peut être anéantie par un ou plusieurs hommes. La créature peut détruire pour jamais, mais elle ne saurait édifier pour toujours ; elle peut entasser d'éternelles ruines, mais elle ne saurait produire des œuvres immortelles. Les empires les plus anciens, les constitutions les mieux établies, les édifices les plus solides n'ont pas tenu devant les efforts de l'homme ; ils sont tombés sous ses coups. Et pourquoi ? C'est que ces inventions des hommes dépendaient des hommes. Si donc il y a quelque part une Église que ceux-ci, malgré leurs efforts, n'ont pu, non pas détruire, mais seulement altérer, il est évident qu'elle n'est pas leur ouvrage, il est évident que ce que l'homme ne peut détruire, il n'a pu le créer.

Or, nous l'avons vu, telle est précisément la condition de l'Église. Durant trois siècles les empereurs les plus puissants, durant trois autres les hérétiques les plus furieux, durant trois siècles aussi les peuples les plus féroces, durant trois siècles encore le mahométisme triomphant par tout le monde, et dans les trois derniers enfin toutes ces forces diverses réunies sous le nom de protestantisme, de philosophie, de révolution, de liberté, de sensualisme, de communisme; c'est-à-dire la puissance des gouvernements, les blasphèmes des impies, l'astuce des hérétiques, la cruauté des nouveaux Vandales, l'abject matérialisme des nouveaux Musulmans, ont attaqué l'Église de tous côtés, dans le dessein bien arrêté, avec la volonté diaboliquement décidée, obstinée et énergique, de la détruire pour toujours. Eh bien! quel a été le résultat? Tant de persécutions, tant d'assauts si prolongés, si divers, si terribles, si indomptables, n'ont servi qu'à la délivrer davantage de la poussière attachée à ses pieds pendant son pèlerinage dans le monde. Ils ont été pour elle ce que la serpe est à la vigne, qu'elle rend plus vigoureuse, en paraissant lui enlever ses rameaux; ce que le feu est à l'or, qu'il rend plus pur, en semblant le consumer; ce que le marteau est à l'acier, qu'il polit et perfectionne, en menaçant de le briser sous ses coups multiples. Ses épreuves n'ont abouti qu'à procurer à l'Église des forces nouvelles, une gloire plus grande, une splendeur plus merveilleuse (1). Ce que l'adulation

(1) Inter ipsos turbines mundi, inter ipsas sæculi persecutio-

fit dire à un poète païen de Rome idolâtre s'applique en toute vérité à Rome chrétienne : elle n'a puisé que plus de courage aux coups qu'on lui a portés, plus de force au sang qu'elle a répandu, une plus grande abondance de vie aux combats, au carnage, au fer même qui semblait l'avoir immolée pour toujours (1).

Bien plus, elle a soumis, ou affaibli, ou détruit ces horribles phalanges conjurées pour sa destruction ; elle a été pour ses ennemis la dure enclume brisant en mille éclats les marteaux qui osent la frapper. Aujourd'hui même, parmi ses adversaires, combien n'en voit-elle pas périr ? Contre elle tout est faible et impuissant, car elle résiste à tout, triomphe de tout. Son histoire n'est que la série non interrompue de ses triomphes. Donc elle n'a pas été établie par les hommes, donc elle est l'œuvre de Dieu, donc l'Eglise catholique est vraiment l'Eglise de Jésus-Christ, fondée sur Pierre : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.*

Secondement, toute invention de l'homme porte l'empreinte de sa faiblesse et de sa caducité. L'homme lui-même, à peine né, commence à mourir : chaque moment lui enlève une partie de son existence corporelle, et chaque pas qu'il fait dans la carrière de la vie est un pas de plus vers le sépulcre. Or, il en est de même de ses œuvres. Ses vête-

nes plus gloriæ et virtutis acquirit, dum infirma et indissolubilis perseverat (Chrysol.).

(1) Per arma, per cædes, ab ipso ducit opes animumque ferro (Horat.).

ments, au moment même qu'il s'en couvre, commencent à s'altérer insensiblement, à s'user ; chaque instant de leur durée avance leur décadence et leur destruction (1).

Oui, quelques soins que l'homme emploie pour les conserver, il ne peut prolonger que de quelques jours l'existence de ses créations ; il ne saurait leur assurer l'immortalité. A défaut de toute autre cause délétère, le temps suffit seul pour les consumer, les détruire. Aucune œuvre purement humaine n'est exempte de cette loi : *Tout ce qui tire son origine de l'homme, vieillit et périt avec l'homme.* Si l'on trouve donc une institution qui, nonobstant le long cours des siècles, ne s'altère pas, ne se décompose point, ne perd rien de sa vigueur, de sa force, de sa beauté première, cette institution, pour cela seul, est l'œuvre de Dieu, qui peut seul communiquer à ses créations l'immutabilité par laquelle il est toujours le même et ne vieillit jamais (2).

Or, une telle œuvre existe dans le monde ; nous la connaissons, nous l'avons sous les yeux : c'est l'Eglise. Que de dynasties, que d'empires, n'a-t-elle pas vus naître et périr, s'élever et tomber ! Que de républiques, que de peuples, n'a-t-elle pas vu se former et disparaître ! Depuis sa naissance, que de systèmes philosophiques en vogue et mis en oubli ! que de sectes religieuses pleines d'expansion d'abord, et puis dissipées ! Et, au milieu de tous ces débris de

(1) Omnia sicut vestimentum veterascent (*Ps.*).
(2) Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient (*Ibid.*).

sceptres brisés, de couronnes mutilées, de trônes abattus, de chaires mises en morceaux; au milieu de ces ruines que le temps a amoncelées à ses côtés, elle reste debout, comme cette colonne de Foca qui domine avec fierté les ruines du Forum romain. Déjà deux mille ans sont passés sur son noble front, et l'Eglise n'a souffert encore aucune altération essentielle, ni dans ses dogmes, ni dans sa morale, ni dans sa constitution, ni dans son culte, ni dans son action, ni dans sa beauté. Vingt siècles se sont écoulés, et elle persuade les mêmes vérités, inspire les mêmes sacrifices, reçoit la même obéissance, obtient les mêmes hommages. Depuis deux mille ans elle enfante toujours et forme jusqu'ici, avec la même facilité, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges en grand nombre ; aujourd'hui, comme aux premiers jours du christianisme, la foi de Jésus-Christ est prêchée avec le même zèle, confessée avec la même constance, pratiquée avec la même perfection. Si le nombre des catholiques diminue dans un endroit, il augmente dans un autre ; quant au catholicisme, il est toujours le même; il a toujours le même esprit, la même force, la même fécondité, parce que l'Eglise qui le conserve et qui l'enseigne est toujours la même.

Les autres communions religieuses ont eu des époques de force et de progrès ; mais bientôt l'époque de décadence, d'affaissement et de mort a surgi pour elles. Ainsi s'offrent-elles à nos regards avec les caractères propres aux œuvres humaines, avec la

preuve parlante de leurs origines caduques. L'islamisme n'inspire plus le même fanatisme qu'autrefois contre les chrétiens (la guerre d'Orient). Le protestantisme n'excite plus la même fureur que naguère contre les catholiques ; le temps a détruit sourdement ses œuvres infernales (le protestantisme s'est uni ou plutôt a été absorbé par la révolution ; de là ses fureurs), ces enfantements monstrueux de l'orgueil et de la luxure : ce sont de vrais cadavres ambulants sans âme et sans vie. Et que sont devenues les sectes si nombreuses qui les ont précédés ? Elles furent, et elles ne sont plus. Les religions de fabrication moderne ne seront pas plus fortunées. Encore un peu de temps, et elles se dissiperont ; elles iront rejoindre leurs sœurs dans les abîmes du néant. Semblables aux météores électriques, après avoir brillé quelques instants d'une splendeur infernale, elles s'évanouiront, ne laissant que l'horrible puanteur de leurs vices pour souvenir de leur apparition et de leur passage. Quant à l'Eglise catholique, elle n'est pas sujette à la décadence lente et continuelle à laquelle tout ce qui est créé est soumis ; sans cesse renouvelée, selon les promesses de Jésus-Christ, par une force secrète et divine, plus elle dure, plus elle est forte ; plus elle avance, plus elle est belle ; plus elle vit, plus elle se rajeunit (1). Cette barque est d'un bois incorruptible. Donc l'Eglise catholique, dépendante de Pierre, est l'Eglise dont on peut dire : Le Fils de Dieu l'a fondée, puisqu'il la conserve miraculeuse-

(1) Renovabitur velut aquila juventus tua (*Ps.*).

ment ; elle est donc la vraie Eglise : *Tu es Petrus*, etc.

Troisièmement, les œuvres de l'homme ne peuvent conserver, même pour un temps, leur existence si éphémère et si précaire sans la protection et l'appui de l'homme. Que deviennent, en effet, ces institutions quand elles sont abandonnées à elles-mêmes ? Que deviendrait, en particulier, l'idolâtrie indienne ou chinoise, si les gouvernements cessaient de la protéger par leurs cruelles persécutions contre le christianisme. Que deviendrait le mahométisme, si l'épée des sultans n'était pas toujours levée pour le soutenir (voyez ce qui se passe)? Où en serait le schisme grec (les sectes en Russie), le protestantisme anglais, l'évangélisme allemand, s'ils n'étaient liés aux institutions politiques des Etats? Ah! sous peu, il ne resterait plus nul vestige de ces avortements monstrueux des passions humaines, et la vérité catholique irait pacifiquement régner sur leurs ruines. Hélas! il faut que ces plantes parasites enlacent un arbre quelconque, s'attachent à un soutien, pour qu'elles puissent déployer, même pour un temps, la luxuriante stérilité de leur feuillage. Il est vrai qu'elles empoisonnent, minent sourdement l'arbre imprudent qui leur prête son appui, et qu'à mesure qu'il tombe, elles se déssèchent, puis deviennent... *du foin*. Les fausses religions se sont empressées, à leur naissance, de se couvrir du manteau du pouvoir ; elles sont accourues se réfugier à l'ombre des trônes, où elles ont caressé les basses passions de la multitude pour s'abriter sous l'étendard de la rébellon et de l'infamie : qu'y ont gagné les trônes et les peuples?

Si donc il y a, sur la terre, une institution qui n'a besoin, pour se soutenir, d'aucun appui humain, elle montrera par là qu'elle n'est pas de leur nombre, qu'elle n'est pas l'œuvre de l'homme.

Or, cette institution existe : c'est l'Eglise. Nous avons vu que non-seulement elle n'a pas eu besoin de la protection des Césars pour s'établir et pour subsister, mais qu'elle s'est, au contraire, établie et qu'elle a subsisté en dépit d'eux et malgré tous leurs efforts. L'erreur, dans ses effets, procède de haut en bas : elle commence par captiver les grands avant de fasciner le peuple. La vérité catholique procède autrement : elle a d'abord conquis les peuples, puis elle a attiré les souverains. L'empire fut chrétien avant ses maîtres. Le trône eut besoin de l'autel avant que celui-ci ne réclamât son secours. Et, je le dirai, la protection que l'Eglise accorde aux princes est mille fois plus efficace que celle qu'elle en reçoit. Ah ! on a voulu quelquefois la protéger, cette Eglise ; mais que de larmes lui ont valu ces protections intéressées ! souvent elle a eu plus à se plaindre de ses prétendus soutiens que de ses persécuteurs !

Elle ne doit donc rien à la force du pouvoir ; doit-elle quelque chose à la faveur des passions ? Ah ! nullement : par la mystérieuse obscurité de ses dogmes, par la sévérité de ses lois, elle les irrite au contraire, en fait des ennemies. Quel est, en effet, le vice qu'elle n'enchaîne, quel est le mauvais instinct qu'elle ne combatte ? Elle condamne également la tyrannie des monarques et la rébellion des peuples, la dureté des riches et l'impatience des pauvres, la superstition des

ignorants et l'orgueil des savants. Loin donc d'avoir reçu le moindre appui humain, elle a eu et a toujours contre elle tous les intérêts terrestres, toutes les forces des puissants et toutes les passions des faibles. Ainsi, tandis que le schisme et l'hérésie sont toujours prosternés la face contre terre devant les rois, l'Eglise catholique ne plie le genou que devant le Roi du ciel; tandis que les sectes demandent à l'homme la protection et la vie, l'Eglise catholique ne demande à Dieu que sa liberté : *Ut Ecclesia tua secura tibi serviat libertate*, parce qu'elle a en elle-même le principe de sa vie et de sa force comme le droit de son empire. Elle n'a donc besoin de tendre à personne une main suppliante. Elle ne désire et ne demande que sa liberté d'action, et, pour accomplir sa mission sur la terre, elle n'a besoin que d'elle-même. Comme le jour où l'appui politique fera défaut à l'erreur, sera le jour de sa mort; de même, le jour où l'Eglise sera libre de prêcher partout l'Evangile et de persuader ses lois, sera le jour de sa gloire et de son triomphe. Donc, puisque l'Eglise catholique peut se passer du secours des hommes, elle est cette Eglise qui est assurée du secours de Dieu; elle est cette Eglise fondée sur Pierre, que Jésus-Christ a appelée *sienne;* elle est cette Eglise qu'il a établie, puisqu'elle se soutient seulement en lui et par lui : *Tu es Petrus*, etc.

Concluons donc : la jeunesse perpétuelle de l'Église, sa fécondité inépuisable, sa force immortelle, sa durée, son immutabilité sont des faits incontestables, mais des faits contraires à toutes les con-

ditions, à toutes les lois auxquelles sont assujetties les œuvres humaines. C'est donc un miracle certain, évident, palpable de la puissance divine. Or, ce grand, cet éclatant miracle s'est opéré dans le passé, en dépit des calculs, des prévisions, des probabilités humaines, nonobstant les oppositions les plus tenaces, et il s'accomplira toujours ainsi dans l'avenir. Comme son divin fondateur, l'Église catholique a passé par tous les genres de tentations et d'épreuves : *tentata per omnia*. Satan ne peut inventer rien de nouveau pour l'abattre. Il n'a plus dans ses arsenaux de la géhenne que des armes émoussées déjà contre elle. Il a déjà employé, pour la perdre, tous ses systèmes de destruction, tous ses efforts; il a épuisé tous ses moyens, la science et la force, la cruauté et la séduction, les scandales au dedans et l'hérésie au dehors, les sectes cachées et les schismes manifestes, les peuples et les rois ligués ensemble. On ne pourra donc, dans l'avenir, rien faire contre l'Église qui n'ait déjà été cent fois essayé contre elle. Or, elle est restée victorieuse de toutes ces attaques du passé, elle est debout toujours; elle triomphera donc encore de tous les efforts tentés contre son existence dans l'avenir. Ses triomphes passés sont le gage assuré, infaillible de ses triomphes futurs; car elle ne les doit point aux circonstances accidentelles et variables de temps et de lieux qui peuvent faire défaut un jour, mais à la puissance divine qui réside en elle pour jamais.

Combien de siècles l'Église catholique durera-t-elle donc? Toujours. Quand finira-t-elle? Jamais. Le Fils

de Dieu n'a point fixé de terme à sa promesse, il n'a posé aucune condition. Il a dit, dans un sens universel et absolu, « que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Église qu'il a fondée sur Pierre. » Donc cette Église est immortelle ; car, comme nous l'avons déjà dit, éternelle pensée de Dieu réalisée dans le temps, née dans l'éternité, sa fille, elle a pour héritage l'éternité. Les fausses religions, de même qu'elles n'ont point la *catholicité*, qui est *l'universalité* du lieu, ne peuvent posséder de même la *perpétuité*, qui est *l'universalité* du temps. Nées hier, elles périront demain. Toute religion qui est née après l'homme, finit avant l'homme ; toute religion qui n'a pas vu l'origine du monde, n'en verra point la fin. L'Église catholique, comme Jésus-Christ dont elle est le corps mystique, est non-seulement d'hier et d'aujourd'hui (1), mais de tous les siècles. L'homme ne l'a pas formée ; elle a précédé sa création. Elle a reçu dans ses bras l'humanité à sa naissance, elle l'accompagnera à sa mort ; elle a sanctifié son berceau, elle mettra le sceau à son sépulcre : née avant l'homme, elle mettra au tombeau tous les hommes. Elle ensevelira le dernier Antechrist, comme elle a enseveli tous les autres Antechrists, c'est-à-dire les persécuteurs et les hérésiarques qui ont précédé. Elle existait dans l'intelligence divine avant la création du monde, elle survivra à la destruction du monde ; et, quand elle aura accompli sa mission d'amour auprès de la race d'Adam dans cet exil ter-

(1) Christus heri et hodie, ipse et in sæcula (*Hebr.* XIII).

restre, elle se fera des ruines de l'univers comme un marchepied, d'où elle prendra son essor vers le ciel en chantant l'hymne de gloire.

Les premiers chrétiens n'avaient que la foi pour admettre la perpétuité de l'Église ; nous, nous avons de plus l'expérience des faits. Ceux-là ont cru que l'Eglise serait immortelle et éternelle ; nous, nous pouvons dire que nous avons vu, que nous voyons encore, que nous touchons de la main cette importante vérité. L'histoire de l'Eglise n'est que la preuve continuée de cette grande parole du Fils de Dieu : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle : *Tu es Petrus,* » etc.

Quelle est sublime la pensée qui a fait graver cette divine promesse autour de la coupole qui couronne ce temple auguste ! Coupole, prodige de l'art, majestueuse rotonde que le génie païen avait à peine osé placer sur la terre, et que le génie chrétien a soulevée hardiment dans les airs, jusqu'aux portes du ciel ! Oh ! comme il est doux de voir dans cette prophétie réalisée déjà, et se réalisant chaque jour ; comme il est consolant d'y voir sensiblement exprimée cette vérité devenue un fait éclatant : *La promesse divine est toujours la même; elle retentit toujours avec un écho majestueux et puissant, elle s'accomplit toujours sur l'Église de Pierre.* Sur ce monument gigantesque, qui semble toucher de sa cime le seuil de la Jérusalem céleste, tandis qu'il appuie sa base sur la Jérusalem terrestre, l'on est heureux de contempler le symbole

sensible de cette vérité : la promesse de perpétuité a été faite seulement à l'Eglise de Pierre sur la terre, et cette Eglise est l'échelle solide qui monte au ciel. Comme l'âme est réjouie en voyant sur ce colossal monument qui domine Rome, et par Rome le monde, l'étendard de la victoire annonçant à l'univers les triomphes de l'Eglise et ses destinées éternelles!

Et nous catholiques, soyons saintement fiers d'être ses enfants! Toutes les questions religieuses sont résolues quand est résolue celle-ci : Quelle est la vraie Eglise? Une fois prouvé qu'une Eglise est divine, que Dieu est avec elle et en elle, il reste aussi prouvé que tout ce qu'elle enseigne est vrai et que tout ce qu'elle pratique est saint; car Dieu ne peut être dans une Eglise tombée dans le vice ou dans l'erreur. Or, l'Eglise romaine est la seule qui est *une, sainte, infaillible, féconde, apostolique, universelle, ferme, immuable, éternelle.* Elle seule possède les caractères propres à une Eglise divine, les preuves extérieures qu'elle est en Dieu et avec Dieu, et que Dieu est avec elle et en elle. Grand Dieu! combien je vous suis donc redevable! Que je suis heureux de me trouver dans son sein! Oh! comme mon esprit se calme, comme mon cœur se dilate, comme mon âme se réjouit! Je tressaille d'une sainte joie quand je pense que je suis dans la vraie Eglise, avec l'Eglise divine! Je n'ai nul besoin désormais de me mettre à la torture pour examiner et discuter la religion. Par cela seul que l'Eglise, ma mère, est l'unique vraie, l'unique divine, je suis certain que sa foi est vraie, que sa

morale est sainte, que son culte est pur. Je suis certain d'être dans la vraie religion, de professer la vraie foi, de croire à la pure parole de Dieu, d'être son disciple, son enfant; je suis certain d'être sur la voie assurée du salut éternel; et si, possédant intérieurement la grâce, j'appartiens à l'esprit de cette Église, comme j'ai le bonheur d'appartenir à son corps par la profession extérieure de la foi, je n'ai plus rien à craindre : sans aucun doute, je me sauverai! Si je partage avec l'Eglise, ma mère, ses tentations et ses périls, vainqueur avec elle, j'irai au ciel régner avec elle!

DEUXIÈME PARTIE.

Les membres suivent la condition du corps auquel ils appartiennent. La condition de l'Eglise militante, voguant sur la mer orageuse du siècle, étant l'agitation au milieu des tempêtes et des hérésies (1), la condition du chrétien est d'être combattu par toutes sortes de tentations. Jésus s'endort aussi pour nous, quand il permet que la misère nous travaille, que l'infirmité nous désole, que la calomnie nous noircisse, que l'injustice nous opprime; Jésus s'endort pour nous, lorsque nous éprouvons l'ingratitude des proches, la dureté des étrangers, l'infidélité des amis; quand, aux tribulations extérieures que nous souffrons dans notre corps, s'unissent les luttes intérieures qui jettent notre âme sur le bord du précipice; quand de

(1) Oportet hæreses esse (*I Cor.* XI).

fortes tentations d'incrédulité, de désespoir, de haine et de mépris de Dieu nous assiégent de jour et que d'impurs fantômes nous poursuivent de nuit. Et alors, ô Dieu! notre esprit est rempli de ténèbres, l'imagination inconstante, le cœur froid, les sens rebelles, la prière languissante, le ciel de bronze; nos soins sont vains, nos efforts infructueux, et tout nous fait craindre un naufrage prochain et inévitable (1).

Mais si le Seigneur, dans ce mystérieux sommeil semble fermer l'œil sur nous, son cœur cependant veille, attendant que nous pratiquions la patience, ou que ceux qui nous persécutent se repentent et se convertissent. Hommes de peu de foi, ne craignez donc point, ne laissez pas abattre votre courage (2). Ce Dieu de bonté dort; mais, dans son sommeil même, il veille, il est le spectateur de votre lutte, il contemple d'un regard bienveillant votre foi pour vous soutenir, en attendant la fin du combat pour vous couronner. Il n'est point de spectacle plus sublime, en effet, plus agréable à Dieu, ni plus digne de son infinie majesté que celui de l'homme, fragile

(1) Christus nobis, inter æquoris fluctus, obdormit, quando crebescente immundorum spirituum, vel pravorum hominum impetu, inter medios virtutum nisus, obtenebrescit splendor fidei, spei celsitudo tabescit (Beda).

(2) Etsi Dominus dormiat pio somno, vestram patientiam expectans, vel impiorum pœnitentiam; nolite contremiscere, nolite deficere. Non dormit quidem, sed prælium intuetur; et certaminis finem et bellantium fidem expectat. — Cur ipse perturbavit mare, commovit ventos, concitavit fluctus? Ut discipulos mitteret in timorem, et suum auxilium postularet (Beda, loco cit.).

navire, aux prises avec les flots de l'adversité, en lutte avec les vents des tentations, qui prie, qui résiste, qui se meurt par la crainte d'offenser Dieu et de le perdre La peine qu'il éprouve alors des assauts du démon, les efforts qu'il fait pour les repousser, le secours qu'il implore pour en triompher, ses prières et ses cris : tout cela est un ensemble d'actes de foi vive en l'efficacité du soutien divin; il fait preuve de sa ferme espérance de l'obtenir, d'une profonde humilité, d'une grande défiance en ses propres forces, d'un amour tendre qui lui fait craindre le péché plus que tout le reste. Or, de même que le Sauveur ne troubla la mer de Tibériade, ne déchaîna les vents et ne souleva les flots que pour inspirer à l'âme des apôtres, par la crainte du naufrage, ces précieux sentiments, pour leur enseigner à recourir à lui dans les dangers, à attendre son secours; ainsi, dit saint Augustin, Dieu permet que nous soyons affligés, tentés, pour nous apprendre à recourir à lui et a nous réfugier sous sa protection. C'est la mère tendre qui fait peur à son enfant pour l'obliger à se cacher dans son sein (1).

La tempête dont nous avons déjà tant parlé, mit en péril la barque de Pierre, mais elle ne la submergea point. De même, si les tentations auxquelles nous nous exposons en aveugles, nous entraînent au précipice, celles par lesquelles Dieu éprouve et attire à lui les âmes, si elles excitent en nous l'agitation et la crainte, ne compromettent pas notre

(1) Mala nostra ad Deum nos ire compellunt (Aug.).

salut. Alors l'homme chancelle, mais il ne tombe pas ; il tremble, mais il ne se désespère pas ; il s'humilie, mais il ne s'abat pas : plus il se reconnaît faible par lui-même, plus il se trouve fort par le secours de Dieu.

Nulle barque ne peut tenir la mer sans lest ; de même aucune âme ne peut, d'ordinaire, persévérer dans le service divin, au milieu de l'océan de ce monde, sans la tentation ou l'adversité. Aussi tous les saints, sans exception, les plus grands amis de Dieu, de l'Ancien et surtout du Nouveau Testament, ont été tentés, éprouvés, affligés. Or, l'âme chrétienne qui veut vivre saintement et imiter Jésus-Christ doit, saint Paul l'a écrit, suivre leurs traces et marcher à leur suite (1) ; et, comme l'ange l'a dit à Tobie, toute âme qui est agréable à Dieu, doit passer par la tentation (2). Le navire se soutient au milieu des flots par son propre poids ; l'âme se soutient entre les courants de l'orgueil par sa propre faiblesse. La tribulation, soit intérieure soit extérieure, en lui découvrant son néant, le besoin absolu et continuel du secours divin, sauve celle-ci de l'atmosphère homicide de la complaisance en elle-même, de la présomption, de la vanité, qui sont les aliments de tous les vices et l'écueil funeste de toutes les vertus. Combien l'on connaît mieux sa propre misère et la nécessité de s'adresser à Dieu, quand on est tenté,

(1) Et omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.

(2) Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te (Tob.).

troublé, affligé ! Comme le détachement du monde est alors plus facile, le désenchantement plus prompt, le recueillement plus austère, l'humilité plus profonde, la fuite des occasions plus active et la prière plus fervente ! On n'a plus d'autres pensées que celle d'adresser à Dieu, du fond de son cœur, ce cri de douleur et d'angoisse : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ; » le recours à Dieu et la confiance en lui nous rendent fermes comme un roc inébranlable au milieu des ondes irritées (1).

Oui, la tentation, quelle qu'elle soit, qui vient combattre l'homme sans qu'il y ait de sa faute, est un poids qui le maintient debout, une infirmité qui le guérit, un feu qui le purifie, une brûlure qui le rafraîchit, un péril qui le sauve, un abaissement qui le relève, une misère qui l'ennoblit, une humiliation qui le conduit à la gloire. La tribulation est l'école de l'humilité, la médecine de l'orgueil, l'antidote de l'amour-propre, l'enseignement de la prière, l'aiguillon de la vigilance, la preuve de la fidélité, la source du mérite, le gage de la couronne et de la récompense ; c'est pourquoi l'apôtre saint Jacques nous dit que, loin de nous affliger, quand nous sommes entourés de tentations et de souffrances, nous devons plutôt nous réjouir de tout notre cœur, sachant bien que si Dieu éprouve notre foi, c'est pour accroître le mérite de la patience qui nous rend purs et parfaits devant lui (2).

(1) Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion, non commovebuntur (*Ps.*).

(2) Omne gaudium existimate, fratres, cum in tentationes va-

O vous donc qui gémissez, vous qui tremblez sous le choc des tentations et des adversités; vous qui vous plaignez que le Seigneur, sourd à la voix de votre douleur, vous a abandonnés, sachez que le Dieu qui permet que vous soyez affligés, qui vous expose à de si dures épreuves, n'est pas un Dieu qui vous haïsse ni qui vous oublie! C'est le Dieu fidèle à sa parole, qui ne permet pas des attaques plus fortes que sa grâce, qui ne souffre pas que nos ennemis visibles et invisibles décochent leurs traits, sans leur présenter en secret le bouclier qui les repousse: c'est saint Paul qui nous en assure, lui qui en avait fait l'expérience (1)! Le Sage, à son tour, nous dit que Dieu, plein de sollicitude pour notre salut, imite le potier qui, par le feu, sèche et durcit l'argile : il déssèche votre âme des affections profanes et la raffermit dans le bien par le feu des tentations (2). C'est, selon saint Jacques, le Dieu rémunérateur et généreux qui, spectateur de votre lutte, vous prépare, après les travaux et les ennuis, le repos éternel; heureux que nous sommes, tandis que vous souffrez des peines passagères pour son amour, il tresse, à cette même heure, sur votre tête, la couronne immortelle (3). Ecoutez saint Chryso-

rias incideritis, scientes quia probatio fidei vestræ patientiam operatur; patientia autem opus perfectum habet.

(1) Fidelis Deus qui non patitur vos tentari supra id quod potestis; sed faciat cum tentatione proventum, ut possitis sustinere (*I Cor.*).

(2) Vasa figuli probat fornax, et homines justos tentatio.

(3) Beatus vir qui suffert tentationem; quoniam cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromisit Deus diligentibus se (*Jacob.*).

logue qui vous crie : Ne perdez pas courage dans les tentations qui vous tourmentent, dans les adversités qui vous troublent ; réveillez Jésus-Christ qui paraît sommeiller en vous ; réveillez-le par les profonds gémissements de votre cœur, par les accents d'une foi vive, par les larmes confiantes du chrétien, par la voix affectueuse de l'amour et par ce cri des apôtres : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. » Alors Jésus-Christ vous fera éprouver d'une manière plus sensible sa tendre protection. Il fera succéder un grand calme à la tempête, ne fût-ce qu'au dernier de vos instants ; car l'expérience enseigne que les âmes affligées durant la vie sont les plus joyeuses et les moins tentées à l'article de la mort ; vous passerez de ce calme du temps présent au repos et à la joie inaltérable de l'éternité : *Imperabit ventis, et fiet tranquillitas magna.* Ainsi soit-il.

VINGT-DEUXIÈME HOMÉLIE[1].

La multiplication des pains [2],

OU

LE MINISTÈRE DE L'ÉGLISE.

> Dei enim adjutores sumus. Sic nos existimet homo, ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei. (I Cor. IV.)

Ce n'est point une invention d'ascète ni une pieuse croyance, encore moins une opinion privée, c'est une vérité de foi révélée par l'Esprit-Saint dans

(1) Pour suivre l'ordre des évangiles du Carême, il faudrait placer ici l'homélie de la Samaritaine; mais comme la multiplication des pains signifie le ministère de l'Église, et que ce sujet forme un tout avec les homélies précédentes, on a cru devoir placer celle-ci en ce lieu, avant la suivante.

(2) Jésus-Christ fit ce miracle sur une petite montagne du désert qui se trouve entre Capharnaüm et Bethzaïde, peu avant la pâque de l'année 32e de son âge. Les quatre évangélistes le rapportent; mais on en lit la narration qu'en fait saint Jean à la messe du IVe dimanche de Carême. Le Sauveur fit un pareil miracle environ un an plus tard, mais dans des circonstances différentes, rapporté par saint Matthieu et par saint Marc. L'endroit de cette seconde multiplication des pains fut la montagne même de la Judée, où, environ deux ans auparavant, le Sauveur avait fait le célèbre discours de la montagne; et ce lieu s'appelle encore aujourd'hui la montagne de Jésus-Christ, parce qu'il y prêcha et s'y retira pour prier.

saint Paul, que le mariage, pour la propagation et le maintien du genre humain, est chez les fidèles un grand sacrement, un mystère, parce qu'il représente le sacrement ineffable, le profond mystère de l'indissoluble union de Jésus-Christ avec l'Eglise pour la propagation et le maintien du peuple chrétien (1).

De même que Dieu pouvait sans doute, selon la pensée de saint Thomas, créer l'homme de manière à ce qu'il se reproduisît de lui-même ; ainsi Jésus-Christ aurait pu propager et maintenir sa religion parmi les hommes par le moyen des révélations immédiates et par l'action directe de sa grâce. Mais Dieu déclara, dès le principe de la création, qu'il n'était pas bien que l'homme fût seul, et il lui donna la femme pour compagne (2) ; dès-lors il révéla en figure le plan providentiel qu'il devait accomplir au commencement de la rédemption et selon lequel l'homme parfait, l'homme par excellence, Jésus-Christ, ne devait pas non plus rester seul, mais posséder l'Eglise pour compagne dans ses générations spirituelles. C'est-à-dire que Dieu, dès le commencement, annonça d'une manière sensible la nécessité du ministère ecclésiastique pour la naissance et l'accroissement des fils de Jésus-Christ, pour la propagation et le maintien du christianisme.

Or, saint Paul annonçait ce mystère déjà accompli,

(1) Sacramentum hoc magnum est : dico ego in Christo et in Ecclesia (*Ephes.* v).

(2) Non est bonum esse hominem solum: faciamus ei adjutorium (*Gen.* ii).

quand, se servant des paroles mêmes de la Genèse, il disait de tout le corps des pasteurs de l'Eglise : «Comme Eve a été la *coadjutrice* d'Adam, nous sommes, nous aussi, les *coadjuteurs* de Dieu. C'est pourquoi nous ne devons être regardés parmi les hommes que comme les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des divins mystères (1). » Ainsi parlait saint Paul de la nécessité et de l'excellence du ministère ecclésiastique. Le Fils de Dieu, avant d'annoncer au monde, par son apôtre, ces vérités si graves, nous les a exprmées en action, en quelque sorte, par la *multiplication des pains* dans l'évangile de ce jour, que j'entreprends en ce moment d'expliquer. Je parlerai aussi d'un miracle semblable que le Sauveur opéra dans une autre circonstance, parce que ces deux prodiges ont un même but et figurent le même mystère. Le dogme dont nous allons vous entretenir, comprend toute la religion ; il est la source de toutes nos consolations, le soutien de toutes nos espérances ; il est aussi agréable qu'il est important : hâtons-nous de nous en convaincre.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Seigneur avait rempli toute la Galilée du bruit de ses prodiges ; il avait inspiré aux peuples une grande confiance dans l'efficacité de son pouvoir et dans les tendresses de sa bonté. Aussi ne pouvait-il

(1) Dei enim adjutores sumus. Sic nos existimet homo, ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei.

paraître en aucun lieu sans que les foules accourussent à lui de toutes parts ; tous s'empressaient à l'envi de s'approcher de lui le plus près possible et de le toucher de la main; car, dit l'Évangile, une vertu divine, sortant de ses vêtements, guérissait les corps malades et comblait de consolation les cœurs (1). Ne soyons donc pas étonnés que le Sauveur, à peine débarqué, se soit vu aussitôt, comme le rapporte saint Jean, entouré d'une multitude immense, sachant ses miracles sur les paralytiques et les lépreux, et désireuse de les voir se renouveler sur elle (2).

Les évangélistes ajoutent que le Sauveur accueillit ce peuple avec une extrême bonté et se sentit touché de la plus tendre compassion pour lui, parce qu'il était comme des brebis dispersées, sans soutien et sans pasteur (3). Il commença par l'instruire de la vraie religion et des choses du salut ; il lui parla du royaume de Dieu (4). Puis il se fit amener tous les malades, qu'il guérit sans exception (5). Vainement le Sauveur se retira ensuite sur la montagne voisine, où il s'assit avec ses disciples : en levant les yeux, il

(1) Et omnis turba quærebat eum tangere, quia virtus ex illo exibat, et sanabat omnes.

(2) Abiit Jesus trans mare Galilææ, quod est Tiberiadis; et sequebatur eum multitudo magna, quia videbant signa quæ faciebat super his qui infirmabantur (*Joan.* VI, 1, 2).

(3) Et excepit eos; et misertus est super eos, quia erant sicut oves non habentes pastorem (*Luc.* IX, 11; *Marc.* VI, 34).

(4) Et cœpit illos docere multa; et loquebatur illis de regno Dei (*Luc.* et *Marc. ibid.*).

(5) Et curavit languidos eorum; et eos qui cura indigebant, sanabat.

vit une grande foule pressée de nouveau autour de lui (1). O mansuétude, ô bonté de Jésus ! Il ne s'impatienta pas, il ne donna pas le plus léger signe d'ennui pour cette importunité qui ne lui laissait pas un instant de repos ; au contraire, l'Evangile, en rapportant qu'il leva les yeux et qu'il regarda, veut, dit Bède, signaler la charité du Sauveur qui ne se fatigue point et qui, loin de faire défaut, se présente à ceux qui le cherchent sincèrement, afin de les combler de ses grâces et de ses miséricordes (2).

Cette foule se composait d'environ cinq mille âmes sans compter les enfants ni les femmes ; or celles-ci, vu leur curiosité et leur piété naturelles, surpassaient de beaucoup les hommes (3). On peut donc évaluer à douze mille personnes le nombre de ceux qui étaient autour du divin Maître sur la montagne (4). Déjà le soleil descendait à l'horizon; les apôtres se présentèrent au Sauveur et lui dirent : « Vous voyez, Seigneur, que l'heure est avancée et dans quel lieu nous sommes ; nous manquons de tout Que ferons-nous donc, si la nuit nous surprend ici avec cette foule

(1) Subiit ergo in montem Jesus ; et ibi sedebat cum discipulis suis. Cum sublevasset oculos, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum (*Joan.* VI, 3, 5).

(2) Quæ sublevasse oculos, et venientem turbam vidisse perhibetur; divinæ pietatis indicium est, quia cunctis a se venire quærentibus gratia misericordiæ cœlestis occurrit (Beda, *Com. in Joan.*).

(3) Numerus quasi quinque millia, exceptis mulieribus et parvulis (*Joan.* VI, 10; *Matth.* XIV. 21).

(4) Vespere autem facto; dies incœperat declinare (*Matth.* XIV, 15; *Luc.* IX, 12).

qui n'a rien à manger? comment trouver des vivres dans ces alentours? Renvoyez-la donc tandis qu'il est encore temps de trouver à se loger dans les bourgades voisines (1) Non, répond Jésus avec un indicible accent d'amour, il n'est pas nécessaire qu'elle s'en aille pour avoir à manger (2). Et que voudriez-faire, Seigneur? reprirent les disciples; nous sommes pris au dépourvu: si vous ne voulez point renvoyer ce peuple, il faudrait au moins lui acheter du pain, mais où prendre l'argent nécessaire (3)? Alors le Sauveur se tournant vers Philippe lui dit: As-tu entendu, Philippe, il n'y a point d'argent: comment ferons-nous donc pour rassasier tant de monde (4)? »

L'Évangile ajoute que le Sauveur savait fort bien ce qu'il allait faire. Il parle donc ainsi à Philippe pour éprouver sa foi (5). Mais pourquoi, parmi tant de disciples, le Seigneur s'adressa-t-il à lui de préférence? Parce que cet apôtre était le plus avide de connaître et de savoir. Ce fut en effet lui qui, plus tard, dit au Sauveur: « Seigneur, montrez-nous votre Père céleste, et nous serons contents, » et à qui Jésus répondit:

(1) Accesserunt ad eum discipuli, et dixerunt illi: Pesertus est locus hic, et jam hora præteriit. Dimitte turbas, ut euntes in castella, villasque quæ circa sunt, divertant, et inveniant escas (*Matth.* XIV, 15; *Marc.* VI, 35; *Luc.* IX, 12).

(2) Jesus autem dixit eis: Non habent necesse ire (*Matth.* XIV, 16).

(3) At illi dixerunt: Quia hic in loco deserto sumus. Nisi forte nos eamus et emamus in omnem hanc turbam escas (*Luc.* IX, 12, 13).

(4) Dixit ad Philippum: Unde ememus panes, ut manducent hi (*Joan.* VI, 5)?

(5) Hoc dicebat tentans eum; ipse enim sciebat quid esset facturus (*Joan.* VI, 6).

«Quoi! il y a tant de temps que vous êtes à mon école, et vous n'avez pas encore appris à me connaître! Je te le dis, Philippe, celui qui me voit, voit mon Père, parce que mon Père est en moi et moi en lui.» Aussi, avant de lui faire cette révélation, Jésus-Christ veut-il y préparer son disciple par un fait miraculeux, qui prouve qu'il est dans le Père et que le Père est en lui, c'est-à-dire qu'il est le Fils consubstantiel de Dieu, tout-puissant comme lui. C'est pour cela que le Sauveur, dans cette circonstance, adresse particulièrement la parole à Philippe (1).

Mais, autant ce disciple était avide de savoir, autant il était lent à comprendre (2). Il répond comme un homme qui ne soupçonne pas même ce que le Fils de Dieu peut et veut faire. « En vérité, je vois que cela est impossible; deux cents deniers ne suffiraient pas pour donner quelques miettes de pain à chacun de cette multitude (3). Cependant, reprit le Sauveur, ce peuple a besoin de manger aujourd'hui; donnez-lui vous-mêmes de quoi se rassasier (4). »

(1) Domine, ostende nobis Patrem, et sufficit nobis. — Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me? — Philippe, qui videt me, videt et Patrem meum. — Quia Pater in me est, et ego in Patre (*Joan.* XIV, 8).

(2) Sciscitator erat, ac discendi avidus; sed in percipiendis divinis rebus non multum acutior (Cyril.).

(3) Respondit ei Philippus: Ducentorum denariorum panes non sufficiunt eis, ut unusquisque modicum quid accipiat (*Joan.* VI, 7).

(4) Vos date illis manducare (*Matth.* XIV, 16).

Le denier correspondait à peu près au paul romain, et valait dix baïoques, ou dix sous environ; c'est pourquoi on l'appelait *denier*. Alors le pain, en Orient, se payait un baïoque la livre. Avec deux cents deniers, on pouvait avoir seulement deux mille

André était, parmi les futurs apôtres, celui qui avait la plus grande idée de Jésus-Christ ; il l'avait connu et confessé le premier pour être le Messie (1). A cette manière si résolue de parler, il pensa que son divin Maître voulait opérer quelque miracle, et, pour le sonder, il se hasarda à dire : « Seigneur, il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde (2)? Et vous, dit le Sauveur aux disciples, voyez un peu combien de pains vous avez (3)? Ils répondirent : Seigneur, nous n'avons rien, hormis les pains et les poissons que porte cet enfant ; c'est toute la provision que nous avons pour aujourd'hui (4). C'est bien, reprit le divin Maître, apportez-moi ces pains et ces poissons (5) ; en attendant, faites asseoir sur l'herbe le peuple divisé par groupes (6). » Et il fut fait ainsi. Lorsque tous furent assis sur l'herbe, partagés par troupes, selon l'ordre de Jésus, de cinquante ou de cent personnes (7), le divin

livres de pain, qui, divisées entre douze mille personnes, aurait donné à chacune environ deux onces. Le calcul de saint Philippe était donc exact.

(1) Invenimus Messiam (*Joan.* VI).

(2) Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces; sed hæc quid sunt inter tantos (*Joan.* VI, 9)?

(3) Quot panes habetis? ite et videte (*Marc.* VI, 38).

(4) At illi, cum cognovissent, dixerunt : Non sunt nobis plus quam quinque panes (*Marc.* VI; *Luc.* IX, 13).

(5) Afferte illos mihi (*Matth.* XIV, 18).

(6) Facite homines discumbere per convivia quinquagenos super fœnum. Erat autem fœnum multum in loco (*Joan.* VI, 10 ; *Luc.* IX, 14).

(7) Et ita fecerunt ; et discumbere fecerunt omnes in partes per centenos et quinquagenos (*Luc.* IX, 15; *Marc.* VI, 40).

Maître, levant les yeux au ciel et rendant grâces à Dieu son Père (1), prit le pain dans ses mains, le bénit, le rompit et le donna à mesure aux disciples pour le distribuer (2).

Mais ce pain se multipliant dans ses mains divines, il en donne toujours aux disciples, et les disciples en donnent toujours au peuple, et les mains du Maître et celles des disciples en sont toujours remplies (3)! Quel étonnant prodige! La même chose arrive pour les poissons : Jésus les prend, les bénit, les divise, les multiplie; il les donne aux apôtres, qui les distribuent à chacun autant qu'il en désire (4), à sa volonté, et tous se trouvèrent admirablement rassasiés. Puis le divin Maître dit à ses disciples : « Recueillez tous les fragments qui sont restés, afin que rien ne

(1) Il rend grâce à son Père de la puissance qui lui a été donnée comme homme, de faire des miracles. Il prie les yeux élevés vers le ciel pour montrer, dit saint Chrysostome, qu'il n'était pas l'ennemi de Dieu, comme les Juifs l'en avaient déjà plus d'une fois accusé, mais que c'était Dieu lui-même qui l'avait envoyé, et que tout ce qu'il faisait, il le faisait conformément à sa volonté. Enfin, comme il voulait faire voir que son pouvoir s'étendait à toutes les créatures et que toutes choses étaient soumises à son empire, il se sert, dans cette circonstance comme dans d'autres, des créatures pour opérer ce prodige, au lieu de créer du pain de rien ou de prendre du pain déjà existant pour en rassasier le peuple.

(2) Accepit ergo Jesus panes; et respiciens in cœlum, cum gratias egisset, benedixit, fregit, et dedit discipulis panes, ut ponerent ante turbas (*Joan.* VI, 11; *Luc.* IX, 16; *Matth.* XIV, 19; *Marc.* VI, 41).

(3) Dedit; discipulis autem turbis (*Matth. Ibid.*).

(4) Similiter et duos pisces benedixit, divisit, et distribuit omnibus quantum volebant (*Joan.* VI, 11; *Marc.* VI, 41).

périsse (1). » Et, chose étonnante! ajoute l'évangéliste, les apôtres remplirent douze paniers des restes de ce peu de pain et de ces quelques poissons (2)!

A la vue d'un prodige si public et si solennel, le peuple stupéfait, dans des transports d'admiration et de joie, s'écria : « Celui-ci est vraiment le Prophète, le Messie que nous attendons, qui doit venir au monde (3). »

Toutefois, si grand que soit ce miracle, il n'a cependant rien d'extraordinaire pour nous chrétiens, pour nous qui savons que celui qui l'opéra est le Fils de Dieu. N'est-ce pas ce même Dieu, dit saint Augustin, qui chaque année fait d'un seul grain germer non-seulement plusieurs grains, mais plusieurs épis? Les cinq pains furent en ce jour, entre les mains divines du Sauveur, comme une semence qu'il multiplia en un instant. Il fit donc alors en un moment le miracle qu'il opère chaque année avec le temps. Il y a cette différence, cependant, que les grains se multiplient en épis, quand ils sont jetés dans la terre, et qu'ici le pain se multiplie entre les mains du Fils de Dieu fait homme. Mais la terre peut-elle posséder

(1) Et manducaverunt omnes, et saturati sunt (*Matth.* XIV, 20).

(2) Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant (*Joan.* VI, 12).

(3) Collegerunt ergo, et impleverunt duodecim cophinos fragmentorum, ex quinque panibus hordeaceis, quæ superfuerunt his qui manducaverant (*Id.*, 13).

(4) Illi ergo homines, cum vidissent quod Jesus fecerat signum, dicebant : Quia hic est vere propheta, qui venturus est in mundum (*Ibid.*, 14).

une puissance plus grande que celui qui l'a créée (1)?

Lorsque le Sauveur renouvela ce miracle, une année plus tard (2), il l'accompagna de circonstances encore plus touchantes et plus significatives. Quatre mille personnes, sans compter les femmes et les enfants, étaient assises autour de lui (3); et cette foule avait abandonné maisons, travaux et négoces; elle avait passé trois jours et trois nuits en plein air et à jeun, pour écouter avec une admiration croissante les paroles du Fils de Dieu. Quelle tendresse réciproque entre le Sauveur et ce peuple! Celui-ci s'était oublié lui-même pour suivre celui-là, durant trois jours; mais Jésus ne l'oubliait point; il jeta sur lui un regard d'amour et de tendresse, il dit aux disciples : « J'ai pitié de ce peuple, » ou, comme porte le texte grec : « Je sens mes entrailles émues de la plus tendre compassion à la vue de cette foule; voici trois jours qu'elle me suit, et elle n'a rien à manger (4). » Ainsi, d'un côté, le peuple ne s'inquiète pas de la longueur du chemin (beaucoup étaient venus de fort loin) (5); il ne songe ni à sa nourriture, ni au sommeil; il oublie son corps, quand il s'agit

(1) Unde multiplicat de paucis granis segetes, inde in manibus suis multiplicavit panes. Panes illi quasi semina erant, non quidem terræ mandata, sed ab eo qui fecit terram multiplicata (Aug., *Tract.* 14 *in Joan.*).

(2) *Marc.* VI; *Matth.* XIV.

(3) Erant quasi quatuor millia hominum, extra parvulos et mulieres (*Marc.* VI, 44; *Matth.* XIV).

(4) Misereor : intimis visceribus commoveor super turbam (*Marc.* VIII, 2).

(5) Quidam enim ex eis de longe venerunt (*Marc.* VIII, 3).

d'écouter la parole divine, vrai aliment de l'âme ; mais, de l'autre, son bon Maître, après lui avoir fourni cette nourriture du cœur, pense à lui procurer celle du corps (1). Je ne veux point les renvoyer ainsi à jeun, ajoute-t-il, parce qu'ils pourraient tomber d'inanition et de faiblesse durant leur chemin (2).

Il paraît que les apôtres avaient déjà oublié le premier miracle, car ils répondent encore cette fois-ci aux paroles de leur divin Maître : « Qu'y a-t-il donc à faire? Comment, dans ce désert, trouver assez de pain pour rassasier une si grande multitude (3)?» Alors le Sauveur ordonna de lui apporter sept pains et quelques petits poissons que les apôtres avaient pris pour leur provision (4) ; puis, ayant fait asseoir tout le monde, il les prit, les bénit, les rompit et les multiplia ; puis il les donna à ses disciples, et ceux-ci les distribuèrent au peuple (5). Et il y en eut assez

(1) Il montra par ce fait la vérité de cette parole de l'Evangile, qu'il avait, une année auparavant, prononcée en ce même lieu : « Plus l'homme s'oublie soi-même pour penser à Dieu, plus Dieu vient au secours de l'homme ; celui qui cherche avant tout le royaume de Dieu et sa grâce, vrai soutien de l'âme, ne manque pas d'être abondamment pourvue de Dieu des choses nécessaires au corps : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis* (*Matth.*).»

(2) Et dimittere eos jejunos nolo; si dimisero eos jejunos in domum suam, deficient in via (*Matth.* XV, 32; *Marc.* VIII, 3).

(3) Unde ergo nobis in deserto panes tantos, ut saturemus turbam tantam (*Matth.* XV, 33).

(4) Septem panes et paucos pisciculos (*Ibid.*, 34).

(5) Accipiens septem panes et pisces, benedixit, fregit, et dedit discipulis, et discipuli dederunt populo (*Marc.* VIII, 6; *Matth.* XV, 36).

pour rassasier chacun (1). Il y en eut même de reste; car les disciples remplirent sept corbeilles des fragments (2).

Qui ne serait touché de l'amour et de la tendresse de Jésus pour les hommes! Quelle sollicitude! quel intérêt il porte à ce peuple! O peuple fortuné! qui a eu le bonheur d'être nourri du pain miraculeux sortant des mains de Jésus-Christ! Mais nous n'avons rien à lui envier, car nous éprouvons chaque jour ce même amour et cette même bonté de Dieu notre Sauveur; nous allons nous en convaincre par l'explication allégorique de ce double miracle.

Le Fils de Dieu a donc, à deux fois, rassasié un peuple très-nombreux avec quelques morceaux de pain. Or le premier miracle, comme le disent saint Augustin et Bède, se rapporte à l'Ancien Testament, et le second au Nouveau (3). En effet, la première fois la foule était de *cinq mille hommes*, et figurait les Juifs qui devaient profiter du bienfait de la rédemption par le Sauveur. Saint Hilaire admire cette circonstance, que le nombre de ceux qui furent nourris dans le désert était précisément le nombre de Juifs convertis à la première prédication de saint Pierre (4). La seconde fois, il n'y avait que *quatre mille* personnes;

(1) Et comederunt omnes, et saturati sunt (*Ibid.*).

(2) Et sustulerunt quod superaverat de fragmentis, septem sportas plenas (*Matth.* XV, 36; *Marc.* VIII, 8).

(3) Illa refectio prius facta pertinet ad Vetus Testamentum (*Expos.*).

(4) Idem edentium numerus invenitur qui futurus erat credituroruin (*Act. apost.* III, *Com. in Matth.*).

ce nombre, dit le Vénérable Bède, indique les Gentils qui devaient venir au christianisme des quatre points cardinaux, des *quatre vents*, comme parle l'Evangile, pour être nourris et restaurés par le pain spirituel de Jésus-Christ. Il est aussi à remarquer qu'il est dit des premiers *cinq mille* qu'ils étaient venus de la contrée voisine ; ils pouvaient alors facilement trouver à manger dans les lieux environnants. Ils figuraient donc parfaitement les Juifs qui, par la Synagogue, avaient la connaissance du vrai Dieu et pouvaient être initiés aux mystères du Messie par l'instruction qu'ils en avaient reçue (1).

Quant aux *quatre mille* hommes du second miracle, il est dit qu'ils n'avaient rien absolument pour se rassasier, qu'ils ne pouvaient rien se procurer, étant venus de très-loin. Ils étaient donc, selon saint Augustin, la figure frappante des Gentils qui n'avaient ni la loi, ni les prophètes (2), et qui sont venus à Jésus-Christ vraiment de fort loin, c'est-à-dire du milieu des turpitudes et des superstitions idolâtres (3). Bède dit à cette occasion : « Les Gentils qui ont cru au Sauveur sont venus de loin, comme à présent ceux qui reviennent à Jésus-Christ par le repentir, reviennent de loin (4). Plus l'homme s'abandonne

(1) Judæi de prope, quia legis et prophetarum litteris erant edocti (Beda).

(2) Non habebant quod manducarent. quia legem non habebant (Aug., *Expos.*).

(3) De longe venerunt gentes, errantes per idola (*Idem.*).

(4) Credentes de gentibus de longe venerunt ad Christum : qui a peccatis per pœnitentiam ad Dominum veniunt, de longe

aux vices et aux erreurs, plus l'infortuné s'éloigne de son Dieu. C'est ainsi qu'il est dit de l'enfant prodigue qu'il abandonna son père et s'en alla dans une région lointaine (1). » Saint Paul nous donne le même enseignement quand il nous exhorte à réfléchir que nous, dont les pères étaient païens, nous étions, à une certaine époque, bien éloignés de Dieu par notre idolâtrie et par nos péchés, et que nous devons au seul mérite du sang de Jésus-Christ le bonheur et la gloire d'être maintenant si rapprochés de ce Dieu fait homme, et de le posséder au milieu de nous (2).

La première fois, les apôtres eurent la pensée de faire distribuer des aliments aux cinq mille hommes assemblés. Ils représentent par là les patriarches et les prophètes qui s'intéressaient au salut du peuple juif et qui adressaient des prières à Dieu pour l'obtenir. Mais, la seconde fois, personne n'intercéda pour la foule affamée ; Jesus-Christ seul en eut pitié. Ceci marque la triste condition des Gentils, l'état d'abandon dans lequel nous étions tombés et notre délaissement, puisque personne ne songeait à nous ; Jésus-Christ seul, par un excès de sa miséricorde, a eu pitié de nous (3). Et comme, dans sa tendresse, il laisse échapper de son cœur plus que de sa bouche

veniunt. Quanto enim quisque pravo opere erravit, tanto ab omnipotente Deo longius recessit (Beda).

(1) Abiit in regionem longinquam (*Luc.*).

(2) Et vos, qui eratis longe, facti estis prope in sanguine ipsius.

(3) Turbæ omnes gentes signi[illegible] pro quibus Dominus misericordia commovetur (S. [illegible]).

ces paroles de bonté : « Que j'ai compassion de ce peuple qui, depuis trois jours, me suit sans avoir rien mangé! Je ne puis consentir à ce qu'il se retire sans aliment ; car il tomberait de lassitude en chemin. » C'est ainsi qu'il s'intéresse aux nations idolâtres, représentées par ces pauvres abandonnés ; nations qui soupiraient en vérité après le Messie depuis *trois jours*, c'est-à-dire pendant les trois âges du monde, l'âge patriarcal, le prophétique et le mosaïque.

Le chemin où le Sauveur craint que ce peuple ne tombe d'inanition, s'il n'est soutenu par une nourriture corporelle (1), signifie, dit saint Remi, le cours de la vie présente dans laquelle l'homme, après avoir écouté la parole de Jésus-Christ, après avoir cru en lui et s'être voué sincèrement à son service, éprouve la faim, tombe en faiblesse, s'il n'est restauré et soutenu par un aliment spirituel et céleste (2). Le Sauveur, qui a compassion du peuple accouru, s'attendrit maintenant encore sur la condition des croyants et de l'immense multitude de ses fidèles. Par la multiplication des pains, dit Bède, il a fait voir qu'il connaît la faiblesse qui nous rend impossible la poursuite de notre course terrestre vers le ciel, si la grâce ne nous soutient (3).

De plus l'homme, composé de deux substances, a

(1) Si dimisero eos jejunos, deficient in via (S. Remig.).

(2) Conversi ad Dominum pereunt, si absque pabulis dimittuntur (*Caten.*).

(3) Hoc miraculo designatur, quod viam præsentis sæculi transire nequimus, nisi nos gratia redemptoris nostri reficiat (Beda).

besoin de deux espèces d'aliments : il lui faut la nourriture du corps et celle de l'âme. Notre Seigneur n'a-t-il pas dit que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche divine (1)? Or, ses paroles sont la grâce et la vérité; et le pain et l'eau qui soutiennent le corps, dans le langage des Ecritures, signifient cette vérité et cette grâce, soutien de l'âme et sa vie propre. Jésus-Christ donc, par le pain corporel qu'il fit distribuer, a voulu figurer l'aliment spirituel avec lequel il voulait nourrir les âmes.

Mais les évangélistes ne pouvaient-ils pas se contenter de dire, selon la remarque de saint Cyrille, que le Sauveur rassasia un peuple nombreux avec quelques pains? Cela seul n'eût-il pas suffi à constater le miracle? S'ils ont décrit avec tant d'exactitude le nombre et la qualité des pains employés les deux fois, c'est donc que ces circonstances renferment quelques grands mystères (2). Voyons plutôt.

Dans le premier miracle il y avait cinq pains, pour nous indiquer, dit saint Augustin, les rites, les cérémonies de l'ancienne loi, contenue dans les cinq livres de Moïse, où le peuple juif puisait son aliment spirituel (3). Au second miracle il y avait sept pains;

(1) Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei (*Matth.*).

(2) Quid cogebat panum numerum notare? Cur non simpliciter dixit : ex paucis panibus? Quod videlicet beatus evangelista ea tam accurate recenset, aliquid nobis cogitandum præbet.

(3) Quinque panes significant legem quam Moyses quinque libris scripsit (S. Aug.).

ils étaient, dit Bède, une admirable figure du mystère de la loi évangélique, dans laquelle la grâce *septiforme* de l'Esprit-Saint est dispensée avec abondance à tous les fidèles par la prédication et les sacrements qu'ils reçoivent. En résumé, ces sept pains représentent les sept sacrements institués par Jésus-Christ pour nourrir les chrétiens durant leur voyage vers l'éternité (1). Remarquez, mes frères, que le Sauveur ne créa pas de rien ces pains, comme il aurait pu le faire ; il les prit réellement de la main de ses disciples. Or, cette circonstance nous rend encore plus sensible la même vérité. Dans nos sacrements il ne crée pas, il reçoit de l'Eglise la matière et les signes sensibles dont ils sont formés. Les pains, dans les mains des disciples, étaient sans saveur, stériles et insuffisants pour rassasier tout ce peuple. Mais, quand le Sauveur les eut pris dans ses mains divines et qu'il les eut bénits, ils se multiplièrent prodigieusement ; ils devinrent agréables et pleins de saveur ; ils acquirent, dit l'interprète, la vertu merveilleuse et efficace de nourrir et de rendre dispos et agile le corps (2). De même la matière des sacrements (l'eau, le pain, le vin, l'huile), qui est par elle-même incapable de produire aucun effet moral,

(1) Bene panes septem in mysterio novi Testamenti ponuntur, in quo septiformis Spiritus Sancti gratia plenius cunctis fidelibus credenda revelatur, et credita datur. Aperitionem significat sacramentum, quibus ad perpetuam salutem mundus erat nutriendus (Beda, *ibid.*).

(2) Panis iste sapidissimus fuit, magnaque vi nutriendi, saturandi, et exhilarandi præditus (Cor. a Lap.).

en vertu de la bénédiction de Jésus-Christ que le ministre de l'Église y applique par le moyen de la forme, est devenue capable de conférer et d'accroître la grâce qui rassasie l'âme et la remplit d'une joie et d'une jouissance toute spirituelle.

Les cinq pains du premier miracle étaient d'orge : *panes hordeacei*. Or, l'orge est la nourriture des bêtes de somme et des esclaves ; ce qui fait dire à Bède : Ces cinq pains indiquaient parfaitement quel était l'esprit de la loi antique : un esprit de crainte et de servitude, comme saint Paul l'affirme (1). La moelle de l'orge est en outre recouverte d'un tégument très-tenace. Les pains de cette semence, poursuit saint Augustin, représentent donc fort convenablement la loi mosaïque dans laquelle la vérité et la grâce, aliment vital de l'âme, étaient recouvertes par des symboles et des figures corporels (2).

Il est dit, de plus, que ces cinq pains d'orge étaient entre les mains d'un enfant qui les portait sans en manger (3). Comment ne pas voir, dit encore saint Augustin, dans cette circonstance, la condition des cinq livres mosaïques, qui se trouvaient entre les mains du peuple juif comme des pains dans la

(1) Hordeum est alimentum jumentorum atque servorum, quia lex servis data est (Beda).

(2) Panes hordeacei significant ipsam legem, quæ ita data erat, ut in ea vitale animæ alimentum corporalibus sacramentis obtegeretur. Hordei enim medulla tenacissima palea tegitur (*Quæst.* 61, *tom. IX*).

(3) Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos (*Joan.* VI, 9).

main d'un enfant inexpérimenté? Ce peuple n'entendait-il pas et ne continue-t-il pas toujours à entendre cette loi divine dans un sens puéril, et ne l'observe-t-il pas sans en retirer de profit (1)?

Dans le second miracle, les sept pains sont de froment, l'aliment des hommes; ceux-ci, selon la prophétie, devaient être nourris de la meilleure substance du bon grain (2), puis ils devaient se multiplier par le fruit du froment (3). Voilà comment ces sept pains signifient l'esprit de la loi nouvelle, esprit d'abondance, de grâce et d'amour.

Notre divin Sauveur multiplia de plus, et conjointement avec les pains, deux petits poissons. Or, le poisson passé par le feu, dit saint Augustin, c'est Jésus-Christ depuis sa passion : *Piscis assus est Christus passus*. Il y a *deux* poissons, pour nous indiquer, je pense, les deux caractères de victime et de prêtre que Jésus-Christ réunit dans sa personne et avec lesquels il subit la mort. Le poisson donc qui fut distribué avec le pain, qui le rendit plus suave et qui concourut à rassasier le peuple, signifie le mérite infini de la passion de Jésus-Christ, d'où les cinq pains d'orge, c'est-à-dire les rites et les sacrifices de la loi mosaïque, et les sept pains de froment, ou les sacrements de la loi évangélique, tirent leur efficacité pour nourrir les âmes.

(1) Puer iste, populus Israel, qui puerili sensu ea portabat, non manducabat (*Tract.* 22 *in Joan.*).

(2) Cibavit eos ex adipe frumenti (*Ps.* LXXX).

(3) A fructu frumenti... multiplicati sunt (*Ps.* IV).

Si, dans les deux Testaments, les pêcheurs de poissons sont encore les prédicateurs qui, par la foi et l'amour, possèdent Jésus-Christ et l'annoncent aux autres; le poisson qui, dans ces deux repas miraculeux, assaisonne le pain, signifie la prédication de la passion du Sauveur. Celle-ci, commencée par Moïse et les prophètes sous l'observation de la loi, a été continuée par les apôtres et leurs successeurs, en communauté avec la grâce et les sacrements. C'est pourquoi saint Paul, le grand maître des prédicateurs, ne prêchait que Jésus-Christ crucifié (1). Ainsi, dans les deux alliances figurées par ces deux miracles, le poisson est toujours avec le pain. Cela veut dire que la prédication des mystères de Jésus-Christ éclaire l'intelligence, tandis que le pain des rites et des sacrements nourrit le cœur. C'est ce pain, uni à un mets si exquis, qui est la nourriture, l'aliment parfait du peuple de Dieu.

Enfin, on ne vit l'intérieur des pains que parce que le Sauveur les rompit; ils ne furent suffisants à nourrir le peuple accouru, que parce que Jésus-Christ les bénit. Le divin Maître nous fait donc connaître sensiblement par là que les prophéties et les promesses de la loi ancienne, comme les mystères de la nouvelle, seraient restés cachés, ignorés, s'il ne les avait expliqués par sa lumineuse parole; il nous apprend que les rites antiques, comme les nouveaux sacrements, n'auraient eu nulle vertu pour nourrir spirituellement le peuple juif et le peuple chrétien, s'il ne les

(1) Prædicamus Jesum Christum, et hunc crucifixum.

avait lui-même, d'abord en figure, puis en réalité, comme fécondés par sa bénédiction toute-puissante. Or, de même que la bénédiction prononcée au commencement du monde sur toutes les créatures corporelles, leur donna la vertu d'engendrer, de se reproduire et de se multiplier, de même la bénédiction qu'il a prononcée sur les institutions spirituelles de la Loi et de l'Évangile les a rendues fécondes et efficaces. Le Sauveur a donc voulu, dans le premier miracle, personnifier le passé, ou l'ancienne alliance, et dans le second, la nouvelle. Et comme c'est lui seul qui a opéré, dans l'une et l'autre circonstance, il nous indique par là, de la manière la plus simple, la plus évidente et la plus gracieuse tout ensemble, que lui, le Médiateur céleste, né selon la chair, au milieu des temps, est, comme *Verbe de Dieu*, antérieur au temps, le Dieu de la Loi et le Dieu de l'Évangile; il nous fait voir que c'est lui et qui a donné aux prophètes l'intelligence des *mystères futurs* (1), et qui a donné l'intelligence des *mystères accomplis* aux apôtres et aux évangélistes. Il nous apprend enfin que c'est toujours lui qui a nourri le peuple juif avec les sacrements figuratifs, qu'il nourrit le peuple chrétien avec les sacrements réels, et que, autant le froment est plus précieux que l'orge, autant la loi de l'Evangile est plus noble et plus parfaite que l'ancienne. En un mot, il nous a manifesté l'esprit, la grâce et l'économie de sa religion.

Cependant le Sauveur avait prévu que les hérétiques

(1) Nullus propheta sine verbo Dei (S. Aug.).

de tous les temps, partout où pullulerait cette zizanie funeste, attaqueraient plus ou moins violemment les prêtres de son Eglise, nieraient plus ou moins impudemment la nécessité du ministère ecclésiastique pour la dispensation de sa doctrine et de sa grâce. Il avait bien prévu que ces satellites de l'enfer auraient la prétention de persuader au monde chrétien que, « dans l'économie de la religion de Jésus-Christ, on obtient la lumière et l'inspiration de Dieu sans aucun moyen humain, immédiatement par la foi, et que, par conséquent, on n'a besoin ni d'évêques, ni de ministère sacerdotal. » Qu'il est donc consolant, pour nous catholiques, de voir comment le Fils de Dieu, dans les deux miracles de la *multiplication des pains*, a confirmé par les faits ce qu'il avait révélé par ses paroles! Il a ainsi, par anticipation, réfuté la doctrine de l'hérésie qui, en détruisant le ministère sacerdotal, sape dans ses fondements l'Eglise, la foi, le christianisme.

Il est hors de doute que le Sauveur pouvait aujourd'hui tout disposer de lui-même, sans recourir au ministère de ses disciples. Et cependant il ne le fait pas; comme dans toutes les autres circonstances, il a voulu, pour ce miracle, s'associer ses apôtres et les faire concourir à son œuvre (1). Aurait-il donc agi ainsi sans dessein? Ne le croyons pas. Quel est donc ce dessein, sinon celui que saint Paul a annoncé par ces paroles : « Les apôtres, leurs successeurs et

(1) Ut alibi semper ita nunc hic quoque utitur discipulorum opera (Vict. Antioc., *Expos.*).

leurs représentants ont seuls été choisis par Jésus-Christ pour être les ministres de sa grâce et les dispensateurs de ses divins mystères (1). »

Et de fait, Jésus-Christ commence par dire aux apôtres d'un ton impérieux : « Donnez vous-mêmes à manger à ce peuple : *Vos date illis manducare.* » Or, n'est-il pas clair, dit Origène, que le Sauveur, par ce mystérieux langage, a donné exclusivement aux apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de nourrir le peuple fidèle (2)? N'est-il pas clair, ajoute saint Ambroise, qu'il a, par cette parole, fixé dès-lors le système et l'économie de la prédication évangélique pour l'alimentation des âmes (3)?

C'était en quelque sorte leur dire, dès cette heure, en parabole : Allez par le monde, enseignez les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; celui qui croira à votre parole et se fera baptiser sera sauvé (4) ; c'est-à-dire que, dès cet instant, il charge les ministres de l'Eglise de prêcher l'Evangile et d'administrer les sacrements ; et il fait aux peuples un devoir d'écouter sa doctrine de leur bouche et de recevoir sa grâce de leurs mains.

Ce sont encore les apôtres qui reçoivent du Sau-

(1) Sic nos existimet homo, ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei.

(2) Per potestatem quam dedit discipulis alios quoque alendi, propterea dixit : vos date illis manducare (Orig.).

(3) Cum dixit : vos date illis manducare, prædicationem instruit (Ambr.).

(4) Euntes in mundum universum, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine *Patris et Filii et Spiritus Sancti.* Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit (*Matth. et Marc.*).

veur et transmettent à la foule l'invitation de s'asseoir sur l'herbe (1). Ce sont eux aussi qui, selon le commandement divin, la séparent par familles et par groupes distincts de cinquante ou de cent personnes, et qui établissent et maintiennent l'ordre parmi ceux-ci (2). Il nous est donc clairement révélé par ce fait qu'il n'appartient point aux fidèles de se réunir en assemblées religieuses, ni de se gouverner eux-mêmes; mais que c'est aux évêques seuls, comme l'enseigne l'Apôtre, d'établir des Églises, de les diviser et de les régir (3).

En troisième lieu, les évangélistes mettent une insistance toute particulière à remarquer que le divin Pasteur ne distribue pas de lui-même au peuple le pain miraculeux, mais qu'il le donna aux apôtres, afin que le peuple le reçût de leurs mains (4); et les écrivains sacrés répètent encore que ce furent, en effet, les apôtres qui partagèrent cette nourriture à la foule, et qu'ils donnèrent de leurs propres mains à chacun sa portion (5). Mais qu'est-ce que les évangéliste ont voulu nous faire comprendre par là? Le Vénérable Bède répond qu'il faut être volontaire-

(1) Facite homines discumbere.

(2) Et discumbere fecerunt omnes per centenos et quinquagenos.

(3) Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei (*Act.*).

(4) Distribuit discipulis ut ponerent ante turbas (*Luc.* IX, 16). Dedit discipulis ut ponerent ante eos (*Matth.* XIV). Jussit apponi (*Marc.* VIII, 7).

(5) Et discipuli dederunt populo, et apposuerunt turbis (*Matth.* XV, 36; *Marc.* VIII, 6).

ment aveugle, un pervers, pour ne pas voir, dans cette circonstance indiquée avec tant de soin dans l'Evangile, le système établi dès-lors par Jésus-Christ, la sagesse même, à savoir : qu'il prépare à son Eglise, par les apôtres et leurs successeurs, l'aliment de la vie éternelle (1).

Remarquez en outre, mes frères, que le Sauveur ne donna pas les pains entiers aux apôtres, mais seulement après les avoir rompus. Or, quand le pain est brisé, dit Haimon, l'on voit sa blancheur intérieure. En ne leur donnant donc ces pains que dans l'état indiqué, Jésus promettait dès-lors de leur donner l'intelligence des livres sacrés, comme il le fit réellement après sa résurrection, quand, selon le récit évangélique, « il leur ouvrit l'entendement pour comprendre les mystères cachés des Ecritures. » Les apôtres distribuèrent à tous les peuples ce pain rompu, lorsqu'ils allèrent, comme il est dit dans l'Evangile, prêcher la bonne nouvelle à toute la terre (2). Comment ne pas voir dans ce fait, dit saint Augustin, que Jésus-Christ a confié aux évêques seuls et aux prêtres le sens véritable de ses mystères, pour qu'ils les prêchent sans erreurs? Comment ne pas comprendre par là qu'il a donné à eux seuls la mission de nourrir les

(1) Quod panes discipulis dedit, turbis apponendos, significavit quod apostolorum ministerio voluit Ecclesiæ suæ vitæ cibaria distribui (Beda).

(2) Quando panis frangitur, interiora ejus cernuntur. Panes fractos dedit Dominus, quia, post resurrectionem, aperuit illi sensum, ut intelligerent scripturas. Discipuli autem apposuerunt turbis, quando profecti prædicaverunt ubique (*Ibid.*).

fidèles de l'Eglise de l'aliment de la saine doctrine(1)?

Quand le peuple se fut rassasié, le Sauveur ordonna aux apôtres de recueillir les restes du pain miraculeux. L'Evangile fait observer que la première fois ceux-ci remplirent douze paniers; cela, selon les interprètes, signifierait qu'après les cinq pains d'orge, soit les cinq livres de la loi mosaïque, apparurent les douze apôtres, hommes en apparence méprisables, inutiles corbeilles, mais remplis à l'intérieur des trésors de la doctrine de Dieu (2). Après le second miracle des sept pains, il resta sept paniers de débris. Saint Chrysostome, rempli d'admiration à la vue de ce mystérieux prodige, s'écrie : « Pour moi, j'admire non-seulement la multiplication des pains, mais encore le nombre précis des corbeilles! Il y avait sept pains, et Jésus-Christ dispose le tout de manière à ce que les restes ne remplissent que sept corbeilles, ni plus ni moins (3). En effet, dans ces paniers mystérieux se trouvent figurés les sept sacrements, toujours en la possession du peuple fidèle, toujours se survivant, immortels toujours comme le

(1) Quibus dat nisi discipulis? Quia non nisi episcopis et sacerdotibus mysteria prædicanda largitur. Isti totam Ecclesiæ turbam reficiunt (Aug.).

(2) Duodecim cophinos secundum numerum duodecim apostolorum (Chrysost., *Hom.* 41 *in Joan.*). Duodecim cophini, duodecim apostoli, qui licet, in præsenti sint despicabiles, spiritualium sacramentorum divitiis interius sunt referti (Alcuin., *Caten. in Joan.*).

(3) Ego non solum panum multiplicationem admiror, sed et certitudinem superfluorum : neque plus, neque minus superfluum fecit, sed tantum quantum volebat (Loco cit.).

Dieu qui les a institués. Mais que devinrent ces corbeilles? Elles restèrent à la disposition des apôtres. Par là, il est aisé de comprendre, dit Origène, que les sept paniers du pain vivant et spirituel, ou les sept sacrements, ont été laissés par Jésus-Christ entre les mains des ministres de l'Eglise, qui les ont conservés jusqu'à ce jour, comme ils les conserveront jusqu'à la fin du monde (1).

Nous l'avons vu, les sept pains figuraient et les sept sacrements qui nourrissent le cœur, et les doctrines qui éclairent l'esprit. Cette figure devient plus frappante, si on la complète par la signification mystique du poisson, qui représente la prédication évangélique, jetée comme un filet par Dieu sur le monde.

Or le Sauveur, en ne voulant pas que les restes de ce pain et de ce poisson demeurent entre les mains du peuple, et en les faisant recueillir par ses disciples, nous dit bien clairement qu'il ne permet pas à la foule l'intelligence de ses mystères pour que chacun se fabrique, selon son jugement propre, un symbole à croire et une loi à pratiquer; qu'il n'a point constitué chaque chrétien interprète de son Evangile, dépositaire de ses doctrines et de ses grâces, mais qu'il a confié toutes ces choses à Pierre et aux apôtres, au Souverain Pontife, aux évêques et aux prêtres? Oh! comme ce fait est éloquent! Comme il nous découvre manifestement le plan que le divin Rédempteur a adopté

(1) Sunt ad hunc usque diem, et erunt usque ad consummationem sæculi cophini pleni sacramentorum panis vivi, quos Jesus discipulis dereliquit (Orig., *in Matth.*).

pour le salut du monde! Non, il n'instruit pas, dans l'économie ordinaire de sa providence, les hommes par le moyen de révélations immédiates, il ne les sanctifie point par des communications directes de sa grâce ; mais il a établi dans son Eglise un corps de pasteurs auxquels il a confié ses doctrines et ses sacrements ; c'est par leur intermédiaire et par leur ministère seul qu'on reçoit la lumière de la foi qui éclaire, la grâce qui sanctifie et qui soutient. Ainsi que saint Paul l'a proclamé, nous, ministres de la vraie Eglise, nous sommes les seuls coadjuteurs de Dieu, les seuls ministres de Jésus-Christ, les seuls dispensateurs de ses divins mystères (1).

On ne peut donc penser, sans répandre des larmes, à la misère de ces pauvres chrétiens que l'hérésie a séparés de nous. Les protestants du libre examen et de l'évidence privée se forment d'eux-mêmes, par la lecture de la Bible, une croyance selon leur jugement ou plutôt selon leur caprice et leurs passions. Quoi qu'il en soit de leurs paroles et de leurs protestations, en réalité ils n'écoutent qu'eux-mêmes, ils ne marchent qu'à la clarté trompeuse de leur propre lumière, lumière orgueilleuse, qui n'est cependant, comme Jésus-Christ l'atteste, que ténèbres et obscurité (2). Ils n'ont par conséquent qu'une foi toute humaine ; car le vrai juge de leur foi c'est en dernier lieu l'homme, ou, pour mieux dire, ils n'ont aucune

(1) Dei adjutores sumus : sic nos existimet homo, ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei.

(2) Vide ne lumen quod in te est, tenebræ sint (*Luc.* XI).

foi. Ils sont donc hors des conditions du christianisme, dont la base est la foi divine. C'est ce qui fait dire à Tertullien : « Si vous êtes hérétiques, si vous suivez votre opinion privée, vous n'êtes plus chrétiens : *Si hæretici sunt, christiani non sunt.* » Nonobstant le chaos informe de leurs *opinions religieuses*, pénible enfantement de leurs lectures de la Bible, ils forment en réalité un peuple qui n'a rien dont il puisse se nourrir (1). Ils sont toujours affamés ; car ce ne sont pas les *opinions humaines*, toujours incertaines, mais les *dogmes divins*, clairement définis, qui forment le pain, la nourriture de l'entendement, le véritable aliment de la vie spirituelle (2).

Quant aux hommes du peuple que l'hérésie tient en esclavage sous la pire des tyrannies, la tyrannie de l'erreur, ils sont réellement ces petits enfants malheureux dont a parlé le Prophète, qui demandent toujours du pain, et qui ne trouvent personne pour le leur rompre et le leur distribuer (3). Je veux dire avec Bède que, parmi les hérétiques, le peuple ignorant et inculte demande à grands cris le pain quotidien de la parole divine, et qu'il ne trouve personne qui la lui annonce, qui lui donne le sens droit des saintes Ecritures, de la loi et des mystères chrétiens (4).

(1) Et non habent quod manducent (Loco cit.).

(2) Panis vitæ et intellectus (*Eccli.* xv).

(3) Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis (Thren.).

(4) Quod est aliis verbis dicere : Indocti petierunt pabulum verbi Dei, nec erant magistri, qui eis Scripturarum arcana patefacerent (Loco cit.).

Et comment les ministres de l'hérésie pourraient-ils préparer au peuple, en proie à la famine spirituelle, les pains et les poissons mystérieux que Jésus-Christ a bénits et multipliés, puisqu'ils n'ont pas les *corbeilles* dans lesquelles furent recueillis les restes précieux légués à notre seule Église? Comment les ministres de l'erreur pourraient-ils préparer aux intelligences affamées le pain de la vérité? Comment leur serait-il possible d'expliquer dans le vrai sens les Ecritures qu'ils ne comprennent pas? Comment pourraient-ils transmettre la véritable notion des mystères de Jésus-Christ, dont ils ont altéré l'idée? Comment pourraient-ils expliquer ses lois, quand ils en ont restreint ou nié les obligations selon leur caprice? De là vient que la prédication de l'hérésie, du reste fort bornée dans son expansion, est si froide, si incertaine, si insignifiante. Les interprétations bibliques de ses ministres se réduisent, en définitive, à des commentaires erronés contre les dogmes catholiques, tout comme ceux des rabbins juifs ne sont qu'un tissu d'idées stupides, de traits calomnieux contre la religion chrétienne. L'hérésie ne prend l'Evangile en main que pour insulter l'Eglise, comme la prétendue Synagogue n'explique la loi que pour rendre Jésus-Christ méprisable et odieux. Le pain de l'erreur est pétri de haine; celui de la vérité l'est d'amour. L'hérésie, n'enseignant que l'erreur, ne saurait apprêter ce dernier, le seul qui fortifie et qui vivifie; elle ne peut que préparer le premier, celui qui tourmente et qui donne la mort. Au lieu de donner un aliment, elle inculque le venin; loin de

présenter le pain et le poisson bénits par Jésus-Christ, elle offre les débris de la pêche satanique. Malgré le faux zèle avec lequel ces étranges apôtres font semblant, de temps à autre, de paître la foule affamée, leurs adhérents sont toujours privés de la vraie nourriture de l'âme ; ils tombent d'inanition et périssent en chemin. *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.*

Qu'arrive-t-il de cette impuissance? Les docteurs de l'hérésie prennent alors le parti le plus commode; ne pouvant expliquer l'Ecriture, ils la font lire : ils répandent à profusion la Bible; cela leur tient lieu de sermons. Mais si ceux qui distribuent ce livre sacré ne l'entendent pas, bien moins encore le comprennent ceux qui le reçoivent. La sainte Ecriture, dans les mains de l'hérésie comme dans celles du judaïsme, n'est qu'un pain entier et si dur, que personne ne peut le rompre, encore moins en manger. Ce n'est pas pour les apostats de son Église, comme ce n'est pas pour les Juifs, ennemis de sa personne, que Jésus-Christ l'a rompu, en a donné l'intelligence. Ces hypocrites zélateurs de la *parole écrite de Dieu* disent vainement qu'ils ont tout fait pour le peuple quand ils ont distribué partout force Bibles, afin que chacun entende à sa guise cet auguste Code. Ils ressemblent à ces marâtres dénaturées, à ces nourrices cruelles, qui jettent aux enfants affamés un pain durci qu'elles-mêmes n'ont la force ni de rompre ni d'entamer. Ces pauvres enfants, avec ce pain entre les mains, sont sans nourriture : tel est le peuple protestant; environné, opprimé par le fardeau de tant

Bibles, il reste privé de l'aliment que donne la vérité. *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.*

Privés de la vérité, qui est la nourriture de l'intelligence, les infortunés sont encore privés de la grâce, qui est l'aliment et le soutien du cœur. *L'aspersion* faite sur plusieurs à la fois, avec *l'eau de rose* (1), n'est point le *Baptême*. *L'impanation* de Luther n'est point le *sacrifice*. La *cène* de Zuingle n'est pas l'*Eucharistie*. La *conférence directoriale* de Calvin n'est pas la *confession*. Le *rite dérisoire* d'un laïque en chappe qui impose les mains à un laïque à genou, n'est pas l'*Ordre*. Les *quelques prières* qu'un ministre récite sur un moribond par l'organe d'un clerc de sacristie, ne sont point l'*Extrême-Onction*. En un mot, les cérémonies ridicules et sacriléges inventées par l'hérésie ne sont pas des sacrements qui confèrent la grâce et l'augmentent. Les rites religieux par lesquels l'hérésie a prétendu remplacer nos sacrements, qu'elle a du reste à peu près niés et détruits, n'opèrent donc rien sur le cœur de ceux qui s'y assujettissent et ne rendent personne meilleure.

(1) Il ne sert à rien de le nier, le protestantisme est tombé en pleine indifférence. Comme les dogmes les plus essentiels sont devenus de simples *opinions*, le premier des sacrements n'est plus qu'une stérile cérémonie à laquelle on n'ajoute plus aucune importance. Dans plusieurs endroits de l'Angleterre, on ne baptise plus qu'à l'*eau de rose*, ou avec de l'*eau de Cologne:* on arrose les enfants par bandes, avec le danger que l'aspersion ne les atteigne pas tous; on n'a pas soin de prononcer la *forme* au même moment où l'on applique la *matière;* ou bien une personne prononce les paroles et une autre verse l'eau. Voilà pourquoi on les baptise *sous condition* quand ils embrassent la religion catholique.

Il faut donc que l'hérétique, abandonné à lui-même, à son inconstance, à sa corruption native, avec ses seules forces si frêles, si vite usées, et parfois si vaines, il faut que l'hérétique fasse seul son salut, fuie le mal, pratique le bien, s'élève à la vertu et réalise les maximes de l'Evangile. Mais comme les forces purement humaines ne servent à rien pour cela, ou du moins à peu de choses, il arrive que, parmi les peuples dominés par l'hérésie, les vices triomphent, les vertus chrétiennes n'apparaissent plus, les conversions de pécheurs sont inconnues, la corruption se généralise, se prolonge froidement de l'enfance à la vieillesse, à la tombe, tandis que la perfection chrétienne n'est pas connue, même de nom. La sainteté du vrai christianisme, les sublimes vertus de l'Evangile ont fait place à une espèce de morale philosophique et de probité naturelle, fruit de l'éducation, de l'intérêt ou des convenances, et seulement bonne à sauver les apparances, sans réformer le cœur. C'est donc en vain que les âmes, chez ces nations infortunées, cherchent cette nourriture substantielle, ce pain fortifiant de la grâce de Jésus-Christ, qui élève le cœur, le purifie, le sanctifie et le divinise, hélas! elles ne le trouvent nulle part! Ni les fades homélies qu'elles écoutent, ni les exemples qui les entourent, ni les rits qu'elles observent n'ont d'action, d'efficacité sur elles. Ah! elles ne peuvent que rester en proie à une faim dévorante, funeste prélude de la mort spirituelle. *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.*

Il est dit des troupes faméliques du désert qu'elles étaient comme des brebis sans pasteur, abandonnées et dispersées (1), parce que, selon les interprètes, les Scribes et les Pharisiens, qui gouvernaient dans l'ordre spirituel la nation juive, n'étaient que de vils, d'avides mercenaires, ne cherchant que leurs propres avantages dans les offices et la dignité sacerdotale, qu'ils se disputaient à l'envi par les moyens les plus scandaleux et les plus ignobles, et non le salut de leurs troupeaux (2).

Voilà le portrait des riches prébendiers de l'hérésie. Ils ne sont évêques, archevêques, doyens, chanoines, que pour jouir des gros revenus annexés à leur dignité, dépouilles sacriléges de l'Eglise catholique; pour nourrir un troupeau d'enfants, de brus, de gendres, de neveux, de chiens et de chevaux; pour acquérir des fonds, des droits de chasse, des maisons de campagne et des palais; pour parcourir joyeusement le monde; pour mener une vie toute sensuelle et profane parmi les délices d'un luxe insultant, et non pour soutenir les fonctions de leur ministère, devenu désormais un pur titre laïque, une simple profession civile, bonne à faire vivre les cadets de l'aristocratie. L'hérésie, on le voit maintenant ou jamais, est tout à l'avantage temporel de ceux qui l'ont faite, sans qu'elle puisse rien pour le bien spirituel de ceux qui la suivent.

(1) Sicut oves non habentes pastorem (Loco cit.).

(2) Scribæ enim non erant pastores, sed mercenarii, quærentes sua lucra, et non ovium salutem (Corn. a Lap., *in* XIV *Matth.*).

En effet, quel est celui d'entre ces faux prophètes qui se donne le moindre souci à l'endroit du pauvre peuple, se corrompant chaque jour davantage; à l'endroit du libertinage, levant de plus en plus la tête; à l'endroit de l'incrédulité, chaque jour plus universelle? Y en a-t-il un seul, un seul parmi eux tous qui fasse un effort, jette un cri d'alarme, pousse un soupir pour arrêter la prostitution, l'usure, le parjure, l'athéisme, le suicide? Où est-il? qu'il se montre! où sont ses livres, ses écrits? Les progrès toujours croissants de la religion catholique, sont seuls capables de réveiller de temps en temps leur bigotisme d'apparat (1). Alors il fait quelques mouvements convulsifs, éclate en quelques absurdes calomnies, en quelques blasphèmes atroces contre nous; puis il retombe dans son sommeil voluptueux. L'affaire de l'âme, dans le système hérétique, est une affaire pour laquelle l'homme ne peut compter que sur lui-même. Nul n'y tend une main fraternelle pour vous aider à sortir de l'abîme du vice. Nul ne s'inquiète de la manière dont on vit, ni de l'état dans lequel on meurt; sans aide, sans aucune direction morale durant la vie, la plèbe est abandonnée à la mort, sans consolation, sans espérance et sans soutien. La raison de ce triste état de choses, c'est que la nullité et le vide du ministère ecclésiastique de

(1) Voir Genève, où la corruption du peuple est immense; et, parce que le catholicisme y est en progrès, tous les ministres sonnent la charge : « Dirigez vos efforts contre le vice, et laissez les catholiques en paix : réformez-vous vous-mêmes. » (*Note du traducteur.*)

l'hérésie est également senti et de qui l'exerce et de qui devrait en retirer du profit. Les uns savent fort bien qu'ils n'ont rien à donner dans l'ordre du salut éternel; les autres, qu'ils n'ont rien à recevoir. C'est pourquoi pasteurs et brebis, ministres et peuples, laïques et clercs, sauf de très-rares exceptions, au lieu de se rechercher, se fuient mutuellement, ne s'inspirent et ne se rendent qu'une mutuelle indifférence, et souvent de plus, une haine et un mépris réciproques. Extérieurement unis par les liens des convenances ou de la *nationalité* (Genève), sous la dénomination d'une même Eglise, ils sont toutefois très-divisés de cœur et d'esprit. Ils ne forment que des *agrégations* coalisées par l'intérêt et par la *politique*, au lieu d'être des *communions religieuses*. Oh ! troupes malheureuses, peuples infortunés, que vous êtes à plaindre sous l'oppression spirituelle de l'hérésie ! Qu'il serait cruel, celui qui ne sentirait dans le cœur aucune pitié pour vous ! Vous présentez ce spectacle d'une multitude d'infirmes sans médecins, de disciples sans maîtres, d'affamés sans nourriture, d'altérés sans rafraîchissements, d'enfants sans nourrices ! Hélas ! hélas ! vous ne pouvez que périr ! Il n'y a parmi vous ni bergerie, ni troupeau, ni pasteurs ! Tous y sont pasteurs d'eux-mêmes, ou pasteurs sans brebis, ou brebis sans pasteurs, et par cela même vous êtes sans pâture, sans guide, sans défense : *Erant sicut oves non habentes pastorem.*

Observez, mes frères, combien est différente notre

condition, à nous qui appartenons à la vraie Eglise ! Oh ! combien ils sont tenus de rendre grâces, ceux que la divine bonté fait naître dans son sein maternel ! Voyez ce peuple dont nous parle l'évangile de ce jour. Dans cette multitude d'environ douze mille personnes, la plupart femmes et enfants, il n'y a ni confusion, ni tumulte. Cette foule se laisse paisiblement partager en centuries, et chacune de celles-ci obéit et se place sans bruit au lieu indiqué par les apôtres. Personne ne murmure, nul ne se plaint de ceux qui sont servis les premiers. Aucun ne craint qu'il ne reste plus rien pour lui-même. Chacun est assuré de recevoir à son tour sa portion. Ah ! les apôtres ont parlé à ce peuple au nom de Jésus-Christ; de là sa docilité entière, son obéissance prompte, sa confiance parfaite. Les apôtres distribuent le pain béni de la grâce et de l'amour de Jésus-Christ ; c'est pourquoi personne n'est oublié, personne n'est exclu, chacun reçoit et mange sa part de la nourriture miraculeuse : *Manducaverunt omnes.* Tous en mangent autant que chacun en a besoin, que chacun en veut, que chacun en demande : *Quantum volebant,* et tous sont contents, fortifiés et rassasiés : *Et saturati sunt.* Or, voilà l'image de l'Église catholique, de la vraie Église.

Les pasteurs qui la gouvernent sont les successeurs légitimes des apôtres; ils parlent aux peuples catholiques au nom de Jésus-Christ, qu'eux seuls peuvent invoquer; seuls ils exercent son autorité, car seuls ils en sont revêtus; et ils reçoivent seuls obéis-

sance des peuples; ils maintiennent un ordre admirable parmi les millions de catholiques répandus sur la superficie du globe et divisés en tant d'Églises particulières. Ils en forment ainsi une seule Église, une seule bergerie, un seul troupeau sous un seul pasteur, le vicaire de Jésus-Christ. Où Jésus-Christ est présent dans la personne de son vicaire, où les apôtres sont présents avec Jésus-Christ dans la personne des évêques leurs successeurs, là doit de toute nécessité régner l'ordre, l'unité, l'harmonie, et il y a conséquemment abondance de nourriture et de rafraîchissements pour tous.

Que nous sommes heureux de nous trouver en si bonne compagnie, dans notre voyage à travers le désert de cette misérable vie ! Comme les prophètes l'avaient annoncé, ce désert se dépouille à notre égard de l'horreur de son aspect sauvage; il perd sa stérilité naturelle et se change en un champ fertile, dans lequel la grosse abondance des fruits va de pair avec l'aménité du lieu (1). Nous y trouvons notre *pain* découpé, notre *poisson* préparé, si bien que les femmes et les petits enfants eux-mêmes, *parvuli et mulieres*, peuvent s'en nourrir sans difficulté, sans effort. Nous possédons, en effet, les doctrines de la foi, les secrets des divines Écritures, les promesses, les lois de Dieu, les oracles réduits à notre taille, formulés clairement, uniformément, avec détails dans les catéchismes, dans les livres

(1) Deserta in civitatem versa (*Isa.* v). Pinguescent speciosa deserti (*Ps.* LXIV).

de piété, dans les instructions et les sermons, en sorte que les personnes les plus ignorantes, les intelligences les plus rudes peuvent facilement les apprendre. Nous recevons cette divine nourriture des mains des successeurs des apôtres mêmes; nous sommes donc certains que c'est le pain et le poisson bénits par Jésus-Christ, le pain du froment choisi sans mélange d'ivraie, d'impostures des hommes: nous savons que c'est la pure doctrine de Jésus-Christ, parce que les apôtres l'ont reçue et apprise immédiatement de Jésus-Christ, et que leurs successeurs la maintiennent intacte, telle qu'ils l'ont reçue d'eux; nous sommes sûrs, en un mot, que nous entendons la véritable parole de Dieu, que nous sommes ses vrais disciples, sa seule école (1).

Avec la nourriture de la doctrine céleste nous avons encore en abondance celle de la grâce. Avec le *pain de l'entendement*, nous avons encore le *pain de la vie* dans l'usage, libre pour tous, des sacrements. Entrés dans cette Église par le *Baptême;* nous avons la *Pénitence*, pour recouvrer la grâce perdue; nous avons l'*Eucharistie*, dans laquelle nous recevons son auteur même; nous avons la *Confirmation,* qui nous remplit de courage durant la vie; l'*Extrême-Onction,* qui nous fortifie à la mort; le *Mariage*, qui sanctifie la famille; l'*Ordre*, qui élève et perpétue le sacerdoce de Jésus-Christ. Comme la manne du désert convenait à tous les goûts, de même la grâce, dispensée par les sacrements, est adaptée à tous les besoins de

(1) Docibiles Dei (*Joan.* VI).

l'homme spirituel ; elle s'adapte à toutes les complexions, à toutes les faiblesses ; c'est le baume pour toutes les blessures, la médecine de toutes les infirmités.

Ce n'est pas vainement que Jésus-Christ a dit dans la personne des apôtres, à leurs successeurs, à nos évêques, à nos pasteurs : « Donnez vous-mêmes à manger à cette foule : *Vos date illis manducare.* » Cette parole divine a, dans l'Eglise catholique, un écho toujours durable et toujours puissant. Comme elle rappelle toujours à nos pasteurs l'obligation qu'ils ont de nous paître, de même elle inspire aux fidèles la confiance qu'ils le seront toujours. Elle lie pour jamais les pasteurs aux brebis et les brebis aux pasteurs, par les chaînes d'un sentiment spirituel. Ainsi, dans les prêtres zélés, nous en possédons qui nous corrigent quand nous faisons mal, qui nous cherchent quand nous sommes égarés, qui nous conseillent dans les doutes, qui nous soutiennent dans les tentations, qui nous consolent dans l'affliction, qui nous guident quand nous sommes incertains de la route, qui nous assistent dans les craintes de la mort, qui nous font échapper à l'enfer, qui abrégent nos peines dans le purgatoire, qui nous ouvrent les portes du ciel. Dans l'Église catholique, nul danger que les aliments spirituels nous manquent. Les sept corbeilles sont toujours pleines, les dispensateurs toujours prêts, le pain et le poisson toujours préparés : nous pouvons à chaque heure manger, nous nourrir de la céleste manne, que ce soit une nécessité ou un plaisir pour

nous (1). Malheureux, que l'hérésie a séparés de nous, vous mourez de faim à la vue de cette abondance de la maison de Celui qui fut aussi votre Père, de ces aliments inépuisables où se rassasient et les âmes sublimes qui prennent rang parmi les enfants choisis, et les plus humbles serviteurs de Dieu (2) ! Ah ! retournez à la maison paternelle que vous avez abandonnée pour votre malheur. Venez partager les biens patrimoniaux dont le peuple catholique dispose en maître, comme le premier-né, heureux d'être toujours resté en la compagnie de son tendre Père et de lui avoir toujours obéi (3). Hâtez-vous d'accourir à la table commune réparer les forces que vous avez perdues par une si longue abstinence ; il y a place pour tous et toujours. Vous mangerez avec nous, et vous serez rassasiés comme nous (4).

SECONDE PARTIE.

Il n'y a peut-être rien dans l'Évangile de plus touchant que ces paroles prononcées par le Sauveur dans ce désert : « Je me sens mourir de compassion à la vue de cette multitude qui, pour me suivre, est restée trois jours sans manger, et n'a point de nourri-

(1) Et manducaverunt omnes quantum volebant, et saturati sunt (*Luc.* IX, 17).

(2) Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus; ego autem hic fame pereo.

(3) Tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.

(4) Et manducaverunt omnes, quantum volebant, et saturati unt (Loco cit.).

ture pour se restaurer. Ah! je ne peux consentir à ce qu'elle se retire dans ce dénûment ; elle tomberait en chemin de faiblesse (1). » Nous connaissons, mes frères, par ces paroles du Sauveur de quelle trempe est son cœur. Ce doux Jésus ne renvoie personne sans le soulager. Ah! fasse le Ciel que tous les hommes accourent à ses pieds! Comme il les accueillerait avec bonté, les nourrirait de sa grâce, les enivrerait de son amour (2)! Le Sauveur, dit saint Ambroise, nous a révélé par cette tendresse pour le peuple juif qui le suivait, son ardent désir de guérir les infirmités du peuple chrétien. Dès cette heure il bénit et brise le pain de la doctrine et des sacrements ; il multiplie ce pain divin dans les mains des successeurs des apôtres; il leur ordonne de le distribuer à tous sans exclusion; il est, dès cette heure, le restaurateur et le père de tous (3). Si donc nous sommes faibles, si le plus léger choc de la tentation nous abat ; si nous nous sentons oppressés par la langueur spirituelle, incapables de nous tenir sur pieds, ne pouvant que tomber sur notre route si souvent, que le nombre de nos chutes, dans la carrière de la vie, est égal au nombre de nos pas, à qui devons-nous attribuer la cause de tant de misères? Ce n'est, certes, pas

(1) Misereor super turbas; quia ecce jam triduo perseverant mecum, et non habent quod manducent, et dimittere eos jejunos nolo, ne deficiant in via.

(2) Christus neminem jejunum dimittit : omnes enim vult sua gratia enutriri (Theoph., *Expos.*).

(3) Dividit escas Dominus Jesus : vult dare omnibus, negat nemini. Dispensator enim est omnium (Ambr., *Expos.*).

à la divine bonté qui, dans l'Église catholique où elle nous a réunis, et par les mains de ses ministres pour nous le faire distribuer, prépare toujours l'aliment de sa grâce, source de toute force et de toute vigueur. C'est notre faute à nous seuls, puisque nous ne voulons pas même nous donner la peine d'étendre la main pour recevoir la nourriture qui nous est si libéralement offerte (1).

Si les hérétiques sont coupables de ne pas accourir du sein de leurs Églises menteuses vers l'unique Église dispensatrice de la vérité et de la grâce dont ils sont privés, combien sont plus coupables les catholiques qui les ont si près d'eux, et ne s'en soucient pas ; qui les trouvent partout sous leurs mains, et les méprisent : ils ont la faculté d'entendre la parole de Dieu, et ils ne l'écoutent point ; de recevoir les sacrements, et ils ne les fréquentent pas ! Hélas ! il y a pour ainsi dire dans chaque contrée catholique deux contrées différentes. A côté de la mystique cité de Dieu édifiée par l'amour divin, se trouve la cité du démon fondée par l'amour propre de l'homme. Jérusalem renferme Ninive et Babylone, les pécheurs et le peuple élu, les vrais chrétiens, les témoins vivants de la sainteté de la loi et de la vérité de la foi ! Ce peuple saint et exemplaire fréquente les églises, participe aux sacrements, suit avec une admirable dévotion et une constance invincible toutes les pratiques

(1) Sed cum ille panes frangit, et dat discipulis, si tu manus non extendis tuas ut accipias tibi escas, deficies in via, nec poteris in eum culpam referre (*Id. ibid.*).

de la religion, et exerce toutes les œuvres de la charité. Mais, hélas, si le peuple pécheur qui vit à ses côtés, se dit catholique; en vérité il n'appartient pas à l'esprit de l'Église catholique, il en est au contraire le déshonneur. Profane dans ses pensées, libre dans ses discours, léger dans ses jugements, corrompu et efféminé dans sa manière de vivre, il a l'esprit rempli des préjugés et des maximes du monde; il ignore les principes de la religion. Comblé de vices, pauvre de vertus, vous le voyez accourir en foule aux divertissements, aux jeux, aux parties de plaisir, aux promenades, aux spectacles. Il ne va aux églises que pour les profaner par le luxe de ses habits, par la licence de son babil, par l'effronterie de ses regards, par l'indécence de sa tenue, par le scandale de ses irrévérences, par le sacrilége de son irréligion. Il reste donc à *jeun* au milieu de l'abondance, de la profusion de la nourriture spirituelle et de tant de moyens d'édification et de salut; c'est pourquoi il est toujours faible, il rampe sur terre, et peut-être git-il honteusement dans la fange de tous les crimes.

Ah! pauvres misérables! Il viendra aussi pour vous cet instant terrible où, dans la solitude de votre mérite absent, seuls avec l'infâme cortége de vos vices, vous vous présenterez au tribunal de Jésus-Christ. Nul de vous ne pourra se soustraire à son terrible appel (1). Jésus-Christ vous dira donc, comme vous l'assure saint Ambroise : Et vous aussi, catholique, vous aussi ecclésiastique, religieux, vous vous trouvez

(1) Omnes nos transire oportet ante tribunal Christi (*II. Cor.*).

devant moi dans l'attitude du pécheur et du coupable? Quoi! n'étiez-vous pas dans mon Église, ne vous en avais-je pas fait nombre sans mérite aucun de votre part, ne vous avais-je pas comblé de toutes mes grâces? Ne vous ai-je pas laissé, préparé en abondance, le pain de ma doctrine et de mes sacrements? Mes ministres ne furent-ils pas toujours prêts à vous le partager selon mes ordres? Pourquoi donc votre nudité spirituelle? Pourquoi votre vie entière n'a-t-elle été qu'un tissu de scandales et de péché, sinon parce que vous avez refusé les dons de ma libéralité et de mon amour, et parce que, de tant de moyens que je vous avais fournis pour votre salut, vous n'avez pas voulu en choisir un seul pour vivre en chrétien (1)? Eh bien, vous n'avez pas voulu de ma grâce, vous n'aurez pas non plus de ma gloire. Vous avez refusé le pain de ma bénédiction et de ma miséricorde, vous brûlerez au feu de ma malédiction et de ma justice. Vous préférâtes servir le démon comme un maître; qu'il soit à présent votre bourreau! Vous avez fidèlement suivi ses inspirations, allez maintenant partager son châtiment. Vous avez méprisé mon paradis, voilà l'enfer ouvert sous vos pieds; ce sera votre éternelle demeure (2).

Ah! chrétiens, devenons sages tandis qu'il en est temps encore. Persuadons-nous bien que notre Dieu

(1) Nonne panes fregi? Nonne jussi dari? Qua ergo ratione defecisti in via? Quia accipere noluisti (Ambr., *Expos.*).

(2) Discede a me, maledicte, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus (*Matth.*).

est un Dieu dont la justice est infinie comme sa miséricorde ; on ne méprise pas impunément les priviléges, les grâces dont il nous a comblée dans l'Église. Soyons bien certains que notre jugement sera mille fois plus sévère que celui des peuples malheureux nés dans le sein du paganisme, du mahométisme, de l'hérésie ; que notre enfer sera d'autant plus atroce, que les moyens mis à notre disposition pour l'éviter, ont été plus extraordinaires, plus efficaces et plus abondants ; et n'oublions pas que la grandeur et la profusion des bienfaits dont Dieu nous comble à présent, sera la mesure terrible de ses châtiments. Pensons donc que nous avons une mort à subir, un compte strict à rendre, une âme à sauver. Allons souvent écouter la parole divine ; fréquentons les sacrements, profitons de la grâce que le Seigneur nous offre à présent avec tant de libéralité, afin que, fortifiés, raffermis par cette divine nourriture, nous puissions, comme Elie, marcher sans danger jusque vers la céleste montagne et parvenir à la gloire du ciel (1). Ainsi soit-il !

(1) Et ambulavit in fortitudine cibi hujus usque ad montem Dei.

VINGT-TROISIÈME HOMÉLIE.

La Samaritaine (1),

OU

LE MYSTÈRE DE LA GRACE.

(*Joan.* VI, 5-42).

Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. (SAPIENT. VIII).

Quel admirable langage que celui des livres saints! Par ces deux paroles de la Sagesse, l'Ecriture nous a révélé avec une clarté parfaite et une élégante beauté d'expression le mystère de l'action de Dieu sur le cœur de l'homme, en un mot, l'incomparable mystère de la grâce. En effet, cette divine Sagesse nous dit équivalemment où l'action de la créature exclut

(1) Après qu'Hérode eut emprisonné saint Jean, qui le reprenait de sa vie incestueuse, Jésus-Christ, qui avait abandonné la Judée, se dirigea pour la seconde fois vers cette région. Ces deux provinces étaient séparées par celle de Samarie. Ce fut en traversant ce royaume que le Sauveur opéra le miracle si touchant de la conversion de la Samaritaine et de plusieurs de ses concitoyens, qui crurent au Messie. Ce fait arriva au mois de janvier, en l'an 31 de l'âge du Sauveur et avant sa prédication publique. Saint Jean seul raconte cette admirable histoire qu'on lit le mercredi après le troisième dimanche de Carême.

l'amour, si elle s'appuie sur la force ; ou elle n'obtient pas les conquêtes étendues et rapides de la force, si elle a recours à l'amour : l'action seule du Créateur entraîne puissamment d'une limite du monde moral à l'autre, du vice à la vertu, de la terre au ciel l'âme humaine, mais sans lui faire violence ; et l'amour et la force, deux choses si contradictoires entre elles, se concilient avec une parfaite harmonie dans cette action divine ; elles s'y trouvent admirablement unies ensemble : *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.* L'action divine sur l'homme le conduit donc où elle veut, mais sans le dépouiller de sa liberté ; elle opère en lui, et elle lui laisse tout le mérite de son œuvre ; elle semble ne rien lui refuser, et elle en obtient tout ; elle seconde ses inclinations, et elle lui fait aimer la volonté du ciel ; elle lui cède, et elle l'attire ; elle lui obéit, et elle le domine ; elle se soumet à lui en quelque sorte, et elle s'en rend maîtresse. Précieuse servitude qui rend l'homme prisonnier de Dieu ! Délicieux esclavage dans lequel les chaînes donnent la liberté ; servitude glorieuse, obéissance dominatrice, car l'amour et la force y conspirent si bien ensemble, que le premier ne diminue en rien les conquêtes de la dernière, et que celle-ci n'enlève rien au charme, à la suavité de sa compagne : un amour violent et une violence amoureuse, une suavité forte et une force suave triomphent de tout sans rien détruire !

C'est ici, mes chers frères, le grand mystère de la grâce que l'incrédule nie, parce qu'il ne le connaît

pas; que l'hérétique blasphème, parce qu'il le connaît mal, et que le seul catholique croit et honore, parce que l'Eglise le lui présente dans toute la pureté de sa vérité et dans tous les charmes de sa beauté. Ne me demandez pas ce qu'il est : si c'est *l'attrait irrésistible*, si c'est la *délectation victorieuse ;* je ne saurais vous le dire, parce que c'est un mystère et un grand mystère. Mais il a plu à Dieu, qui en est l'auteur, de nous faire voir, dans la conversion de la Samaritaine, comment la grâce opère sur le cœur et comment elle parvient aux conquêtes de la force, sans employer d'autres armes que celles de la douceur et de l'amour (1). Etudions cette belle et importante leçon dans le tableau tracé de main de maître, par saint Jean, dans l'évangile de ce jour. Voyons comment Jésus-Christ appelle la Samaritaine, la convertit, la sanctifie et la couronne, afin que nous apprenions à correspondre à l'appel divin, pour en obtenir les mêmes effets et les mêmes récompenses.

PREMIÈRE PARTIE.

Etait-il nécessaire que l'évangéliste commençât, pour raconter ce magnifique prodige, par dire qu'il arriva dans la cité célèbre de Sichar (2), dans le

(1) Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.

(2) C'est la ville de *Sichem,* appelée par corruption Sichar. Au temps d'Alexandre-le-Grand, elle s'appelait *Néapolis ;* aujourd'hui, elle se nomme *Pelouse* ou *Napelouse.* Cette ville est célèbre dans l'Ecriture. Saint Jérôme pense que c'est la même que *Salem,* dont

domaine même que le patriarche Jacob avait légué à son fils Joseph, dix-huit siècles auparavant, auprès de a fo ntaine appelée, pour cette raison, *la fontaine de Jacob* (1)? Pourquoi nous faire connaître cette autre circonstance, ajoutant que le Sauveur, fatigué de son voyage, s'assit près de la source, vers la sixième heure du jour, c'est-à-dire à midi (2)? C'est que, si ces circonstances ne sont pas d'un grand intérêt pour l'intégrité de l'histoire, elles sont cependant très-importantes pour l'intelligence et pour l'unité du mystère. D'ailleurs, en voyant la diligence avec laquelle saint Jean les signale, nous devons comprendre, dit saint Augustin, qu'il s'agit ici d'un grand événement, et être attentifs aux plus petites particularités, pour tâcher de le comprendre (3). Premièrement les prophètes, même l'archange Gabriel, avaient dit, en an-

Melchisédech était roi. C'est dans cette ville qu'Abraham, en revenant de la Mésopotamie, éleva un autel au vrai Dieu et qu'il reçut la promesse de posséder un jour cette terre. Jacob y acheta la terre qu'il légua ensuite à Joseph et où il se fixa jusqu'au massacre que ses fils firent des habitants de Sichem, ce qui l'obligea à quitter cette région. C'est là que Joseph fut enseveli. Josué la déclara ville de refuge. Jéroboam en fit la capitale du royaume de Samarie, quand il eut arraché les dix tribus à l'obéissance de l'insensé Roboam. Mais cette ville doit sa plus grande célébrité au miracle que le Fils de Dieu y opéra quand il convertit la Samaritaine et un grand nombre de ses concitoyens.

(1) In civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar, juxta prædium quod dedit Jacob Joseph filio suo; erat autem ibi fons Jacob (*Joan.* IV, 5, 6).

(2) Jesus ergo fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem. Hora erat quasi sexta (Loco cit.).

(3) Hæc omnia innuunt aliquid; attentos nos faciunt, et ut pulsemus hortantur (Aug., *Tract.* 20 *in Joan.*).

nonçant l'incarnation et la naissance du Messie, qu'il régnerait éternellement sur la maison de Jacob (1), c'est-à-dire dans l'Église, comme l'expliquent unanimement les Pères et les interprètes. L'Eglise est, en effet, la vraie maison de Jacob; car elle est née de Jésus-Christ, de Marie et des Apôtres, tous juifs d'origine et descendants de ce patriarche : elle commence sur la terre, et elle durera éternellement dans les cieux. L'Evangéliste, en disant que la conversion de la Samaritaine arriva dans le domaine légué à Joseph, auprès d'une fontaine d'eau vive, a voulu nous indiquer que les conversions s'opèrent dans l'Eglise donnée par Dieu en héritage à son Fils Jésus-Christ; que la fontaine des eaux vives de la grâce se trouve uniquement dans cette terre divine où Jésus s'est assis, où il demeure, comme il l'assure par ces paroles : « Je suis et serai avec vous jusqu'à la fin des siècles (2). »

L'écrivain sacré remarque que ce champ et cette fontaine étaient près de Sichar, capitale du royaume de Samarie, qui, depuis sa séparation d'avec Juda, par l'altération successive des saintes Ecritures et des traditions, était devenu, au temps de Jésus-Christ, à moitié idolâtre. Saint Jean, en rappelant cette vérité, enseigne que si le champ et la fontaine de Jacob, acquis par les patriarches, pour leur foi ardente, avaient été enlevés aux Juifs, pour le péché de ces derniers, pour l'infidélité obstinée des fils de Jacob, le royaume de Dieu, ou l'Eglise, la source

(1) Et regnabit in domo Jacob in æternum (*Luc.* I).

(2) Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.

des grâces, devait passer sous peu des mains des Juifs dans celles des Gentils (1). Cette Samaritaine, cette étrangère à Jérusalem, cette fille d'une ville, schismatique et idolâtre, qui se convertit à Jésus-Christ est, dit saint Augustin, la figure de notre Eglise, avant son état de justice et de sainteté, de notre Église fondée par la conversion des Gentils (2).

L'évangéliste remarque enfin que Jésus-Christ ne s'assit auprès de la fontaine symbolique que lorsqu'il fut harassé de la fatigue du chemin, et seulement vers la sixième heure. Or, ce chemin qui fatigua le Christ, continue saint Augustin, c'est sa vie mortelle supportée par l'humanité qu'il nous avait empruntée; car, comme Dieu, il est partout, infatigable et ne passe pas d'un lieu dans un autre. Quand donc *il voyage*, c'est comme homme, sous les formes visibles avec lesquelles il est venu à nous. Ainsi celui qui, *fatigué de son voyage*, se repose vers la *sixième heure*, c'est le Sauveur adorable qui, infirme et faible par la misère de notre chair, devait, vers la sixième heure, s'étendre sur la croix comme pour s'y reposer (3).

(1) Ex commemoratione fontis et prædii edocemur, quod ea quæ patriarchæ propter fidem adepti sunt, Judæi præter impietatem perdiderunt, et eorum loco gentibus tradita sunt. Quare nihil novi nunc accidit, quod Gentiles pro Judæis regnum cœlorum consecuti sint (Theoph., *Expos.*).

(2) Hæc mulier est forma Ecclesiæ non justificatæ sed justificandæ, quæ ventura erat de gentibus et aliena a genere Judæorum (Beda, *ibid.*).

(3) Iter ipsius est caro pro nobis assumpta. — Qui enim ubique est, quo it? nisi quia non ad nos veniret, nisi formam visibilis carnis assumeret. — Fatigatus ab itinere, nihil aliud est, nisi fatigatus in carne (Aug., loco cit.).

Que ce mystère est beau! Si Jésus-Christ ne se fatigue pas, il ne s'assied pas vers *l'heure de sexte* près de la fontaine; cette eau n'a aucune efficacité, et la Samaritaine ne se convertit point. Ainsi la suavité, la force de la grâce de Jésus-Christ, l'efficacité de ses sacrements viennent de ses fatigues, c'est-à-dire de sa vie laborieuse, humble, pénitente, de sa passion et de sa mort sur la croix. Et c'est de cette croix, des plaies cruelles du divin Crucifié, que jaillissent les sources miséricordieuses où toutes les nations, figurées par la Samaritaine, sont venues, pleines d'allégresse, puiser les eaux mystérieuses du salut (1).

Jésus-Christ, reprend saint Augustin, est fort et il est faible : il est fort, parce qu'il est le Verbe de Dieu; il est faible, parce que ce Verbe de Dieu s'est fait homme. La force de Jésus-Christ nous a créés; sa faiblesse nous a rachetés. Il a créé le monde par la puissance de sa parole, il a fait que ce qui n'était pas fût; il a restauré le monde par les tourments de son humanité; il a fait que ce qui était ne tombât pas en ruine. Oh! précieuse fatigue de notre Sauveur, ajoute le même Père! nous lui devons toute notre vigueur; quand nous en sommes abandonnés, nous devenons faibles, et si nous lui sommes unis, nous devenons robustes et forts. Sa fatigue nous délasse, sa peine nous récrée, son épuisement nous fortifie, son infirmité nous guérit, sa mort nous rend la vie (2).

(1) Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris (*Isa.* XII).
(2) Invenies Jesum fortem et infirmum : fortem, quia verbum

Admirable économie des divines Écritures! Dans la présente histoire, il s'agit de l'action de la grâce sur l'âme, et l'Esprit-Saint commence par nous indiquer : 1° la source de cette grâce, c'est-à-dire la fatigue ou la mort de Jésus-Christ; 2° le lieu où elle se trouve, c'est-à-dire la vraie Église; 3° les personnes auxquelles elle est gratuitement accordée, c'est-à-dire les Gentils, étrangers au peuple choisi, c'est-à-dire l'univers entier. Tels sont les caractères essentiels, les qualités générales de la grâce; considérons maintenant en détail son action, en même temps forte et suave, sur l'âme humaine.

Le Sauveur, exténué de fatigue comme homme, s'était assis près de la fontaine de Jacob (1); et voici venir de la ville voisine, de Sichar la schismatique, pour puiser de l'eau à la même fontaine, une femme appelée Photine (2), veuve, de mœurs mauvaises et d'une réputation pire encore (3). Comme les femmes ses pareilles, elle est arrogante de ton, impudente

Dei; infirmum, quia Verbum caro factum est. — Fortitudo Christi te creavit; infirmitas Christi te recreavit. — Fortis fecit ut esset quod non erat; infirmus fecit, ut quod erat non periret. — Non frustra fatigatur per quem fatigati recreantur; quo deserente fatigamur, quo præsente firmamur (Aug., loco cit.).

(1) Fatigatus ex itinere sedebat sic supra fontem.

(2) On lit dans le Martyrologe romain, le 20 mars : « Le même jour est la fête des saints *Photine* la *Samaritaine;* Joseph et Victor, ses fils; Sébastien, capitaine; Anatole, Phocie, Photis, Parascève et Cyriaque, ses sœurs, qui tous confessèrent Jésus-Christ et subirent le martyre. » Le même jour, on lit les mêmes paroles dans le Ménologe des Grecs et dans un très-antique Martyrologe du Mont-Cassin.

(3) Venit mulier de Samaria haurire aquam (*Joan.* IV, 7).

de regards, libre de manières, indécente dans ses habits; toute sa personne inspire la lubricité. Ne refusez pas, âmes candides et chastes, de la considérer quelque peu; car il ne déplaît pas au Dieu de pureté de lier conversation avec elle. En effet, lorsqu'elle avait déjà rempli ses vases d'eau (1), lorsqu'elle partait, ne se doutant pas de la grâce qu'elle fuyait, ni du bonheur qui l'attendait, le Sauveur l'arrête en chemin et lui dit de sa voix suave : « Femme, j'ai soif : ne me donnerais-tu pas un peu d'eau (2)? » A cette demande inattendue, Photine, impatiente et surprise, répond : « Quoi! un Juif me demande à boire, à moi qui suis Samaritaine? Ne devrais-tu pas te rappeler qu'il n'y a rien de commun entre nous (3)? » Il n'y avait, en effet, qu'un schisme profond et une haine réciproque de communs entre les deux peuples, au point que, pour eux, c'était un sacrilége de se servir réciproquement des mêmes vases ou des mêmes ustensiles (4). Mais le Sauveur, en manifestant ses besoins à cette femme, nous fit connaître, dès ce mo-

(1) Tout puits est fontaine, remarque à ce sujet saint Augustin, mais chaque fontaine n'est pas un puits. Toute eau qui sort de la terre et à laquelle on peut puiser, s'appelle *fontaine;* mais si la source est à la surface du sol, on l'appelle simplement fontaine ; si elle est profonde, on l'appelle *puits*, et en même temps elle conserve aussi le nom de *fontaine.* Voilà pourquoi ce puits que Jacob avait fait creuser en ce lieu pour l'usage de sa famille et des siens s'appelle, dans l'Evangile, tantôt puits, tantôt fontaine (Aug., *Tract.* 25 *in Joan.*).

(2) Mulier, da mihi bibere (*Idem.*).

(3) Quomodo tu Judæus cum sis, bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana (*Ibid.*)?

(4) Non enim coutuntur Judæi Samaritanis (*Ibid.*).

ment, qu'il anéantissait les scrupules religieux qui séparaient les Juifs des Gentils, qu'il en ferait une seule nation, et que tous les peuples, sans distinction d'origine ni de mœurs, en signe de l'unité de la foi, devaient boire au calice consacré par ses lèvres divines.

Mais comment le Sauveur, la *fontaine des grâces*, peut-il éprouver la soif, dit saint Ambroise? C'est que Jésus-Christ a soif de notre salut, de la rédemption des hommes (1). Saint Augustin dit à son tour : La soif du Sauveur provient plus de son cœur que de sa bouche. Il ne désire pas l'eau de la Samaritaine, mais sa foi, parce que ce Dieu a soif de la foi de tous ceux pour lesquels il a versé son sang (2).

Que signifie donc cette demande de Jésus-Christ à la Samaritaine qui part déjà? C'est, continue le même docteur, la divine bonté qui s'offre la première à l'homme qui ne pense pas à elle et ne la cherche point (3); c'est la grâce qui va sur les traces de la créature s'éloignant de Dieu : elle fait les premières démarches, l'appelle, court pour l'arrêter dans le chemin de la perdition. Sans cela, dit saint Bernard, l'homme ne chercherait jamais Dieu et ne penserait jamais à lui (4). Donc, la grâce est entièrement gra-

(1) Non poterat fons sitire. — Sitiebat plane non potum hominum, sed [illegible] : non aquam mundi, sed redemptionem generis humani (S. Ambr., *Serm.* 30).

(2) Sitiebat Jesus mulieris fidem; eorum enim sitit fidem, pro quibus sanguinem fudit (Aug., loco cit.).

(3) Est bonus Deus qui ultro se offert non quærenti (*Id. ibid.*).

(4) Noverit anima se prævehentem, nisi quæsita non quæreret; nisi vocata non reverteretur (S. Bern.).

tuite dans son principe, et c'est pour cela qu'elle s'appelle *grâce*, parce qu'elle ne dépend pas, comme l'enseigne saint Paul, du mérite de l'homme, mais qu'elle vient de la seule bonté de Dieu (1). De plus, cette grâce est gratuite dans son principe, est suave dans son action (2); c'est pour cela, dit l'apôtre saint Pierre (3), qu'elle prend toutes les formes, parle tous les langages, s'adapte aux inclinations, aux goûts de l'homme, pour en triompher sans lui faire violence; elle choisit, ajoute saint Augustin, les voies les plus faciles, le côté le plus faible du cœur pour y pénétrer (4). Ainsi, dit saint Cyrille, pour convertir les mages, la grâce se servit d'une étoile, parce qu'ils avaient du goût pour l'astronomie; pour attirer Pierre à la suite de Jésus-Christ, elle fit le miracle de la pêche, parce qu'il était pêcheur; et aujourd'hui, c'est lorsque Photine vient puiser de l'eau, qu'elle prend de là occasion de convertir cette femme (5).

La réponse altière et acerbe de la Samaritaine nous indique le premier mouvement de l'homme à l'appel de Dieu, mouvement que produisent les cris de la conscience qui troublent sa paix trompeuse, et les remords qui empoisonnent sa félicité mensongère; mouvement de surprise et d'impatience qui, loin de

(1) Si gratia, jam non ex operibus; alioquin gratia jam non est gratia (*Rom.* XI).

(2) Disponit omnia suaviter.

(3) Multiformis gratia Dei (*Petri*).

(4) Vocat quomodo sit congruere (S. Aug.).

(5) Ab ipsa re, quam mulier faciebat, facto collocutionis initio (S. Cyril., *Expos.*).

l'arrêter, le porte à continuer sa course. Cependant la voix de la grâce ne se rebute pas, elle continue à faire entendre à l'âme pécheresse, à cette sœur infidèle et ingrate, les accents de son désir et de sa douleur; elle continue à frapper à la porte du cœur, pour qu'il lui soit ouvert (1). Pour nous faire apprécier sa longanimité envers les pécheurs, sa bonté incomparable, qui revient toujours à ceux qui le repoussent, Jésus-Christ ne se montre nullement offensé de la réponse inconvenante et des procédés méprisants de la Samaritaine, il lui réplique de nouveau : « Femme, si tu connaissais le don que Dieu t'offre en ce moment; si tu savais quel est celui qui te demande à boire (2), peut-être l'eusses-tu prié d'étancher ta propre soif, et il t'aurait donné de ses eaux vives. » Quelle suavité! dit saint Augustin; quelle bonté de cœur ces paroles annoncent (3)! « Si tu connaissais le don de Dieu que je t'offre : » par ces mots, remarque saint Cyrille, le Sauveur révèle qu'il est Dieu, car Dieu seul peut être le distributeur de ses dons (4), mais un Dieu plein de mansuétude, de miséricorde et d'amour (5). Et voici qu'à l'instant même sa suave douceur commence à montrer son

(1) Aperi mihi, soror mea (*Cant.*).

(2) Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere, tu forsitan petiisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam (*Joan.* IV, 10).

(3) Quid ista hortatione suavius! Quid benignius (S. Aug.)!

(4) Deum se ostendit; nemo potest enim Dei dona largiri nisi Deus (S. Cyril.).

(5) Disponens omnia suaviter.

empire et à obtenir le triomphe de la force (1).

En effet, la Samaritaine ressent en elle-même un grand changement. Elle compose sa légèreté, réprime sa hardiesse, humilie son extérieur, et, se retournant vers Jésus, elle lui parle comme à son Maître, et non plus comme à un Juif odieux : « Seigneur, dit-elle, daignez expliquer vos paroles : vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où tireriez-vous donc de l'eau vive? Etes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, où il a bu, lui, ses fils et ses troupeaux (2) ? »

O action de la grâce, action suave, forte et rapide! Déjà l'aurore de la lumière céleste commence à poindre pour la Samaritaine ; déjà une idée confuse de la divinité du Sauveur traverse son esprit ébranlé ; déjà une étincelle de charité s'allume dans son âme glacée par la volupté. Son cœur commence à deviner le cœur de Jésus-Christ ; elle entend sa voix secrète et y répond ; elle goûte la douceur de sa conversation, elle cherche à la prolonger et elle propose des doutes, parce qu'elle désire d'être instruite. Et l'aimable Sauveur, dont le désir ardent est de se faire connaître à l'esprit qui le cherche et de se communiquer à l'âme qui le désire, reprend : « Quiconque boit de l'eau de ce puits aura encore soif (3). » Cette

(1) Attingit a fine usque ad finem fortiter.

(2) Domine, neque in quo haurias habes, et puteus altus est. Unde ergo habes aquam vivam ? — Numquid tu major es patre nostro Jacob, qui dedit nobis puteum (*Joan.* IV, 11, 12)?

(3) Omnis qui bibit ex aqua hac, sitiet iterum (*Ibid.*).

parole, dit saint Augustin, se vérifie chaque jour, non-seulement quant à l'eau matérielle, mais quant à l'eau symbolique dont elle est la figure (1).

L'eau du puits signifie la volupté cachée dans les profondeurs ténébreuses du cœur, et que puise le seau de la concupiscence; c'est la concupiscence, en effet, qui pousse à la volupté. Mais, hélas! une fois que l'homme s'est plongé dans les plaisirs charnels, loin d'être satisfait, il éprouve une soif toujours plus dévorante (2).

Il n'en va pas ainsi pour les eaux que je t'offre, et que seul je peux donner, continue le Sauveur. Elles désaltèrent à jamais, deviennent en celui qui s'y abreuve une source d'eau vive qui jaillira jusque dans la vie éternelle (3). Cette fontaine jaillissante, dont parle le Sauveur, c'est évidemment lui-même. Considérez-le debout dans le temple de Jérusalem, et criant : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Qui croira en moi sentira naître dans son sein comme des fleuves d'eau vive. » Saint Jean, le plus fidèle interprète des mystères de l'amour de Dieu, après avoir rapporté ces paroles, ajoute : « Jé-

(1) Quod verum est et de sensibili aqua, et de ea quam illa significat (S. Aug., loco cit.).

(2) Aqua in puteo est sæcularis voluptas in tenebrosa profunditate. Hic eam hauriunt homines hydria cupiditatum. Nam qui non præmiserit cupiditatem, non pervenit ad voluptatem. Cum autem ad eam pervenerit, numquid non sitiet iterum (*Id. ibid.*)?

(3) Qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum. Sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam (*Joan.* IV, 13, 14).

sus entendait parler de l'Esprit-Saint, que recevraient en abondance tous ceux qui croiraient en lui (1). » Il est donc certain, reprend saint Augustin, que l'eau dont le divin Maître parle à la Samaritaine est la grâce de l'Esprit-Saint, qu'il dispense, comme sa source, à ceux qui croient d'une foi sincère et qui l'aiment d'un amour fidèle (2). La similitude entre l'eau naturelle et la grâce est d'ailleurs très-heureusement employée et parlante dans la bouche de celui qui, mieux que personne, connaît la nature, l'usage et la force de ses bienfaits spirituels. 1° L'eau lave et purifie les corps de toute immondice, la grâce de l'Esprit-Saint lave et purifie les âmes des souillures du péché. 2° L'eau rafraîchit, et la grâce éteint en nous les ardeurs de la concupiscence. 3° L'eau étanche la soif, et la grâce dégoûte des plaisirs charnels. 4° L'eau féconde et fertilise le sol, et la grâce fait croître en nous les vertus. 5° L'eau réjouit par sa vue, et la grâce porte les cœurs à la sainte joie de Dieu. 6° L'eau vive, bien différente de l'eau stagnante, est toujours en mouvement, et la grâce est en nous le principe de tous nos mouvements spirituels ; elle est toujours en nous active, agissante. 7° L'eau ranime, la boisson est encore plus nécessaire que la nourriture pour

(1) Clamavit dicens : Si quis sitit, veniat ad me, et bibat. Qui credit in me, flumina aquæ vivæ fluent de ventre ejus. Hoc autem dixit de Spiritu quem accepturi erant credentes in eum (*Joan.* VII, 38, 39).

(2) Spiritum sanctum recte intelligimus aquam vivam, quod est donum Dei (S. Aug.).

conserver la vie, et la grâce est l'aliment qui fait vivre l'âme d'une vie spirituelle et divine.

Le divin Maître, dans sa comparaison, assimile cette dernière non-seulement à l'eau vive, mais à une source jaillissant toujours dans le cœur de celui qui la reçoit : *Fiet in eo fons aquæ salientis.* En effet, la grâce n'est jamais oisive en nous (1) ; à peine est-elle entrée dans un cœur, qu'elle y établit comme une source, un jet d'eau perpétuel de faveurs toujours nouvelles, se succédant sans fin jusqu'à l'éternité. Ainsi l'âme, si je puis dire, bondit jusqu'au ciel de grâce en grâce, de vertu en vertu (2). Notons toutefois une différence, avec le savant Corneille de Lapierre : Dans les fontaines ordinaires, l'eau s'écoule nécessairement vers les régions inférieures, tandis que la fontaine spirituelle de la grâce monte toujours (3) en jet puissant de l'âme à Dieu, de la terre jusqu'au paradis, où il transporte le cœur même d'où il surgit ; si bien que celui-ci, même dans la chair qui l'emprisonne, goûte les joies d'en haut (4), jusqu'au jour où, non pas en pensée et en désir, mais en réalité, il sera introduit dans les demeures éternelles, il sera mis en possession de la vie bienheureuse ; la grâce lui ouvre déjà les portes de la gloire, de cette gloire, dis-je, dont il est écrit qu'elle

(1) Gratia ejus in me vacua non fuit (*I Cor.* xv).

(2) Fiat in eo fons aquæ salientis. — Ibunt de virtute in virtutem (*Ps.*).

(3) Sursum versus feruntur sacrorum fluminum fontes.—Magnus hic saltus est ! — Sursum corda (A Lap.).

(4) Nostra autem conversatio in cœlis est (*Philip.* III).

éteint entièrement et la faim et la soif. L'âme pourrait-elle alors avoir soif, au sein des torrents de la volupté divine, de l'abondance des douceurs de la maison de Dieu! Ainsi sera consommé l'accomplissement commencé sur terre par la grâce de cet oracle du Sauveur : Celui qui boit l'eau de sa grâce, qui la cultive et la conserve, n'aura plus soif éternellement (1).

Saint Paul l'a dit : « L'homme de chair ne peut entendre les secrets de l'esprit (2). » Comme l'œil ictérique voit tout en jaune, de même l'esprit, offusqué par les vapeurs charnelles, ne voit que matière dans les doctrines spirituelles, dans les mystères. C'est pourquoi les Juifs, les incrédules et les hérétiques ne trouvent rien de grand, rien de sublime, rien qui réjouisse dans les divines Écritures. Plongés dans les plaisirs des sens, ils sont incapables d'entendre, de voir et de goûter ce qu'elles racontent.

La Samaritaine était infectée de cette maladie de l'âme. Du fond de son cœur corrompu par la luxure, s'élevaient des vapeurs qui l'empêchaient de découvrir et de reconnaître la lumière céleste, le grand mystère qui lui était révélé. C'est pourquoi elle prit dans un sens charnel les paroles du Sauveur : elle crut qu'il voulait parler d'une eau matérielle, capable

(1) Fiat in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. — Neque esurient, neque sitient amplius.—Torrente voluptatis tuæ potabis eos. — Inebriabuntur ab ubertate domus Dei. — Qui biberit ex aqua, quam ego dabo ei, non sitiet in æternm.

(2) Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.

d'éteindre pour toujours la soif corporelle. Elle répondit avec confiance : « Donnez-moi donc de cette eau si extraordinaire et si précieuse ; je veux en boire afin que je n'aie plus soif et que je ne sois plus obligée de revenir puiser à cette source (1). »

Photine parla ainsi, dit saint Augustin, parce que, citoyenne du royaume de Samarie, où le prophète Elie vécut et fit tant de prodiges, elle connaissait son histoire. Elle savait que Dieu avait accordé au prophète la faveur de passer quarante jours sans boire ni manger, et elle s'imagina que celui qui l'entretenait avait le secret pouvoir de composer et de distribuer une eau miraculeuse, capable d'éteindre la soif pour toujours ; désireuse de recevoir un tel don, elle demanda donc au Sauveur le don qu'il lui avait offert avec tant de bonté (2). Ainsi, reprend saint Chrysostome, cette même femme qui avait pris Jésus comme un juif, le considère à présent comme un personnage extraordinaire, assez puissant pour donner aux eaux qu'il offre la vertu d'ôter à l'homme la soif. Voilà comment les paroles qui retentissent à son oreille, et plus encore l'action secrète de la grâce qui opère dans son cœur, l'ont insensiblement élevée à la connaissance de Jésus-Christ et de ses mystères (3).

(1) Domine, da mihi bibere hanc aquam, ut non sitiam, neque veniam huc haurire (*Joan.* IV, 15).

(2) Dederat Deus servo suo Eliæ, ut per quadraginta dies nec sitiret, nec esuriret ; delectata tali munere, rogat ut ei aquam vivam daret.

(3) Vide qualiter paulatim mulier ad dogmatum altitudinem

Celle qui venait de refuser un peu d'eau au Maître de la terre, lui en demande donc maintenant avec instance. Or, ce divin Sauveur, dit saint Augustin, a soif de sa foi, il veut lui communiquer l'Esprit-Saint, principe de cette vertu ; et, s'il en a fait naître le désir dans son cœur, c'est pour qu'elle se décide à lui demander précisément ce qu'il désire lui-même ardemment de lui accorder (1). Quel délicieux procédé de la grâce! Dieu a un plus grand désir de la répandre que nous de la recevoir. Toutefois, elle ne se donne qu'à celui qui la souhaite, la demande et la cherche. C'est pourquoi elle commence par exciter dans l'âme le désir d'elle-même et à réveiller l'esprit de prière ; c'est son premier bienfait, bienfait entièrement gratuit, par lequel l'homme, s'il se rend et s'il prie, obtient, comme par un effort délibéré de son propre cœur, ce qui, au fond, est un pur don descendu du cœur de Dieu. Telle est la douceur, la suavité avec laquelle la bonté divine nous enrichit de ses bienfaits, en faisant que ce qui est une largesse de sa miséricorde devienne le mérite de notre oraison.

Le désir qu'a la Samaritaine de recevoir le don de Dieu est donc sincère et ardent ; il l'a déjà disposée à employer tous les moyens légitimes pour l'obtenir ;

ducitur. Primum iniquum existimavit Judæum; postea credidit, quoniam potest sua aqua sitis necessitatem tollere (S. Chrysost., *hom.* 32 *in Joan.*).

(1) Quia ipse sitiebat fidem ejus, eidem sitienti Spiritum Sanctumd are cupiebat (S. Aug.).

et quand l'opération secrète de la grâce a amené avec suavité cette femme à concevoir ces dispositions préliminaires, les œuvres qu'elle lui impose, la Samaritaine est déjà décidée à les accomplir ; les sacrifices qu'elle exige, la pécheresse est prête à se les imposer. Ainsi le Sauveur lui dit : « Je ne peux te donner l'eau que tu me demandes tandis que tu es seule : va, appelle ton mari, et reviens (1). »

Il y a deux sens dans cette réponse : d'abord, le littéral; le divin Maître voulait donner à Photine la preuve qu'il était le Dieu à qui rien n'est caché. En effet, cette femme ayant repris : Je n'ai point de mari (2), le Sauveur repartit aussitôt : « Que dis-tu? Sans doute tu n'as point de mari; mais tu en as eu cinq, et l'homme qui est maintenant avec toi n'est point ton époux. Tu as donc dit vrai (3). » Le second sens est tropologique; les Pères enseignent que le Sauveur l'a eu directement en vue, entre autres, saint Augustin, qui s'exprime ainsi sur ce passage mystérieux et obscur de l'Évangile : Les cinq premiers maris, dit-il, sont les cinq sens du corps de l'homme, en quelque sorte les cinq époux de l'âme, mais époux illégitimes et adultères, parce qu'aussi longtemps qu'elle vit avec eux, qu'elle les seconde et leur obéit, elle reste corrompue, dégradée et ne vit plus de la vie chaste de l'esprit. C'est à quoi l'a-

(1) Vade, voca virum tuum, et veni huc (*Joan.* IV, 16).

(2) Respondit mulier : Non habeo virum (*Ibid.*, 17).

(3) Bene dixisti, quia non habeo virum : quinque enim viros habuisti, et nunc, quem habes, non est tuus vir. Hoc vere dixisti (*Ibid.*, 18).

pôtre saint Paul faisait allusion en parlant du passage que nous venons de citer, quand il disait : « L'homme animal n'entend pas les choses spirituelles. » Le sixième mari signifie l'intelligence ; celui-ci est le légitime et le chaste époux de l'âme, parce que celle-ci, après avoir répudié les sens, sous la direction de la raison, ordonne, règle ses actes, se porte et se soulève vers Dieu. En prononçant ces paroles : « Afin que je puisse te donner l'eau que tu me demandes, il faut que tu appelles ton mari et que tu viennes ici avec lui, » le Sauveur voulait dire : Pour entendre et goûter la révélation que je vais te faire, et pour recevoir les grâces que je suis sur le point de t'accorder, il faut renoncer aux plaisirs charnels, secouer le joug des sens, rentrer sous la domination de l'intelligence ; avec lui, tu pourras recevoir mes doctrines et régler ta vie. Ne dis pas que tu n'as point ce sixième mari, cet époux chaste et légitime ; à cet instant même où je parle, tu commences à te réunir à lui, que je t'ai donné et qui ne peut te tromper ni te trahir ; à lui que mon prophète demandait pour bien méditer la loi de Dieu, que, par le même prophète, j'ai promis d'accorder à quiconque le cherche et le désire sincèrement, et qui enseigne à l'homme la voie droite où l'on attire sur soi le regard et les complaisances de Dieu. Ne sois donc pas semblable aux brutes, qui n'ont pas d'intelligence, qui se laissent aveuglément conduire par l'instinct animal qui les domine ; ne sois pas du nombre de ceux qui se gardent de la raison comme d'une ennemie, et qui

ne veulent pas *bien entendre*, parce qu'ils craignent de *bien vivre* (1). »

Quelle miséricorde et quelle tendresse le Sauveur ne montre-t-il pas à la Samaritaine par ces paroles : « Tu as eu cinq maris, et celui qui est maintenant avec toi n'est point ton mari. » Il lui découvre ainsi toutes ses turpitudes ; il lui reproche toutes ses intrigues ; mais il ne la gronde pas, il ne l'insulte point, il ne l'épouvante pas ; il veut lui faire jeter sur elle-même un regard de honte et de mépris pour qu'elle se connaisse, se repente et se corrige : *Omnia disponit suaviter*. Et il obtient en même temps par cette suavité et cette douceur un grand triomphe ; car, en un instant, il transforme la pécheresse ; du vice il la ramène à la vertu, d'une courtisane fameuse il en fait une sincère pénitente : *Attingit a fine usque ad finem fortiter*.

En effet, dit saint Chrysostome, considérez cette Samaritaine, naguère si superbe et si altière ; elle est réprimandée par le Sauveur pour ses vices, et son orgueil de femme ne s'en offusque nullement ; elle ne s'irrite pas, ne s'éloigne point avec dédain du

(1) Quinque priores viros animæ possumus accipere quinque corporis sensus : intellectus est vir animæ. Cum enim ordinata fuerit vita, intellectus animam regit. — Voca virum tuum, id est, præsenta intellectum tuum, adhibe intellectum tuum : virum qui me intelligat, per quem docearis et regaris. — Non habeo virum. — Nunc quem habes est tuus vir. — Da mihi intellectum, ut scrutabor legem tuam. — Intellectum tibi dabo, in via hac qua gradieris ; firmabo super te oculos meos. — Nolite fieri sicut equus et mulus quibus non est intellectus. — Noluerunt intelligere, ut bene agerent (S. Aug., *Com.*).

médecin charitable qui lui a découvert les plaies de son âme pour les guérir. Elle connaît l'ignominie de sa vie ; elle s'afflige, mais elle ne se courrouce pas ; elle s'humilie sans s'avilir ; elle se confond sans s'abattre. Elle se tient devant le Sauveur dans le plus grand étonnement, à cause de la sagesse divine, mais pleine de confusion, à cause de ses désordres (1). Puis, laissant échapper un profond soupir, elle s'écrie d'une voix respectueuse et triste : « Ah ! Seigneur, ce que vous dites n'est que trop vrai, je vois que vous êtes plus grand que vous n'apparaissez ; je vois que vous êtes un prophète, que vous lisez dans les cœurs et que rien ne vous est caché (2). » Quelle admirable confession vient de sortir de ta bouche, ô Photine, s'écrie saint Augustin ! Mais je ne m'en étonne pas : déjà, sur l'ordre que tu en as reçu du Sauveur, et, par la secrète impulsion de sa grâce, tu as répudié les cinq maris adultères, tu t'es élevée au-dessus des sens, tu as rappelé l'époux fidèle. Déjà tu entends la voix de ce dernier, tu suis ses conseils, et, par son secours, tu commences à concevoir la foi des mystèr es de Dieu (3).

Voyez, en effet, comme cette femme a perdu de vue les intérêts du temps pour ne penser qu'à ceux de l'éternité ! Elle ne parle plus de l'eau naturelle

(1) A Christo comprehensa non contristata est, nec eum dimittens aufugit. Admiratur et immoratur (*Hom.* 32).

(2) Domine, video quia propheta es tu (*Joan.* IV, 19).

(3) Jam cœpisti intellectu adesse, jam, præsente viro, est in te qui credat (*Id., ibid.*).

qui éteint la soif du corps, mais elle cherche seulement à connaître les doctrines célestes pour en rafraîchir son âme et se sauver (1); elle ajoute, en effet : « Eclairez-moi donc sur ce qui divise votre nation et la nôtre. Nos pères communs ont sacrifié à Dieu sur cette montagne, et vous dites, vous autres Juifs, que Jérusalem est l'unique lieu où il faille sacrifier (2). » Ou bien : Vous autres Juifs, vous soutenez que le vrai culte de Dieu est celui qu'on lui rend à Jérusalem; cependant les patriarches, d'où nous descendons, ont rendu au Très-Haut leurs devoirs sur cette colline. Vous autres Juifs vous dites que l'adoration offerte ailleurs qu'à Jérusalem ne peut être agréable au Ciel; et cependant nos pères ont plu à Dieu, en l'adorant sur ces monts. Seigneur, que veut dire cela? Suis-je dans la vraie religion ou dans la fausse, et que dois-je faire pour me sauver?

Celui qui est descendu du ciel pour racheter les âmes ne pouvait laisser sans réponse une demande inspirée non par une vaine curiosité, mais par le zèle du salut. Le divin Maître commença donc, avec une bonté infinie, à instruire la pauvre pécheresse, si désireuse de connaître la vérité, et à lui expliquer l'esprit et la nature de la religion. Il lui déclara que Dieu, étant esprit, demande, avant tout, un culte spirituel, fondé sur la vérité de la croyance et sur la

(1) Non molestatur sitiendo; pro doctrinis sollicita, nihil mundanum cum interrogavit (S. Aug., loco cit.).

(2) Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet (*Joan.* IV, 20).

sainteté des œuvres, et que peu importe le lieu de ce culte (1); que ni le mont Garizim, dont les Samaritains étaient si fiers, ni le temple de Jérusalem, que les Juifs célébraient à l'envi, ne le constituaient par eux-mêmes; que le temps était venu où les hommes étrangers à cette montagne et à ce temple rendraient à Dieu un culte véritable, et où la vraie religion serait connue dans le monde entier par la prédication évangélique; que désormais, en un mot, le temple divin, ce serait l'univers (2); il ajouta que les Samaritains n'étaient pas vraiment fidèles, non point parce qu'ils ne fréquentaient pas Jérusalem, mais parce qu'ils avaient abandonné les traditions et les doctrines antiques; parce qu'ils avaient altéré l'idée de Dieu, devenu pour eux une idole locale, adoré simultanément avec les simulacres du démon; de sorte que le Très-Haut n'était plus connu parmi eux, tandis que les Juifs avaient conservé dans leur pureté sa notion et son culte (3). Le Sauveur lui dit enfin qu'il n'était pas nécessaire d'adorer Dieu dans le lieu même où les Juifs l'adoraient, ni de fréquenter le temple de Jérusalem; mais qu'il était nécessaire d'avoir la foi de Jérusalem, parce que cette ville était demeurée l'unique dépositaire des traditions, de

(1) Spiritus est Deus; et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritateoportet adorare (*Joan.* IV, 24).

(2) Venit hora, et nunc est, quando neque in monte hoc, neque in Jerosolymis adorabitis Patrem; quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate (*Joan.* IV, 21, 23).

(3) Vos adoratis quod nescitis; nos adoramus quod scimus (*Joan.* IV, 22).

l'interprétation de l'Écriture et des doctrines du salut éternel (1).

Origène et saint Jean Chrysostome nous apprennent qu'il y a, dans cette instruction, une magnifique prophétie déjà accomplie : le lieu consacré au vrai culte n'est plus le mont de Samarie, ni le temple des Juifs; c'est l'Eglise, dans laquelle les hommes et les fidèles aux doctrines et aux lois évangéliques de tous les pays du monde offrent à Dieu une oblation sainte, des victimes spirituelles, lui rendant ainsi un culte digne de lui; dans l'Eglise, disais-je, la dépositaire du vrai sacrifice, parce qu'elle possède la vraie foi, la seule par conséquent dans le sein de laquelle puisse se gagner le salut. Les hérétiques qui ont fait schisme avec Rome, de même que les Samaritains qui s'étaient séparés de Jérusalem, ne sont pas les ennemis de notre religion parce qu'ils n'adorent pas Dieu dans l'Église de Rome, mais parce qu'en se séparant de Rome, ils ont altéré les doctrines et la foi de Jésus. Semblables aux schismatiques d'Israël, qui se vantaient d'adorer Jéhovah selon les rites des patriarches, tout en détruisant en réalité le culte de leurs aïeux, les hérétiques se vantent d'avoir réformé le christianisme et de l'avoir ramené à la simplicité des temps apostoliques, tout en l'anéantissant en réalité, en altérant l'idée de Dieu, en niant sa prescience, comme les anciens manichéens et les modernes luthériens, ou sa bonté, comme les antiques nestoriens et les nouveaux cal-

(1) Quia salus ex Judæis est (*Ibid.*).

vinistes, en faisant de la sorte du Très-Haut un être insensé ou cruel (1).

Et quelle est celle des lois du christianisme que les hérétiques ont respectée? Quel conseil évangélique ont-ils maintenu? Quel est le sacrement de Jésus-Christ qu'ils n'ont pas répudié? Quelle est la tradition qu'ils ont laissée debout? Toute hérésie est, plus ou moins, une altération des notions vraies sur Dieu, le médiateur et la religion. On peut donc dire de ces faux fidèles qu'ils adorent un Dieu qu'ils ne connaissent pas, et que, nous seuls catholiques, nous connaissons, parce que, dans notre Eglise seule, sont conservées purement les notions dont je parlais plus haut (2).

Surprise et hors d'elle-même d'étonnement et de joie, à ce langage surhumain du Sauveur, la Samaritaine reprit : « Je sais, Seigneur, que le Messie vient. Quand il sera venu, il nous enseignera toutes choses (3). » Cette femme croyait donc à la venue du Messie, au but de sa mission, qui était d'apprendre à l'homme tout ce qui est nécessaire au salut. Elle savait que lui seul pouvait l'instruire, quoiqu'elle ne le reconnût pas encore dans celui qui éclairait ainsi son esprit (4). Mais, si elle ne le reconnaissait pas

(1) Quia multi putant, secundum spiritum Deum adorare, non rectam de Deo opinionem habentes, sicut hæretici (Theoph.).

(2) Vos adoratis quod nescitis ; nos adoramus quod scimus.

(3) Scio quia Messias venit. Cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia (*Joan.* IV, 25).

(4) Sciebat quis eam posset docere; sed jam docentem non agnoscebat (S. Aug.).

encore, elle souhaitait sincèrement le connaître; elle était disposée à croire en lui et à tout ce qu'il lui plairait de révéler. Ainsi ses paroles furent en même temps une profession de foi et l'expression du désir ardent avec lequel elle demandait que le Messie se hâtât de venir, et comme une prière qu'elle lui adressait de l'instruire. Or, était-il possible que le Sauveur, la bonté même, refusât de se manifester à une âme si sincèrement humble, si désireuse de le voir, en un mot, si bien préparée? Non, certainement. Un jour que les Juifs le pressaient en ces termes : Pourquoi nous tenez-vous toujours incertains? Si vous êtes vraiment le Messie, dites-le franchement (1). Le divin Maître leur répondit par des paroles ambiguës, parce que, dit saint Chrysostome, les Juifs ne demandaient pas cette révélation pour y croire, mais pour le calomnier (2). Cette pauvre femme, au contraire, parlait avec l'humilité de l'esprit, la sincérité du cœur et la pureté d'intention requises. La grâce qu'elle avait accueillie dès le principe avait peu à peu éveillé dans son âme le désir de connaître Dieu, et le Sauveur se révéla à elle sans mystère, sans ambiguité : « Femme, lui dit-il, je suis ce Messie que tu veux connaître; en parlant avec toi,

(1) Ut quid animam nostram tollis? Si tu es Christus, dic nobis palam (*Joan.* x).

(2) Judæis quærentibus : Si tu es Christus, dic nobis palam, non manifeste revelavit seipsum. Hæc vero ex simplici corde loquebatur (S. Chrysost., *hom.* 31).

j'en remplis les fonctions : ne vois-tu pas que je t'appelle, que je te convertis, que je te sauve (1)? »

En prononçant cette grande parole : *Je le suis*, parole que Dieu seul peut dire de lui-même, parce qu'il n'y a que de lui qu'elle soit vraie. Jésus la fit retentir, en quelque sorte, dans l'âme de la pécheresse, et la bonne semence éclaira cet esprit, excita son amour, sa confiance ; et aussitôt la Samaritaine (quoique l'Evangile ne le dise pas, on le voit par le contexte), comme l'aveugle-né plus tard, fit une profession extérieure de sa foi ; elle se prosterna aux pieds du Sauveur et l'adora profondément.

Puis elle se releva tout autre qu'elle était auparavant, et, abandonnant son urne, elle courut vers la ville (2). L'abandon de ce vase vulgaire, dit saint Augustin, a une signification particulière, puisque l'évangéliste note cette circonstance. Cette urne, selon ce Père, figure la concupiscence du siècle, qui porte les hommes à puiser aux eaux bourbeuses de la volupté dans le puits obscur et profond des passions charnelles. La Samaritaine, en abandonnant la sienne, montre qu'elle a renoncé à ces plaisirs menteurs ; celui qui veut s'attacher à Jésus-Christ doit, en effet, nécessairement renoncer au monde et à ses joies (3). Ainsi, observe Origène, par ce renoncement

(1) Dicit ei Jesus : Ego sum, qui loquor tecum (*Joan.* IV, 26).

(2) Reliquit ergo hydriam suam mulier, et abiit in civitatem (*Joan.* IV, 28).

(3) Hydria amorem hujus sæculi significat, id est cupiditatem qua homines de tenebrosa profunditate, cujus imaginem puteus gerit, hauriunt aquam. Oportebat autem ut Christo credens, sæ-

extérieur, elle signifie qu'elle abandonnait ses anciens désordres pour devenir un vase de chasteté (1). Oh! prodigieux changement! Quelle étonnante conversion, s'écrie saint Ambroise! L'eau vive de la grâce purifie en un instant une femme impure, elle la sanctifie; elle était venue au puits de Jacob, souillée de vices, remplie d'abominations, et, après avoir puisé à la fontaine du Sauveur, elle retourne vers la ville, toute chaste. Elle était venue chercher un aliment matériel, et elle se retire avec la source d'eau vive de la grâce. Ce n'est plus un vase grossier, au contenu matériel, qu'elle porte à sa demeure, c'est la vie divine, dont son cœur déborde; et celle qui semble courir libre et sans fardeau, est comblée, surchargée des dons célestes (2).

Ce qu'il y a de plus admirable encore, dit saint Ambroise, c'est que, venue au Sauveur comme une pécheresse effrontée, elle le quitte en annonçant généreusement sur son chemin ce qui venait de lui arriver; elle ne s'est dépouillée de la concupiscence que pour annoncer plus librement la vérité (3). Oh!

culo renuntiaret; et, relicta hydria, cupiditatem sæcularem se reliquisse demonstrat (S. Aug., loco cit.).

(1) Facta est mulier receptaculum honestæ disciplinæ: ea quæ prius sapiebat deponens (Orig.).

(2) Mulierem fornicantem vivi meatus unda purificat. Mulier, quæ ad puteum meretrix advenerat, a Christi fonte casta regreditur; et quæ aquam petere venerat, pudicitiam reportavit. — Ad civitatem non fert hydriam, sed refert gratiam. Vacua videtur reverti onere; sed plena revertitur sanctitate (S. Amb., *Serm.* 30).

(3) Quæ venerat peccatrix, revertitur prædicatrix. Projecit cupiditatem, et properavit annuntiare veritatem (S. Ambros.).

force ineffable! oh! magnifique triomphe que la grâce de Jésus-Christ a remporté par les voies de la douceur (1)! Le divin Maître, dit Origène, ne l'a ni épouvantée par les menaces, ni attirée par les promesses; mais il l'a enflammée, transformée en un instant par le seul charme de sa parole, par une seule étincelle du feu sacré de son amour; d'une femme de scandale, il en a fait un apôtre de la foi et de la vertu (2). Elle est maintenant un véritable évangéliste de Jésus-Christ, s'écrie saint Jean Chrysostome; à peine connaît-elle le Sauveur, et elle ne peut attendre, il faut qu'elle le fasse connaître sur-le-champ, non pas à un seul homme, mais à la cité tout entière (3).

Et voyez, mes frères, comment elle accomplit le saint et sublime ministère que la grâce lui a confié. Exaltée par sa surprise et sa joie, toute transportée hors d'elle-même, elle entre dans la ville; son regard brille d'un bonheur inexprimable; dans son zèle ardent, mais toutefois humble et réservé, elle commence à parcourir les rues et à dire: « Venez, venez tous considérer avec moi un personnage extraordinaire; il m'a raconté l'histoire scandaleuse de mon cœur, toutes les turpitudes de ma vie. Ne serait-ce pas le Messie (4)? » Quelles paroles! Quel

(1) Attingens fortiter, disponens suaviter.

(2) Quasi quodam apostolo hac muliere utitur; adeo verbis eam inflammaverat (Orig., *Expos.*).

(3) Evangelistarum opus fecit; et non unum tantum vocat, sed integram civitatem (*Hom.* 31).

(4) Venite, et videte hominem qui dixit mihi omnia quæcunque fecit. Numquid ipse est Christus (*Joan.* IV, 29)?

bel exemple du repentir humble et sincère! Elle s'accuse publiquement. Elle dit à tout le monde quelle coupable femme elle a été. Elle déclare vrais les bruits qui s'élevaient partout contre ses mœurs ; ce cri public, qu'elle-même avait voulu naguère faire passer pour une calomnie, elle affirme qu'il reposait sur des jugements fondés, sur des désordres réels, qu'elle ne cache plus et qu'elle ne veut pas même excuser ; loin de là, elle les raconte, elle les publie et les déteste souverainement ; elle semble en demander pardon à la cité tout entière.

Mais quel besoin avait-elle de faire cette confession publique de ses scandales? C'était le besoin, la sainte impatience de faire connaître et de glorifier Jésus-Christ. O zèle aussi pur et ardent qu'il est sage et discret! Si elle avait simplement dit : J'ai trouvé le Messie, qui aurait ajouté foi à ses paroles? Comment une femme perdue de réputation, aurait-elle trouvé crédit, en annonçant un événement si intéressant pour les rois et si important pour la religion? Mais elle commence par dire *qu'elle a trouvé un homme qui a lu dans le plus profond de son cœur, et qui l'a appelée à la pénitence ;* elle publie ce grand miracle qui, précisément parce qu'il l'humilie, ne pouvait être attribué à l'imagination, encore moins au calcul de la passion : c'est ainsi, dit saint Cyrille, qu'elle prépare ses concitoyens à reconnaître Jésus-Christ pour le Messie et à croire en lui (1). Aussi généreuse que

(1) Miraculi narratione præposita, præparavit auditores ad fidem (*Expos.*).

sincère dans les intérêts de la vérité, elle ne s'inquiète nullement de sa propre réputation, qu'elle foule aux pieds (1). De plus, avec quelle délicatesse elle annonce la grande nouvelle! Elle ne dit pas : Cet homme étonnant est certainement le Messie; elle dit seulement : « Ne serait-il pas le Messie? *Numquid ipse est Christus?* » C'est ainsi qu'elle éveille l'attention et la curiosité de ses auditeurs; elle leur communique la première des grâces de Dieu, qui est de le désirer, désir qui est aussi le premier pas pour arriver à sa connaissance et à son amour. Elle emploie, pour persuader ses concitoyens, absolument les mêmes armes dont le bon Maître s'est servi pour la persuader elle-même : la douceur et la suavité : *Disponit suaviter*, etc.

Observez enfin l'humble défiance de cette nouvelle convertie. Elle s'en va partout, invitant tout le monde : « Venez, venez avec moi le voir : *Venite et videte.* » Elle ne prétend donc point, comme le remarque saint Jean Chrysostome, qu'on ajoute foi à ses paroles; mais elle demande à ses frères de se convaincre, par leurs yeux, de la vérité (2). Car elle disait en elle-même : il est impossible de le voir et de ne pas le reconnaître, de le reconnaître et de ne pas l'aimer. Oh! s'ils entendaient seulement le doux son de sa voix! Oh! s'ils voyaient l'amabilité de sa face, la bonté de ses manières, la majesté de sa per-

(1) Contemnit gloriam, ut prædicet veritatem (Theoph.).

(2) Volebat non ex propria annuntiatione, sed ex auditu proprio eos inducere. Noverat enim quod solum gustantes ex illo fonte; eadem passuri erant quæ et ipsa (*Hom.* 31 *idem*).

sonne ; s'ils goûtaient la sublimité de sa doctrine, ils en seraient comme moi épris et enchantés!

Cette publication si humble et si fervente par toute la ville produisit son fruit. Elle obtint, par la grâce de la douceur, le triomphe de la force : *Attingit a fine usque ad finem fortiter*. Un grand nombre, avant même d'avoir vu le Sauveur, crurent que l'homme annoncé par Photine était véritablement le Messie, sur le seul témoignage, dis-je, de Photine devenue sainte d'impure qu'elle était, tout comme, nous autres Gentils, nous avons cru plus tard la même vérité au témoignage de Rome, d'idolâtre devenue chrétienne (1).

Cependant le divin Messie, toujours auprès du puits de Jacob, mais présent d'esprit et par sa divinité dans la ville de Sichar, suivait avec une vive joie la mission confiée par la grâce à Photine, qui l'exerçait avec tant de fruit ; son cœur se complaisait amoureusement dans la pensée qu'un grand nombre d'âmes allaient le connaître et l'aimer. Ce fut donc en vain que les disciples le pressèrent, le prièrent de prendre quelque nourriture ; il leur répondit : « J'ai un autre aliment tout préparé, plus délicieux et plus substantiel que vous ne connaissez pas. Ce n'est point, comme vous le penseriez peut-être, une nourriture corporelle ; c'est un aliment tout spirituel, c'est l'accomplissement de la volonté de mon Père, l'accomplissement de ma mission, *mon œuvre*, en un mot, la

(1) Multi crediderunt in eum Samaritanorum, propter verbum mulieris testimonium perhibentis (*Joan.* IV, 39).

conversion du monde. Vous verrez vous-mêmes sous peu les prémices, preuve anticipée de cette œuvre. La moisson est prête ; le grain choisi est mûr, il n'attend que la faucille qui doit le moissonner, que la main qui doit le recueillir ; levez les yeux, et vous verrez (1). »

Le divin Maître parlait encore, que la ville entière se pressait déjà pour le voir et lui parler (2). Et, en le contemplant si beau, si majestueux auprès du puits de Jacob, dans une attitude cependant si humble, si pieuse et si douce, sous le reflet céleste qui brillait toujours sur sa face adorable, la foule resta suavement ravie. Loin d'imiter les Juifs perfides qui, même après avoir vu les prodiges sans nombre opérés par sa main, le chassèrent de Jérusalem comme un misérable, ces bons Samaritains, qui ne connaissaient pas ses prodiges, qui, sans avoir vu aucun de ses miracles, venaient sur le seul témoignage d'une femme (3), s'approchèrent avec respect, l'entourèrent avec vénération, avec amour, et le supplièrent de se rendre dans la ville, où ils l'accueillent comme leur Dieu (4).

(1) Rogabant dicentes : Rabbi, manduca. — Ego cibum habeo manducare, quem vos nescitis. Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. — Ecce dico vobis : Levate oculos vestros, et videte regiones quia albæ sunt jam ad messem (*Joan.* IV, 35).

(1) Exierunt ergo de civitate et veniebant ad eum (*Ibid.*, 30).

(2) Cum venissent ad illum Samaritani, rogaverunt eum, ut ibi maneret. — Et mansit ibi duos dies. — Multo plures crediderunt in eum propter sermonem ejus. — Jam non propter tuam loquelam credimus : ipsi enim audivimus, et scimus quia hic est vere salvator mundi (*Ibid.*, 42).

Durant les deux jours que l'aimable Sauveur passa auprès d'eux pour les instruire par sa doctrine et pour les sanctifier par ses exemples, ils l'écoutèrent toujours avec une avidité nouvelle. Un grand nombre, après l'avoir entendu, le reconnurent et l'adorèrent comme le Messie, et d'une foi si vive et si affectueuse, qu'ils disaient à Photine : Maintenant, ce n'est plus sur ta parole que nous croyons ; nous l'avons ouï parler, et nous reconnaissons qu'il est vraiment le Sauveur du monde.

Quel beau témoignage, mes frères! Les Samaritains croient donc que le monde est perdu, qu'il a besoin d'un Sauveur qu'il attend, et que ce Sauveur est précisément Jésus-Christ ; et ils croient que celui-ci est ce régénérateur promis, précisément parce qu'il convertit les hommes, parce qu'il a converti une femme coupable, c'est-à-dire parce qu'il rend juste, guérit et rachète de la faute et de la peine du péché (5). Oh ! admirable triomphe ! Quel est le héros qui, par le poids de ses armes, fit une conquête plus prompte, plus importante que celle qu'obtint à Samarie Jésus-Christ, avec le seul et suave enchantement de sa grâce (6)! Ah ! si c'est le propre de l'homme de subjuguer les peuples par la force des armes, il n'y a que Dieu seul qui puisse dompter et convertir les cœurs par la force de la grâce.

(1) Audivimus, et scimus quia hic est vere Salvator mundi (*Ibid.*).

(2) Attingens a fine usque ad finem fortiter, disponens omnia suaviter (*Sapient.* VIII).

SECONDE PARTIE.

Quand le feu sacré de l'amour divin s'allume dans une âme, celle-ci perd aussitôt de vue tous les intérêts humains et terrestres ; elle ne s'occupe uniquement que de cette flamme céleste, et celle-ci devient le principe et le signe de toutes ses inspirations et de toutes ses œuvres (1). Or, c'est ce qui arriva à cette heureuse femme de Samarie. Allumé dans son cœur par l'amour divin, le feu sacré l'embrasa tout entière, si bien qu'elle ne vécut plus que pour lui et par lui. A partir de ce jour fortuné, elle, ses deux fils, ses cinq sœurs suivirent le Sauveur ; elle fut bientôt une de ses plus fidèles disciples par sa ferveur, et elle l'accompagna, avec les saintes femmes, jusque sur le Calvaire. Elle se trouva dans la cénacle lorsque l'Esprit-Saint descendit ; elle reçut le baptême des mains des apôtres et devint une des plus saintes matrones de l'Eglise naissante. L'esprit de Jésus-Christ, selon la remarque d'un interprète, inspire à ceux qu'il convertit un zèle extraordinaire pour convertir les autres hommes (2) : ce fut vrai pour la Samaritaine ; elle ne cessa plus d'annoncer dans Jérusalem les grandeurs et les gloires de son divin Sauveur. Ce zèle ardent lui attira d'abord la persécution des Juifs, qui

(1) Anima cum ignita fuerit igne divino, ad unam solam, quæ eam detinet, flammam, et ad nihil eorum quæ sunt in terra, de reliquo aspicit (S. Chrysost., *hom.* 33).

(2) Spiritus Christi zelum a se conversis alios convertendi injicit. A Lap.).

l'exilèrent en Afrique avec toute sa famille, ensuite celle des idolâtres, qui, l'an 60 de Jésus-Christ, sous Néron, lui firent souffrir, à Carthage, tous les genres de tourments, en haine de la foi, en compagnie de ses sœurs et de ses enfants. Tel fut le terme de la vie héroïque de cette sainte femme, la couronne du martyre (1).

Toutefois, si c'est une joie de se rappeler ces faits glorieux, on ne peut penser sans horreur à ce qui serait arrivé à la Samaritaine si elle n'eût pas été fidèle à la première grâce de Jésus-Christ; si, quand notre Sauveur l'appela et lui demanda à boire, elle avait continué son chemin : elle n'aurait pas connu le Messie, elle n'aurait pas écouté ses doctrines, elle ne se serait pas convertie à son amour; elle serait demeurée dans la fange de ses vices et dans la nuit de ses erreurs; elle aurait donc terminé une vie licencieuse par la plus déplorable mort.

Ah! que de fois s'accomplit ce terrible mystère de réprobation! Combien d'âmes qui souffrent dans les flammes parmi les réprouvés, jouiraient de la gloire éternelle, si elles ne s'étaient montrées sourdes aux premières invitations de Dieu qui les appelait à la conversion, à une vie sainte et parfaite!

(1) Ses reliques se conservent dans la basilique de Saint-Paul, à Rome. Dieu a voulu que celle qui prêcha la première Jésus-Christ aux Gentils reposât auprès des cendres du grand apôtre des Gentils, et que l'on vénérât à Rome celle dont la conversion, la foi, l'humilité et le zèle figurèrent si bien la conversion, la foi, l'humilité et le zèle de la ville éternelle (Vid. Corn. a Lapid, *in* IV *Joan.*).

Par leur résistance à la première grâce, elles perdirent toutes les autres qui leur avaient été préparées ; elles rompirent d'elles-mêmes la mystérieuse chaîne d'amour réciproque qui lie le Créateur à la créature, et dont le dernier anneau est la persévérance finale, le salut éternel. C'est que Jésus-Christ n'appelle pas toujours ; quelquefois il appelle, puis il passe. Heureux ceux qui, à cette première invitation, abandonnent de suite *leurs filets*, leur vie de scandale, d'ambition, d'amour profane, et qui, comme un Pierre, un Matthieu, un Zachée et une Magdeleine, le suivent sans aucun délai! C'est pourquoi saint Augustin disait : Ce qui me fait le plus trembler, ce n'est pas Jésus-Christ qui humilie, qui mortifie, qui afflige et qui punit ; mais c'est Jésus-Christ qui appelle et qui passe ; car, une fois passé, il ne se retourne pas pour appeler encore : *Timeo Jesum transeuntem.*

Voyez, au contraire, ce que gagna la Samaritaine à répondre immédiatement à l'invitation du divin Maître : il réalise lui-même dans le cœur de cette fortunée matrone le mystère de sa grâce, au même instant qu'il le lui révélait par ses paroles. A peine *l'eau mystérieuse* d'en haut fut-elle tombée sur cette terre stérile et aride, qu'elle fit surgir une fontaine dont le jet alla toujours s'élevant et croissant jusqu'au ciel (1).

Tâchons donc, mes frères, d'être dociles et prompts à la voix de Dieu. Ces illuminations soudaines de

(1) Aqua quam dedit, facta est in ea fons aquæ salientis in vitam æternam.

l'esprit qui nous découvrent la misère de notre état, la sévérité des jugements divins, l'horreur des châtiments éternels ; ces appréhensions subites de nous perdre qui nous assaillissent la nuit et qui nous attristent le jour ; ces mouvements salutaires du cœur, ce dégoût du vice, ce désir de la vertu, ces envies de nous élever au-dessus de la terre pour acquérir le ciel ; ces angoisses, ces remords, ces palpitations que nous sentons naître dans le fond de notre âme, en écoutant la parole de vie ; tous ces mouvements, dit saint Ambroise, sont la voix de Dieu, l'invitation de son cœur à puiser aux eaux de la pénitence qui effacent les péchés et comblent des grâces éternelles (1). Et si nous sommes prompts à répondre, dociles à écouter, fidèles à suivre la voix si douce, si affectueuse qui nous appelle, nous sentirons soudain se développer en nous une force merveilleuse, qui triomphera des plus coupables habitudes et des plus honteuses passions ; qui nous transportera de la région du vice dans la région des vertus : *Attingens a fine usque ad finem fortiter ;* qui fera jaillir enfin de notre cœur cette fontaine mystérieuse de grâce dont les jets puissants s'élèvent jusqu'à la vie éternelle. Ainsi soit-il (2) !

(1) Aquam postulat, ut peccata condonet; sitire se dicit, ut sitientibus æternam gratiam largiatur (S. Ambr., loco cit.).

(2) Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.

VINGT-QUATRIÈME HOMÉLIE.

L'Hémorroïsse (1).

(*Matth.* IX; *Marc.* V; *Luc.* VIII.)

Quam bonus, Israel, Deus his qui recto sunt corde! (PSAL. XVII.)

Saint Jean, dans l'évangile de ce jour, nous raconte un fait qui semble vraiment incroyable : une multitude de Juifs se convertissent et croient au Sauveur du monde, tandis que celui-ci les repousse et n'agrée ni leur conversion ni leur foi. Quoi! ce Dieu de douceur et de miséricorde ne veut plus recevoir les hommages spontanés du peuple que lui-

(1) Le divin Maître était sur le bord de la mer de Tibériade, instruisant le peuple, quand il vit venir à lui un chef de la Synagogue de Capharnaüm, dont le nom était Jaïre. Cet homme, se jetant aux pieds de Jésus, le supplia d'aller guérir sa fille unique, d'environ douze ans, qui se mourait. Ce fut dans ce trajet qu'il guérit aussi l'hémorroïsse, en la première année de sa prédication et la trente-deuxième de son âge. La résurrection de la fille de Jaïre, arrivée immédiatement après, a une connexion intime avec la guérison de l'hémorroïsse; c'est pour cette raison que ces deux miracles, racontés tous les deux par saint Matthieu, se lisent ensemble dans l'évangile de la messe du XXIIIe dimanche après la Pentecôte. Mais comme ils sont deux prodiges différents, on en a fait le sujet de deux homélies, sans toutefois omettre le mystère qui les unit et en forme un seul tout.

même est venu se réconcilier par la prédication et par ses prodiges? Mais l'évangéliste, dans ce même passage, a prévenu la difficulté et dévoilé l'énigme, il ajoute en effet: Le divin Maître n'applaudit point à ces nouveaux convertis, parce qu'il pénétrait de son regard divin leurs sentiments intérieurs et qu'il les connaissait. A-t-il donc besoin de preuves extérieures pour comprendre l'homme et pour scruter ses intentions les plus cachées et ses sentiments les plus intimes (1)? Cela prouve évidemment que si le Sauveur ne loua pas la foi de ces Juifs, c'est que cette foi n'était ni affectueuse, ni sincère.

Examinons plutôt les faits. Les Juifs, dans cette circonstance, ne reconnurent Jésus et ne crurent en lui, qu'après l'avoir vu, comme le remarque l'évangéliste, avec un fouet de simples cordes, chasser du temple les bœufs et les brebis réunis pour être vendus, renverser les tables, jeter l'argent à terre et mettre en fuite tous ceux qui prenaient part à ce trafic indigne dans la maison de Dieu, sans que nul eût osé se plaindre et encore moins lui résister. Ce fut seulement quand ils eurent vu ces prodiges et d'autres semblables, par lesquels le Sauveur laissa resplendir quelques rayons de sa puissance et de sa divinité, que ces hommes charnels, subjugués par l'évidence, confessèrent en une certaine façon sa

(1) Multi crediderunt in eum : ipse autem Jesus non credebat semetipsum eis, eo quod ipse nosset omnes, et quia opus ei non erat, ut quis testimonium ei non perhiberet de homine; ipse enim sciebat quid esset in homine (*Joan.* XI).

divinité (1). Cela prouve donc qu'ils crurent plutôt par crainte que par amour, et que leur foi, assez semblable à celle de beaucoup de chrétiens de nos jours, avait son principe dans les sens domptés, écrasés sous le poids d'une si grande majesté, et non dans l'humilité de l'esprit, ni dans la sincérité du cœur. Ah! une telle foi ne saurait jamais sauver, ni être par conséquent agréable à Dieu. Un cœur droit, humble, affectueux, croyant, voilà le théâtre où ce Dieu aime à réaliser ses merveilles, les prodiges les plus tendres de sa miséricorde et de sa bonté (2).

Ce doux Sauveur nous en a donné une preuve éclatante dans l'admirable guérison, qu'il opéra à Capharnaüm, d'une maladie déjà ancienne et d'ailleurs sans remède. Méditons en ce jour un si beau miracle ; il nous apprendra la voie qu'il faut suivre pour parvenir au cœur de Jésus, pour mériter qu'il se fie, se donne à nous, et qu'il répande dans nos cœurs les richesses de son amour qu'il a promises aux âmes droites et sincères.

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde a toujours été aussi injuste et pervers qu'opposé à lui-même dans ses maximes et ses actes. Chaque jour, par exemple, l'on voit, même de notre temps, les mondains, atteints par la tribulation, réclamer, dans l'attitude la plus humble, l'inter-

(1) Multi crediderunt in eum, videntes signa ejus quæ faciebat (*Joan.* II, 23).

(2) Quam bonus, Israel, Deus his qui recto sunt corde!

cession des serviteurs de Dieu, qu'ils calomniaient naguère et qu'ils tournaient en ridicule. Il en était ainsi autrefois : les Pharisiens, qui ne cessaient de censurer les actions du Sauveur, de nier ses miracles et de ternir sa réputation, ne manquaient point, dans leurs adversités, de se présenter à lui avec les démonstrations de la plus grande humilité et du plus grand respect, pour solliciter son secours et pour le supplier de faire des prodiges en leur faveur.

Ne vous étonnez donc pas, mes frères, de voir le fier Jaïre, chef et prince de la Synagogue juive à Capharnaüm, prosterné, comme le dernier du peuple, aux pieds du Christ et l'adorant humblement (1). Cet homme, hier encore si dédaigneux avec le divin Maître, est aujourd'hui profondément affligé et plongé dans la douleur : sa fille unique, âgée d'environ douze ans, qu'il aime plus que lui-même, est atteinte d'une maladie terrible, elle se meurt (2)! et il supplie le Seigneur, il le conjure avec larmes d'entrer dans sa maison pour imposer les mains (3) sur la moribonde, afin de lui rendre la santé et la vie (4).

Remarquez d'abord, dit saint Jean Chrysostome,

(1) Ecce princeps unus de archisynagogis, nomine Jairus, accessit ad pedes ejus, et adorabat eum (*Matth.* IX, 18; *Marc.* V, 22; *Luc.* VIII, 41).

(2) Quia unica filia erat ei fere annorum duodecim, et hæc moriebatur (*Luc.* VIII, 42).

(3) Il avait entendu dire que le Sauveur avait opéré plusieurs miracles à Capharnaüm par l'imposition des mains.

(4) Et deprecabatur eum multum, ut intraret domum suam, dicens : Quoniam filia mea in extremis est. Veni, impone manum super eam, ut salva sit et vivat (*Luc.* VIII, 41; *Marc.* V, 23).

la stupidité de ce docteur juif : il reconnaît en Jésus-Christ le pouvoir divin de rendre la santé à sa fille, et il croit néanmoins que le Sauveur ne pourra faire ce miracle s'il ne pénètre dans sa demeure, s'il ne s'approche de la malade et ne la touche de sa main (1).

Le Centurion, lui, et la Chananéenne reconnurent en Jésus-Christ le pouvoir d'opérer des prodiges, même de loin, par la seule force de sa volonté et de sa parole. Les Gentils ont toujours mieux entendu la religion que les Juifs.

Quelle admirable bonté! quelle humilité le Fils de Dieu fit paraître à cette occasion! Quoique prié avec une foi si languissante et si imparfaite, il consent néanmoins à se rendre à la maison de Jaïre; et, sans retard, sans aucune parole de ressentiment ou de reproches, il se lève du lieu d'où il instruisait la foule, il suit Jaïre, avec les apôtres et l'immense multitude qui l'accompagnait presque toujours et l'étouffait, en quelque sorte, sur son chemin (2).

Une femme nommée Véronique (3), qu'affligeait

(1) Vide crassitiem; duo expedit a Christo: ut accederet ad eam, et manum imponeret (S. Chrysost., *hom.* 32 *in Matth.*).

(2) Et surgens Jesus abiit cum illo, et sequebatur eum, et discipuli ejus. Et sequebatur eum turba multa, et comprimebant (*Matth.* IX, 19; *Marc.* V, 24).

(3) Il n'est pas certain que cette femme soit Véronique; mais il est vraisemblable que celle qui reçut du Sauveur la faveur insigne de pouvoir essuyer de ses propres mains la sueur et le sang de sa face divine, ait été cette même matrone qui, dans la circonstance dont il s'agit, toucha ses habits avec une foi héroïque et donna ainsi le plus beau témoignage à sa divinité. Cette hypothèse, toutefois, est pieuse, édifiante et délicieuse; et cela

un flux de sang depuis douze années (1), se trouvait le même pour dans la contrée de Capharnaüm. De plus, elle était encore tombée dans l'indigence par la rapacité des médecins appelés pour la guérir, ajoute l'Evangile, et qui, comme il arrive très-souvent, n'étaient parvenus qu'à la faire souffrir davantage avec leurs remèdes plus incommodes et plus douloureux que la maladie même (2). Si du moins elle en avait retiré quelque avantage! Mais, hélas! malgré les belles promesses de ces docteurs qui s'étaient succédé les uns aux autres, en l'assurant de sa guérison prochaine, selon l'ordinaire, nul d'entre eux n'avait pu la guérir (3), et même cette malheureuse se sentait réduite à un état pire qu'auparavant (4). Abandonnée comme incurable, parce qu'elle n'avait plus rien à dépenser; privée de tous remèdes humains, elle prit

nous suffit à nous pour la préférer à l'opinion opposée. Ce qu'il y a de certain, comme nous le savons d'Eusèbe (liv. VII), de Sozomène (liv. V) et de Théophile (*Comment.*), c'est que l'hémorroïssse était de la ville de Césarée. Cette ville, assise au pied du mont Liban, s'appelait anciennement *Lesen* ou *Laïs* (*Josué* XIX), plus tard *Dan*, de la tribu de ce nom, qui la possédait, et finalement *Césarée de Philippe*, parce que Philippe, fils d'Hérode, l'avait réédifiée et embellie en l'honneur de Tibère César. Elle limitait la terre d'Israël du côté du septentrion. Près de cette cité, deux petits fleuves prennent leur source, *Jor* et *Dan*, qui se réunissent non loin de là et forment le fleuve du *Jour-Dain*.

(1) Mulier, quæ fluxum sanguinis patiebatur duodecim annis (*Matth.* IX, 20).

(2) Et fuerat multa perpessa a compluribus medicis (*Marc.* V, 26). — Et in medicos erogaverat omnem substantiam (*Luc.* VIII, 43).

(3) Nec ab ullo potuit curari (*Ibid.*).

(4) Et nihil profecerat; sed magis deterius habebat (*Marc.* V, 26).

la résolution de recourir aux remèdes de Dieu. Elle avait entendu beaucoup parler du Sauveur et de ses miracles (1); elle crut fermement qu'il pouvait la guérir, et qu'il le pouvait seul.

Mais comment faire pour se présenter à lui? La loi, comme l'observe saint Jérôme, défendait, sous les peines les plus sévères, aux femmes atteintes de cette maladie, d'entrer dans la ville et de se montrer dans les lieux habités; c'est pourquoi cette malheureuse restait en rase campagne (2). De la sorte, elle était affligée et par la maladie dont les médecins lui avaient fait désespérer la guérison, et par l'impossibilité où elle se voyait d'aller trouver le seul docteur qui pouvait la guérir. Mais voici qu'un certain jour elle aperçoit venir de loin une grande foule; aussitôt elle se doute que le Sauveur est au milieu de ce peuple, et elle quitte sans délai sa demeure, court sur la voie publique et attend le passage du Fils de Dieu. Un examen attentif le lui fait bientôt distinguer dans la foule, à sa taille élevée, à son front majestueux, à son regard doux, à son aspect divin, tandis qu'une voix secrète disait à son cœur : *Il est Dieu.* Toute palpitante d'espérance en ce divin Médecin, elle s'occupe de lui demander la guérison qu'elle ne oute plus d'obtenir (3).

(1) Cum audisset de Jesu (*Ibid.*, 27).

(2) Hæc mulier sanguine fluens, non in domo, non in urbe accedit ad Dominum, quia juxta legem (hujusmodi mulieres) urbibus excludebantur (*In Matth.*).

(3) Desperans de salute medicorum, cœlestem adesse medicum credidit; et in eum omnem suam intentionem collocavit.(*Cat.*).

Pauvre femme! pauvre affligée! pleine d'une sainte audace, et cependant toujours humble; malgré ses désirs et ses efforts, elle reste toujours en arrière. Elle tâche cependant de percer la foule et de s'approcher du Sauveur, et elle reste toujours loin de lui (1); car, dit saint Chrysostome, elle a honte d'elle-même, elle se regarde comme impure, elle se croit indigne de se présenter à Dieu face à face (2)

Mais que veut-elle donc faire? Que cherche-t-elle? Qu'attend-elle? Ah! si vous saviez! elle s'est dit en elle-même : « Si je puis seulement toucher sa robe, je suis sauvée (3). » Quelle noble pensée! Quelle haute intelligence dans cette heureuse femme! Qu'admirer le plus? son humilité ou sa foi? Son humilité est réellement profonde et héroïque. Elle se résigne à ne toucher que la robe du céleste Médecin, car elle se croit indigne de tomber à ses pieds (4). Et encore, comme le remarque un interprète, elle cherche à toucher, non pas la partie supérieure du vêtement en contact avec le corps très-pur de Jésus, mais seulement le bord extérieur de cette robe (5),

(1) Venit in turba retro (*Marc.* v, 27).

(2) Retro, quia verecundabatur, se immundam existimans (S. Chrysost., *hom.* 32 *in Matth.*).

(3) Dicebat intra se: Si tantum tetigero vestimentum ejus, salva ero (*Matth.* IX, 21).

(4) Admiranda humilitas, quia indignam se judicavit, quæ Domini pedes tangeret (S. Remi, *Caten.*).

(5) Les Hébreux avaient l'usage de porter à l'extrémité extérieure de leur vêtement de dessus ou de leurs manteaux une bandelette, ou une frange, cousue tout autour, ou superposée, ou tissue avec l'étoffe, selon que la loi même l'ordonnait (*Nomb.* XV.)

tant est vil le sentiment qu'elle a d'elle-même (1)!

Mais que dirai-je de sa foi? Elle est la censure de celle des Juifs. Jaïre croit que le Sauveur ne pourrait guérir sa fille s'il n'entre dans sa maison et ne la touche de sa main benie. Véronique pense au contraire qu'elle sera guérie, si elle a le bonheur de toucher seulement le bord de ses vêtements, sans qu'il prononce aucune parole, sans même qu'il s'en aperçoive. Non-seulement elle le pense, mais elle le croit fermement; elle ne l'espère pas seulement, mais elle en est certaine. C'est pourquoi elle ne dit pas : Je guérirai peut-être, mais : Je suis certaine d'être guérie (2).

Elle ne craignit pas non plus, en touchant le Sauveur de lui communiquer la tache légale (3); car elle sa-

Les plus dévots la portaient plus large; c'est de là que le divin Sauveur prend occasion de reprocher aux Pharisiens qu'ils *dilataient* leurs franges en signe de grande religion, tandis qu'ils resserraient toujours davantage leur cœur à la charité. Ces franges étaient de couleur bleu céleste, afin qu'en les voyant, dit le texte sacré, ils se souvinssent de tous les commandements du Seigneur et qu'ils ne suivissent ni leurs pensées, ni leurs yeux, pour se prostituer à divers objets. Aujourd'hui encore, les Juifs se servent, dans leurs prières, d'une espèce de vêtement (de thorax) sans manches, qu'ils appellent *arbacanphot*, ayant des franges de couleur bleu de ciel, qu'ils nomment *zotten*.

(1) Non est ausa tangere vestimentum quod Domini carnem tegebat; sed illud quod foris præminebat (Drut., *Expos.*).

(2) Non dixit : Forsan; sed : Certe salva ero.

(3) La loi mosaïque était sur ce point très-claire et très-sévère : *Mulier quæ patitur multis diebus fluxum sanguinis non in tempore menstruali, vel quæ post menstruum sanguinem, fluere non cessat, quandiu subjacet huic passioni, immunda erit.* Cette impureté légale se communiquait à quiconque la touchait, ou dont elle avait été touchée, comme à tout ce qui était à son usage,

vait bien, dit saint Pierre Chrysologue, que l'homme, si impur soit-il, ne peut apporter aucune souillure à la sainteté de Dieu, et que si le soleil reste pur, malgré la boue où plongent ses rayons, à plus forte raison le Créateur de cet astre ne peut-il contracter la moindre souillure à son contact avec notre boue humaine (1).

Une si vive confiance ne pouvait être trompée : il arriva précisement comme la malade avait cru ; elle s'inclina, étendit le bras à travers la foule, toucha le vêtement du Sauveur (2), et aussitôt le flux de sang s'arrêta, et elle se sentit guérie comme par une main invisible (3).

Femme vraiment heureuse, s'écrie saint Pierre Chrysologue ! Elle ne peut ouvertement se présenter au divin Médecin, et elle parvient à lui par l'esprit ; elle sait, par cette voie secrète, trouver le remède efficace et prompt pour son humiliante infirmité, et si elle n'a pas dû supplier publiquement, le Sauveur a su réussir d'une manière plus admirable, en s'insinuant secrètement dans son cœur par le silence éloquent de la foi (4) !

(*Lévit.*, chap. XV). Grotius dit que la raison de cette loi était qu'en Syrie et dans les contrées voisines, cette maladie était contagieuse et très-funeste (*In Levit.*).

(1) Sciens quia Deum nec tactum polluit, nec inquinat humana cogitatio. Si sol tangit stercora, nec tamen inquinatur; quanto magis solis Creator (S. Petr. Chrysol., *serm.* 35).

(2) Tetigit fimbriam vestimenti ejus (*Matth.* IX, 20).

(3) Et confestim siccatus est fons sanguinis ejus; et sensit corpore, quia sanata esset a plaga (*Marc.* V, 29).

(4) Invenit mulier verecundo vulneri qualiter subveniret, ut

D'autre part, que ce miracle de Jésus est beau et magnifique! Quelle preuve éclatante de sa divinité! Quel autre qu'un Dieu eût eu pitié de cette femme se tenant cachée dans la foule? quel autre qu'un Dieu, sans qu'elle ait formulé sa demande, l'eût exaucée, l'eût guérie (1)? Ah! le Verbe éternel, la vertu de Dieu, en prenant notre nature infirme pour nous racheter, n'a point enchaîné dans sa chair l'efficacité de sa puissance divine. Si le Dieu créateur a donné à l'aimant la faculté d'attirer le fer, le Dieu Sauveur a communiqué à sa robe (2) la vertu d'éloigner les infirmités et de guérir ceux qui la toucheraient avec une foi vive (3).

Mais le plus grand miracle de Notre-Seigneur dans cette circonstance, ce ne fut pas tant d'avoir guéri Véronique que d'avoir, par le don de sa grâce, éclairé son esprit et répandu dans son intelligence une telle lumière, que cette femme vraiment grande l'emporta dans la science divine sur les docteurs, qu'elle surpassa les Juifs dans la connaissance des mystères du christianisme, et qu'elle n'eut rien à envier aux apôtres mêmes par la pureté et par la fermeté de sa foi. En

insinuaret fidei silentio, quod publico clamore non poterat; et secreta spiritus via pervenerit ad medicum ad quem pervenire manifesto carnis itinere non poterat (S. Chrysol., loco cit.).

(1) Non nisi a Deo potuit latius videri; audiri tacens, celata curari (*Id.*, *ibid.*).

(2) La sainte robe de Notre-Seigneur à Trèves.

(3) Ad redemptionem nostram fragilitatem corporis virtus assumpsit; sed assumptio corporis non naturam virtutis inclusit. — Sicut auctor naturæ dat magneti virtutem ferrum attrahendi; sic Christus dabat vesti suæ vim repellendi infirmitates, et sanandi ex fide tangentem (S. Hilar., *Caten.*).

effet, les Juifs méprisèrent le Fils de Dieu, pour la faiblesse de sa nature humaine; l'apôtre saint Thomas dut, pour croire à la résurrection du Sauveur, toucher son corps, mettre un doigt dans ses plaies; tandis que cette femme extraordinaire, ne se laissant point arrêter par les apparences humaines de Jésus, ne douta point un seul instant que la divinité eût perdu de son efficacité pour s'être unie à l'humanité, et qu'elle crut fermement que la robe qui recouvrait sa chair, dans la partie même qui traînait à terre, possédait la vertu toute-puissante de la robe d'un Dieu. Elle ne douta point, dis-je, que cette vertu, figurée par le chrême des onctions anciennes, que cette vertu qui rayonnait du chef adorable du Sauveur, rayonnait avec la même puissance du bord même de son vêtement, et qu'en lui se vérifiait la prophétie annonçant que l'onction divine du vrai Aaron s'étendrait, en conservant toujours son efficacité, jusqu'à l'extrémité de ses habits. Quelle idée sublime elle avait ainsi de la personne adorable du Fils de Dieu! quels trésors de grâces et de mérites elle contemplait, par la foi, dans l'âme de Jésus-Christ, puisqu'elle crut que la vertu de sa divinité résidait jusque dans ses vêtements (1)!

(1) Magna hæc mulier, quæ scientia omnes doctores vincit; sacramento omnes Judæos superavit; fide præcessit apostolum : nam Judæa, cum scribis et doctoribus suis, Christum despexit in corpore; Thomas apostolus, ut Christum Deum crederet, misit manus, patefecit vulnera. — In Christo nihil putavit extremum, quia nec Deus minoratur in homine, nec virtus attenuatur in fimbria. — Vidit in fimbriam vestimenti ejus totam plenitudinem

Calvin, cette âme noire, possédée d'une haine infernale contre Jésus-Christ, dont il chercha toujours à rabaisser les mystères et à obscurcir la divinité, Calvin, dis-je, prononça donc un blasphème, quand il osa dire que Véronique se montra superstitieuse, en attribuant une vertu divine à la robe du Fils de Dieu. Ne faut-il pas avoir perdu non-seulement la foi, mais aussi la raison, pour taxer de superstitieux un acte de religion sublime, confirmé, exalté par un si grand miracle? Mais savez-vous, mes frères, pourquoi la foi de Véronique a mis en courroux le novateur? C'est, dit un interprète, parce qu'elle a fourni à l'Eglise catholique une preuve invincible de la vertu et de l'efficacité des saintes reliques, et par suite du culte qui leur est dû (1); le vêtement de Jésus-Christ, en

divini chrismatis, totam divini capitis traxisse virtutem; sicut unguentum quod descendit in ora vestimenti ejus. — Quid ista mulier vidit habitare in interioribus Christi; quæ in Christi fimbria vidit divinitatis habitare virtutem?

(1) Les modernes hérétiques ont condamné le culte des reliques des Saints; au commencement de la prétendue réforme, ils se mirent à les brûler, à les jeter à l'eau et à les détruire partout, avec une fureur infernale. Et cependant le *cœur* du féroce Zuingle se conserve encore, par ses sectaires, en grande vénération. Dans le Wittemberg même, on montre encore de nos jours, comme de précieuses reliques, les *culottes* de Luther. Et, dans ces dernières années, on a vu rendre aux restes impurs des ennemis de Jésus-Christ et des persécuteurs de l'Eglise, des honneurs tels que l'Eglise catholique ne rend pas même aux ossements sacrés des martyrs et des saints. Tant il est vrai que l'homme, en cessant d'être religieux, devient superstitieux, tout comme il devient crédule en cessant d'être croyant. Ainsi Dieu, même en ce monde, humilie et confond l'orgueil.

effet, n'était qu'une relique auguste (1). O vous donc qui vous dites catholiques, mais catholiques de nom seulement, apprenez par cet exemple que, lorsque vous vous érigez en censeurs orgueilleux pour condamner la vénération des âmes pieuses pour les précieuses dépouilles des saints et leur confiance dans leur efficacité; apprenez, dis-je, que vous parlez comme Calvin; vous êtes, sans vous en douter, l'écho des hérésiarques, qui voudraient que des corps, les anciennes demeures sur terre d'âmes purifiées par le martyre ou la pénitence, fussent profanés et foulés aux pieds, tandis qu'ils honorent d'un culte vraiment superstitieux et ridicule les cadavres des coryphées de l'impiété; cadavres, la sentine naguère de tous les vices, les noires prisons d'âmes perverses et diaboliques! Laissons ces impies et ces insensés nous accuser de superstition, parce que nous vénérons les reliques des vrais amis de Dieu. Admirable et digne superstition, en effet, est celle qui obtient des miracles, qui rend ferme dans la foi et qui donne à la piété chrétienne le plus pur aliment.

Quant à nous, prêtres de ce Dieu fait homme, nous dit saint Pierre Chrysologue; nous qui, chaque jour, nous nourrissons du corps de Jésus-Christ, comprenons quelle force médicinale nous pouvons retirer de cette chair divine pour la guérison de nos infirmités sprituelles, puisque Véronique, autrefois, par le

(1) Est hoc exemplum ad probandam vim et efficaciam sanctarum reliquiarum; talis enim fuit vestis Christi (A Lap.).

seul attachement de la frange de son vêtement, a obtenu la santé du corps (1).

Mais, hélas! funeste pensée, ajoute le même Père, pensée qui arrache les larmes! Quiconque participe indignement au corps et au sang du Sauveur, boit et mange la sentence de son supplice éternel; si bien que, loin de retirer de ce Corps adorable le baume précieux qui guérit les blessures mortelles, nous le changeons trop souvent en un poison qui nous donne la mort!

Un si bel acte de foi et de religion, suivi d'un si grand miracle, ne devait point demeurer caché. Aussi le divin Maître, pour confondre les Juifs qui étaient présents et pour instruire les chrétiens qui étaient éloignés, amène, de la manière la plus gracieuse et la plus délicate, cette femme qui avait fait cet acte sublime, à le rendre public. Lorsque sa vertu secrète eut guéri Véronique (2), il se retourna donc vers la foule et dit d'un air grave et solennel : « Quelqu'un s'est approché de moi et a touché mes vêtements;

(1) Docuit mulier quale sit corpus Christi, quæ in fimbria tantum esse monstravit. Audiant Christiani, qui quotidie corpus Christi attingunt, quantam de ipso corpore sumere possunt medicinam, quando mulier rapuit de sola Christi fimbria sanitatem. — Sed quod nobis flendum est : mulier de corpore medicinam tulit; nobis medicina ipsa retorquetur in vulnus. Hinc est quod Apostolus tangentes indigne corpus Christi taliter admonet et deplorat : qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manduca et bibit (*Serm.* 35).

(2) Statim Jesus in semetipso cognoscens virtutem quæ exierat de illo (*Marc.* v, 30).

quel est-il (1)? » Tous ceux qui en étaient le plus rapprochés niaient le fait les uns après les autres (2). Pierre s'avança et, avec sa simplicité et sa franchise habituelles, il dit : « Maître, que dites-vous? la foule vous entoure et vous presse de toutes parts; peu s'en faut que nous ne soyons nous-mêmes étouffés avec vous, et vous demandez qui est-ce qui vous a touché (3)? » Mais le Sauveur reprit : « Quelqu'un m'a touché, car je sais qu'une vertu miraculeuse est sortie de ma personne(4). » Et il continuait à chercher des yeux la femme qui avait fait cet acte de foi (5). Celle-ci, qui se sentait guérie, pensa qu'elle avait été aperçue, et elle se mit à trembler (6). Ne pouvant ni le nier ni se cacher, elle vint se jeter aux pieds du Sauveur, en avouant tout (7); elle n'eut pas honte de découvrir son infirmité, ni de raconter à ce peuple pourquoi elle s'était approchée de Jésus et comment elle avait été guérie sur-le-champ (8).

Mais pour quelle raison Jésus-Christ voulut-il obli-

(1) Conversus ad turbam aiebat : Quis est qui me tetigit? Quis tetigit vestimenta mea (*Marc.* v, 30; *Luc.* VIII, 45).

(2) Negantibus autem omnibus (*Luc., ibid.*).

(3) Dixit Petrus : Præceptor, vides; turbæ te comprimunt, et te affligunt, et dicis : Quis me tetigit (*Ibid.*, 45)?

(4) Et dixit Jesus : Tetigit me aliquis; nam ego novi virtutem de me exiisse (*Ibid.*, 46).

(5) Et circumspiciebat videre eam, quæ hoc fecerat (*Marc.* v, 32).

(6) Mulier vero sciens quod factum esset in se; videns quia non latuit; timens et tremens (*Marc.* v, 33; *Luc.* VIII, 47).

(7) Venit et procidit ante pedes ejus, et dixit ei omnem veritatem (*Ibid.*).

(8) Et ob quam causam tetigerit eum, indicavit coram omni populo; et quemadmodum confestim sanata sit (*Luc.* VIII, 47).

ger cette femme à déclarer, avec tant de honte et de crainte, sa maladie, et pourquoi l'obligea-t-il à publier sa guérison? Ce n'est point, comme l'observe saint Chrysostome, que ce tout aimable Sauveur ait voulu l'humilier; mais c'était plutôt pour la consoler, pour la rassurer, elle qui semblait craindre d'avoir commis comme un larcin (1). Saint Pierre Chrysologue dit: Le Fils de Dieu voulut que la confession de Véronique fût publique, d'abord pour que cette confession, si désintéressée et si sincère, fût une preuve invincible qu'il sait tout, qu'il peut tout, qu'il est Dieu, en un mot; secondement, pour que sa foi humble et confiante fût connue de tous, afin que les apôtres et les chrétiens puissent l'imiter (2).

Quand le Sauveur eut obtenu les résultats en vue desquels sa sagesse avait résolu ce miracle, il se retourna vers Véronique, toute confuse et toute tremblante, et il lui dit avec une ineffable douceur : « Ma fille, aie confiance ; je confirme et ratifie le prodige : c'est ta foi qui t'a sauvée, vas en paix, et sois délivrée pour toujours de ton infirmité (3).»

Quelles paroles, mes frères! Quelles délicieuses promesses! quelles belles déclarations! Oui, « le Sei-

(1) Non permisit latere, ut solveret timorem mulieris, ne a conscientia pungatur, quasi donum furata fuisset (S. Chrysost., loco cit.).

(2) Ut eam ad confessionem induceret. — Monstravit se nosse (et posse) omnia. — Omnibus fidem ostendit (*Serm.* 35).

(3) At Jesus conversus, et videns eam, dixit ei : Confide, filia; fides tua te salvam fecit. Vade in pace, et esto sana a plaga tua (*Matth.* IX, 22; *Marc.* V, 34; *Luc.* VIII, 48).

gneur est réellement doux aux âmes droites et sincères! » L'aimable et tendre Sauveur ne confirme pas seulement la guérison qu'il vient d'opérer en faveur de cette infortunée, mais de plus il en assure la durée : *Esto sana a plaga tua;* il loue sa foi et exalte sa confiance en présence de tout le peuple sous les yeux duquel elle s'était humiliée : *Fides tua te salvam fecit;* il lui donne la paix du cœur et avec elle-même et avec Dieu, et par là il montra, dit saint Jean Chrysostome, qu'il lui avait pardonné ses péchés, qu'en guérissant son corps il avait sanctifié son âme (1), et qu'enfin il ne se contente pas de l'admettre dans son amitié, mais qu'il l'adopte pour sa fille, fille tant aimée de lui, qu'elle peut dès-lors espérer de tout obtenir de son amour : *Confide, filia.*

Telle fut la conséquence du regard de tendresse que le Dieu de bonté daigna diriger sur cette faible créature : *Conversus et videns eam.* Heureux donc celui sur qui le Fils de Marie daigne abaisser les yeux pour le guérir de ses infirmités corporelles! mais bien plus heureux encore, si ces yeux divins plongent dans son âme! car il se trouvera en un instant délivré de ses maux et comblé de toutes sortes de biens (2).

Dès ce moment, Véronique devint vraiment la fille tendrement dévouée du Sauveur Jésus. Elle le suivit toujours, et partout, aussi longtemps qu'il vécut. Elle

(1) Ut cognoscat se etiam a peccatis mundatam (Loco cit.).

(2) Vidit oculis divinis, non humanis. Donatur bonis, malis caret quem viderit Deus (Emis.).

l'accompagna sur le Calvaire. Et cette même femme, qui avait à peine osé toucher, en tremblant, l'extrémité de sa robe, eut la faveur insigne d'approcher ses mains innocentes de la face adorable du Sauveur pour en essuyer la sueur et le sang qui en découlaient, et de recevoir, en récompense, le trésor de la sainte face du Sauveur sur le *suaire* de fin lin, qui est une des reliques et des plus précieux monuments qui font à présent la gloire de la basilique de Saint-Pierre (1).

Mais laissons le sens littéral de cette charmante histoire et élevons nos pensées au sens allégorique et moral qu'elle présente; arrêtons-nous à goûter les mystères qu'elle nous offre et à nous instruire aux solides leçons qu'elle contient. L'hémorroïsse, souffrant un flux de sang qui la rendait impure selon

(1) Véronique, après l'Ascension de Notre-Seigneur, se retira à Césarée, sa patrie, où elle fit élever, sur la place publique, une statue en marbre précieux, en mémoire du miracle que notre divin Sauveur avait opéré en sa faveur. Dieu voulut lui-même rendre célèbre cet acte de reconnaissance de Véronique par un miracle, qui se continua bien deux siècles de suite. En effet, il croissait sur le piédestal, tout autour de cette statue, une herbe; or, quand cette herbe arrivait une fois à toucher le bord de la robe de cette statue, elle acquérait une vertu prodigieuse pour guérir toutes sortes de maladies, même les plus désespérées. Julien, empereur et le premier prince apostat, persécuteur de l'Eglise, fit enlever la statue de Notre-Seigneur de son piédestal pour y placer la sienne; mais ce fut inutilement; car, au lieu de produire une herbe miraculeusement salutaire, ce piédestal attira la foudre vengeresse du ciel, par laquelle la statue de ce vil ennemi de Jésus-Christ fut à l'instant renversée et réduite en poudre, sans qu'elle ait jamais été relevée (Eusèb., lib. VII; Sozomen., lib. V; Théoph., *Comment.*).

la loi, est la figure de l'Eglise des Gentils, souillée des superstitions de l'idolâtrie et de la corruption des vices (1). C'est pour cela précisément que l'évangéliste saint Jean appelle enfants nés de la chair et du sang ceux qui ne sont point nés de Dieu (2).

Ainsi Véronique qui, à cause de sa maladie, était bannie des lieux habités et du commerce des hommes, représentait bien fidèlement la triste condition des Gentils. En effet, leur inclination pour les plaisirs charnels les avait fait exclure du nombre des fidèles adorateurs de Dieu; aussi, quand ils surent que le Fils de Dieu était venu pour sauver la Judée, ils allèrent à sa rencontre comme pour ravir à Jérusalem le salut qu'il lui promettait (3).

Pour rendre la chose encore plus sensible, l'évangéliste remarque que la fille de Jaïre avait, quand elle mourut, douze ans, et qu'il y avait aussi douze ans que Véronique était infirme ; c'est-à-dire que son infirmité commença à la naissance de la fille de Jaïre. Or, cela signifie, dit saint Jérôme, que l'idolâtrie, avec le cortége de ses erreurs et de ses vices, ne commença à devenir générale dans le monde que douze siècles avant Jésus-Christ, quand la Synagogue fut constituée

(1) Fluxus sanguinis intelligitur, et de pollutione idolatriæ et de iis quæ carnis delectatione gerebantur (*Glos.*).

(2) Ex sanguinibus et ex voluntate carnis (*Joan.* I).

(3) Sicut ista exclusa erat domibus et turbis, propter sanguinis immunditiam, et propterea in via venit ad Dominum; sic gentilis populus exclusus erat a cœtu fidelium, pollutus ingenito carnalium fluxu; sed cum verbo Dei cerneret salvari Judæam, rapuit sibi salutem (Drut., *Expos.*).

en Église publique, et qu'elle *naquit*, en quelque sorte, des patriarches (1). Cela veut dire que l'Église fut infirme aussi longtemps que la Synagogue fut pleine de force et de vie, et que le salut des Gentils commença lorsque la Synagogue périt, à cause de son infidélité (2).

Véronique, en écoutant les médecins inhabiles ou imposteurs qui avaient inutilement dévoré tout son patrimoine, représente le paganisme avec ses faux docteurs, ses devins et ses philosophes orgueilleux ; c'est en les écoutant et en les suivant, que la gentilité avait inutilement dépensé tout son génie pour obtenir la santé de l'âme qu'elle cherchait comme elle le pouvait (3). Les leçons que les philosophes donnaient comme des remèdes infaillibles, n'étaient au fond qu'un insipide verbiage, qu'une poésie ridicule qui firent perdre aux Gentils toutes leurs richesses d'esprit (4).

Que de disputes entre ces docteurs sur l'âme hu-

(1) Jairi filia duodennis, et mulier duodecim annis sanguine fluxit ; scilicet tempore quo illa nata est, hæc cœpit infirmari. Una enim pene sæculi ætate Synagoga cœpit ex patriarchis nasci, et gentium natio idololatriæ sanie fœdari (S. Hieron. *Expos.*).

(2) Sic quandiu Synagoga viguit, laboravit Ecclesia ; et illius delicto salus gentium facta est (Raban., *Com.*).

(3) In medicos, id est falsos theologos, divinos et philosophos gentium : substantiam suam, id est omnem intellectum gentilitas expenderat ; sed non potuit ab illis animæ salutem recipere (Aym., *Expos.*).

(4) Omnem laborem gentilitas expendit in poematibus philosophorum. Philosophi de anima disputaverunt, sed ad veram medicinam gentilium populum non adduxerunt (Drut., loco cit.).

maine! Mais comme les contradictions des médecins tuent le corps de leurs malades au lieu de les guérir, de même les contradictions des philosophes ne faisaient qu'empirer la misérable condition des âmes, au lieu de les délivrer de leurs vices honteux.

La loi mosaïque elle-même ne fut guère plus efficace que la philosophie païenne pour guérir la gentilité, dont Véronique était la figure. Ces peuples malheureux, ayant hérité du premier homme son infirmité originelle, couraient infailliblement à leur perte. Or, la loi mosaïque se contenta, à leur égard, de prescrire qu'ils fussent exclus du temple, qu'ils s'abstinssent d'offrir des sacrifices au Seigneur et de toutes les cérémonies de la religion judaïque (1).

Tandis que la gentilité gisait dans un état si désespéré, le Fils de Dieu *se met à suivre Jaïre ;* c'est-à-dire, il vint au monde *à la suite de Moïse.* Moïse, en effet, avait déjà, en quelque façon, tracé son chemin par la loi et les prophètes ; Jésus-Christ a rempli exactement tout ce que le grand législateur des Hébreux avait prédit de lui (2). C'est pour cela que le Sauveur du monde a proclamé Moïse son prophète et son précurseur, quand il dit aux Juifs : « Sachez que les livres de Moïse contiennent l'histoire de ma vie : *De me ille (Moyses)*

(1) Ita est Ecclesia gentium, quæ primi hominis vulnerata peccato, tota fluebat sanguine, tota originaliter decurrebat in mortem : quam non valuit lex ipsa mundare; imo jusserat arceri templo, prohiberi sacris, sanctis omnibus abstinere (S. Petr. Chrysol., *serm.* 35).

(2) Sequebatur eum, quia, sicut Moyses prædixit de illo, sic per omnia fecit Deus.

scripsit. » L'on voit donc clairement, comme l'enseigne saint Hilaire, que le divin Médecin qui suit Jaïre pour aller ressusciter sa fille, est ce Verbe éternel qui est venu, ainsi qu'il l'a dit lui-même, pour sauver les enfants d'Israël ; et Véronique qui, pendant le voyage du Sauveur à la maison de Jaïre, va à sa rencontre, se place sur son chemin et est guérie, figure l'Eglise des Gentils, qui, guidée par sa foi, est allée toucher le divin Maître et en a reçu le salut éternel, quoiqu'il parût venir pour les Juifs seuls dont il était né (1).

Au reste, toutes les circonstances de cette guérison sont mystérieuses. En effet, il est dit avec intention que Véronique ne s'approcha pas *en face* du Sauveur, mais qu'elle tâchait de s'en approcher, en *le suivant.* Cette manière de s'approcher du Sauveur signifie l'imiter, l'accompagner, le suivre ; car lui-même a dit : « Que celui qui veut me servir me suive. » C'est ce que firent les Gentils ; quand le Fils de Dieu fut remonté au ciel, ils le suivirent en croyant en lui et en se donnant à lui (2).

Véronique fut guérie par le simple contact des franges du vêtement du Sauveur. Ce vêtement de Jésus-Christ, c'est son Incarnation, par laquelle la personne du Verbe s'est revêtue de notre humanité ; et les franges ou le bord de ce vêtement, ce sont les

(1) Ad hanc principis filiam dum properat Verbum Dei, ut salvos faceret filios Israel, sancta Ecclesia de gentibus congregata, fide percepit sanitatem.

(2) Accedere retro, est Christum imitari et sequi; quia cum Christus in cœlum ascendit, gentes credere cœperunt, sicut ipse dixit : Qui mihi ministrat me sequatur (Prut., *Expos.*).

dogmes de la foi qui dépendent de l'Incarnation. Cette malade qui en touche seulement les bords, c'est l'Église des Gentils, qui, sans avoir vu Jésus dans sa chair mortelle, mais pour avoir écouté ses apôtres, a comme saisi de la main, par leurs prédications, le mystère de l'Incarnation (1). Saint Hilaire a écrit : Véronique qui s'empresse de toucher le bord du vêtement de Jésus-Christ, est la figure de l'Église composée de nous autres Gentils, laquelle s'empressa de recueillir le don de l'Esprit-Saint, le fruit, la parure de l'incarnation du Verbe, comme la frange descend du vêtement auquel elle est unie (2).

Combien est significative cette circonstance que l'évangéliste nous fait remarquer, quand il dit que Véronique fut guérie sans être aperçue par le Sauveur, que celui-ci l'appela quand elle était éloignée, et qu'il confirma le prodige en sa présence ; qu'elle ne voit pas le Seigneur, et que cependant elle éprouve les effets de sa vertu divine ! De même Jésus-Christ nous a changés, par le moyen de ses apôtres ; quand nous étions, comme Gentils, éloignés de lui, nous avons été guéris comme s'il eût été présent au milieu de nous. Jésus-Christ n'est point parmi la gentilité comme il était chez les Juifs par la présence visible

(1) Vestimentum Christi dicitur Incarnationis mysterium, quo divinitas induta est. Fimbria vestimenti, verba de ejus incarnatione dependentia. Non autem vestem, sed fimbriam tetigit, quia non vidit in carne Dominum gentilis populus, sed per apostolos Verbum Incarnationis suscepit (Loco cit.).

(2) Ecclesia gentium fimbriam vestis per fidem festinat attingere : donum videlicet Spiritus sancti, de Christi corpore, modo fimbriæ, exeuntis (*Com.*).

de son corps; mais il est avec elle par sa vertu, par sa grâce et par sa vérité (1).

Enfin, quand le divin Maître se retourna pour fixer son regard sur Véronique : *Conversus ad eam*, il nous donna dès-lors un gage de la tendresse qu'il aurait pour l'Eglise et pour les âmes vraiment fidèles qui en sont l'ornement et la gloire (2). Que dis-je! il ne se contente pas de jeter tendrement les yeux sur Véronique, il l'appelle de plus *sa fille : Confide, filia.* La foi vive qu'elle avait en sa divinité l'avait, dit saint Chrysostome, réellement fait devenir sa fille (3). De même l'Eglise, formée du peuple gentil, est appelée dans l'Ecriture sa *fille*, pour la même cause ; fille qui, par la beauté de sa vertu, ravit le regard et touche le cœur du Roi éternel des cieux (4), de ce Roi qui donne abondamment à chaque âme fidèle sa part dans le trésor des tendresses qu'il a déposé dans l'Eglise. Aussi les véritables enfants d'Israël, les chrétiens humbles d'esprit et droits de cœur, sont-ils réellement heureux. Le regard paternel de Dieu est sur eux de leur berceau à la tombe ; ils participent sans cesse aux droits, aux caresses, aux douceurs réservées aux vrais enfants : *Quam bonus, Israel, Deus his qui recto sunt corde!*

(1) Ista mulier absentiam corporis Domini, et præsentiam virtutis in omnibus gentibus significavit. Dominus tanquam absentem requirit, tanquam præsentem sanat (S. Aug., *serm.* 6 *de Verb.*).

(2) Conversus ad eam, clementiam designat quam habet erga Ecclesiam (Aim.).

(3) Quia eam fides filiam fecerat (S. Chrysost.).

(4) Audi, filia... Quia concupivit res speciem tuam (*Ps.* XLI).

DEUXIÈME PARTIE.

Il en est ainsi véritablement, mes frères; car l'Eglise n'est que la multitude des fidèles unis par la profession de la même foi, par la participation aux mêmes sacrements sous la conduite des pasteurs légitimes qui les gouvernent. Nous pouvons donc, nous aussi, aspirer à l'honneur et au bonheur, le partage de Véronique; car, comme elle, nous pouvons être appelés du doux nom que le Sauveur lui a donné; comme elle, nous pouvons attirer sur nous son regard d'amour et de tendresse : elle nous représentait tous. Mais à quelles conditions pouvons-nous espérer un sort si heureux? C'est, mes frères, aux mêmes conditions qu'elle l'a obtenu. L'Evangile nous apprend qu'elle *crut, parla, agit*. Or, c'est ce que nous avons nous-mêmes à faire. Le vrai chrétien est celui qui *croit* du fond de son cœur, qui *parle* en manifestant sa foi, et qui *opère* en pratiquant les œuvres de la loi. C'est de ce triple acte : *croire*, *parler* et *opérer*, que dépend la guérison de l'âme, comme le salut éternel (1). La foi sans les œuvres ne nous sauve pas; de même les œuvres extérieures et la profession publique du chrétien ne nous sauvent point sans l'esprit d'une foi humble, sincère et fervente. C'est précisément ce que notre divin Sauveur a voulu nous faire comprendre. En effet, dire à Véronique : « Ma

(1) Credidit, dixit, tetigit, quia tribus hisce : fide, verbo et opere omnis salus acquiritur (Fulgent.).

fille, ne crains pas, ta foi t'a sauvée, » c'était lui dire qu'elle aurait vainement touché de sa main le bord de ses vêtements, si, en même temps, elle n'avait eu dans le cœur une foi vive, entière et parfaite, et que ce qui lui fit principalement mériter le bienfait de la guérison, ce fut cette foi (1).

C'est ici un admirable mystère, dit saint Augustin ; le Sauveur était corporellement en contact avec la foule ; mais il n'y avait que Véronique qui fût spirituellement en rapport avec lui par la foi. Il était pressé de toutes parts ; plusieurs touchaient non-seulement ses vêtements, mais encore sa personne adorable. Cependant il ne dit d'aucun de ceux-ci, qu'ils l'avaient touché ; il passait comme si personne n'eût été auprès de lui. Mais à peine Véronique eut-elle touché le bord de son vêtement, qu'aussitôt il veut savoir qui l'avait touché : *Quis me tetigit ?* Il voulait par là dire : Cette foule me presse, mais ne me touche pas, et ce n'est pas celui qui me presse corporellement, mais celui qui frappe à mon cœur que je cherche ; le premier embarrasse mon chemin, le dernier attire mon cœur (2).

Or, la même chose arrive de nos jours. C'est la réflexion de saint Augustin : une foule d'hommes coudoient Jésus-Christ, mais il n'y a que la foi d'un

(1) Ostendit quod nisi fidem habuisset, beneficium non recepisset, quanquam sanctas vestes tetigisset (Théoph., *Expos.*).

(2) Sic ambulabat quasi a nullo corpore tangeretur.—Tanquam diceret : Tangentem quæro, non prementem. Caro premit, fidem tangit (S. Aug., loco cit.).

petit nombre qui le touche (1). Oui, on voit des multitudes qui, sans *toucher* le Sauveur, le *pressent* entre elles, cependant, et qui (selon l'expression évidemment mystérieuse de saint Luc) le fatiguent de la sorte, le désolent et le remplissent d'angoisses : ces foules sont les conventicules des Juifs, les réunions des hérétiques qui se disent chrétiens et qui, cependant, ne veulent rien savoir, ni de la vraie foi, ni de la véritable loi de Jésus-Christ, puisque les uns, semblables aux Pharisiens, en nient la divinité, les autres son humanité même. Et par cela même s'accomplit un grand mystère de justice et de miséricorde. Voyez plutôt : tandis que ce peuple se presse inutilement autour du Sauveur, l'hémorroïsse le touche et est aussitôt guérie ; de même les Juifs, toujours endurcis, et les hérétiques, sans cesse orgueilleux, se perdent en de vaines disputes ; ils ont sous les yeux les preuves de la vraie foi, et ils la rejettent, loin d'en profiter ; tandis que l'âme humble et pieuse qui croit comme elle doit croire, parvient certainement au port éternel (2).

En second lieu, il y en a qui, sans toucher le Sauveur, l'oppriment et l'affligent beaucoup plus que

(1) Sic etiam nunc corpus Christi premit turba multorum, et tangit fides paucorum (*Id. ibid.*).

(2) Turbæ te opprimunt et affligunt. — Turbæ quæ comprimunt sunt conventicula hæreticorum ac Judæorum, dum rectam fidem in pectoribus suis recipere nolunt. — Dum turbæ comprimunt, intravit mulier et sanatur ; quia dum Judæi et hæretici fidei veritatem respuunt, gentilis populus salvatur veraciter credens (Aim.).

les hérétiques eux-mêmes : *Turbæ te opprimunt et affligunt ;* c'est cette foule de mauvais catholiques qui se vantent d'avoir la vraie foi de Jésus-Christ et qui, cependant, ne donnent aucun signe de christianisme, ni par les paroles, ni par la conduite. Plongés dans les affaires du monde, attachés aux intérêts du temps, affamés des plaisirs charnels, orgueilleux d'esprit, corrompus de cœur, licencieux de paroles, dissolus de conduite, ils vivent d'une vie toute sensuelle et terrestre; ils ne parlent de la religion que pour faire connaître combien elle leur est à charge, de la piété que pour la décrier, de la pudeur que pour l'outrager. Une messe mal entendue une fois la semaine, une communion sacrilége une fois l'an, ou moins encore, voilà toute la dévotion de ces tristes catholiques. Et ils passent les jours, les mois, les années sans faire un signe de croix, sans recourir à Dieu par la prière, sans avoir une seule pensée pour lui, sans prononcer son nom adorable, sans jamais faire une œuvre de charité envers le prochain et sans jamais pratiquer un seul acte de mortification chrétienne sur eux-mêmes. Et vous croyez peut-être qu'ils sont peu nombreux ? Hélas ! il y en a des foules innombrables : *Turbæ te opprimunt et affligunt.* Le Sauveur souffre en eux et pour eux l'opprobre, et ils affirment qu'ils croient en lui, dit Salvien, avec des sanglots. C'est outrager, en vérité, la religion qu'ils se vantent de professer (1).

(1) In nobis patitur opprobrium Christus; in nobis patitur Christiana lex maledictum (Salvien).

Enfin, parmi tous ceux qui *oppriment et affligent* Jésus-Christ : *Turbæ te opprimunt et affligunt,* je citerai ces chrétiens qui, par curiosité, par vanité, par l'intérêt, poussés par une passion quelconque, viennent dans nos églises sans même penser à Celui qui les habite ; ces hommes tout profanes, que l'ambition introduit dans la carrière du sanctuaire, non pas pour pratiquer le saint ministère, mais plutôt pour le déshonorer ; ces prêtres, que les impies, en vantant leur tolérance, en flattant leur orgueil, en les faisant parvenir aux honneurs, ont corrompus tout exprès pour discréditer la religion. Ces derniers, chaque jour, non-seulement *touchent le vêtement du Sauveur*, mais se nourrissent de sa chair adorable sans le moindre sentiment de dévotion. Hélas ! hélas ! pour le petit nombre de ceux qui, comme Véronique, touchent et honorent par leur foi le corps du Sauveur, aujourd'hui plus que jamais, augmentent les foules qui l'oppriment et le foulent aux pieds (1). Foules malheureuses, vous êtes à présent un lourd fardeau sur les épaules du Dieu des miséricordes, *onus Domini ;* mais un jour vous supporterez tout le poids de sa justice. Aujourd'hui vous affligez Jésus-Christ, vous l'outragez ; mais bientôt le Fils de l'homme triomphera de votre orgueil, et il vous fera supporter le fardeau de votre iniquité (2).

Gardons-nous bien, mes frères, d'être du nombre

(1) Corpus Christi premit turba multorum, et tangit fides paucorum (S. Aug., loco cit.).

(2) Super quem ceciderit, conteret eum (*Matth.*).

de ces infortunés. Mêlons-nous à ces âmes vraiment pieuses et fidèles qu'on ne connaît pas, mais qui sont en grand nombre parmi nous. Comme Véronique, elles suivent toujours Jésus-Christ, et tandis que, par leur vie exemplaire, elles touchent extérieurement ses vêtements, elles pénètrent jusqu'à son cœur par la sincérité de leur foi, par l'humilité de leur esprit et par la pureté de leur cœur. Alors, mais seulement alors, nous serons guéris de nos infirmités; et, au moment de notre mort, Dieu dira à notre âme comme à la femme de l'Évangile : Ma fille, tu n'as désormais plus rien à craindre : *Confide, filia;* ta foi a été grande et efficace; elle t'a gardé dans le temps, et, à cette heure, elle te sauve pour l'éternité : *Fides tua te salvam fecit.* Ainsi soit-il!

VINGT-CINQUIÈME HOMÉLIE.

La fille de Jaïre.

(*Matth.* IX; *Marc.* V; *Luc.* VIII.)

> Clamabat Jesus in templo docens et dicens : Et me scitis, et unde sim scitis; et a me ipso non veni, sed est verus qui misit me, quem vos nescitis. (JOAN. VII.)

Notre aimable Sauveur enseigne dans le temple de Jérusalem, et il élève la voix, il *crie, clamabat,* lui si doux et si pacifique d'ordinaire, même dans son langage. D'où vient ce changement? *Clamabat Jesus in templo docens et dicens.* La raison de cette transformation de la parole de Jésus dans le temple, je la tire du texte même du sujet qu'il traitait. Les Juifs lui disaient en face, d'un air insultant : « Nous ne savons qui vous êtes, ni d'où vous venez : *Hunc autem nescimus unde sit ;* » le Sauveur devait bien leur répondre d'une voix forte : « Vous n'ignorez nullement qui je suis et vous savez très-bien d'où je viens : *Et me scitis, et unde sim scitis.* Vous savez que je ne me suis pas donné à moi-même la mission que j'exerce, mais que je la tiens du Dieu qui m'a envoyé, de ce Dieu que vous ne connaissez pas comme il doit être connu, quoique vous vous vantiez de le connaître :

Et a me ipso non veni, sed est verus, qui misit me, quem vos nescitis. » Ces paroles divines étaient tout à la fois une leçon et une menace ; par ce langage, en même temps que Jésus-Christ se manifestait aux Juifs comme leur Messie, il se déclarait encore leur juge. C'est pourquoi il élève la voix, il *crie* par pitié, par compassion, afin que, réveillés par cet élan d'amour, les Juifs évitent les rigueurs du Juge et éprouvent la miséricorde du Messie descendu pour les visiter et les sauver.

Mais tout cela est inutile ; à ce cri de tendresse, ils répondent par un cri de fureur ; ils cherchent même à se saisir de celui qui est venu les racheter: *Quærebant eum apprehendere.* Mais l'heure que Jésus avait fixée à son propre supplice n'était pas encore arrivée : c'est pour cette seule raison qu'ils ne purent consommer leur horrible attentat : *Et nemo misit in eum manus, quia nondum venerat hora ejus.* Toutefois, par leur obstination rebelle à toutes les charitables industries du Sauveur, ils ont été rejetés, et les Gentils appelés.

Cependant ce cri d'amour du Fils de Dieu dont l'évangile de ce jour *(Feria III post Dom. IV Quadrag.)* fait mention, ne sera pas inutile pour le salut même du peuple juif, malgré sa malice. Le temps viendra, comme l'a prédit la Reine des prophètes, où Dieu se ressouviendra de son antique miséricorde envers Israël, et où il le recevra de nouveau pour fils : *Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ.* C'est-à-dire que, lorsque les Gentils seront

évangélisés, les Juifs ressusciteront enfin à la vie spirituelle. C'est ce mystère de justice et de miséricorde que le divin Maître nous enseigne dans la résurrection de la fille de Jaïre, qui suivit la guérison de l'hémorroïsse. Continuons donc aujourd'hui le récit évangélique que nous avons commencé hier. Considérons comment, dans ces deux passages, se trouve exprimé le mystère de miséricorde par lequel nous avons été,. quoique Gentils, préférés aux Juifs, et comment les Juifs se réuniront un jour à nous dans la même foi et dans la même Eglise; et apprenons ce que nous devons à Dieu pour une prédilection si tendre.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Sauveur parlait encore à l'hémorroïsse qu'il avait guérie, lorsqu'on vint dire au chef de la Synagogue : Votre fille est morte ; pourquoi fatiguer davantage le Maître (1) ? Mais Jaïre, le témoin du miracle opéré sur Véronique par le simple frôlement de la frange des vêtements de Jésus, pensa que celui-ci pourrait bien ressusciter aussi sa fille en la touchant avec la main ; et, s'approchant du Sauveur avec d'autant plus de confiance que sa douleur était plus grande, il dit : Seigneur, vous avez entendu vous-même la triste nouvelle que j'ai reçue : Ma fille vient

(1) Adhuc eo loquente, venit quidam ad principem Synagogæ, dicens ei : Quia filia tua mortua est : quid ultra vexas Magistrum? (*Marc.* v, 35 ; *Luc.* VIII, 49).

de mourir. Mais si vous daigniez entrer dans ma maison pour lui imposer les mains, je suis sûr qu'elle reviendra à la vie (1).

Pauvre Juif! Il croit, il est vrai ; mais sa foi, dit saint Pierre Chrysologue, est encore peu éclairée et très-imparfaite. Il croit que Jésus peut ressusciter sa fille ; mais il pense que le Sauveur ne peut opérer ce prodige, s'il n'a présenté, devant lui, la défunte, et s'il ne la touche de la main (2). Toutefois, le bon Maître ne reproche pas à ce père affligé l'imperfection de sa foi ; il l'encourage, au contraire, le console avec une indicible bonté (3). Il lui recommande seulement de croire, l'assurant que sa fille sera sauvée (4). Par ces paroles, il voulait dire à Jaïre d'avoir la même foi que Véronique, et qu'il recevrait comme elle la faveur qu'il désirait. C'était, en effet, pour fournir à ce chef de la Synagogue le modèle qu'il devait suivre, que le Sauveur avait obligé l'hémorroïsse à manifester publiquement la guérison qu'elle avait obtenue et la foi qui la lui avait fait mériter (5).

Que de choses, en effet, ce docteur apprit de la

(1) Domine, filia mea modo defuncta est; sed veni, impone manum tuam super eam, et vivet (*Matth.* IX, 18).

(2) Stultus putavit Christum nonposse suscitare mortuam, nisi teneret (S. Chrysol., *serm.* 34).

(3) Jesus audito verbo quod dicebatur, respondit patri puellæ : Noli timere (*Marc.* V, 36 ; *Luc.* VIII, 30).

(4) Tantummodo crede, et salva erit (*Ibid.*).

(5) Hoc miraculo Synagogæ principem voluit emendare, fidem ei mulieris aperuit (S. Chrysost., *hom. in Matth.*).

pauvre malade, dit saint Pierre Chrysologue ! Il apprit que le Fils de Dieu peut opérer des miracles sans se transporter d'un lieu à un autre, sans être personnellement présent ; il apprit que le Sauveur est partout, peut tout sans efforts, d'un seul signe ; qu'il met en fuite la mort, non point par le contact de sa main, mais par un seul acte de sa volonté, et qu'enfin il rend la vie, sans recourir aux remèdes, parce qu'elle obéit à sa voix (1).

Cette leçon, Jaïre la reçut avec un cœur humble et plein de foi, et il mérita d'être récompensé. Lorsque le Sauveur, accompagné de ses trois disciples, Pierre, Jacques et Jean, arriva à la demeure de Jaïre, il la trouva pleine de désolation. Une troupe tumultueuse, en désordre, entourait la maison au dehors et la remplissait au dedans. Selon l'usage, des joueurs de flûte faisaient entendre des airs lugubres, et partout retentissaient les gémissements (2). Le deuil était

(1) Dedicit Deum non movendum loco, non itinere ducendum ; non trahendum præsentia corporali : sed credendum totum ubique præsentem ; et quod totum possit jussu facere non labore ; mortem non manu, sed imperio fugare ; vitam non arte reddere, sed præcepto (S. Chrysol., *serm.* 34).

(2) C'était un usage assez commun chez les Juifs, et universel chez les Gentils, de payer des femmes pour aller pleurer dans les cérémonies funèbres. Il y en avait aussi chez les Romains, et le prophète Jérémie en fait mention, quand il dit : « Appelez les femmes qui pleurent les morts (*Jérém.* IX, 17). » Théophile observe que ces gémissements et ces plaintes étaient, chez les Juifs, accompagnés du son lugubre d'une trompette, lorsque le défunt était un homme ou une femme adulte, et d'un flûte, quand c'était un enfant ou une jeune fille ; c'est ainsi qu'il y avait des joueurs de flûte dans la maison de Jaïre. Le Christianisme a aboli

peint sur toutes les figures ; chacun se désolait sur l'infortune de Jaïre et sur le malheur de sa fille (1). Cependant le divin Maître, malgré cet aspect funèbre, dit avec un visage serein : « Pourquoi ces lamentations et ce désordre ? La jeune fille que vous pleurez n'est point morte, elle dort (2). » Il n'est pas nécessaire d'observer que le Sauveur parla ainsi, non parce que la jeune personne n'était pas réellement morte, mais parce qu'elle n'avait cessé de vivre que temporairement, pour un instant, d'une manière conditionnelle, attendu qu'il allait aussitôt la rendre à la vie. Elle n'était point morte comme la foule présente le croyait, d'une manière absolue (3). Les paroles du Sauveur

ces grandes démonstrations de deuil à la mort des personnes mêmes les plus chères, parce que la condition du chrétien qui meurt est tout autre depuis la venue et la mort de Jésus-Christ. A la Trappe, par exemple, aussitôt qu'un religieux est mort, ses confrères entonnent le *Te Deum* dans sa cellule même, et l'on sonne les cloches comme aux jours de fête; cela se fait ainsi pour remercier Dieu d'avoir accordé à cette âme la grâce de terminer sa carrière mortelle dans la pénitence et la sainteté, et de l'avoir reçue dans le ciel parmi les bienheureux.

(1) Et non admisit Jesus se sequi quemquam, nisi Petrum, et Jacobum, et Joannem. Et cum venisset in domum principis, et vidisset tibicines et turbam tumultuantem, et flentes et ejulantes multum. Flebant autem omnes et plangebant illam (*Matth.*, IX, 23; *Marc.* V, 37; *Luc.* VIII, 52).

(2) Et ingressus, ait illis : Quid turbamini et ploratis? Non est mortua puella, sed dormit (*Marc.* V, 39; *Luc.* VIII, 52).

(3) C'est pour la même raison que le Sauveur dit, en parlant de Lazare : « Notre ami Lazare dort; je vais le réveiller. » C'est de là qu'a prévalu, parmi les chrétiens, l'usage d'appeler *dormants* ceux d'entre eux qui meurent dans la profession de la vraie foi et de la justice; leurs sépulcres se sont appelés *cimetières* ou *dortoirs* (lieu de repos, champ du repos). Saint Paul a été le premier à

avaient donc, comme l'explique saint Jérôme, cette signification : Elle est morte en ce sens, que vous ne pouvez lui rendre la vie ; mais, pour moi, elle n'est qu'endormie, puisque je peux et veux la ressusciter (1). Enfin saint Pierre Chrysologue pense que le Sauveur voulut, par là, montrer à tous qu'il lui est plus facile de ressusciter l'homme de la mort à la vie, qu'il n'est facile à celui-ci de réveiller quelqu'un qui dort (2).

Mais, ô folie des Juifs! ô dureté de leur cœur! ils ne comprennent rien à ce langage, ils prennent même occasion de ces paroles pour se moquer du Sauveur (3). Aussi cette foule insolente, indigne de contempler de ses yeux ce commencement de la réalisation du mystère de sa *résurrection* dans l'avenir, pour la malignité avec laquelle elle tourna en dé-

employer ce langage qu'il avait appris à l'école même de Jésus-Christ ; le grand Apôtre dit : « En effet, lorsque quelqu'un d'entre nous *s'endort*, gardez-vous bien de le pleurer comme font les Gentils qui n'ont aucune espérance d'une vie meilleure : *De dormientibus nolite flere, sicut et cæteri qui spem non habent.* Saint Luc, disciple de saint Paul, s'est servi des mêmes termes pour raconter la mort de saint Etienne, premier martyr : « Et, en disant cela, il *s'endormit* dans le Seigneur : *Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino.* » Ainsi tous les écrivains ecclésiastiques ont appris des apôtres à s'exprimer dans les mêmes termes en parlant de la mort des martyrs, des saints et des vrais chrétiens.

(1) Vobis mortua est; mihi dormit (Hieron., *Com.*).

(2) Ut crederent quia facilius Deus mortuum ad vitam revocat, quam de somno ad vigiliam dormiens revocetur (S. Chrysol., *serm.* 34).

(3) Et deridebant eum, scientes quod mortua esset (*Luc.* VIII, 40).

rision Jésus (1), fut-elle renvoyée honteusement par celui-ci ; le Sauveur ne garda auprès de lui que les trois apôtres, avec le père et la mère de la morte, pour être spectateurs du miracle qu'il allait opérer (2).

Il entra avec eux dans la chambre où gisait, sur son lit mortuaire, le cadavre de la jeune fille; puis il prit celle-ci par la main en signe de son domaine souverain, il la souleva, et de cette voix toute-puissante qui commande à la mort et la met en fuite, qui appelle la vie et la fait accourir à ses ordres, il s'écria, avec un accent majestueux et divin : « Jeune fille, lève-toi, je te l'ordonne (3). » Au même instant, l'âme déjà enfuie revint ranimer le cadavre, et la jeune fille ouvrit les yeux, et sa face rayonna de joie, et elle se leva ressuscitée, et elle marcha pleine de santé et de vie (4). Pour prouver que sa résurrection n'était point fantastique, dit saint Hilaire, le Sauveur ordonna qu'on lui servît immédiatement à manger (5) : ne fut-ce pas pour la même raison, ajoute saint Jérôme, qu'il mangea lui-même après sa résurrection glorieuse?

Or, qui pourrait exprimer l'étonnement plein d'al-

(1) Facti sicut indigni, qui viderunt mysterium resurrectionis, qui suscitantem irriserant (Hieron., *ibid.*).

(2) Ipse autem, ejectis omnibus, assumit patrem et matrem puellæ, et qui secum erant (*Marc.*, v, 40).

(3) Et ingreditur ubi puella erat jacens; et tenens manum ejus clamavit, dicens : Puella, tibi dico : surge (*Marc.*, *ibid.*, 40; *Luc.*, VIII, 54).

(4) Et reversus est spiritus ejus; et confestim surrexit puella, et ambulabat (*Marc.*, *ibid.* 42; *Luc.*, *ibid.*, 55).

(5) Et dixit dari illi manducare (*Marc.*, *ibid.*, 45).

légresse du chef de la Synagogue et de sa famille à la vue d'un si grand miracle (1)? En vain Jésus, pour nous apprendre à ne point chercher notre propre gloire, mais uniquement la sienne dans les prodiges qu'il opère par notre moyen, commanda-t-il de ne parler à personne (2) de cet événement ; en quelques instants, le bruit s'en répandit dans toute la ville et dans toute la contrée (3). Quelle gloire pour le Sauveur!

Laissons maintenant le sens littéral et cherchons à pénétrer le grand mystère qu'il cache et que les plus savants d'entre les Pères y ont reconnu.

Le nom de *Jaïre* veut dire *illuminé* et *illuminant*. Un interprète, se fondant sur saint Hilaire, dit que le chef de la Synagogue de ce nom rappelle, en cette occurrence, Moïse tellement possédé de la lumière de Dieu sur le Sinaï, que, cette lumière répandant depuis lors son éclat sur sa face, les Juifs ne purent plus en soutenir l'aspect. Mais Moïse ne resta pas seulement *illuminé* : par ses enseignements, par son sublime Pentateuque, d'*illuminé* par l'Esprit-Saint il est devenu *illuminant*, la *lumière* du monde (4).

En se prosternant aux pieds du Sauveur et en l'adorant, Jaïre représentait encore Moïse recevant

(1) Et stupuerunt parentes ejus (*Luc.* VIII, 56).

(2) Quibus præcepit ne alicui dicerent (*Ibid.*).

(3) Exiit fama hæc in universam terram illam (*Matth.* IX, 26).

(4) Jairus, illuminans et illuminatus, signat Moysem, qui, acceptis verbis vitæ, dedit nobis, et per hoc illuminat omnes ipse a Spiritu sancto illuminatus (*Helar.*, Raban).

de Dieu la connaissance du mystère de l'Incarnation du Verbe dans le sein d'une vierge, et croyant en ce Sauveur, comme l'enseigne saint Paul (*Hébr.*), et l'adorant dans ses visions célestes sur le mont Sinaï (*Exod.*), puis en réalité sur le mont Thabor (*Matth.*), et se soumettant de cœur et d'esprit à l'empire du futur Rédempteur du monde. La fille de Jaïre, continue le même interprète, signifie la Synogogue des Juifs née de Moïse, qui l'a constituée (1). Cette fille du législateur des Hébreux était morte ; à la venue de Jésus, les Juifs, en effet, avaient à peu près entièrement oublié les traditions, l'observation de la loi de Dieu, la foi d'Abraham, comme les vrais caractères du Messie ; aussi ne reconnurent-ils point ce dernier lorsqu'il apparut dans leur sein. Déplorable condition de la Synagogue, s'écrie un interprète! le Christ, le vrai médecin, la sainteté et la vie, vient à elle, et elle est morte, elle qui devait marcher pleine de force et de vie (2). Or, Jaïre qui prie et conjure le céleste Envoyé de ressusciter sa fille unique, c'est Moïse qui, tant de fois, supplia le Seigneur de rendre à la vie spirituelle la Synagogue, cette fille unique qu'il aima plus que lui-même (3).

Saint Jérôme observe que le Sauveur avait opéré

(1) Procidit ad pedes ejus. Quia præscius Moyses Filium Dei in mundum per Virginem venturum, humiliter se subdidit potestati ejus. — Filia Jairi est ipsa Synagoga (Aym., *Exp.*).

(2) Venit medicus, sanitas et vita; et cum sanari et convalescere deberet, tunc defuncta est (Emis.).

(3) Est Moyses qui habet unicam filiam, quam unico amore dilexit, et pro ea frequenter Deum exoravit (Drutm., *Exp.*).

alors sept miracles : celui de la fille de Jaïre devait donc faire le huitième. Or, Véronique s'étant présentée la première à Jésus, sa guérison devint le huitième prodige du Rédempteur ; de la sorte, cette pieuse femme obtint le rang réservé à la fille de Jaïre, et fut substituée à sa place. En un mot, l'Eglise des Gentils a occupé le poste privilégié destiné à la Synagogue. Venue la dernière pour prier et demander secours, elle a été néanmoins la première exaucée, selon la prophétie de David, annonçant que l'Ethiopie (la gentilité *noircie* par ses vices innombrables) préviendrait Israël, en touchant les vêtements du Fils de Dieu ; qu'elle élèverait la première des bras suppliants vers ce Dieu Sauveur, et qu'elle serait guérie la première (1). A ce sujet, saint Hilaire a dit avant saint Jérôme : la santé destinée à l'une fut donnée à l'autre ; voilà comment s'accomplit le mystère de l'Eglise des Gentils, mise en possession du salut promis et annoncé directement aux Juifs (2).

Toutefois, en guérissant Véronique, le divin Médecin n'oublia pas la fille de Jaïre ; ce fut pour nous enseigner d'avance, comme saint Paul le dit formellement, que, lorsque toutes les nations se seront converties à la vraie foi, le peuple juif se convertira à son

(1) Quod octavo loco principis filia obtinere debebat, mulier obtinuit : ut principis filia de hoc exclusa numero, veniat ad nonum, juxta illud Psalmitis : « Ethiopia præveniet manus ejus Deo » (S. Hieronym.).

(2) Ita alteri salus dum alii affertur, reddita est ; quia quod Israeli parabatur, plebs Gentium occupavit (S. Hilar., *Exp.*).

tour (1). Il est par là facile de voir que Celui qui, après avoir guéri l'hémorroïsse, continue son chemin pour ressusciter la fille de Jaïre, est bien le même Sauveur qui, chaque jour, avance la conversion des Juifs, à mesure que les nations embrassent la vraie foi (2).

Pendant que le Fils de Dieu dirigeait ses pas vers la demeure de la jeune morte, la maison était, comme nous l'avons remarqué, entourée d'une foule tumultueuse et d'une troupe de joueurs de flûte lugubres. Selon saint Jérôme, c'était une figure de ce que nous voyons se passer chaque jour autour de la Synagogue Qu'est-ce à dire? En deux mots, mes frères, ces joueurs de flûte, cette foule, c'est la troupe des rabbins, dont le peuple juif est comme entouré de toutes parts; la troupe de ces prétendus docteurs qui se donnent pour les maîtres de la religion, pour les chefs de la Synagogue et qui, cependant, ne sont que les tristes acteurs des funérailles de son règne, de son sacerdoce, de son temple détruit (3). Saint Hilaire ajoute qu'ils ne font plus aujourd'hui que répéter, dans les cantiques de la loi, les chants funèbres de la Synagogue expirée (4). Cantiques inutiles et sté-

(1) Donec intraret plenitudo gentium, tunc salvus fiet omnis Israel (*Rom.* XI).

(2) Ipse ad hujus puellæ resurrectionem vadit, quia ad Judæorum conversionem appropinquamus (Emis., *Expos.*).

(3) Usque modo jacet mortua (Synagoga); et qui videntur magistrari, tibicines sunt, carmen lugubre canentes (S. Hieron.).

(4) Cui, in canticis legis, hymnus luctuosus personat (S. Hilar.)

riles qui se redisent vainement au jour du Sabbat; ls ne pourront la ressusciter de la mort que lorsque Jésus-Christ viendra lui redonner la vie (1).

Mais la flûte donne un son doux à l'oreille, elle ne dit rien à l'esprit, continue un autre interprète. Or ces joueurs de flûte, ce sont les Pharisiens qui expliquent au pauvre peuple juif l'Ecriture dans le sens littéral, lequel n'apprend rien, sans l'esprit qui le vivifie (2). On comprend maintenant pourquoi le Sauveur, à peine entré dans la demeure de Jaïre, fait taire ces joueurs importuns et les chasse de la maison : il montre par là qu'un jour il imposera silence aux imposteurs qui trompent le peuple juif et qu'il fera cesser l'explication de la lettre morte de l'Ecriture, qui, d'après notre interprétation, retentit doucement à ses oreilles sans l'instruire (3).

Il y a plus : l'aimable Sauveur trouva dans l'intérieur de l'habitation de Jaïre une foule tumultueuse qui gémissait et poussait des cris : cette circonstance est encore bien remarquable! Ecoutons, en effet, saint Jérôme : Le peuple juif, dit-il, est un peuple sans tranquillité dans le monde; il ne forme pas même un peuple de croyants (4). Quand le Sauveur exhorta

(1) Tumultus, et tibicines, et planctus inutiliter agunt in sabbatis, quia nondum ad eos venit Jesus (Drutm.).

(2) Quid tibicines, nisi Pharisæi, legem ad litteram exponentes? Tibia enim dulcem sonum, sine intelligentia, reddit.

(3) Tunc, jubente Domino, tibicines recedent, quia tunc cessabit littera auditam suaviter, sed infructuose demulcens (Emis., *Expos.*).

(4) Turba Judæorum non est turba credentium, sed tumultuantium (S. Hieronym.).

les amis du chef de la Synagogue à cesser leurs cris et leurs pleurs, en disant : « Cette fille n'est point morte, elle n'est seulement qu'endormie, » ses paroles furent tournées en ridicule ; alors Jésus les chassa, et nul d'entre eux ne vit le miracle qui s'opéra.

Or ces hommes, ajoute saint Hilaire, c'est la figure des Juifs que le Sauveur chercha toujours à convertir, qu'il trouva toujours obstinés à ne pas croire, toujours prompts à se moquer sacrilégement de sa doctrine et de ses prodiges, et qu'il *chassa* aussi par suite, c'est-à-dire qu'il n'admet point à voir la résurrection miraculeuse de leur Synagogue (1).

De plus, le céleste Médecin retint auprès de lui le père et la mère de la jeune fille morte et ses trois disciples, parce que la conversion des Juifs arrivera en vertu de la promesse faite à Moïse et maintenue dans l'Eglise ; et encore parce que la multitude du peuple juif recevra la foi de Jésus-Christ par la prédication de la doctrine des apôtres (2). Le Sauveur prit la fille de Jaïre par la main avant de la rendre à la vie, parce que, selon saint Jérôme, la Synagogue ne peut ressusciter, si le Sauveur ne touche de sa main celle des Juifs coupables de sa mort (3).

(1) Turba omnis expulsa est, quam utique salvare Dominus optasset ; sed irridendo dicta et gesta ejus, resurrectionis non fuit digna consortio (S. Hilar.).

(2) Venit cum discipulis, quia tunc Christi fidem et apostolorum doctrinam suscipiet multitudo Israel (Emis.).

(3) Tenuit manum ejus, et surrexit puella. Quia nisi prius mundatæ fuerint manus Judæorum, quæ plenæ sunt sanguine Synagoga eorum mortua non resurget (S. Hieronym.).

A la voix toute-puissante de Jésus-Christ, la ressuscitée se met à marcher, et, sur l'ordre de son Sauveur, à manger : de même, à la prédication du Christ retentissant par l'organe de ses apôtres, l'esprit vivifiant de Dieu ranimera la nation juive que la lettre tue, et cette nation prendra place à la table commune de l'Eglise pour se nourrir de la chair sacrée du Sauveur, et elle marchera avec zèle et avec ferveur dans la voie du salut éternel. O mon Dieu ! hâtez ce grand événement par votre miséricorde ! Réunissez bientôt Ismaël et Isaac, Esaü et Jacob, les fils d'Abraham selon la chair et les fils de ce même patriarche selon la foi, c'est-à-dire les Juifs et les Gentils, Jérusalem et Rome, afin que, devenus un seul peuple, une seule ville, une seule famille, un seul troupeau sous un seul pasteur, nous puissions tous louer, Seigneur, votre nom très-saint, vous rendre le même culte, participer aux mêmes sacrements et obtenir enfin le même héritage et la même récompense.

SECONDE PARTIE.

Les saints Pères et les interprètes pensent communément que la fille de Jaïre a été encore la figure d'un autre mystère touchant, qui nous interresse très-particulièrement, le mystère de la mort des justes.

L'Ecriture dit des pécheurs qu'ils sont comme des hommes qui dorment durant la vie (1), soit

(1) Dormierunt somnum suum viri divitiarum (*Psalm.* LXV).

pour l'oubli de Dieu, de leur âme et de leur éternité, dans lequel ils vivent, soit pour leur funeste sécurité, leur calme stupide et indifférent au milieu de leurs nombreuses iniquités. Au contraire, il est dit des justes, qui sont attentifs à expier leurs fautes, à corriger et à sanctifier leurs pensées, leurs affections et leurs œuvres, qu'ils sont, comme des serviteurs fidèles, toujours veillants, dans l'attente de leur maître (1). Mais que la mort vienne, mes frères, et les positions changent. Le pécheur qui a toujours dormi se réveille à ce moment terrible, et alors, ah! quel trouble dans son esprit, quelle tempête dans son cœur, quelle agitation dans tout son être, implorant le temps qui fuit, la grâce qui lui manque, l'espérance qui l'abandonne (2)! Tandis que le juste qui a toujours veillé se trouve, à la même heure, sans remords du passé, sans angoisses pour le présent et sans crainte pour l'avenir; ferme et constant dans son espérance, il commence à reposer et à dormir dans le sein de Dieu (3).

Par conséquent, mes frères, le Dieu Sauveur qui dit de la fille de Jaïre : « Elle n'est pas morte, elle dort, » est le Dieu d'amour qui exhorte le chrétien fidèle, selon l'interprétation de saint Ambroise, à ne pas craindre la mort, non-seulement parce qu'il l'a sanctifiée et adoucie par la sienne propre, mais encore

(1) Beati servi illi quos, cum venerit Dominus, invenerit vigilantes (*S. Luc.*).

(2) Evigilabunt, et nihil invenient (*Psalm. cit.*).

(3) In pace in idipsum dormiam et requiescam. Quoniam tu, Domine,, singulariter in spe constituisti me (*Psalm.*).

parce que cette mort, à laquelle le juste sourit par la grâce des sacrements, s'est, par le don de la persévérance, par le sceau de la prédestination et par le baiser de l'amour divin, changée en un doux sommeil (1). Comment, en effet, pourrait-on lire ces tendres paroles du Sauveur : « Elle n'est pas morte, mais elle dort, » sans se rappeler l'oracle sur la mort des élus, que l'Esprit-Saint a consigné dans l'Ecriture? Les justes, dit le Sage, semblent, aux yeux des mondains insensés, mourir comme les autres hommes; mais ce n'est pas tant une mort qu'ils subissent qu'un doux sommeil dans lequel ils se reposent tranquillement (2). Voyez comme l'enfant prolonge paisiblement, sans crainte, son repos entre les bras de sa mère; ainsi sont les justes, dans les bras de Dieu, lorsqu'ils meurent : ils n'éprouvent pas les tourments de la mort (3). L'enfant qui dort sur le sein maternel conserve et annonce, par le sourire de ses lèvres, la tranquillité de son cœur; de même le juste qui est dans le sein de Dieu, sourit à la mort qui lui ravit son dernier instant sur terre (4). Comme il n'y a rien de plus horrible, rien de plus funeste, dit le prophète, que la mort du pécheur (5); de même il n'y a rien de plus précieux, de

(1) Docuit non formidare mortem, quia ipse erat moriturus; et mors, eo accedente, somnus est (S. Ambros., *Cat.*).

(2) Visi sunt oculi insipientium mori; illi autem sunt in pace (*Sap.*).

(3) Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis (*Ibid.*).

(4) Et ridebit in die novissimo (*Prov.* XXXI).

(5) Mors peccatorum pessima (*Psalm.*).

plus agréable que la mort des saints devant Dieu (1). Et quelles furent, en effet, la douce surprise, la joie, l'allégresse de la fille de Jaïre, alors que, rappelée à la lumière par le céleste Médecin, elle se vit, en ouvrant les yeux, entourée des apôtres, du Sauveur qui la tenait encore par la main pour la rendre à l'amour de ses parents! Toutefois, ce n'est ici qu'une bien pâle image de la profonde gratitude, de la joie immense qu'éprouvera l'âme sainte, quand, élevée par Jésus-Christ, après le sommeil de la mort, à la vie immortelle, elle se trouvera dans la céleste Jérusalem parmi les chœurs des anges, en la société des saints, dans la compagnie des apôtres, entre les bras mêmes du Rédempteur, qui la présentera à son Père éternel et à Marie, son auguste Mère! Oh! comme le bonheur d'un pareil trépas suffira à récompenser le chrétien humble, mortifié, charitable, de toutes les privations et de tous les sacrifices qu'il aura soutenus pour se maintenir fidèle à Dieu, pour observer sa loi et pour pratiquer la vertu! comme il bénira mille et mille fois une vie qui lui aura procuré une si belle mort! Ah! que c'est avec raison que les pécheurs sont appelés imprudents et insensés dans l'Ecriture! Les justes, les hommes simples, les hommes de solitude et de retraite, d'oraison, de détachement du monde, de zèle et de charité : voilà, voilà les vrais sages, les vrais philosophes, les seuls qui savent calculer et pourvoir à leurs avantages! Tranquilles et contents de Dieu pendant la vie, ils le sont infiniment plus à l'article de la mort.

(1) Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus (*Psal.*).

Dieu de bonté et de clémence, accordez à tous ceux qui sont ici réunis la grâce de terminer leur vie par la mort sainte, douce et précieuse des justes! Faites, ô Dieu bon! que notre mort ne soit qu'un sommeil dont le réveil sera au ciel; qu'elle soit le passage dans votre grâce, Seigneur, de cette terre au lieu du repos dans votre gloire (1)! Ainsi soit-il!

(1) Moriatur anima nostra morte justorum (*Num.* XXXI).

VINGT-SIXIÈME HOMÉLIE.

Le fils de la veuve de Naïm (1).

Luc, VII, 11-16.

Tulitque Elias puerum..., et tradidit matri suæ, et dixit illi : En vivit filius tuus.
(III REG. XVII.)

Les prophètes qui ont annoncé l'avénement du Fils de Dieu, ont été non-seulement les évangélistes anticipés de ce divin Sauveur, mais ils en ont encore été les figures. C'est pour le prouver, que le Messie a voulu accomplir littéralement leurs oracles, et que, de plus, il a reproduit les plus grandes et les plus

(1) Naïm (parole hébraïque qui signifie *belle*), ainsi appelée à cause de sa beauté, est une ville de la Galilée située à deux milles du mont Thabor. Jésus-Christ s'y rendit au sortir de Capharnaüm, après avoir guéri le serviteur du Centurion. Le miracle dont il s'agit arriva vers la fin de mai, la deuxième année de la prédication du Sauveur et la trente-deuxième de son âge. Saint Luc seul raconte ce prodige dans l'évangile qu'on lit à la messe du Jeudi après le IVe dimanche du Carême. On le lit de même le jour de la fête de sainte Monique, le 4 mai, parce que cette sainte mère obtint, par ses prières, la résurrection spirituelle de son enfant unique, Augustin, comme la veuve de Naïm obtint par ses larmes, celle de son fils.

importantes de leurs actions. Un exemple admirable nous en est donné dans Elie ressuscitant le fils de la veuve de Sarepta, la figure frappante, parfaite de Jésus, qui ressuscite aujourd'hui le fils de la veuve de Naïm. Et, pour qu'on ne doute nullement de la corrélation de ces deux prodiges accomplis à huit siècles de distance l'un de l'autre, le premier restant le symbole du dernier, l'évangile de ce jour, qui rapporte celui-ci, emploie les paroles consignées dans le troisième livre des Rois, qui raconte celui-là. En effet, nous lisons dans l'Evangile : « Le Sauveur rendit vivant à sa mère le jeune homme qu'il venait de ressusciter (1), » tout comme il est dit d'Elie : « Il prit par le bras l'enfant qu'il venait de rendre à la vie, et il le présenta à sa mère en disant : Voilà le fils que vous pleuriez comme mort (2). »

Le miracle d'Elie fut seulement la figure du prodige que Jésus-Christ devait opérer en rendant à un homme la vie du corps, tandis que celui que le Sauveur opéra à Naïm, est aussi la figure d'un grand mystère, c'est-à-dire de la résurrection des âmes, qu'il opère continuellement parmi les hommes. Oui, mes frères, le véritable Elie, touché des larmes de notre sainte Mère l'Eglise, ressuscite ses enfants de la mort du péché et les rend pleins de vie à sa tendresse et à son amour.

Considérons donc en ce jour le tendre mystère

(1) Et dedit illum matri suæ (*Luc.* VII, 15).

(2) Tulitque Elias puerum, et tradidit matri suæ, et dixit illi : En vivit filius tuus (*III Reg.* XVII, 23).

figuré dans l'histoire du jeune homme de Naïm. Dans ces réflexions sur la profonde misère des pécheurs, sur la miséricorde et la puissance du Dieu Sauveur qui les appelle à la vie de la grâce par les prières de son Eglise, nous trouverons de grands motifs de consolation et d'édification.

PREMIÈRE PARTIE.

La guérison du serviteur du Centurion que le Fils de Dieu avait opérée de loin et d'une seule parole à Capharnaüm, comme nous l'avons dit ailleurs, était un miracle qu'il n'était nullement possible de révoquer en doute. Le même peuple qui avait entendu la prière pleine d'humilité et de foi que le digne soldat avait faite au Sauveur, comme la réponse si touchante du divin Maître : « Qu'il soit fait comme vous avez cru ; » ce même peuple, dis-je, avait aussi entendu de la bouche des serviteurs du Centurion que, de retour dans la maison de leur maître, ils avaient trouvé parfaitement guéri le serviteur que, quelques instants auparavant, ils avaient laissé aux prises avec une maladie mortelle (1). Cependant il se trouva des hommes qui mirent en question la gravité de la maladie de ce serviteur. Que fera le Sauveur pour les confondre ? Il va ressusciter un mort en la présence même de ceux qui lui refusaient la vertu de guérir un malade (2).

(1) Et reversi, qui missi fuerant domum, invenerunt servum, qui languerat, sanum (*Luc.* VII, 10).

(2) Cum de puero Centurionis dixerat aliquis, quia moriturus

Il s'achemine donc en la compagnie des disciples et d'une grande multitude (1). Or, la désolation était aux portes de Naïm. On emportait un cadavre, un jeune homme, fils unique, seule espérance, seul soutien de sa mère, et celle-ci était veuve; frappé par la mort à la fleur de l'âge, il était emporté au sépulcre, entouré de sa pauvre mère, au comble de la désolation, et des habitants de la cité. L'infortunée veuve, ne pouvant vivre sans son enfant bien-aimé, eût voulu descendre avec lui dans la terre (2).

Les angoisses de cette femme, deux fois frappée dans ses affections les plus chères, avaient excité dans le public un sentiment universel de compassion et de deuil. La tristesse était peinte sur les figures, la douleur avait gagné tous les cœurs, et une grande foule l'accompagnait, pleurant et gémissant avec elle (3). Absorbée dans sa douleur, la pauvre mère ne prononçait aucune parole, elle n'adressait aucune prière au divin Sauveur. Mais il n'importe : le spectacle de sa vive affliction est la prière éloquente qui attire et touche le cœur tendre de Jésus. Seigneur, vous ne pouvez voir les misères de l'homme sans en avoir

non erat, ut temerariam linguam compesceret, jam defuncto juveni (evangelistá) eum obviare fatetur S. Greg. Naz., *Cat.*).

(1) Et deinceps ibat in civitatem quæ vocatur Naim. Et ibant cum eo discipuli ejus, et multitudo copiosa (*Luc.* VII, 11).

(2) Cum autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur, filius unicus matris suæ; et hæc vidua erat (*Luc.*, (*Ibid.*, 12).

(3) Et turba civitatis multa cum illa (Loco cit.)

pitié (1). L'aimable Sauveur s'avança donc auprès de la femme éplorée, et lui dit avec la plus tendre compassion : « Pauvre mère, vous avez raison d'être affligée, mais ne pleurez plus ; je suis venu pour vous rendre votre fils : *Dixit illi : noli flere.* » Puis il s'approcha du cercueil où se trouvait le cadavre, le toucha (ceux qui le portaient s'étaient arrêtés), et ajouta d'une voix toute-puissante : « Jeune homme, lève-toi, je te l'ordonne (2). » Et aussitôt le mort se leva plein de santé et de vie, et il parla (3). Alors, son Médecin céleste le prit par la main, et il le présenta à sa mère en disant : « Réjouis-toi, femme fortunée, voici ton fils ; il est vivant (4). »

A la vue d'un pareil prodige, le respect et la crainte, unis à l'étonnement et à la joie, s'emparèrent de tous les cœurs et enchaînèrent d'abord toutes les langues (5). Puis, chacun donnant un libre cours à la reconnaissance et à l'admiration excitées dans toutes les âmes par la puissance et la bonté de Jésus, tous

(1) Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam (*Luc.* VII, 13).

(2) Et accessit, et tetigit loculum (hi autem qui portabant, steterunt), et ait : Adolescens, tibi dico : surge (*Luc.*, *ibid.*, 14).

(3) Et resedit qui erat mortuus, et cœpit loqui (*Luc.*, *ibid.*, 15)

(4) Et dedit illum matri suæ (*Ibid.*). — Ainsi le Sauveur a montré, d'une part, toute sa tendresse et sa bonté en prenant compassion de la mère ; de l'autre, il a manifesté l'étendue de son pouvoir en ressuscitant le fils, afin qu'aimant et adorant sa toute-puissance, nous imitions également sa miséricorde et son amour à l'égard de nos frères ou du prochain.

(5) Accepit autem omnes timor (*Luc.* VII, 16).

se mirent à glorifier Dieu avec les plus vifs transports, en disant : Un grand prophète a surgi parmi nous, et le Seigneur a visité son peuple (1).

Combien, en effet, ce prodige est plus éclatant que celui d'Elie ! Elie n'opéra pas précisément le miracle, il l'obtint par ses prières ; tandis que le Sauveur n'obtint pas, il opéra la résurrection de Naïm par l'efficacité de son pouvoir. Elie adressa au ciel le cri de son cœur, en disant : « Seigneur, mon Dieu, je vous supplie de faire redescendre dans son corps l'âme de cet enfant (2); » le Sauveur n'employa que sa propre autorité, son empire ; il dit : « Jeune homme, je t'ordonne de te lever : *Adolescens, tibi dico, surge.* » C'est qu'Elie prie comme un serviteur, et que Jésus-Christ commande comme Dieu. Aussi Elie fut-il reconnu comme l'*homme de Dieu* par la femme de Sarepta (3), tandis que Jésus fut reconnu et béni par le peuple de Naïm comme le *Messie de Dieu*, *Dieu* lui-même daignant visiter son peuple (4).

Telle est la belle et tendre histoire qui est si admirablement décrite par saint Luc dans l'évangile de ce jour. Elle est simple et claire dans le sens littéral ; mais qu'elle est élevée dans le sens spirituel et combien de leçons elle renferme (5) !

(1) Magnificabant Deum, dicentes : Quia propheta magnus surrexit in nobis, et quia Deus visitavit plebem suam (*Ibid.*).

(2) Clamavit ad Dominum et ait : Domine Deus meus, revertatur, obsecro, anima pueri hujus in viscera ejus (*III Reg.* XVII).

(3) Nunc cognovi, quoniam vir Dei es tu (*Ibid.*).

(4) Propheta magnus surrexit in nobis, et quia Deus visitavit plebem suam.

(5) Juxta historiam apertissima est : spiritualiter autem intel-

L'évangéliste fait d'abord observer que le mort était déjà sorti de la ville, en dehors de ses portes : *Efferebatur extra portam civitatis*. Or, par le mot ville, disent les interprètes, on doit entendre le corps humain dans lequel l'âme habite comme dans une cité (1). Cette ville mystérieuse du corps humain a ses portes, ce sont les sens; les portes de Naïm, dont l'évangéliste fait à si juste titre mention, indiquent donc les sens extérieurs (2).

Aussi longtemps que l'homme use de ses sens pour servir et pour louer Dieu, pour assister le prochain et pour se sanctifier soi-même, ces portes mystérieuses sont les portes de *la gloire et de la vie*, celles que le Prophète appelle *les portes de la fille de Sion*, qui sont ornées des emblèmes augustes de la grâce et de la sainteté; l'âme fidèle, en effet, reflète jusque sur les sens les rayons divins qui l'inondent. Aussi ces portes brillent pour l'édification du prochain et proclament les louanges et les bénédictions de Dieu (3). Mais quand les sens que Dieu nous a donnés dans ce but se prostituent aux passions, ils figurent alors ces *portes de la mort* dont le même Prophète demandait à Dieu d'être délivré (4). En effet, ajoute un inter-

lecta non modicam ædificationem audientium mentibus subministrat (Eric., *Expos.*)

(1) Civitas uniuscujusque animæ est corpus, in quo tanquam in civitate clausa inhabitat (*Id.*, *ibid.*).

(2) Per portas civitatis sensus exteriores exprimuntur; sicut enim civitas habet portas, ita et corpus humanum habet sensus (Aym., *Expos.*).

(3) Ut annuntiem laudationes tuas in portis filiæ Sion (*Psal.* IX).

(4) Qui exaltas me de portis mortis (*Ibid.*).

prète, Jésus-Christ a dit dans l'Evangile : « Celui qui regarde une femme avec un mauvais désir, celui-là a déjà commis l'adultère dans son cœur. » Les yeux deviennent donc pour ce malheureux des portes funestes, lugubres, par lesquelles il est exposé à la mort spirituelle (1).

On doit dire la même chose de tous les autres sens ; ils sont tous les portes de la mort quand on les fait servir au péché.

Ce mort, qui est porté hors de la ville dans le sépulcre, signifie plus généralement l'homme pécheur qui, par le moyen d'une action extérieure mauvaise, prouve qu'il est mort dans son âme et annonce la perversité de son cœur (2). L'historien sacré dit expressément que ce mort était étendu dans le cercueil et qu'on le portait au sépulcre (3). Oh! que cette circonstance exprime bien l'état funeste du pécheur qui est *hors de la cité*, c'est-à-dire qui a déjà mis sa famille, ses collègues, ses amis, ses voisins, tout le public dans le secret de son péché! La bière ou le cercueil représente la conscience endurcie ou indifférente de ce pécheur se reposant stupidement dans un calme incompréhensible (4).

(1) Qui viderit mulierem ad concupiscendum eam, jam mœchatus est eam in corde suo (*Matth.*); et iste talis per portam sæculorum ad mortem ducitur (Aym., *ibid.*).

(2) Per hujus civitatis portas mortuus effertur, cum per aliquem sensum malæ voluntatis indicium ostendens, mortuum in anima se esse declarat (Tit. *Expos.*).

(3) Loculum : ii qui portabant (*Luc.* 14).

(4) Jacet mortuus in feretro, cum anima peccatrix requiescit in sua conscientia male secura (Beda)

Le fils de la veuve de Naïm, dans son cercueil, est également insensible et au sort qui se prépare pour son cadavre prêt à descendre dans la terre, et aux larmes que sa mère et tout le peuple répandent sur sa mort prématurée. De même le pécheur dont nous parlons est insensiblement entraîné en enfer par sa conscience devenue insensible : pendant que de tous côtés l'on s'afflige, l'on répand des larmes de compassion sur ses désordres présents et sur sa punition prochaine, lui seul semble ne pas comprendre ni sa propre ruine, ni le malheur d'autrui, ni son triste état, ni le chagrin des autres; il ne se soucie aucunement de sa santé qu'il perd, de son patrimoine qu'il dépense, de sa vie qu'il abrége, de sa réputation qu'il ternit, de sa famille qu'il désole, de sa parenté qu'il déshonore, de ses amis qu'il compromet, de la piété qu'il contriste, de ses concitoyens qu'il afflige, du public qu'il scandalise, de la religion qu'il foule aux pieds, enfin de son âme qu'il conduit à la damnation éternelle; et, quand tout le monde est dans la douleur à cause de lui, lui seul ne s'alarme pas; au milieu du deuil universel, lui seul ne se désole point; insolent, au contraire, fier de son sort, il se précipite vers l'abîme : on dirait un chevreau insensé, couronné de fleurs, se hâtant par ses bonds joyeux vers le lieu où il doit être immolé (1).

Les hommes qui s'empressent de porter en terre le

(1) Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt (*Job.* XXI).

fils de la veuve de Naïm représentent, dit le Vénérable Bède, les affections impures, les passions charnelles, qui, selon l'enseignement de saint Paul, conduisent insensiblement l'homme à la mort; ils signifient aussi ces faux amis qui, par leurs caresses empoisonnées, par leurs adulations homicides, par leurs excuses toujours au service des péchés des jeunes gens, augmentent leur nombre outre mesure. Ce sont ces hommes cruels, occupés sans cesse à creuser des tombes, dont le Sauveur a dit dans l'Évangile : « Laissez aux morts le soin d'ensevelir les morts .» Il voulait parler de ces pécheurs déjà morts à la grâce, qui, par des faveurs, des conseils réciproques, s'encouragent à commettre le péché et se vendent le service de s'ensevelir les uns les autres sous la pierre sépulcrale, où le poids énorme de leurs iniquités et du respect humain ne leur permet plus même de conserver l'espérance de ressusciter (1).

Laissez-moi, mes frères, vous exprimer toute ma pensée : Dans l'état présent de corruption des mœurs publiques, où l'impudence pour le mal est devenue si audacieuse, oh! comme j'aperçois se généraliser, s'enhardir plus que jamais l'émulation infernale des pé-

(1) Qui vero sepeliendum portant, vel immunda desideria sunt, quæ trahunt hominem in interitum, vel lenocinia blandientium sunt venenata sociorum, quæ peccata nimium juvenibus tollunt et accumulant. — Illi sunt de quibus alibi dicitur: Dimitte mortuos sepelire mortuos suos. Mortui quippe mortuos sepeliunt, cum peccatores sui similes alios favore demulcent, congestaque pessimæ adulationis mole opprimunt, ne qua aliquando spe resurgendi potiantur (Bed., *Expos.*).

cheurs, s'encourageant réciproquement à se livrer à toutes sortes de crimes! Comme ces coupables fraternisent entre eux par la sympathie des mêmes passions! Comme ils se recherchent, s'appellent et comme ils s'attirent pour s'inoculer, pour se transmettre mutuellement le péché! Oh! comme ils se stimulent par les paroles et par l'exemple, pour s'attacher, s'incorporer à Satan! Chacun d'eux est en même temps maître et disciple, modèle et imitateur, chef et serviteur dans les voies désastreuses du péché. Entendez comme ils se vantent de leurs turpitudes, des excès mêmes qu'ils n'ont pas eu le triste courage de commettre! Comme ils exaltent leurs hauts faits, comme ils y poussent leurs frères, pour tâcher de s'y livrer eux-mêmes, en nombreuse compagnie, avec moins de difficultés et de remords! Hélas! notre siècle ne sera bientôt plus que la cité des morts et des mourants, la cité où des spectres spirituels, horriblement difformes, s'occuperont avec un zèle diabolique à s'ensevelir réciproquement dans l'abîme de tous les vices, puis dans le sépulcre du feu éternel, sous l'irrévocable sentence de la condamnation éternelle : *Mortui sepeliunt mortuos suos.*

Mais ne perdons pas de vue cette mère affligée, qui, par le spectacle de sa douleur, obtint la résurrection de son fils unique, qu'elle enfanta pour ainsi dire, par ses larmes, de nouveau à la vie. Cette veuve, dit saint Ambroise, dont la douleur amère est si éloquente et les larmes si fécondes, qui marche entourée du peuple, auquel elle communique sa désola-

tion, n'est point une femme ordinaire. Elle représente quelque chose de plus que ce qui apparaît (1). C'est, en effet, la figure de notre sainte et auguste Mère la sainte Eglise, qui, après l'ascension de Jésus, est demeurée comme veuve sur la terre (2). Mais c'est une veuve, ajoute saint Ambroise, qui n'a point perdu pour toujours son divin Epoux, quoiqu'il soit mort spirituellement; car elle doit, au jour du jugement, retrouver ce bien-aimé de son cœur (3). La véritable Eglise est formée, il est vrai, d'une multitude de personnes; car elle est la société des fidèles qui, sous les pasteurs légitimes, professent la même foi, la loi de Jésus-Christ. Mais comme cette société n'a pour cette raison qu'une seule croyance, elle est justement appelée *une;* par conséquent, elle est parfaitement bien figurée par la veuve de l'Evangile (4).

Qu'il est grand, profond, le mystère de l'Eglise! Ses fidèles, pour la raison déjà dite, forment tous ensemble *une* Eglise, l'Épouse chérie du Dieu Sauveur. Mais parce que chacun d'eux reçoit la doctrine et la

(1) Hanc viduam populorum turba circumseptam, quæ, suarum contemplatione lacrymarum, unicum adolescentem filium a pompa funebri revocat ad vitam, plus video esse quam feminam (S. Ambros., *Com.*).

(2) Sancta Ecclesia vidua est, quia virum suum Christum in corpore præsentem non videt, postquam abiit in cœlum, et tanquam vidua remansit in terris (S. Aug., *Expos.*).

(3) Ecclesia vidua, quæ amisit virum secundum corporis passionem; sed in die judicii receptura (S. Ambros., *de Viduis*).

(4) Sancta Ecclesia per istam mulierem designatur, quæ, licet multis personis constet, tamen propter unitatem fidei una dicitur (Aym.)

grâce comme dons de Dieu accordés en propriété à tout le corps de l'Eglise, chaque fidèle, dans ce sens, est aussi véritablement fils de cette Eglise, qu'elle-même est vraiment la mère de chacun de nous en particulier (1). L'Eglise est réellement notre Mère, parce qu'elle nous enfante à Jésus-Christ et nous fait devenir fils de Dieu (2); et cette Mère divine reporte sur chacun des membres du corps mystique du Sauveur l'amour qu'elle ressent pour tous ensemble, si bien qu'on peut dire en toute vérité que l'Eglise nous aime d'un amour et d'une tendresse de mère. Si donc nous tombons dans le péché, elle nous pleure comme des fils morts. Oui, dit saint Pierre Chrysologue, l'Eglise répand réellement des larmes par les fidèles qui prient continuellement Dieu d'esprit et de cœur; elle sue le sang par les martyrs, les pénitents, et cela jusqu'à ce que chaque individu du peuple chrétien, qu'elle regarde comme son fils unique, soit entré en possession de la vie éternelle (3). Cette veuve de Naïm, qui fond amèrement en larmes sur les froides dépouilles de son enfant, c'est donc en figure la communauté des vrais fidèles qui, unis ensemble par la foi et la grâce, forment l'Eglise vivante, l'Eglise Mère,

(1) Singuli quippe fidelium universalis Ecclesiæ filios rectissime nos fatemur; nam electus quisque, quando ad fidem imbuitur, filius est (Bed.).

(2) Quæ mater nostra, quia ipsa nos regenerat, et filios Dei efficit (Aym.).

(3) Nam, per supplicantes, Ecclesia lacrymas fundit jugiter; per martyres suos sacrum sanguinem sudat, donec unicum suum, id est populum christianum, perpetuæ vitæ reddat in superiæ matris gaudium sempiternum (S. Chrysol., *serm.* 103).

et qui ne cessent de prier et de pleurer devant Dieu sur la mort spirituelle de chaque pécheur. O vous donc qui censurez, qui méprisez, qui vous moquez de la vie de mortification, de recueillement et de sacrifice des âmes justes, combien vous êtes insensés! Savez-vous ce que sont ces prières, ces pénitences de tant d'âmes pures et ferventes? C'est le bouclier qui vous protége, ce sont les supplications qui vous font souffrir pour Dieu en ce monde et vous préparent la voie de la grâce et du pardon. Grand Dieu! que les fléaux seraient plus nombreux et plus terribles sans les prières des justes!

C'est par sa désolation et sa douleur, dit l'Evangile, que la veuve de Naïm attendrit et toucha si profondément le cœur du bon Maître (1). Cet adorable Sauveur nous prouve, par sa compassion pour la mort corporelle du fils de cette femme, qu'il s'attendrit incomparablement plus à la vue des larmes continuelles et de la sueur de sang que répand la vraie Eglise, son Epouse, sur la mort spirituelle de ses enfants (2). Jésus-Christ, en disant à la veuve de Naïm : « Ne pleurez point, » promet dès-lors, comme le disent les saints Pères, d'exaucer les prières de l'Eglise pour la résurrection des pécheurs, de lui laisser même le moyen d'opérer cette résurrection, de lui donner le pouvoir d'absoudre sacramentellement

(1) Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus est super eam.

(2) Si ad unius viduæ lacrymas sic commotus est Christus; quid modo faciet ad Ecclesiæ suæ sponæ lacrymas diuturnas et sanguineos sudores (S. Chrysol., loc. cit.)?

chaque péché. Notre aimable Sauveur prévit bien qu'il y aurait un jour des hommes assez ennemis de la pauvre humanité (ce qui est le propre de Lucifer) pour nier le dogme de la *rémission des péchés*. Les cruels! enlever au chrétien qui est tombé, jusqu'à l'espérance! Le plonger, dès la vie présente, dans l'abîme du désespoir et, par là, le pousser à se livrer à tous les vices et à tous les excès! Il semblerait impossible qu'il se fût trouvé des hommes capables d'enseigner des doctrines si inhumaines, si le Sauveur lui-même ne nous avait appris ce fait monstrueux, ne nous avait montré à l'œuvre ces héritiers des sentiments homicides du tentateur d'Eve, de son esprit, de son langage, ses enfants, en un mot, sa descendance, ses coopérateurs et les aveugles ministres de ses infernaux désirs (1). Or, tels sont les hérésiarques; c'est pourquoi l'hérésie est essentiellement cruelle et ennemie de l'homme; elle tend à le rendre vicieux, à l'abrutir et à le faire devenir malheureux et dans le temps et dans l'éternité.

Tels ont été, en particulier, les anciens novatiens et les modernes calvinistes, qui ont fait tout leur possible pour abolir le dogme consolateur du *pardon de Jésus-Christ, promis au repentir humble et sincère,* et pour enlever à l'Eglise, la tendre Mère des chrétiens, la consolation qu'elle éprouve dans l'espérance de voir ressusciter à la grâce ses enfants dans le temps même où elle les pleure comme morts

(1) Vox ex patre diabolo estis; desideria ejus vultis perficere (*Joan.*).

par le péché. Or, en disant à la veuve de Naïm de ne plus répandre de larmes et de cesser de pleurer, il a, dit le savant Bède, confondu à l'avance et condamné toutes les doctrines désespérantes des hérétiques; il a accordé et assuré à l'Eglise le grand pouvoir *d'absoudre les péchés;* en un mot, il l'a mise en possession d'un dogme plein de consolation et de miséricorde (1).

Le Sauveur, par ce fait si touchant, ne s'est pas contenté de confirmer le dogme du *pardon* ou de la rémission des péchés; mais il nous en a de plus découvert la raison et le mérite, le principe et le fondement. La bière ou le cercueil où gisait le cadavre du jeune homme de Naïm, comme nous l'avons vu, signifiait, quant à sa forme et à son usage, le funeste mystère de la conscience coupable et endurcie qui retient le pécheur comme immobile dans son péché. Quant à sa matière (de bois), elle indique le *bois de la prévarication primitive*, c'est-à-dire l'arbre fatal par lequel nous sommes tous morts dans Adam. Par elle, comme les morts sont portés au sépulcre, nous étions précipités dans les abîmes (2). Combien ce bois nous fut funeste, s'écrie saint Ambroise! Mais, depuis que le Fils de Dieu s'en est approché, l'a touché : *Accessit, et tetigit loculum;* c'est-à-dire, depuis qu'il a étendu

(1) Per verba : Noli flere, Novati dogmata confunditur, qui humilem quidem pœnitentium mundationem evacuare conatur veramque matrem Ecclesiam, de natorum suorum extinctione plorantem, spe vitæ redonandæ negat consolari debere (Bed.).

(2) Per loculum quidam intelligunt lignum primariæ prævaricationis, in quo omnes mortui portabamur (Ericius., *Expos.*).

ses bras sur le *bois* de la croix, qu'il s'est étendu de lui-même dans cette bière de douleur pour y souffrir la mort que le premier homme et ses descendants avaient méritée, il a, par ce contact divin et par son sommeil mystérieux sur l'arbre sacré, changé cet appareil funèbre en un char de triomphe et de vie. Heureux donc ce jeune homme de Naïm reposant sur le *bois*, ce consolant symbole de la résurrection! En touchant sa bière, en le ressuscitant, Jésus enseigna donc que les hommes recevraient, par le mérite de la croix, le pardon, la vie spirituelle et le salut (1).

L'évangéliste fait observer que ceux qui portaient le fils de la veuve de Naïm, s'arrêtèrent quand le Sauveur toucha le cercueil : *Ii autem qui portabant, steterunt.* Qui ne voit figuré ici le mystère du contact du corps de Jésus avec le bois de la croix, et celui du crucifiement? Mystère par lequel la concupiscence, toutes ces passions qui nous entraînent par les désirs coupables dans le tombeau éternel, qui sont, selon la profonde doctrine de saint Paul, le vieil homme, l'homme de péché et de mort; mystère, dis-je, par lequel ces passions perdirent leur infernale énergie et furent arrêtées dans leur fatal progrès, parce qu'elles furent *clouées,* en quelque sorte, avec Jésus-Christ sur la croix (2).

(1) Spem resurgendi habebat iste qui ferebatur in ligno; quod, etsi nihil proderat, tamen, postquam illud Christus tetigit, proficere cœpit ad Titan, ut esset indicio salutem populis per crucis patibulum refundendam (S. Ambr., loc. cit.).

(2) Nos scimus quia vetus homo noster crucifixus est, ut destruatur corpus peccati (*Rom.* VI).

Oui, mes frères, tel est le prodige accompli par le Sauveur du monde sur la croix pour toute l'humanité; morte en Adam, crucifiée en Jésus-Christ, elle est spirituellement ressuscitée en Jésus-Christ et avec lui, par le mystère de la croix. Or, cet aimable Sauveur renouvelle à chaque instant ce prodige pour chacun des chrétiens auxquels il applique la valeur de sa passion. En effet, aussitôt que le divin Maître, attendri par les larmes de l'Église, s'approche du pécheur, qu'il touche sa conscience par la grâce, qu'il en trouble la trompeuse sécurité par le remords; aussitôt, dis-je, qu'il répand dans cette âme la componction, qui est un des plus beaux fruits de l'arbre de la croix, les impurs désirs s'en retirent, ses passions s'arrêtent, parce qu'elles n'ont plus la force de continuer à l'entraîner dans l'abîme ; parce que les tentations extérieures, personnifiées dans les apologistes du vice et dans les maîtres de l'iniquité, se sentant déjà dédaignées, méprisées s'enfuient et disparaissent (1).

Le jeune mort, qui ouvre les yeux, se lève, ayant à peine entendu la voix du céleste Médecin, comme un homme qui secoue le sommeil, fut la figure de tant d'âmes mortes spirituellement, mais ressuscitées chaque jour à la grâce par la voix secrète du Seigneur. Ce que celui-ci fait donc pour un seul homme dans la ville de Naïm, c'est le gage de ce qu'il fait dans

(1) Qui portabant, steterunt; quia ubi compunctio cœlestis mentem tangit, continuo immunda desideria recedant, nihil prævalent, nec possunt ad mortem trahere. Omnes etiam adulatores pro nihilo deputantur (Aym., loco cit.).

un ordre plus important et voudrait faire toujours pour chacun des hommes, et qu'il fait réellement pour un grand nombre dans la vraie Église (1).

Le fils ressuscité fut rendu à sa mère : *Et dedit illum matri suæ;* de même le pécheur, ressuscité à la grâce par cette parole toute-puissante de Jésus-Christ : *Je t'absouds*, que le ministre du ciel prononce, est réellement rendu à sa mère, car il est réintégré dans la communion spirituelle de l'Église (2).

La surprise pleine d'allégresse de la veuve de Naïm à la vue de son fils vivant, plein de santé, brillant de jeunesse et de grâces, de son fils unique qu'elle pleurait si amèrement, est, dit saint Augustin, une image du contentement qu'éprouve l'Église quand elle voit des coupables redevenus des justes (3). Qui saurait dire, en effet, le bonheur des âmes vraiment saintes, qui sont comme l'âme et l'esprit de celle-ci, lorsqu'elles voient la conversion des pécheurs!

Ah! quelque grande que puisse être dans certains cas la joie purement humaine, jamais elle n'approchera de leur ineffable bonheur, de cette joie pure, toute spirituelle que les bons éprouvent sur les prodigues

(1) Quod tunc operatus est Dominus in uno homine, ressuscitando eum de morte ad vitam, hoc quotidie egit spiritualiter in Ecclesia, cum mortuos peccato sua gratia revocat ad vitam (S. Aug., *Expos.*).

(2) Redditur matri, cum, per sacerdotalis decreta judicii, communioni sociatur Ecclesiæ (*Id.*, *ibid.*).

(3) De juvene illo ressuscitato gavisa est mater vidua; de hominibus quotidie in spiritu suscitatis gaudet mater Ecclesia (S. Aug., *serm.* 44 *de Verbis Domini*).

repentants! La joie seule de la mère, qui retrouve soudainement devant ses yeux le fils tant aimé qu'elle croyait mort, peut en donner une idée encore bien faible. Les pécheurs, en effet, sont pour les justes comme leurs fils en Dieu et par Dieu, mais des fils d'ignominie, de larmes et de douleur. Quelle joie donc, quel charme divin ne ressentent-ils point en les voyant redevenir ce qu'ils étaient aux jours de leur première justice!

Et cette joie toute sainte de la terre, comme Jésus-Christ nous l'apprend, monte, pénètre jusque dans le ciel. Quand un pécheur renaît à la grâce, se convertit par la pénitence, l'Eglise triomphante tressaille d'allégresse comme l'Eglise militante; les anges et les élus applaudissent et s'unissent pour bénir et louer la divine miséricorde (1).

Cela suffit à démontrer le prix de la communion des Saints, qui se trouve dans la véritable Eglise de Dieu. Quelle consolation et quel soutien nous procure notre foi! Et encore quelle gloire! quelle ne doit donc pas être notre reconnaissante estime pour elle!

SECONDE PARTIE.

Nous l'avons dit, lorsque ceux qui accompagnaient au sépulcre le fils de la veuve de Naïm, eurent vu le miracle de sa résurrection, ils s'écrièrent : « Un grand prophète a surgi parmi nous, et Dieu lui-même

(1) Gaudium magnum erit in cœlo coram angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente (*Luc.* xv).

est venu visiter son peuple (1). » Les saints enseignent que ces paroles d'admiration furent mystérieuses, prophétiques et inspirées par l'Esprit. En effet, le mot *prophète*, chez les Hébreux, avait la même signification que celui de *docteur* (2). Puis visiter, dit Bède, est le propre du médecin qui va voir le malade (3). Ainsi le peuple de Naïm, qui donne au Sauveur le nom de *docteur* et de *médecin*, reconnaît et proclame les deux plus grands caractères du Messie, le double but de sa mission parmi les hommes : dissiper les ténèbres de leur esprit *par sa doctrine*, et guérir la corruption de leur cœur *par sa grâce*, en éclairant celui-là par sa lumière et en purifiant celui-ci par son sang précieux. Qu'il est consolant de voir notre divin Sauveur au milieu de ses humiliations, tandis que ses ennemis s'efforçaient, par leurs calomnies et leurs blasphèmes, de noircir, d'avilir sa personne et son nom ! Qu'il est consolant, dis-je, de le voir acclamé de temps en temps par la voix libre, spontanée du peuple, voix qui est la voix de Dieu, quand elle n'est point corrompue par les passions

(1) Quia propheta magnus surrexit in nobis, et quia visitavit plebem suam.

(2) En effet, notre divin Sauveur lui-même fit allusion au peu de crédit que sa céleste *doctrine* trouva auprès des Juifs endurcis, quand il dit de lui-même : « Nul prophète n'est bien reçu dans sa patrie (*Luc.* IV). »

(3) Visitatio ad medicum pertinet et ægrotum (Bed.). — Le Sauveur lui-même s'est appelé le médecin des âmes, quand il dit à ceux qui lui reprochaient de converser familièrement avec les pécheurs : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du médecin, mais les infirmes (*Matth.* IX). »

abjectes ou par les criminels conseils, et d'entendre ce peuple affirmer publiquement, solennellement qu'il est, comme nous le croyons nous-mêmes, le vrai Fils de Dieu, le Messie promis et le véritable Sauveur des hommes !

La visite dont parle en ce jour le peuple de Naïm est celle dont Zacharie, père du Précurseur, parla trente années auparavant, après l'accomplissement du mystère de l'Incarnation, quand il dit : Le véritable Orient est venu *nous visiter* du haut des cieux, pour nous faire éprouver la tendresse de la miséricorde du Dieu notre Sauveur (1). Comme le médecin compatissant vient visiter le malade et lui indique le remède qui peut rendre à son corps la santé qu'il avait perdue, Dieu a, dans sa bonté, par l'incarnation de son Fils, visité le genre humain et lui a prescrit le remède efficace qui fait recouvrer la santé de l'âme, quand il a dit : « Faites tous pénitence. » Quel remède, en effet, est plus salutaire (2) ?

Cette visite ne s'est point terminée avec la vie mortelle de l'Homme-Dieu. Si Dieu nous visita alors, en unissant son Verbe à notre chair, comme dit Bède, aujourd'hui il nous visite encore, en envoyant le même dans nos cœurs (3). Et c'est chaque jour et à

(1) Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos Oriens ex alto (*Luc.* I, 78).

(2) Visitat medicus infirmum, adhibet potionem ut pristinam ei restituat sanitatem. Sic Deus Pater, per Incarnationem Filii sui, visitavit humanum genus : medicinam adhibuit, dicens : Pœnitentiam agite : quid hac medicina melius ?

(3) Visitavit Deus non solum Verbum suum incorporando, sed

chaque instant que ce Dieu tout miséricordieux nous visite de la sorte, par ces voix, ces inspirations secrètes, qui nous pressent de réprimer nos passions, de nous dépouiller de nos vices, de nous corriger de nos défauts, de nous adonner à la pratique des vertus chrétiennes, de dire adieu au monde, de renoncer aux biens temporels, d'attendre, pour jouir, que nous soyons en possession de la joie céleste et de la félicité éternelle.

Ah! chrétiens, mes frères, que ces voix divines résonnent depuis longtemps dans vos cœurs ! qu'il y a de jours que le Seigneur répète, fait entendre cette parole, à la fois un ordre et une invitation, la voix de son autorité et celle de sa miséricorde : « Jeune homme, je te l'ordonne, sors du tombeau : *Adolescens, tibi dico: surge.*» Ne vois-tu pas, ô infortuné! la dégradation, l'avilissement où t'a réduit l'esprit d'ambition et d'intérêt, de dissolution et de haine qui te domine, te tyranise, t'opprime ? Quelle vanité et quelles turpitudes dans tes pensées! Quelle folie et quelle injustice dans tes projets! quelle corruption et quel désordre dans tes affections! Que de bassesses, d'intrigues, de malicieux artifices, que de transports indignes dans tes œuvres! Tu es devenu un amas épouvantable de vices et de péchés. Que tu serais humilié, confus, si le voile qui couvre les hontes de ta vie, la

semper in corda mittendo. — Non solum visitavit, sed etiam quotidie visitat, dum per eumdem Filium suum nobis occulte inspirat, ut relinquamus vitia, virtutes sequamur et gaudia requiramus æterna (Aym., *Expos.*).

perversité de ton cœur, venait à tomber soudain et que tu apparusses aux yeux des hommes tel que tu apparais aux yeux de Dieu! Or, pourquoi t'obstines-tu à rester dans ce bourbier infect? Pourquoi donc ne veux-tu pas ressusciter? *Adolescens, tibi dico: surge.* Oh! malheur à toi, si, comme Jérusalem, tu ne reconnais pas la grande grâce de la visite de ton Dieu! Malheur à toi, si tu n'en veux pas profiter! Car, comme Jérusalem, tu seras abandonné à ton obstination endurcie, *eo quod cognoveris tempus visitationis tuæ.* Hâte-toi de répondre sur-le-champ à la voix de la miséricorde qui retentit aujourd'hui dans ton cœur peut-être pour la dernière fois. Elle t'appelle au repentir, à la résurrection : lève-toi, *surge*, afin que tu n'aies pas un jour à entendre cette même voix, t'ordonner, d'un accent menaçant et terrible, de ressusciter pour ta condamnation et pour ton jugement : Dieu vous en préserve tous. Ainsi soit-il!

VINGT-SEPTIÈME HOMÉLIE.

La résurrection de Lazare (1).

Jean XI, 1-45.

> Venit hora in qua omnes, qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei; et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ; qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii. (JOAN. V, 28.)

Etendu un jour sur son vil fumier, au comble de la misère et dans la plus profonde humiliation, l'infortuné Job, entièrement couvert de plaies, conservait cependant un front serein, un visage tranquille, et on l'entendit s'écrier comme transporté de joie : Ah ! qui me donnera d'écrire ce que je vois à cette heure ! non point avec la plume sur un papier fra-

(1) Ce miracle du Dieu Sauveur, le plus grand dans l'ordre naturel et matériel qu'il opéra durant sa vie mortelle, arriva à Béthanie (petite ville de la Judée, située à deux milles de Jérusalem), dans les derniers jours de mars de la dernière année de la prédication et de la vie de Notre-Seigneur, par conséquent vingt jours avant sa précieuse mort. Comme la lampe brille d'un nouvel éclat au moment de s'éteindre, de même le Sauveur du monde, avant de mourir pour les hommes, voulut donner, par ce prodige, une preuve éclatante qu'il était vraiment Dieu, afin de rendre les Juifs qui étaient présents et ceux qui étaient éloignés inexcusables, les premiers de sa mort, et les seconds du scandale de ses opprobres.

gile, mais sur le plomb avec un style de fer et sur l'airain avec un ciseau solide (1) ! Quelle est donc, ô saint homme ! cette vision ineffable qui vous transporte et dont vous voulez transmettre la mémoire éternelle aux âges futurs ? Grâce à l'esprit qui me guide, répond-il, je lis dans l'avenir le plus éloigné, je me vois devant mon Rédempteur vivant. Oh ! que sa beauté est sublime ! De quelle gloire il brille ! Et cette vue m'assure qu'au dernier jour du monde je ressusciterai, moi aussi, de la terre avec lui et en lui ; je reprendrai ce même corps, je verrai à découvert mon Dieu dans ma propre chair. Quel ne sera pas alors mon bonheur ! Je le verrai moi-même, dis-je, de mes yeux, qui le contempleront, moi-même et non un autre. Cette espérance repose en mon sein, et je suis joyeux dans mes peines, heureux dans mes maux (2).

Ce dogme si important et si consolant de la *résurrection universelle des morts,* que l'Esprit-Saint nous avait déjà révélé par Job en termes si clairs et si précis, nous a été confirmé trois mille ans plus tard par le Sauveur des hommes, quand il dit avec son autorité divine : « Il viendra un temps où ceux qui sont dans le sépulcre entendront la voix toute-puis-

(1) Quis mihi det, ut scribantur sermones mei? Quis mihi det, ut exarentur in libro stylo ferreo, et plumbi lamina, vel celte sculpantur in silice (Job. XIX)?

(2) Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum; et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum ; quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt, et non alius. Reposita est hæc spes mea in sinu meo (*Id., ibid.*).

sante du Fils de Dieu, et à cette heure-là même ils sortiront tous du tombeau : celui qui aura bien fait, pour participer à une vie d'immortalité et de gloire; celui qui aura mal fait, pour subir un jugement sévère et une vie pire que la mort même (1). »

Mais, comme cette promesse magnifique pour les justes et cette parole solennelle pour tous ne doivent recevoir leur entier accomplissement qu'à la fin du monde, il était nécessaire à notre faiblesse, dit saint Augustin, que le Seigneur agît dès-lors comme il l'a fait, afin que, par la preuve visible de sa puissance qu'il donnait à la Judée, nous puissions comprendre ce qu'il pourrait faire un jour pour tous, et que nous crussions plus fermement à sa parole, en nous reposant plus tranquillement sur ses promesses (2).

C'est donc pour nous confirmer dans notre foi et mieux nous affermir dans l'espérance d'une résurrection immortelle, même pour nos corps, qu'il opéra l'éclatant miracle de la résurrection de Lazare, le plus célèbre, au jugement de saint Augustin, le plus mystérieux et le plus instructif de tous ceux qu'il a opérés sur la terre. Parmi les évangélistes, c'est à saint Jean seul qu'il a été donné de le raconter, parce qu'il n'y a que le disciple bien-aimé

(1) Venit hora in qua omnes qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei; et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ; qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii. *Joan.* v, 28, 29).

(2) Sed hoc sibi ad finem mundi reservavit. Oportebat ergo, ut modo aliqua faceret, quibus datis, veluti suæ virtutis indiciis, credamus in eum (S. Aug., *tract.* 49 *in Joan.*).

de Jésus-Christ, le disciple vierge qui ait pu convenablement être l'historien de ce fait si extraordinaire, unique, qui prouvait si évidemment la divinité du Sauveur (1).

Considérons donc aujourd'hui ce prodige avec un grand esprit de foi et avec un vrai sentiment d'amour. Voyons comment s'y trouve figurée et exprimée la résurrection de nos corps, afin que nous vivions, dès à présent, d'une manière telle que notre résurrection dernière ne soit point pour nous un jugement qui nous fasse mourir éternellement, mais ressusciter pour la vie de la gloire (2).

PREMIÈRE PARTIE.

La famille de Lazare était, dit l'Évangile, très-chère à Jésus (3), parce que Marthe était le modèle de l'innocence, Marie celui de la pénitence, et Lazare celui de la charité. Le Sauveur aimait donc de la sorte cette famille, parce qu'il y voyait comme personnifiées, vivantes et admirablement unies les principales vertus qu'il voulait voir fleurir en ce monde

Ne soyons nullement étonnés, mes frères, que

(1) Inter omnia miracula, quæ fecit Dominus Jesus, Lazari resurrectio præcipue prædicatur. — Nullus alius Evangelistarum hoc descripsit : solo Joanni reservatum est. Quia res tam unica et tam egregia nullum alium quam delectissimum Christi virginem meruit habere relatorem (S. Aug., loc. cit.).

(2) Ut ad illam resurrectionem nos præparemus, quæ erit ad vitam, et non ad judicem (*Id., ibid.*).

(3) Diligebat Jesus Martham, et Mariam sororem ejus, et Lazarum (*Joan.* XI, 5).

Lazare, qui avait en Jésus un Dieu pour ami, gise d'abord à Béthanie sur un lit de douleur, très-grièvement malade (1). Saint Jean Chrysostome nous apprend que le Sauveur Jésus, en permettant que son ami tombât malade et qu'il mourût, a désiré nous faire comprendre, à nous qui sommes les membres de son corps, que, bien que nous servions Dieu fidèlement et que nous n'aimions que lui seul, cependant ce Dieu veut nous humilier, nous affliger en ce monde, non point parce qu'il ne nous aime pas, mais parce qu'il traite ici-bas d'une manière plus sévère ceux qu'il chérit davantage, afin de leur préparer, comme à Lazare, une résurrection glorieuse dans l'autre (2). Ne perdons donc point courage, si nous sommes infirmes comme Lazare, attristés comme ses sœurs ; pourvu que, comme cette sainte famille, nous restions les disciples de Jésus, nous sommes réellement aimés de Jésus, nous sommes certains de recouvrer la santé et d'être spirituellement assistés et guéris par notre ami du ciel, par Celui qui est le salut des infirmes et le consolateur des affligés (3).

Tels étaient les sentiments des deux sœurs quand elles envoyèrent donner avis au Sauveur de la maladie de leur frère. Ces pieuses matrones connais-

(1) Erat quidam languens Lazarus in Bethania (*Joan.* XI, 1).

(2) Per hoc erudiens nos non tristari, si qua infirmitas facta fuerit circa bonos viros et amicos Dei, juxta illud : Ego, quos amo, arguo et castigo (S. Chrysost., *hom.* 61 *in Joan.*).

(3) Ille languens, istæ tristes, omnes dilecti : habebant ergo spem ab eo, qui est consolator dolentium, languentium sanator (S. Aug., loc. cit.).

saient bien quel était le cœur de Jésus. Elles ne lui font point dire, en effet, de venir sur-le-champ pour guérir leur frère ; elles lui envoient seulement ce message : « Seigneur, Lazare, votre bien-aimé Lazare est malade (1). » C'était donc simplement dire : Il suffit, Seigneur, que vous connaissiez l'état dans lequel se trouve votre ami Lazare, votre cœur vous dictera le reste. Quiconque est aimé de vous, n'en est jamais abandonné.

Que fait alors Notre-Seigneur à cette nouvelle ? Il se contente de dire d'un air indifférent : cette maladie n'a pas été permise pour enlever Lazare à ce monde, mais afin que Dieu soit glorifié et que son Fils soit connu (2). Que cette parole du divin Maître, mes frères, est belle ! Oui, en vérité, cette maladie de Lazare n'était pas un avant-coureur de la mort ; elle était, au contraire, la provocation providentielle d'un miracle qui devait fournir aux hommes la vertu d'éviter la mort, en les poussant à croire à la divinité du Sauveur (3).

Continuons : le Sauveur resta avec intention deux jours où il se trouvait, sans paraître songer à La-

(1) Non dixerunt : Veni, jube, et sic fiet ; sed tantum modo : Ecce quem amas infirmatur. — Amanti enim tantummodo nuntiandum fuit. — Quasi dicerent : Sufficit tibi si noveris; neque enim amas et deseris (S. Aug., loc. cit.).

(2) Audiens autem Jesus, dixit eis : Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam (*Joan.* XI, 4).

(3) Infirmitas hæc non erat ad mortem, sed ad miraculum : quo facto crederent homines in Christo, et vitarent mortem (Theoph., *Expos.*).

zare (1), qui mourut. Le cadavre fut mis dans un sépulcre, éloigné de la demeure de la famille.

Qui dira la douloureuse surprise des deux sœurs à la mort de leur frère ? Est-ce possible, se disaient-elles ? Pourtant, il l'a su à temps ! Quoi ! apprendre que Lazare est malade et nous si affligées, et ne pas venir ? Comment concilier une si grande amitié avec une si grande indifférence ? Tel serait du moins, mes frères, le raisonnement de beaucoup d'âmes simples. Un interprète répond à ces sœurs affligées que le Sauveur a tardé de venir guérir leur frère, afin de pouvoir le leur rendre d'une manière plus admirable en le ressuscitant (2). Il a attendu, ajoute saint Chrysostome, que Lazare fût devenu un cadavre, qu'il fût enterré depuis quatre jours, afin que nul ne pût révoquer sa mort en doute et encore moins sa résurrection (3). Un autre interprète, s'adressant à Marthe et à Marie-Madeleine, leur dit : Connaissez bien les desseins ineffables de la tendresse de Jésus : quand il semble abandonner les âmes qui lui sont le plus chères, aux humiliations et à la mort, c'est alors qu'il se prépare à les conduire à la vie et à la gloire. Oh ! si vous saviez l'honneur qu'il va faire à votre famille ! Vous regrettez tant qu'il ait laissé mourir votre frère, eh bien! il l'a choisi

(1) Ut audivit quia infirmabatur, tunc quidem mansit in eodem oco duobus diebus (*Joan.* XI, 6).

(2) Sanare distulit, ut mirabilius suscitaret (Alcuin., *Cat.*).

(3) Exspectavit ut sepeliretur, ut nullus posset dicere quod nondum mortuum suscitasset (*Hom.* 61 *in Joan.*).

pour en faire, jusqu'à la fin du monde, l'apologiste de sa divinité. Il le ressuscitera, et par lui et en lui il se manifestera à l'univers comme le Maître et le Seigneur de la vie et de la mort (1).

Celui qui s'était montré si indifférent pour Lazare malade, se montre plein de sollicitude pour Lazare trépassé. Il dit aux disciples : « Retournons en Judée (2). » Les disciples répondirent : Maître, tout à l'heure les Juifs voulaient vous lapider, et vous retournez vers eux (3)? A ce sujet, saint Augustin se plaint de ce que ces hommes charnels voulaient dissuader d'aller chercher le trépas celui qui était descendu sur terre pour délivrer de la mort, en mourant, ces mêmes disciples et tout le genre humain. Et puis, si le Seigneur, il n'y a que peu de jours, feignait de fuir les embûches des Juifs pour faire preuve d'humanité, aujourd'hui il doit retourner volontairement en Judée pour prouver qu'il domine et arrête, comme il veut et quand il veut, les volontés perverses des hommes, avec un pouvoir tout divin (4). Et c'est ce qu'il voulut faire comprendre

(1) Ideo mori permisit, ut, eum resuscitando, se vitæ mortisque Dominum esse declararet (Theoph., *Expos.*).

(2) Post hæc dixit discipulis suis : Eamus in Judæam iterum (*Joan.* XI, 7).

(3) Rabbi, nunc quærebant te Judæi lapidare, et iterum vadis illuc (*Joan.* XI, 8) ?

(4) Voluerunt consilium dare Domino, ne moreretur, qui mori venerat, ne ipsi morerentur. — Discessit ut homo; sed in redeundo, quasi oblitus infirmitatem, ostendit potestatem (S. Aug., loc. cit.).

à ses disciples en disant : « N'y a-t-il pas douze heures dans la journée ? Celui qui marche de jour ne trébuche point, parce qu'il a avec lui *la lumière qui éclaire* le monde ; mais celui qui marche de nuit, est exposé à tomber, parce qu'il marche dans les ténèbres (1). Par *ces douze heures*, dit saint Augustin, le Sauveur faisait allusion à ses douze apôtres, comme par la *lumière du monde* il se désignait lui-même, car il est appelé *la lumière qui illumine chaque homme venant en ce monde*. De même, en effet que les heures reçoivent leur lumière du jour, de même les apôtres reçurent de Jésus-Christ, vraie lumière du monde, la lumière dont ils éclairèrent l'univers (2). Selon un autre interprète, le *jour* du Seigneur était le temps qui lui restait encore à passer sur la terre, et sa *nuit* celui de sa passion. Il voulait donc dire : Vous craignez les embûches des Juifs ; ne devriez-vous pas craindre plutôt les tentations du démon ? Il est vrai qu'aussi longtemps que vous m'accompagnerez pendant ma vie mortelle, vous n'aurez rien à craindre ; mais ma passion sera pour vous la nuit funeste de la chute et du scandale (3).

(1) Nonne duodecim sunt horæ diei? Si quis ambulaverit in die, non offendit, quia *lucem hujus mundi* videt. Si autem ambulaverit in nocte, offendit, quia lux non est in eo (*Joan.* XI, 9,10).

(2) Ut diem se esse ostenderet, duodecim discipulos elegit. Horæ illustrantur a die, et per apostolorum prædicationem crevit mundus in diem (S. Aug., loc. cit.).

(3) Dies, tempus præcedens passionem, nox ipsa passio. Dum dies est, dum passionis tempus nondum advenit, non offendetis (Theoph.).

A ce discours quelque peu obscur, les apôtres se turent ; mais Thomas, qui avait peut-être mieux compris que ses compagnons, leur dit : Allons et mourons avec lui (1). Pauvre disciple, s'écrie Bède ! il parlait selon son cœur, sans songer à la fragilité de ses forces et sans implorer le secours de cette *lumière divine* qui pouvait seule empêcher sa chute ! Comme Pierre plus tard, Thomas avait confiance en lui plus que ses collègues. Mais, dans la *nuit de la passion*, comme Pierre et plus que les autres disciples, il montra de la faiblesse (2). Ah ! l'homme sans Jésus n'est rien et ne peut rien !

Le divin Maître était à trois jours de marche de Béthanie. Le message que Marthe et Madeleine lui avaient envoyé, comme le remarque saint Augustin, parlait uniquement de la maladie de Lazare ; le Sauveur ne pouvait donc, humainement parlant, savoir sa mort. Mais celle-ci, malgré la distance, pouvait-elle être ignorée du Fils de Dieu ? Celui entre les mains duquel les âmes tombent en quittant leur corps, pouvait-il ignorer que Lazare avait cessé de vivre (3) ? A l'instant même où il expirait à Béthanie, le Sauveur annonça en Galilée sa mort en ces termes : « Lazare, notre ami, dort, mais je vais le réveiller (4). » Et

(1) Dixit ergo Thomas ad condiscipulos : Eamus et nos, ut moriamur cum eo (*Joan.* XI, 16).

(2) Immemor fragilitatis suæ, sicut et Petrus (Bed., *Cat.*).

(3) Æger non mortuus fuerat nuntiatus. — Sed quid lateret eum, ad cujus manus anima morientis exierat (S. Aug., loc. cit.) ?

(4) Lazarus amicus noster dormit ; sed vado ut a somno excitem eum (*Joan.* XI, 11).

cela était vrai, dit saint Augustin : pour les hommes qui ne pouvaient le ressusciter, Lazare était mort; mais pour l'Homme-Dieu, qui avait la puissance de le rappeler à la vie, il n'était qu'endormi. C'est cette parole du divin Maître qui a appris à saint Paul à appeler *dormants* les élus qui sont morts, il est vrai, mais pour ressusciter (1). On ne saurait cependant assez admirer ces paroles : « Lazare, notre ami, dort. » En disant *notre*, Jésus parlait au nom des trois personnes divines. Oh! oui, la mort des amis de la très-sainte Trinité, des amis de Dieu est un sommeil, un tranquille et délicieux sommeil : *Amicus noster dormit!* Quelle condition heureuse! s'endormir en Jésus, quand on meurt pour ressusciter un jour glorieux avec lui dans le ciel!

Mais les disciples étaient encore trop charnels pour comprendre le mystère; ils crurent simplement que Notre-Seigneur parlait d'un sommeil ordinaire et non d'une mort (2). Et ils reprirent avec une grande simplicité : Maître, si Lazare dort, il n'y a pas de danger qu'il meure. Le sommeil tranquille et paisible n'est-il pas l'indice de la santé (3)? Alors le Sauveur

(1) Verum dixit : Domino dormiebat, hominibus mortuus erat, qui eum suscitare non poterant. Ergo secundum potentiam suam dixit dormientem; sicut Apostolus dormientes appellavit, quos resuscitaturos prænuntiavit (S. Aug., loc. cit.).

(2) Dixerat autem Jesus de morte ejus; illi autem putaverunt, quia de dormitione somni diceret (*Joan.* XI, 13).

(3) Si dormit, salvus erit. — Tunc ergo Jesus dixit eis manifeste : Lazarus mortuus est; et gaudeo propter vos, ut credatis, quoniam non eram ibi (*Joan.* XI, 15).

leur dit en termes plus clairs : « Que parlez-vous de sommeil? Je vous dis que Lazare est mort; » et il ajouta : « Je me réjouis à cause de vous de ne m'être point trouvé dans sa demeure à ce moment : vous n'en aurez que plus de raison de croire en moi (1)! » Saint Pierre Chrysologue enseigne que, par ces paroles, Jésus désignait que la résurrection de Lazare serait comme le symbole de la sienne, et qu'il allait comme essayer sur son serviteur le prodige incomparable qu'il opérerait sur lui-même après sa passion; de sorte que ces paroles signifient : Je me réjouis; car, après avoir contemplé Lazare sortant du tombeau, où il gisait depuis quatre jours en proie à la pourriture, vous croirez mieux en moi, son maître, qui resterai incorruptible dans le sépulcre; par cela que je rendrai la vie à son cadavre déjà rongé par les vers, vous croirez sans peine que je puis me ressusciter moi-même (1). Ou bien, selon un autre interprète : Si je me fusse trouvé à Béthanie pendant la maladie de Lazare, je l'aurais guéri, et ce prodige aurait été rangé dans l'ordre des miracles que vous avez déjà vus; mais aujourd'hui, Lazare est mort, enseveli; en me voyant ressusciter un cadavre en putréfaction, vous serez donc mieux assurés de ma

(1) Ut credatis quia in resurrectione Lazari figura fingebatur resurrectionis Christi. Præcedebat in servo quod erat mox securturum in Domino. Ut discipuli dubium non haberent posse Dominum, post triduum, adhuc recentem, resurgere; cum servum viderent post quatriduum resurgere jam fœtentem; et crederent illum facile sibi posse vitam reddere, qui alium talem revocaret ad vitam (*Serm.* 63).

toute-puissance, vous y croirez d'une foi inébranlable. Voilà pourquoi je me réjouis, c'est pour vous, pour la force que ce miracle doit ajouter à votre confiance filiale (1)! Concluons que notre reconnaissance pour ce divin Sauveur doit être à la hauteur des sublimes instructions qu'il a daigné nous donner par ces paroles, et qui se résument ainsi : nous chrétiens, nous savons d'une manière certaine, puisque nous le tenons de sa bouche, qu'une foi humble, sincère et fervente fait la joie et les délices du cœur de Jésus-Christ!

En s'entretenant de la sorte, le divin Maître était déjà arrivé non loin de la maison de la famille de Lazare : un grand nombre de Juifs étaient accourus auprès de Marthe et de Marie pour les consoler (2). Marthe, à la nouvelle que le Maître approchait, accourut sur-le-champ à sa rencontre, et laissa Marie répondre seule à ces consolateurs. Parvenue auprès du Sauveur, elle se jeta à ses pieds, fondant en larmes, et lui dit avec des sanglots : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Toutefois, même à cette heure, je sais que tout ce que vous demanderiez à Dieu, Dieu vous le donnera (3). »

(1) Si astitissem, cum curassem : quod esset modicum signum. — Potius in fide vestra corroboramini, cum videritis me posse etiam defunctum putrescentem suscitare (Theoph., loc. cit.).

(2) Erat autem Bethania juxta Jeresolymam quasi stadiis quindecim. Multi autem ex Judæis venerant ad Martham et Mariam, ut consolarentur eas de fratre suo (*Joan.* XI, 19).

(3) Martha, ut audivit quia Jesus venit, occurrit illi : Maria autem domi sedebat. — Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus; sed nunc scio, quia quæcumque poposceris a Deo, dabit tibi Deus (*Id., ibid.*).

Il faut excuser dans Marthe, remarque saint Pierre Chrysologue, ce langage ambigu, cette contradiction de sentiments et d'idées par lesquels elle semble croire et ne pas croire à la divinité du Sauveur. La douleur qui a bouleversé son cœur a aussi mis le désordre dans ses pensées (1). Aussi bien le divin Maître ne lui en fait-il aucun reproche; au contraire, il a compassion d'elle, il la rassure et lui dit avec bonté : « Console-toi, Marthe, ton frère ressuscitera : *Resurget frater tuus.* »

La croyance de la résurrection des morts, au jour du jugement universel, foi primitive, traditionnelle et commune à tous les hommes, était très-vive chez les Hébreux qui lisaient Job et les prophètes, à qui Dieu avait révélé en termes précis et plus clairs ce grand mystère. Or, le Sauveur, ne déterminant pas le temps où il affirmait que Lazare devait ressusciter, Marthe crut d'abord qu'il faisait allusion à la résurrection générale et universelle de tous les hommes; et, laissant échapper un profond soupir, elle dit : « Je sais que mon frère ressuscitera au dernier jour, quand tous nous sortirons du sépulcre (2). »

Alors le Fils de Dieu, prenant une attitude majestueuse, prononça ces mots sublimes, qui firent frémir les cieux, l'enfer et la terre : « Je suis la résurrection et la vie : qui croit en moi, fût-il mort, vivra;

(1) Credulitatem incredulitas confundit; nimio dolore perturbata credit et dubitat (S. Chrysost., *serm.* 64).

(2) Scio quia resurget in resurrectione in novissimo die.

et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour l'éternité (1). »

Quelles étonnantes paroles, mes frères! Si Jésus-Christ ne les avait point prononcées, l'historien sacré n'aurait pu les inventer, parce qu'il ne peut jamais venir à l'esprit d'une créature de mettre une telle affirmation sur une lèvre humaine. Jésus-Christ lui-même n'aurait pu les prononcer, s'il n'eût pas été Dieu, car Dieu seul peut penser ainsi, et par suite s'exprimer en ce langage.

Par ces paroles d'abord, comme le remarque saint Chrysostome, le Sauveur se manisfesta clairement à Marthe, il illumina sa foi, la rendit plus ferme, car elle était encore imparfaite, chancelante, incertaine. Elle avait dit, en effet : « Je sais que Dieu vous accorde tout ce que vous demandez, » et Jésus lui répond : « Je suis la résurrection et la vie, » ou bien : Je suis à la fois *Celui* qui prie et le Dieu qui exauce. Je n'ai besoin de l'aide de personne, il n'est pas nécessaire que j'implore pour obtenir : je suis l'arbitre absolu et le distributeur souverain (2).

Secondement, ces paroles : « Je suis la résurrection de la vie, » voulaient dire : Je suis la vie, par conséquent je suis aussi la résurrection; et comme je

(1) Ego sum resurrectio et vita. Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet; et omnis qui vivit, et credit in me, non morietur in æternum (*Id., ibid.*).

(2) Illa dixerat : Quæcumque poposceris, dabit tibi Deus. Ipse dicit : Ego sum resurrectio et vita, ostendens quod non indiget adjutorio, et quod ipse est distributor bonorum (*Hom.* 61 *in Joan.*).

vis toujours, de même je puis toujours ressusciter les morts. Pourquoi donc ne pourrais-je pas en ce moment ranimer Lazare, puisque je suis celui qui, un jour, doit faire sortir du sépulcre lui et tous les hommes (1)?

Marthe, éclairée de cette lumière, encouragée par la grâce qui accompagne toujours les paroles de l'Homme-Dieu, comprit l'excellence de cette révélation divine; et, sur l'interrogation du Sauveur: Croyez-vous : *Credis hoc?* elle se hâte de répondre par la profession de foi solennelle que Jésus attendait, par l'acte de foi théologique le plus parfait qui soit enregistré dans les divines Écriture, prononcé avec le vif sentiment d'une conviction profonde : « Oui, Seigneur, je crois, dit-elle, que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, descendu en ce monde (2). »

Cependant Marie-Madeleine, prévenue de la part de sa sœur, venait à la rencontre du Sauveur qui s'avançait vers la bourgade. Arrivée en sa présence, comme Marthe elle se prosterna à ses pieds, auxquels elle devait déjà la résurrection de son âme, et lui dit aussi en pleurant : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort (1). »

Les Juifs qui l'accompagnaient pleuraient comme

(1) Ideo resurrectio quia vita. Per quem tunc cum aliis, per eumdem potest modo resurgere (*Cat.*).

(2) Utique, Domine, ego credidi, quia tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti (*Ibid.* 27).

(4) Videns eum, cecidit ad pedes ejus, et dixit ei : Si fuisses hic, non esset mortuus frater meus (*Joan.* XI, 32).

elle. A la vue de cette tristesse, notre bon Jésus se sentit saisi de la plus tendre compassion ; il frémit, se troubla et pleura lui-même (1).

Quoi de plus sublime et de plus touchant? S'il FRÉMIT dans son esprit, dit saint Pierre Chrysologue, c'est pour que la chair revienne à la vie; la VIE FRÉMIT pour mettre la mort en fuite; Dieu FRÉMIT afin que l'homme ressuscite (2). Mais le Sauveur, en outre, se *trouble lui-même*, *turbavit se ipsum*, remarque avec intention l'Evangile; car, ajoute saint Augustin, rien ne peut troubler celui qui est maître de tout son être, s'il ne se trouble lui-même. S'il se trouble, c'est donc parce qu'il le veut, tout comme il ne mourut que parce qu'il le voulut (3). Mais non-seulement il frémit, il se trouble, de plus il pleure, *et lacrymatus est Jesus*. Quelle expression! *Et Jésus pleura!* Il semble, dit saint Cyrille, que l'évangéliste raconte avec un sentiment de stupeur ces larmes du Dieu de la nature, du Dieu inaccessible à la douleur (4)! Mais, s'il pleure, ce n'est pas comme Dieu, c'est comme homme, c'est pour montrer que non-seulement il est Dieu, mais qu'il a encore revêtu notre humanité, notre

(1) Jesus ergo, ut vidit eam plorantem, et Judæos, qui cum ea venerant, plorantes, infremuit spiritu, turbavit seipsum, et lacrymatus est Jesus (*Id., ibid.*).

(2) Fremit spiritus, ut caro reviviscat; fremit vita, ut mors fugetur; fremit Deus, ut resurgat homo (*Serm.* 65).

(3) Turbavit seipsum. — Quis enim eum posset turbare? Turbatus est, quia ipse voluit, sicut mortuus est quia voluit (S. Aug., loc. cit.).

(4) Videns evangelista lacrymantem illacrymabilem naturam, obstupescit (S. Cyril.)

nature et ses bons instincts (1). Et c'est ce que reconnurent, en effet, les Juifs quand, à la vue de son chagrin, ils dirent : «Voyez comme il l'aimait (2)! »

Toutefois, dit saint Bernard, si Jésus pleure comme ceux qui l'entourent, c'est pour un motif bien différent (3). Marthe et Madeleine pleurent, pour la douleur d'avoir perdu leur frère ; les Juifs pleurent, par compassion pour ces deux sœurs désolées. Les larmes de Jésus, continue saint Zénon, ces précieuses larmes descendent d'une source plus pure, plus digne d'un Dieu Sauveur : il pleure parce que Lazare, dans l'obscurité fangeuse de son sépulcre, lui représente l'humanité qui, depuis quatre mille ans, est morte à la grâce, est ensevelie dans les funestes ténèbres de toutes les erreurs et de tous les vices ; parce que Lazare lui représente l'état de l'homme, cette image de Dieu, sa propre image, qu'il s'était tant complu à créer, à enrichir, qu'il avait destinée à une double immortalité, et que le démon avait dépouillée, rendue esclave d'une double mort, de la mort spirituelle et corporelle, de la mort temporelle et éternelle (4). En se rappelant une si horrible catastrophe, le cœur tendre de l'Auteur et du Sauveur de l'homme se soulève, il frémit, il se trouble, il souffre, et, donnant un

(1) Flevit ad probandum conditionem humanam (Theoph.).

(2) Dixerunt ergo Judæi : Ecce quomodo amabat eum (*Joan.* XI, 36).

(3) Plorat ut cæteri ; sed non quare ut cæteri (S. Bernard.).

(4) Flebat Deus quod eos, quibus omnia donaverat, diabolus, docendo malitiam, de omnibus pene fecit extorres (S. Zenon., *de Lazar. resusc.*).

libre cours à l'émotion qui le pénètre, le subjugue, il répand d'abondantes larmes : *Infremuit spiritu, turbavit seipsum, et lacrymatus est Jesus.*

O folie de l'homme ! folie, qui ôte le sens! O aveuglement! aveuglement plein de ténèbres! On commet le péché comme en se jouant, on se glorifie même de sa dégradation morale, et le souvenir de cette dégradation a fait verser des larmes au Fils de Dieu, en attendant qu'il lui fasse, sous peu, répandre tout son sang!

Gardons-nous donc de croire que l'émotion divine que nous venons d'analyser ait été des transports inutiles : c'était un mystère plein de miséricorde et d'amour pour nous. Si Jésus se trouble et pleure, dit saint Augustin, c'est pour effacer dans ses larmes les péchés des hommes. Il pleure, mais pour nous obtenir la joie éternelle et nous délivrer de la douleur sans fin ; son affliction, c'est la source de l'allégresse prochaine du monde (1). De sa mort nous est venue la vie, et de ses ignominies la gloire ; de même ses *frémissements* en ce jour nous ont procuré le calme, et sa tristesse la sérénité (2). En un mot, mes frères, ces larmes nous apprennent combien Jésus nous aime : *Ecce quomodo amabat eum !*

Il va s'empresser de faire sortir Lazare du sépulcre,

(1) Flevit Dominus, ut lacrymis suis mundi peccata deleret.— Ideirco lacrymas fudit, ut nos gaudia æterna mereamur. Lacrymæ Domini gaudia sunt mundi (S. Aug., loc. cit.).

(2) O fremitus pietatis! O turbatio turbatorum sublatura mœstitiam et æternam allatura lætitiam (Emis.).

pour satisfaire, en la personne de son ami, au désir ardent qui le consume de nous ressusciter tous ; et il dit : « Où avez-vous mis le cadavre : *Ubi posuistis eum ?* » « Seigneur, répondit-on, venez et voyez, *Domine, veni et vide.* » Mais pourquoi cette demande ? Est-ce que celui qui, quoique absent et loin, a connu le moment où Lazare a expiré, ne sait point où est son sépulcre (1)? Non, certes, répond saint Grégoire, le Sauveur sait fort bien où Lazare a été inhumé, et quand il demande : Où est-il, le bon pasteur entend parler du genre humain tout entier. Il voulait donc dire : Qu'est devenu l'homme que j'avais placé dans le paradis terrestre, dans la région de la vie ? O vous, esprits malins, vous, maîtres de l'erreur, des superstitions et des vices, où est-il, dans quel état l'avez-vous réduit ? Hélas! vous en avez fait un cadavre, vous l'avez placé dans la maison de la mort, dans le sépulcre de l'enfer : *Ubi posuistis eum ?*

Cependant certains, dans la foule, plus malveillants que les autres, comme pour mettre en doute le miracle que le Sauveur avait opéré en rendant la vue à l'aveugle-né, disaient entre eux, d'un air de dérision : A quoi servent ces pleurs ? si vraiment il aimait Lazare, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, ne pouvait-il pas faire que Lazare ne mourût point (2)? O langues diaboliques et perverses, s'écrie

(1) Scitis quia mortuus sit, et ubi sit sepultus ignoras (S. Aug., *Tract.*)?

(2) Quidam autem ex ipsis dixerunt : non poterat hic, qui aperuit oculos cæci nati, facere ut hic non moreretur (*Joan.* XI, 37)?

saint Augustin, quel est votre langage ? Oui, le divin Maître aime Lazare, et s'il ne l'a point guéri, c'est pour lui accorder une grâce plus grande, c'est pour lui rendre la vie, à votre grande confusion (1).

En effet le Sauveur, plein d'un compatissant dédain pour cet incurable aveuglement, vint au tombeau de Lazare ; c'était une simple grotte, située sur le versant de la montagne (2) et qu'on avait scellée d'une pierre sépulcrale. Jésus dit : « Otez la pierre : *Tollite lapidem*, » afin que les Juifs, voyant le corps de Lazare non-seulement sans vie, mais déjà corrompu, ne pussent avoir aucun prétexte de mettre en doute le miracle qu'il allait opérer ; c'est la réflexion de saint Chrysostome.

Malgré sa profession de confiance si récente, Marthe, cependant, à cette heure solennelle, sembla vaciller de nouveau dans sa foi, et, se tournant vers Jésus, elle dit : « Il sent déjà : il y a quatre jours qu'il est enterré (3). » Et qu'importe, ô Marthe ! répond saint Pierre Chrysologue ; que vous connaissez peu le cœur de votre Maître ! Ne savez-vous plus son affection pour Lazare ? Ne savez-vous pas combien l'homme lui est cher ? Cette créature si corrompue, qui inspire tant d'aversion, même au démon qui l'a séduite, n'inspire aucune répugnance au Dieu

(1) Plus est quod facturus est, ut mortuus suscitetur (*Tract.* 49).

(2) Jesus ergo sursum fremens in semetipso, venit ad monumentum : erat autem spelunca, et lapis superpositus erat ei. (*Joan.* XI, 38).

(3) Domine, jam fœtet ; quatriduanus est enim.

qui l'a créée, qui veut la rétablir dans son état primitif. Que Satan ait horreur d'une création qui n'est pas la sienne et qu'il a détruite; Dieu, lui, ne la rejette point, parce qu'il reconnaît, voit en elle son œuvre, une œuvre qui lui est chère (1).

Pour ranimer l'espérance de Marthe, le Sauveur répondit : « Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu ? *Nonne dixi tibi : quia si crediderís, videbis gloriam Dei?* » C'est-à-dire : Je te convaincrai que, lorsque, tout-à-l'heure, tu m'as reconnu pour Fils de Dieu, ta foi ne t'a pas trompée; tu vas voir resplendir ma gloire, le pouvoir de ma divinité.

On enleva donc la pierre, *tulerunt ergo lapidem,* et tout ce peuple silencieux et incertain contemplait par l'ouverture de la grotte le cadavre de Lazare en corruption.

Parce qu'il est plus difficile de ressusciter l'humanité déchue par le péché, que de la créer; pour nous en persuader, Jésus se prépara, par un procédé tout nouveau, à ressusciter celui qui était l'image de notre mort spirituelle. Son aspect est sèvère et grave, son attitude sublime! C'est, assurément, une œuvre incomparable que médite son esprit en extase. En effet, il lève les yeux au ciel comme pour adresser une fervente prière au Très-Haut (2); non

(1) Quod fœtet proditori, non fœtet Creatori. Quod horret alieni operis eversori, amator sui operis non abhorret (S. Chrysost., *serm.* 65).

(2) Jesus autem elevatis sursum oculis.

qu'il ait besoin de secours, dit saint Hilaire, mais parce que nous avons besoin nous-mêmes d'être instruits; non qu'il soit nécessaire qu'il prie pour faire le miracle, mais parce qu'il est nécessaire que nous sachions qu'il est le Fils de Dieu. Il prie donc à haute voix pour augmenter notre foi, non point pour raffermir son pouvoir (1). Et il prononce ces paroles : « O Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Moi, je savais que vous m'exaucez toujours ; mais je le dis pour le peuple qui m'environne, afin qu'il croie que vous m'avez envoyé (2). » Apprenons par là, observe saint Jean Chrysostome, que le Verbe éternel est venu du ciel, sans cependant quitter le ciel (3). Ces paroles ferment la bouche aux Pharisiens : ils ne peuvent plus dire, en effet, comme ils le disaient à la guérison de l'aveugle-né : « Cet homme n'est pas de Dieu, » puisqu'ils le voient s'adresser à Dieu et opérer le prodige à sa volonté. L'envoyé céleste ne se contenta donc point de s'appeler lui-même la *résurrection et la vie*, et de recevoir de Marthe une profession de foi publique en sa divinité ; il voulut de plus, par cette prière, se faire reconnaître plus particulièrement de tous pour Fils de

(1) Non ipse inops auxilii, sed nos inops doctrinæ. Non prece eguit, sed nobis oravit. Ne Filius ignoraretur : ad profectum nostræ fidei loquebatur (S. Hilar., *Com.*, lib. 10).

(2) Pater, gratias ago tibi, quoniam audisti me. Ego autem sciebam quia semper me audis, sed propter populum, qui circumstat, dixi; ut credant quia tu me misisti (*Joan.* XI, 41, 42).

(3) Ut sciant venisse de cœlo, non recessisse de cœlo (S. Chrysost., *hom.* 63 *in Joan.*).

Dieu, afin qu'il ne restât dans leur esprit aucun doute de notre résurrection, dont celle de Lazare était la figure et comme les prémices, et qui toutes les deux sont l'œuvre de la toute-puissance de Dieu.

Ces préliminaires accomplis, Jésus s'avança jusqu'à l'entrée de la grotte, et, se penchant sur l'ouverture, il cria d'une voix forte : « Lazare, sortez (1).» Quel commandement fut jamais plus majestueux ? Quelle voix plus puissante, demande saint Augustin (2) ? Et comment ne pas reconnaître à ses accents, en Jésus, l'homme qui est en même temps Dieu ? Comment ne pas reconnaître en lui le *Verbe*, cette *parole éternelle*, qui parle au néant et auquel le néant répond avec docilité (3), le Roi tout-puissant qui peut faire revivre sur-le-champ les morts, et pour lequel vit chaque être : *Regem cui omnia vivunt ?* En effet, ô gloire à jamais incomparable du Sauveur notre Dieu! à sa voix pleine de majesté de magnificence et de vertu, comme s'expriment les saints Pères, le sépulcre tremble, la mort obéit avant même que soit achevé le commandement divin; l'âme de Lazare rentre dans son corps, et avec elle la santé et la vie (4). « Et aussitôt le mort sortit dehors, les mains et les pieds encore liés avec les bandelettes funéraires,

(1) Voce magna clamavit : Lazare, veni foras (*Joan.* XI, 43).

(2) Quæ huic potestati par (S. Aug., loc. cit.) ?

(3) Vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt.

(4) Deterrita mors est ad vocem tantæ majestatis (S. Aug., *Serm.* 104 *de Temp.*). Virtutis plane et magnificentiæ vox ista; ante enim anima corpori reddita, quam sonum vocis emiserat (S. Cyril. Alex., *Expos.*).

et la face enveloppée de son suaire (1). » Et chacun, dit saint Chrysostome, put s'approcher de lui, le toucher, le reconnaître, chacun put s'assurer s'il n'était qu'un fantôme ; et il devient certain pour tous que le corps qui sortait ainsi de la tombe était réellement le corps de Lazare, qui y avait été renfermé (2). C'est pour cette raison que le Sauveur ne délia point lui-même les bandelettes et laissa ce soin à ceux qui étaient présents. Quand Lazare fut débarrassé de ses liens, il se dressa et marcha plein de vie (3).

A ce prodige, manifestation si sensible de l'action de Dieu, l'esprit s'humilie, l'orgueil se confond, la parole manque, le cœur palpite, l'homme entier se trouve petit; tout, jusqu'à l'étonnement universel, au silence de la foule, semble dire hautement de Jésus-Christ : Il est Dieu. Et, en réalité, une grande multitude de Juifs croient en lui (4).

O Sauveur adorable! nous qui venons de contempler des yeux de la foi un si grand miracle, et qui le croyons beaucoup mieux que ceux qui le virent des yeux du corps, nous nous unissons d'esprit et de cœur à ces Juifs fidèles! Prosternés à vos pieds, à la face du ciel et de la terre, nous vous confessons Dieu de

(1) Et statim prodiit qui fuerat mortuus, ligatus manus et pedes institis, et facies illius sudario erat ligata (*Joan.* XI, 44).

(2) Ligatus ne putaretur phantasma : ut tangentes et appropinquantes videant quia vere est ille (*Hom* 63 *in Joan.*).

(3) Dixit eis Jesus : Solvite eum et sinite abire (*Joan.* XI, 44).

(4) Multi ergo ex Judæis, qui viderant quæ fecit Jesus, crediderunt in eum (*Joan.* XI, 45).

toute la force de notre conviction, avec tout le transport de notre affection; nous nous faisons une gloire et un bonheur de croire que vous êtes le vrai Messie, le vrai Fils du Dieu vivant, fait homme pour sauver le genre humain; nous vous adorons donc profondément. Seigneur, réalisez de plus en plus en nous l'œuvre de votre miséricorde et de votre tendresse; vous nous avez donné la vie de la foi, donnez-nous encore la vie de la grâce, gage de la vie de la gloire, afin que nous soyons du nombre de ceux dont vous dites aujourd'hui que, s'ils croient sincèrement en vous, vivent pour vous et vous aiment, ils ne mourront point pour l'éternité (1).

SECONDE PARTIE.

Ce surprenant miracle, dont nous avons déjà dit tant de choses, concerne en outre l'avenir. Le Fils de Dieu, par la résurrection de Lazare, nous a prouvé sa divinité; il nous prouve de plus, dit saint Cyrille, la résurrection universelle des morts. La manière prodigieuse dont il a rappelé un seul homme à la vie est un gage sensible, une image fidèle de la manière encore plus miraculeuse dont, un jour, il rappellera tous les morts à la lumière (2).

Les Juifs, en voyant le Sauveur pleurer sur la tombe de Lazare, s'imaginèrent qu'il pleurait la mort

(1) Et omnis qui vivit et credit in me, non morietur in æternum.

(2) Velut exemplum quoddam universalis resurrectionis mortuorum fecit; et quod in uno implevit, veluti totius universalitatis pulchram imaginem statuit (*Expos.*).

de son ami. Or, l'Homme-Dieu pleurait sur le sort du genre humain. Lazare rappelait à son esprit tous les hommes créés par lui immortels, et que le péché avait réduits à la triste nécessité de mourir (1). A ces pleurs de tendre compassion le Sauveur ajoute le trouble et le frémissement. Par ces mouvements extraordinaires de son âme et de son corps il proclame, ajoute encore saint Cyrille, qu'il est résolu de tirer vengeance du démon et de la mort, et qu'un jour il brisera leur empire (2). Saint Augustin remarque en outre que ce frémissement du Dieu vivant est l'espérance de l'homme mort qui doit ressusciter (3).

Mais pourquoi le Sauveur, si doux, si paisible, à la voix si modeste d'ordinaire, continue saint Cyrille, pourquoi s'exalte-t-il et élève-t-il ses accents en cette occurrence, au point de faire frissonner ceux qui l'entendent? C'est pour nous donner une idée, un signe sensible du son si terrible et tout-puissant des trompettes angéliques, au dernier jour, dans tout l'univers, quand elles appelleront, par l'ordre de Dieu, les morts à la vie (4). Le Sauveur ne dit pas à

(1) Putabant Judæi eum propter mortem Lazari flere; sed ille totius humani generis miseratione flebat; non unum Lazarum lugens, sed quod olim acciderat cogitans; universum scilicet humanum genus factum obnoxium morti (*Id.*, loc. cit.).

(2) Divino motu decernit evertendum mortis imperium (*Id.*, *ibid.*).

(3) In ipsa voce frementis apparet spes resurgentis (Loc. cit.).

(4) Insolitum Christo Salvatori elata voce uti. — In voce præludit jussio Domini et resurrectionis tessera, Dei scilicet tuba. Cogitemus futurum clamorem, clangente tuba, cujus imperio qui in terra jacent excitentur (S. Cyr., loc. cit.).

Lazare : Au nom de mon Père, ressuscite ; mais bien : « Lazare, sors. » Il parle à ce mort en son propre nom et de par son autorité, et il lui parle comme s'il était vivant (1). Et ce mort entend dans le silence et sent dans l'insensibilité de la mort la voix de son Seigneur. La corruption n'est pas un obstacle ; il n'est pas aveuglé par le suaire qui couvre sa face ; ses pieds et ses mains liées ne l'arrêtent point: il accourt aussitôt que le Sauveur l'appelle (2). C'est la personnification dans un homme du prodige qui se répétera un jour sur chacun des morts, au même commandement de Dieu : ni la corruption de leur corps, ni la dispersion de leurs cendres, ni la date de leur trépas (3) ne seront un obstacle à l'action de la parole toute-puissante et éternelle, à cette voix de Dieu convoquant tous les hommes à une vie nouvelle.

Le Sauveur parlait encore, que le miracle était accompli. Les membres disloqués de Lazare se recomposent, le sang coagulé et corrompu reprend sa pureté et son cours ; les chairs recouvrent leur fraîcheur, chaque organe son intégrité, son usage, son

(1) Non dixit : In nomine Patris, surge ; sed : Veni foras. Mortuum tanquam viventem appellat (S. Aug.).

(2) Vultum sudario obductum videndi usum non negabat; vincula nihil cursum prohibebant ; nullo obstaculo, agnita voce Domini, ad vocantem currebat (S. Cyril.).

(3) Nous traiterons plus explicitement ce dogme de la résurrection universelle des morts dans la trente-unième homélie. Ici l'on s'est contenté d'en présenter la figure ; là on en trouvera les raisons et les preuves.

mouvement, et l'âme se réunit au corps régénéré. Comme la flèche sort de l'arc, le mort sort du sépulcre; ce miracle multiple fut l'œuvre d'un instant! En vérité, c'est bien là le symbole sensible de la résurrection universelle, quand les sépulcres s'ouvriront, que les cendres se rassembleront, que les âmes se réuniront à leur corps, que ceux-ci reprendront leur première figure et que les hommes ressuscités se réuniront dans un même lieu. Et tout cela, au dire de saint Paul, en un clin-d'œil, au son de la trompette. Le genre humain tout entier ressuscitera de sa corruption avec la même promptitude et avec la même facilité que Lazare est sorti du sépulcre (1).

Ce dernier des prodiges ne présentera donc aucune difficulté. Jésus-Christ a dit : « Il viendra un jour où les morts, dans le silence du sépulcre, entendront la voix du Fils de Dieu, et à l'instant même ils ressusciteront (2). » Par ces paroles, il a voulu indiquer que la résurrection universelle aura lieu en vertu du commandement de Dieu, *vocem Filii Dei vivi;* voix à laquelle rien ne résiste, et qui fera d'autant plus facilement sortir les morts de leur sépulcre, qu'elle a tiré le monde du néant.

En second lieu, le Sauveur a ajouté : « Je suis la résurrection et la vie : *Ego sum resurrectio et vita;* » et cela signifie clairement que Jésus-Christ, comme vrai

(1) In momento, in ictu oculi, in novissima tuba : canet enim tuba, et mortui resurgent incorrupti (*I Cor.* xv).

(2) Venit hora, quando omnes qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei, et procedent in resurrectionem.

Fils de Dieu et Dieu lui-même, a eu lui le principe de la vie et de la résurrection; que de même qu'il est non-seulement sage, mais la sagesse même, de même il est non-seulement toujours vivant et ressuscité, mais la résurrection personnifiée et la vie, c'est-à-dire la résurrection toujours *ressuscitée* et la vie toujours *vivante*, l'existence toujours immortelle. Ainsi Jésus-Christ est la vie et la résurrection infinie, la vie et la résurrection parfaite. Or, qu'y a-t-il d'impossible qu'il fasse partager à tous les hommes ses priviléges, qui, en se communiquant, ne sauraient s'amoindrir? Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il fasse revivre ceux qui, par sa parole toute-puissante et par sa vie infinie, avaient déjà vécu avec lui et en lui?

Mais pourquoi le Fils de Dieu ne s'est-il pas contenté de dire : « Je suis la résurrection, » et ajoute-t-il : « Je suis la vie : *Ego sum resurrectio et vita?* » Il n'est pas possible de ressusciter sans vivre, ni de revivre sans ressusciter; la résurrection et la vie n'est-ce pas la même chose? Non, sans doute, répond saint Cyrille d'Alexandrie : la vraie vie, c'est la vie bienheureuse. Ressusciter pour souffrir est une vie pire que la mort (1). Par conséquent Jésus-Christ, en disant : « Je suis la résurrection et la vie, » a indiqué qu'il est le principe de la résurrection qui sera *commune* à tous, et le principe de la vie bienheureuse qui ne sera que le partage des élus. C'est pour-

(1) Una vera vita est, ut immortali beatitate vivamus; nihil enim a morte differt in hoc solum resurgere ut crucieris (Loc. cit.).

quoi il a ajouté : « Celui qui croit en moi vit, et celui qui croit et vit en moi, ne mourra point pour l'éternité ; » car cela veut dire : Je suis la vie de l'âme et la résurrection du corps. Celui qui croit en moi et s'unit à moi par une foi pure et parfaite, participe à la fois et à cette résurrection et à cette vie, et son âme vivra. Et, après la mort de la terre, sa condition ici-bas, elle aura mérité d'associer son corps à cette vie divine. Ce corps, non seulement ressuscitera, mais il ressuscitera pour le ciel, si bien que l'âme et le corps, tout l'homme triomphera pour toujours de la mort, et sera éternel (1).

Le Fils de Dieu a distingué, en termes encore plus clairs, la résurrection de la vie, quand il nous révéla pour la première fois ce grand mystère. En effet, après avoir dit qu'à sa voix, à son commandement divin, tous les morts ressusciteront du sépulcre (2), il ajoute : « Et tous ceux qui auront fait le bien iront jouir de la *résurrection de la vie;* mais ceux qui auront mal fait auront à subir la résurrection du jugement (3). »

Quelle sentence ! Comprenez-le donc bien, ô chrétiens ! Il y a deux sortes de résurrection : la résurrection de la vie et la résurrection du jugement.

(1) Nam vita animæ fides est; et omnis qui vivit in carne, etiamsi moriatur ad tempus propter carnem, vivet in anima; donec resurgat et caro, nunquam moritura, propter vitam spiritus, et non morietur in æternum (*Tract.* 49 *in Joan.*).

(2) Venit hora, quando omnes qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei.

(3) Et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ; qui vero mala egerunt in resurrectionem judicii.

La résurrection pour vivre toujours dans le sein de la miséricorde, de l'amour de Dieu, et la résurrection pour subir éternellement la justice céleste; la résurrection pour jouir toujours, et la résurrection pour toujours souffrir : *In resurrectionem vitæ et in resurrectionem judicii :* l'une sera la récompense des justes, *qui bona fecerunt ;* l'autre la punition des pécheurs, *qui vero mala egerunt.*

Prenez donc courage, âmes vraiment pieuses, qui ne cherchez d'autre bien que Dieu, d'autre honneur que sa grâce, d'autre trésor que son amour, d'autre félicité que son paradis. Partagées entre l'abnégation de vous-mêmes, les exercices de la charité envers le prochain et votre Créateur, avec la droiture de vos intentions, avec la sainteté de vos désirs, avec la noblesse et l'héroïsme secret de vos sentiments, humbles d'esprit, pures de corps, généreuses en tout, vous allez, sans vous en apercevoir, comblant vos jours et toutes vos heures du mérite des œuvres vertueuses, *qui bona fecerunt;* ô vous, qui vous reconnaissez à ce portrait, continuez, pleines d'espérance contre la mort, abandonnez sans peine et sans crainte votre corps à la terre, car vous êtes le peuple choisi, le peuple privilégié du ciel! Il viendra le jour où le bon Sauveur, que vous servez avec tant de ferveur et d'amour, répandra, comme il l'a promis, jusque dans vos os son divin esprit, ranimera vos cendres, vous rappellera à une vie nouvelle, en vous arrachant à vos sépulcres, radieuses de gloire

et de beauté (1). Oui, vous ressusciterez, mais à la vraie vie, à la vie même de Dieu, à la vie bienheureuse, immortelle, qui vous récompensera, et quant à l'âme et quant au corps, de toutes les privations, de toutes les injustices et de toutes les peines du temps par les joies divines de l'éternité (2).

Et vous qui, au contraire, toujours attentifs à favoriser les sentiments ignobles, les instincts honteux de la chair, êtes autant irréligieux envers Dieu et injustes à l'égard du prochain, qu'indulgents pour vous-mêmes; vous qui passez les années à accumuler péchés sur péchés, vous dont la vie n'est qu'un horrible tissu d'œuvres de ténèbres, *qui vero mala egerunt*, vous ressusciterez aussi sans doute à la voix terrible du Fils de Dieu (3); mais, hélas ! ce ne sera que pour subir un examen sévère, pour entendre la redoutable sentence et pour être précipités dans les peines immenses du jugement éternel (4). Vous ressusciterez, non point comme Lazare, à l'amour de la famille des saints, mais en la compagnie des démons et des réprouvés. Vous ressusciterez, non pas comme Lazare, pour être libres, mais pour être, même dans le corps, enchaînés par les liens des ténèbres d'une éternelle nuit (5). En effet, cette même voix divine

(1) Hæc dicit Dominus : Ecce ego intromittam in vos spiritum meum, et vivetis; aperiam tumulos vestros, et educam vos de sepulcris vestris, populo meus (*Ezech.*).

(2) Et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ.

(3) Omnes qui in monumentis sunt audient vocem Filii Dei.

(4) Qui vero mala egerunt, procedent in resurrectionem judicii.

(5) Vinculis tenebrarum et longæ noctis compediti (*Sap.* XVII).

qui a dit de Lazare : Déliez-le et laissez-le aller : *Solvite eum et sinite abire*, dira de vous, ainsi que l'Evangile vous en prévient : Liez-leur les pieds et les mains, et jetez-les dans la fournaise de feu : là il n'y aura que pleurs et grincements de dents (1).

Pour conclure, mes frères, autant l'oracle du Sauveur est terrible pour l'avenir des pécheurs, autant il est, à cette heure, consolant pour tous. Il l'a dit lui-même : la sagesse de Dieu ne peut se tromper, et sa vérité ne saurait nous induire en erreur. Quiconque vit bien, ressuscitera à la vie ; quiconque vit mal, ressuscitera pour le jugement (2). Dieu a donc mis à ma portée la bénédiction et la malédiction, la vie et la mort. Je n'ai nul besoin de me fatiguer l'esprit pour savoir si je suis prédestiné ou réprouvé. Ce que je sais de certain, et ce qu'il m'importe seul de savoir, c'est que si je vis bien, je me sauve, si je vis mal, je me damne. Mon sort est entre mes mains. Je serai au dernier jour ce que j'aurai voulu être ; j'aurai la vie ou le jugement que je me serai choisi, que je me serai moi-même préparé.

Insensés que nous sommes ! quand est-ce que nous deviendrons sages ? *Stulti, aliquando sapite ?* Faisons le bien tant que Dieu nous en donne le temps : *Dum tempus habemus, operemur bonum.* Vivons comme nous voudrons avoir vécu au jour de la mort. Assurons-

(1) Ligatis manibus et pedibus, mittite eum in gehennam ignis : ibi erit fletus et stridor dentium.

(2) Et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ ; qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii.

nous dès à présent une place parmi les élus et les saints. Conduisons-nous comme de vrais chrétiens, en vivant pour Dieu et avec Dieu dans le temps, si nous voulons alors ressusciter et vivre éternellement avec Dieu. Ainsi soit-il !

VINGT-HUITIÈME HOMÉLIE.

Les trois morts ressuscités (1).

> Amen dico vobis : quia venit hora et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei; et qui audierint, vivent. (JOAN. v, 25.)

Permettez-moi, mes frères, de commencer la présente homélie en vous faisant part de la grande et belle pensée de l'ange de l'École, l'illustre saint Thomas. Ce grand docteur enseigne que tout ce que Dieu opéra extérieurement à l'égard du premier homme, dans l'ordre corporel et visible, fut la figure de ce qu'il opérait à la même heure intérieurement en lui, dans l'ordre invisible et spirituel. En effet, en donnant à Adam une âme intelligente, ce Dieu plein de tendresse s'unissait à cette âme par sa grâce. En façonnant l'argile, en lui donnant la vie corporelle,

(1) Le grand saint Augustin ne s'est pas contenté de parler en plusieurs endroits de ses ouvrages des trois morts ressuscités, et séparément les uns des autres; mais il a traité le mystère des trois réunis, dans son 44e sermon *Sur les paroles du Seigneur*. Ce sermon a donné l'idée et fourni, en grande partie du moins, la matière de la présente homélie.

en faisant du premier homme le roi de la terre, il élevait son âme à une vie divine, et l'établissait le candidat du ciel. Ainsi, quand l'Ecriture dit qu'Adam sortit *âme vivante* des mains du Dieu créateur (1), elle veut dire qu'Adam reçut en même temps de Dieu une double vie : la vie physique, qui consiste dans l'union de l'âme avec le corps, et la vie spirituelle, qui résulte de l'union bien plus noble de cette âme avec Dieu. En effet, dit saint Augustin, de même que l'âme donne sa forme au corps, ou, en d'autres termes, l'anime ; de même Dieu, d'une manière bien plus admirable, devint la forme de notre âme et il la vivifia. Par suite, de même que le corps, séparé de l'âme, n'est qu'un cadavre ; ainsi l'âme, séparée de Dieu, devient un cadavre spirituel : la perte de Dieu est une vraie mort pour elle, comme sa perte est la mort du corps (2). C'est pour cela que l'Ecriture dit qu'une âme qui pèche est une âme qui meurt (3).

Or l'homme, aveuglé par la maligne suggestion du serpent, voulut s'assurer, précisément par ce moyen fatal, l'immortalité du corps ; aussi n'obtint-il que la mort du corps, sans recouvrer la vie de l'âme ; il devint ainsi la proie d'une double mort ; il perdit,

(1) Et factus est in animam viventem (*Gen*).

(2) Sicut anima est vita corporis; sic vita animæ Deus est. — Sicut expirat corpus, cum amittit animam; ita expirat anima, cum amittit Deum. Deus amissus, mors animæ; anima amissa, mors corporis (S. Aug., *serm.* 44 *de Verbo Domini*).

(3) Anima quæ peccaverit, ipsa morietur (*Ezech*, XVIII).

par un seul crime, les deux vies qu'il avait reçues comme un seul don.

Mais l'Artisan divin eut pitié de l'ouvrage de ses mains. Il chargea sur lui, en se faisant homme, le fardeau du péché et de la mort ; il délivra l'homme de l'un et de l'autre ; il lui rendit les deux vies perdues. C'est lui-même qui le déclare dans l'Evangile, à l'endroit même où, dans saint Jean, il promet la résurrection des corps et la résurrection des âmes par ces magnifiques paroles : « En vérité je vous le dis, l'heure est enfin arrivée, l'heure de la résurrection, où la voix du Fils de Dieu se fera entendre aux morts par le péché (1) ; ceux qui l'écouteront avec docilité, recevront la grâce et vivront d'une vie divine (2). »

Or, notre Sauveur a voulu nous donner un gage de cet inestimable bienfait de sa venue en ce monde, non-seulement dans les conversions nombreuses qu'il opéra, mais particulièrement par la résurrection des *trois morts* dont nous avons parlé. Nous avons déjà considéré chacun de ces miracles dans son sens littéral, allégorique et anagogique ; considérons-les aujourd'hui ensemble dans leur sens tropologique ou moral. Voyons comment les principales catégories de pécheurs y sont exprimées, comment y sont indiqués

(1) C'est ainsi que saint Thomas, sans compter les autres Pères et Docteurs de l'Eglise, explique ces divines paroles du Sauveur.

(2) Amen dico vobis, quia venit hora, et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei ; et qui audierint, vivent (Loc. cit.).

les moyens par lesquels chacun peut ressusciter à la vie spirituelle.

Pécheurs, mes frères, vous les morts à la grâce, voici une heure bien précieuse pour vous : le Fils de Dieu, par le récit et le langage de ses prodiges, va vous faire entendre la voix qui ressuscite ; préparez-vous à l'entendre avec docilité de cœur; vous en retirerez un fruit éternel (1).

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Jean nous apprend que les prodiges rapportés dans l'Evangile ne représentent pas tous ceux que Jésus-Christ a opérés, mais seulement une faible partie (2). Saint Augustin ajoute que les historiens sacrés, dans le choix qu'ils ont fait parmi tant de miracles, en ont rapportés autant qu'il en fallait pour l'instruction des fidèles (3). Il est certain, continue ce même Père, que l'Homme-Dieu, durant sa carrière mortelle, ramena à la vie un grand nombre de morts, et que c'est par une disposition particulière de sa sagesse que nous ne trouvons que ces *trois résurrections* décrites dans les Evangiles (4). Ainsi, d'un si grand nombre de trépassés que le Sauveur a ressuscités,

(1) Amen dico vobis, etc.

(2) Multa quidem et alia signa fecit Jesus, quæ non sunt scripta in libro hoc (*Joan.* XX, 30).

(3) Electa sunt quæ scriberentur, quæ saluti credentium sufficere videbantur (S. Aug., *tract.* 49 *in Joan.*)

(4) Multi sunt sine dubio suscitati, sed non frustra tres commemorati. (*Id., serm.* 44 *de Verbo Domini*).

l'histoire de trois seulement nous a été transmise, et cela, dit toujours le même Père, parce qu'ils suffisent, par la durée de leur mort et par les diverses circonstances de leur résurrection, pour exprimer les trois classes diverses qui comprennent tous les hommes pécheurs (1).

Ecoutons, en effet, le grand pontife saint Grégoire, suivant et expliquant lui-même saint Augustin : La fille de Jaïre, dit-il, qui gisait morte dans la maison paternelle, représente ces pécheurs cachés que personne ne soupçonne morts à la grâce ; le fils de la veuve de Naïm, qui était déjà sorti hors de la ville, symbolise ces pécheurs publics qui, ayant renoncé à toute pudeur, à toute retenue, affichent le désordre de leur vie et scandalisent le public par le spectacle de leurs iniquités ; Lazare enfin, qui, demeuré quatre jours dans le sépulcre, était déjà corrompu, est la figure expressive des pécheurs endurcis dans leurs péchés ; en horreur au monde et à eux-mêmes, ils n'osent plus penser à leur conversion, se sentant comme oppressés et écrasés sous le poids de leurs coupables habitudes (2).

Puis donc que le pécheur appartient nécessairement à l'une de ces trois classes, les trois morts de

(1) Ista tria genera mortuorum, sunt tria genera peccatorum (*Id., ibid.*).

(2) Adhuc quippe quasi mortuus jacet in domo, qui jacet in peccato. Quasi extra portam ducitur, cujus iniquitas usque ad inverecundiam publicæ perpetrationis operatur. Sepulturæ vero aggere premitur, qui in perpetratione nequitiæ etiam usu consuetudinis pressus gravatur (S. Greg., *Moral.*, lib. 4, 25).

l'Evangile figurent tous les pécheurs de la terre.

De sorte que la manière différente dont le Sauveur a rappelé à la vie ces trois morts, à des degrés divers, nous instruit de la manière différente dont les trois catégories des pécheurs peuvent ressusciter à la grâce. Recueillons donc précieusement cette consolante instruction, afin, dit saint Augustin, que ceux qui sont morts au péché, n'importe à quel degré, sachent ce qu'ils doivent faire pour ressusciter promptement (1).

Dans une homélie précédente nous avons vu que le céleste Médecin, en voyant le cadavre de la fille de Jaïre entouré de chanteurs et de joueurs d'instruments funèbres, chassa ceux-ci de la chambre, et qu'il dit comme en souriant : « Que signifie tout cet appareil de mort? cette jeune fille n'est pas morte, elle dort ; » puis, la prenant par la main, il lui ordonna de revivre, et aussitôt elle quitta son lit et marcha. Or, pourquoi le Sauveur a-t-il opéré cette résurrection avec une grâce si exquise et une facilité si grande, qu'on la dirait être un jeu de sa bonté plutôt qu'un effort de sa puissance? Serait-ce parce que la jeune fille, expirée depuis quelques heures seulement, conservait encore la flexibilité de son corps? Non, assurément ; car comme il est aussi impossible à la créature de ressusciter un homme mort aujourd'hui, qu'un homme mort il y aurait un siècle ; de même il

(1) Ut quicumque mortui sunt, in quacumque harum trium morte se invenerint, agant, ut celeriter resurgant (S. Aug., *serm. de Verbo Domini*).

est aussi facile au Fls de Dieu de rendre la vie au dernier, qu'au premier. C'est un mystère, dit saint Augustin, qu'il a voulu nous révéler, en agissant de la sorte. En effet, quoique pécher soit la même chose que mourir, il y a cependant une différence entre pécher une fois, et s'habituer et se familiariser avec le péché. Or cette jeune fille, trépassée à peine, dont le corps était encore dans la maison paternelle, est la figure du pécheur qui n'a pas encore contracté l'habitude du péché, qui n'a pas encore affiché au dehors de son cœur sa mort spirituelle (1).

Or, si Jésus-Christ opère ce miracle avec tant de promptitude, c'est pour nous faire comprendre que le pécheur qui ne met aucun intervalle entre son crime et la pénitence, qui n'a pas commencé à se corrompre dans le sépulcre de ses coupables habitudes, que ce pécheur, dis-je, ressuscite facilement (2).

O vous, jeune imprudent, qu'un ami pervers a entraîné dans les voies du désordre, en vous insinuant, comme Lucifer à Adam, la funeste science du mal, ouvrez les yeux et voyez! O vous, jeune fille inexpérimentée, qu'une compagne cruelle, ou une suivante sans pudeur, a encouragée à souiller votre innocence, ouvrez les yeux et voyez! O vous, épouse légère, que des artifices pleins de ruses, des sympa-

(1) Aliud est peccare, aliud peccati consuetudinem facere. — Est peccator, qui non habet in consuetudine peccatum, nec ad multos exemplum malum protulit (S. Aug., *serm. de Verbo Domini*).

(2) Qui peccat et continuo corrigitur, cito reviviscit; quia nondum est consuetudine implicatus, nondum est sepultus (*Id., ibid.*)

thies funestes, des sollicitations importunes et obstinées ont entraînée à immoler la vertu à la vanité, la fidélité au plaisir, ouvrez les yeux et voyez ! Ah! comprenez tous cette importante leçon ! Vous avez fait preuve de faiblesse? eh bien! humiliez-vous. Vous avez manqué à vos bons propos? confondez-vous. Vous avez perdu l'innocence et la grâce ? repentez-vous. Vous avez violé la loi de Dieu, méprisé ses inspirations, abusé de ses grâces et de ses bienfaits? déposez à ses pieds votre cœur déchiré par la douleur, arrosez-les dans vos larmes. En un mot, vous êtes tombés? relevez-vous. Mais hâtez-vous, dit saint Augustin, ne différez point, ne mettez aucun délai à votre conversion. N'attendez pas que vous soyez tombés dans l'abîme de tous les vices, que la pierre sépulcrale de l'habitude mauvaise recouvre votre cadavre spirituel (1). Oui, hâtez-vous pendant que la ferveur de vos premières communions vit encore en vous; que vous n'avez pas encore renoncé à toutes vos pratiques de piété, que vous ne vous ennuyez pas encore de la prière, des sacrements; que la pudeur, le sentiment religieux, les remords règnent en vous; que le péché vous répugne, vous humilie, vous confond à vos propres yeux, et que le tourment que vous éprouvez, après l'avoir commis, est bien plus grand que le plaisir que vous vous promettiez en le commettant. Ah! ne laissez point s'affaiblir, se dissiper, périr ces moyens précieux que

(1) Pœniteat facti de proximo; non eat in profundum sepulturæ, non accipiat consuetudinis molem (S. Aug., *id.*, *ibid.*).

vous avez encore en vous pour ressusciter. Mettez à profit la condition heureuse qui rend votre retour à Dieu plus facile que la continuation de votre course dans les voies funestes de la perdition.

Votre conversion sera l'affaire d'un moment. Recourez à Jésus-Christ, priez-le de venir à vous, dites-lui de bon cœur : Seigneur, mon âme, ma fille unique, mon seul trésor vient de tomber dans le péché, et elle est morte. Daignez venir vous-même étendre sur elle votre main, et elle retournera à la vie (1). Le doux Jésus ne résiste jamais à cette prière; il ne se refuse jamais à cette invitation. Celui qui est descendu du ciel sur la terre en personne, ne dédaignera pas de venir dans votre cœur par sa grâce.

Puis, dans la grâce de cette visite, chassez, dit saint Grégoire, de la chambre de votre cœur la foule importune des affections désordonnées; éloignez de vous ces prétendus amis, ces joueurs funèbres, qui, tandis qu'ils semblent plaire à l'oreille par leurs discours voluptueux, par leurs adulations, par leurs promesses, ne font en réalité que chanter l'hymne de la mort à votre cœur: sans ces efforts, votre âme ne peut ressusciter (2). Mais, grâce à ces efforts, le Sauveur, ne trouvant plus d'obstacle en vous, vous prendra comme par la main, vous ressuscitera avec

(1) Domine, filia mea modo defuncta est; sed veni, impone manum tuam, et vivet.

(2) Turba foras ejicitur, quia nisi prius secretioribus cordis expellatur sæcularium multitudo curarum, anima quæ intrinsecus jacet mortua, non resurgit(S. Greg., loc. cit.).

la même facilité qu'un homme qui dort se réveille sous la main qui le touche (1).

Remarquez encore qu'il est dit que la jeune fille, ressuscitée, se mit aussitôt à marcher. Par là, dit le Vénérable Bède, il est indiqué que vous, âmes pécheresses, qui êtes à peine revenues à la grâce, vous devez, pour prouver la vérité de votre conversion, non-seulement quitter l'état du désordre et du péché, mais marcher avec plus de vigueur et de ferveur qu'auparavant dans les voies des vertus chrétiennes (2).

Enfin le divin Maître ordonna qu'on apportât sur-le-champ à manger à la fille de Jaïre : *Et jussit illi dari manducare.* Par là encore est figurée la condition heureuse du pécheur, dont cette jeune fille fut le symbole; c'est-à-dire qu'il peut, aussitôt qu'il s'est réconcilié avec Dieu par la confession, être admis à la table eucharistique, pour se nourrir de la chair adorable de Jésus-Christ. Selon un autre interprète, le Sauveur, dans ce passage, nous avertit que se nourrir souvent de cet aliment divin du cœur et de la parole de Dieu, qui est la nourriture de l'intelligence, c'est un signe que le pécheur est réellement ressuscité à la vie spirituelle, et en outre que c'est une condition nécessaire pour ne plus mourir (3).

(1) Et tenuit manum ejus, et surrexit puella.

(2) Quia anima a peccatis resuscitata, non solum a scelerum sordibus resurgere debet, sed et in bonis operibus proficere (Beda, *Com. in Marc.*).

(3) Spiritualiter omnis, qui resuscitatur a Deo de morte animæ

Mais, hélas! combien peu commettent le crime seulement dans le secret de leur cœur, ou très-rarement, ou avec répugnance, avec réserve, avec remords, se disputant à eux-mêmes, en quelque sorte, le plaisir du péché! Chaque pécheur, au commencement, il est vrai, pèche de cette manière; à peine le péché est-il commis, qu'on en rougit aux yeux d'autrui et aux siens propres; car le péché secret nous semble deviné par le public, et ne se produit qu'avec confusion, embarras; il semble que tous les regards nous suivent, que toutes les voix nous nomment et que chaque visage nous condamne.

Mais, avec le temps, ce précieux sentiment s'affaiblit, s'éteint et se dissipe; et peu à peu, par la répétition des actes, bientôt le péché ne paraît plus si difforme, on éprouve moins de répugnance à passer pour coupable. Et puis les précautions, pour se cacher, à la longue fatiguent; le frein de la pudeur devient trop incommode. D'ailleurs, il n'est pas si facile de dissimuler longtemps, sous le voile d'une candeur étudiée, un cœur corrompu. Ce voile est, plus qu'on ne le croit, transparent et subtil. Souvent même les plus simples devinent et découvrent ce qu'il y a de caché dessous. Le pécheur sent parfaitement tout cela; et il s'encourage et se raffermit en disant : On le sait. Et que m'importe à moi ce qu'on dit, pourvu qu'on ne m'empêche point de *faire?* Ainsi, de timide qu'il était, il devient hardi; de hardi,

ad vitam, manducare debet, id est vesci de verbo Dei et de corpore Christi (Aym., *Expos.*).

frondeur; de frondeur, impudent; d'impudent, audacieux; d'audacieux, vantard et triomphant dans son péché.

C'est alors que le cadavre du fils de la veuve de Naïm, sorti de la ville, porté en rase campagne, que ce cadavre à découvert, est la figure, dit encore le savant Bède, de ce pécheur endormi du funèbre sommeil de la mort des vices, aux yeux de tous, à la vue du monde (1). Il est, en un mot, la figure du pécheur public et partant scandaleux dont Isaïe a dit qu'il ne se cache plus, qu'il se découvre à tous et se fait gloire de ses crimes comme à Sodome (2).

Oui, ils ne sont que trop scandaleux, en effet, ces pécheurs publics. Le scandale, comme l'a bien dit Tertullien, c'est l'exemple donné aux autres de mal faire (3). Or, tout péché public a une efficacité funeste pour diminuer en ceux qui le connaissent le déshonneur, l'infamie, l'horreur qu'il inspire, pour détruire peu à peu la pudeur du prochain; c'est un effort diabolique par lequel s'affaiblit insensiblement la modestie, le remords salutaire dans les esprits légers, dans les cœurs peu fermes; c'est une plaie qu'on fait aux consciences délicates. Les âmes mêmes fortes et ferventes, pour lesquelles l'observation de la loi de Dieu est une seconde nature, la vertu un

(1) Multis intuentibus elatus significat peccatorem funere criminum soporatum, et animæ mortis non cordis cubili tegentem; sed per locutionem operisque indicium ad multorum notitiam, quasi per civitatis ostia, propalantem (Beda).

(2) De talibus propheta dicit (*Isaie* III) : Peccatum suum quasi Sodoma prædicaverunt, nec absconderunt.

(3) Scandalum exemplum rei malæ.

besoin, la sainteté un délice, la grâce une félicité, en voyant des chrétiens pécher avec tant d'assurance, de calme, en sont souvent ébranlées, comme l'affirmait David de lui-même : elles se déconcertent, s'altèrent, se troublent, se scandalisent. Elles ont besoin de recourir promptement à Dieu, afin que leur pied ne glisse pas, qu'elles ne chancellent et ne tombent pas (1).

Toute action vertueuse faite ouvertement est une leçon, un encouragement et un stimulant à la vertu ; de même tout péché, dans les mêmes conditions, est un encouragement, un stimulant au péché. Toute action vertueuse bien connue est une grâce extérieure, une voix de Dieu qui attire au bien ; tout péché public est une tentation extérieure, une voix diabolique qui entraîne au mal. De là on comprend la grâce de la parole *édification*, en un mot du langage chrétien. Par la publication des actions vertueuses, les vrais fidèles se soutiennent réciproquement par leurs œuvres, qui se lient, se multiplient, se renforcent, s'élèvent et forment un *édifice de vertu*, qui est comme le corps de Jésus-Christ, *in ædificationem corporis Christi*. Mais, par contre, les mauvaises actions des méchants se servent mutuellement d'excuse, d'appui, de défense, et par conséquent se multiplient et forment l'horrible *édifice du délit*, qui est la maison du démon, *ædificans ad delictum*.

(1) Mei autem pene commoti sunt pedes... pacem peccatorum videns.

Les pécheurs publics sont donc coupables non seulement des péchés qu'ils commettent, mais encore de ceux qu'ils font commettre par leurs mauvais exemples. C'est pourquoi ils doivent, pour rentrer dans les voies du salut éternel et pour ressusciter à Dieu, d'une main enlever le scandale et de l'autre réprimer leurs propres passions; il faut qu'ils réparent non-seulement leurs fautes, mais de plus celles dont ils sont cause. De là une plus grande difficulté pour leur conversion et pour leur salut. C'est ce que notre divin Sauveur, dit saint Augustin, a voulu nous faire comprendre en montrant une certaine hésitation, un certain embarras dans la résurrection du fils de la veuve de Naïm, quoique tout soit également facile à son pouvoir et à sa puissance (1). Il ne se comporta pas ainsi en rappelant à la vie la fille de Jaïre. Il paraît profondément touché en voyant les pleurs de cette mère désolée et de tout le peuple. Il s'approche du cercueil, il le touche d'une manière mystérieuse, il arrête ceux qui le portent, puis il fait retentir sa voix toute-puissante aux oreilles du mort. A cette voix, le jeune homme revient à la vie, mais il ne se lève point; il parle, mais il reste assis dans son cercueil. Il faut encore que Jésus le prenne par le bras, lui aide à descendre et soutienne ses premiers pas dans sa vie nouvelle; ce n'est qu'alors qu'il est rendu parfaitement sain et vigoureux à l'amour de sa mère.

(1) Dominus, cui facilia erant omnia, quamdam ibi difficultatem ostendit (*Serm. de Verbo Domini*).

Autant donc est heureuse la condition du chrétien qui édifie, autant est malheureux le sort du pécheur qui scandalise. L'apôtre saint Jacques dit de celui qui, par la force de son exemple, par l'effet de ses paroles, par l'efficacité et l'activité de son zèle, parvient à rappeler un seul pécheur de la voie de perdition, qu'en sauvant l'âme de ses frères de la mort éternelle, il obtient que ses propres péchés lui soient pardonnés (1). Il semble que saint Jacques, dans ce passage, fait allusion à cet oracle d'Isaïe : *Il est revêtu du manteau du zèle* (2). C'est que l'homme de zèle qui édifie et convertit le prochain, attire sur lui le manteau de la divine miséricorde ; et il s'en revêt, en fait son ornement, cache et fait disparaître sous ses plis ses péchés propres aux yeux de Dieu, et en obtient facilement le pardon (3). Ces hommes d'édification sont les hommes dont David disait : Bienheureux ceux dont les péchés ont été couverts, et dont les iniquités ont été remises (4) ! Mais l'homme de scandale, pour une raison opposée, l'homme qui, par ses conseils, ses discours et ses exemples, attire les

(1) Qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus, et operiet multitudinem peccatorum (Vers. Syriac.) suorum (*Jac.* v, 20). — C'est ainsi que les Pères et les docteurs expliquent communément ce passage, à commencer par Origène.

(2) Opertus quasi pallio zeli (*Isaïe* 55).

(3) Zelus ejus est quasi pallium, quo velat sua peccata coram oculis Dei, ut in iis gratiam inveniat (A Lap., *Comm. in* v *Jac.*).

(4) Beati quorum remissæ sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata (*Psalm.* XXXI).

autres dans les voies du péché, demeure dans un état d'une repoussante nudité devant Dieu; les crimes qu'il a fait commettre, qui se multiplient et se perpétuent, sont toujours vivants, font que les siens restent toujours à découvert et lui attirent la colère de Dieu : ainsi, au lieu d'être revêtu du manteau de la miséricorde divine, il s'entoure de l'horrible vêtement de la malédiction du ciel, qui l'ensevelira dans le temps pour l'éternité (1). La justice divine punit l'homicide par la mort du corps; de même elle punit le scandaleux par la mort de l'âme, en sorte que l'homme de scandale s'expose à se voir condamné à la perdition éternelle.

N'y aura-t-il donc pas de pardon, se demande saint Augustin, pour ces pécheurs qui, en quelque sorte, ont porté en triomphe leurs fautes aux yeux du public attristé? Dieu me garde de le prétendre, répond ce grand docteur. Car Jésus-Christ, en disant au jeune homme de Naïm : *Lève-toi*, nous a clairement indiqué qu'ils peuvent aussi ressusciter à la grâce et espérer de parvenir au salut (2). Oui, ô grands criminels ! qui avez été pour le prochain une pierre de scandale, ses conseillers, ses maîtres dans l'art de l'iniquité, quoique votre culpabilité soit énorme, votre responsabilité immense et votre condition terrible, néanmoins vous pouvez encore effacer l'hor-

(1) Induet maledictionem sicut vestimentum (*Psalm.* CVIII).

(2) Numquid isti qui tantum processerunt, ut quod habebant in secreto appareat in publico, desperati sunt? Nonne illi juveni dictum est : tibi dico, surge (*Serm. De Verbo Domini*)?

rible sentence de la perte de votre âme qui en a perdu tant d'autres; il est encore en votre pouvoir de ressusciter à la vie spirituelle! Et comment? Avant tout, faites que votre mère pleure pour vous, et que le peuple l'imite; c'est-à-dire, faites que l'Eglise et les âmes ferventes et pieuses implorent la miséricorde de Dieu pour vous. Oh! si vous saviez avec quelle facilité ces âmes que vous affligez, que vous contristez par la dissolution de votre vie, sont exaucées de Dieu, quand elles prient pour votre salut. Comme les larmes de sainte Monique, les oraisons, que cette illustre mère faisait offrir par les plus grands serviteurs de Dieu de son temps, contribuèrent, plus que les discours de saint Ambroise, à la conversion d'Augustin; de même souvent les conversions de tant de pécheurs qui, de temps en temps, viennent consoler l'Eglise, ne sont pas tant le fruit de nos prédications, que l'œuvre des supplications des justes qui se présentent à Dieu comme victimes des péchés des hommes. Très-souvent ce sont ces prières qui attirent sur nos paroles la bénédiction divine, qui les féconde et les rend efficaces. Implorez donc, pécheurs, provoquez pour vous le secours de ces intercessions plus puissantes dans l'Eglise qu'on ne le croit; car c'est dans la *communion des Saints* que se trouve sa force et sa fécondité: vous en éprouverez les effets admirables.

Puis rendez-vous sur-le-champ, rendez-vous entièrement à la voix du Dieu Sauveur qui vous rappelle de la demeure du sépulcre public de vos scan-

dales. Recourez au ministre du pardon, qui, revêtu par Jésus-Christ de son pouvoir divin, arrêtera l'impétuosité des mauvaises passions qui vous entraînent au sépulcre éternel, étendra sa main miraculeuse sur le cercueil de votre conscience, en chassera le corps du péché, le corps mort qui s'y trouve renfermé. Vous ouvrirez les yeux de l'esprit à la lumière, et votre cœur commencera à palpiter de nouveau du mouvement vital de la grâce. Il est vrai que vous ne pourrez pas marcher tout d'abord, mais peu importe : il suffit que vous puissiez déjà vous asseoir, *et resedit*, ou, en d'autres termes, que vous cessiez de mal faire.

Ecoutez ensuite ce que nous dit le Vénérable Bède. Comme le fils de la veuve de Naïm commença à parler de sa vie nouvelle au peuple qui l'environnait et qui avait été témoin de sa mort, de même il vous reste à faire connaître votre conversion à ceux que vous avez scandalisés, à ceux qui ont été les témoins ou les complices de votre péché (1). Toutefois, si, à ne considérer que la corruption humaine, la faveur des passions dans le monde, les sympathies infernales que le crime trouve au fond du cœur de chaque créature déchue, il est plus facile de scandaliser que d'édifier, de pervertir que de convertir, d'entraîner les hommes au vice que de les conduire à la vertu ; néanmoins, ne désespérez pas. Imitez le zèle de David réparant son péché ; ne

(1) Incipit loqui, cum reducis vitæ indicia cunctis, qui eum peccantem luxerunt, ostendit.

rougissez pas de votre résurrection ; ne faites pas attention au sarcasme dédaigneux de l'impie ; osez vous élever au-dessus des préjugés funestes du respect humain ; parlez souvent, parlez surtout avec un zèle chrétien des obligations, de la sainteté et des récompenses de la loi de Dieu, en présence des incrédules et des libertins (1) ; parlez-en et de bouche et par vos œuvres ; faites voir, et c'est pour vous un rigoureux devoir, que le monde vous déplaît ; montrez-vous assidus aux pratiques de religion, pieux et fervents dans la maison de Dieu, réservés dans les regards, purs dans le langage, humbles dans les grandeurs, patients dans l'adversité, modestes dans les manières, chastes toujours ; alors, mais seulement alors vous n'avez rien à craindre. Peut-être aurez-vous la consolation qu'on profitera de vos bons exemples plus encore qu'on a abusé de vos scandales, *et impii ad te convertentur ;* peut-être pourrez-vous rendre à Dieu plus encore que vous ne lui avez ravi. Il vous sera possible de régler vos comptes avec la justice divine, vous rendre propice la miséricorde du Seigneur. Enfin vous serez rendus, pleins de santé et de vie, comme des fils de consolation et de gloire, à l'Eglise qui vous pleurait comme morts, comme des fils de scandale, d'ignominie et de douleur, *et dedit illum matri suæ.*

Mais si les pécheurs sont les plus malheureux des hommes, les habitudinaires sont, entre tous, les plus à plaindre, et partant leur condition est très-bien

(1) Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur.

figurée par la mort de Lazare. En effet, l'Evangile dit qu'il y avait déjà quatre jours que celui-ci était dans le sépulcre et qu'il commençait déjà à se corrompre, *jam fœtet, quatriduanus est enim.* Or, tels sont, selon saint Augustin, ces pécheurs ensevelis depuis tant d'années dans l'abîme de leurs vices et devenus, par leur réputation détestable, des *égouts* de l'enfer; tandis que les bons chrétiens sont, selon saint Paul, l'odeur agréable et délicieuse de Jésus-Christ (1). L'Evangile nous dit aussi que le cadavre de Lazare était renfermé dans une grotte, dont une grande pierre fermait l'entrée (2). Or, le pécheur dont il s'agit, dit saint Augustin, gît comme renfermé dans l'horrible et obscure caverne de sa conscience, où ne pénètre que difficilement un faible rayon de la lumière divine, à travers la pierre énorme de la mauvaise habitude; d'où il résulte que l'âme, se trouvant comme écrasée et opprimée, ne peut plus ni respirer ni ressusciter (3).

Hélas! sur le chemin du désordre, le premier pas n'est point, d'ordinaire, le dernier. Il y a bien peu de coupables qui, une fois le pied mis dans cette voie, retournent subitement en arrière. Le plus grand nombre la parcourent jusqu'à son terme funeste. Si

(1) Qui peccare consuevit, sepultus est, et bene de illo dicitur : fœtet; incipit enim habere pessimam famem tanquam odorem teterrimum (*Tract. in Joan.*).

(2) Erat enim spelunca et lapis superpositus erat ei.

(3) Moles sepulcro imposita est ipsa vis diræ consuetudinis, qua premitur anima; nec resurgere, nec respirare permittitur. (*Semm. 44 de Verbo Domini*).

chaque acte de vertu devient une disposition, un moyen d'en faire de nouveaux, chaque œuvre mauvaise devient un moyen et une disposition d'en accomplir d'autres. La grâce produit la grâce, et le péché engendre toujours le péché. Comme la grâce sanctifiante dans l'âme est, selon la doctrine de Jésus-Christ, une source vivante de grâces nouvelles (1), ainsi le péché creuse dans l'âme comme une source de nouveaux péchés. Les justes, en montant de vertus en vertus, parviennent à une telle hauteur sur le chemin des cieux, qu'il ne leur est plus possible, je le dirais volontiers, de retomber ; et les pécheurs, en descendant de crimes en crimes, tombent à une telle profondeur sur le chemin de l'enfer, qu'il ne leur est guère possible d'en remonter. Malheur donc, s'écrie saint Bernard, malheur à celui qui se familiarise avec le péché! ce qui lui faisait d'abord horreur devient, avec le temps, un usage, une habitude indifférente, une seconde nature; funeste nature, qui change le péché en nécessité, qui fait que comme les âmes vertueuses ne peuvent vivre sans faire le bien, de même le pécheur ne peut vivre sans pécher. De cette horrible nécessité naît une sorte d'impossibilité morale de s'amender, qui dégénère en désespoir du salut, et, par ce désespoir du salut, se consomme le terrible mystère de la damnation éternelle (2).

(1) Fiet in eo fons aquæ salientis (Vid. *homil.* 23).

(2) Habitus crebro peccandi consuetudinem parit ; consuetudo quasi agendi necessitatem, necessitas impossibilitatem, impossibilitas desperationem, desperatio damnationem (S. Bern.).

Ne soyons donc plus étonnés, mes frères, si Jésus-Christ, se préparant à ressusciter Lazare, s'est troublé, s'il a frémi, pleuré, prié, jeté un grand cri. Par toutes ces démonstrations de tristesse, ce doux Sauveur a voulu, dit toujours saint Augustin, nous faire connaître d'une manière sensible combien est déplorable l'état des pécheurs endurcis dans leurs vices, et combien il leur est difficile de ressusciter à la vie de la grâce (1)!

Voyez, en effet, ces misérables pécheurs. Quand ils apprennent la triste fin d'un impie, qu'ils écoutent un sermon, qu'ils lisent un livre de maximes chrétiennes; quand ils se voient menacés ou atteints des fléaux de Dieu, ou quand approche une de nos solennités, ils sentent naître dans leur cœur quelque désir de conversion. Mais aussitôt ils se sentent arrêtés par l'idée du chemin qu'ils ont à parcourir de nouveau, du grand nombre de péchés qu'ils ont à expier, des grands scandales qu'il faut réparer, des habitudes qu'on devra corriger, des devoirs à remplir et des œuvres à exercer dans l'avenir; alors ils se découragent, ils s'abattent, et le dernier mot de leurs velléités de conversion, c'est ce cri de désespoir : *Je ne peux*.

Qu'elle est donc funeste, mes frères, l'erreur de ces chrétiens qui se disent : autant vaut aller à confesse avec cent péchés, qu'avec un seul; autant vaut

(1) Fremuit spiritu, turbavit seipsum, lacrymatus est, voce magna clamavit : *Quia difficile surgit quem moles pravæ consuetudinis* premit S (Aug., *tract.* 49).

se convertir après dix ans de mauvaise vie, qu'après une seule année. Non, non, il n'en est pas ainsi : il n'est pas aussi facile de guérir d'une maladie de plusieurs mois que d'une indisposition d'un jour. Plus l'on vit dans le péché, plus la volonté devient faible, plus les secours divins se font rares, plus les grâces extérieures perdent de leur efficacité, plus les passions acquièrent de forces; plus Dieu s'éloigne, plus l'esprit s'aveugle, plus le sentiment religieux s'affaiblit, plus le cœur s'endurcit, plus l'homme spirituel, l'homme chrétien est suffoqué par l'homme charnel. Devenu insensible à son malheur présent et à la damnation qui l'attend, le pécheur court froidement à leur rencontre comme un coupable va au supplice qu'il n'est plus en son pouvoir d'éviter (1).

Plût à Dieu que ces infortunés fussent moins nombreux! Hélas! qu'il s'en rencontre, même dans le sein du christianisme! que de malheureux, au front joyeux, mais au cœur endurci par un désespoir froid, tranquille, indifférent, qui ne se soucient de rien, qui méprisent tout, et qui sont par conséquent la personnification du désespoir le plus incurable (2)! O infortunés! Au dehors, les plaisirs, les richesses, les honneurs, le faste les entourent; et,

(1) Impossibilitas desperationem parit, desperatio damnationem. — Il me souvient d'avoir vu l'un de ces pauvres pécheurs, qui mâchait sans cesse de l'opium pour se procurer une mort imprévue, qu'il appelait une *belle mort* pour un homme, disait-il, qui doit aller en enfer. Hélas! ce malheureux n'a été que trop exaucé!

(2) Cum in profundum venerit, contemnit.

au fond de l'âme, ce sont des Lazares fétides, d'immondes cadavres ensevelis dans leurs vices; ce sont, comme les appelle Jésus-Christ, des sépulcres blanchis, parés à l'extérieur, mais remplis intérieurement de vils ossements, de chair en pourriture, répandant l'odeur infernale que repoussent avec horreur la terre et le ciel (1). Me sera-t-il permis, mes frères, de dire, avec saint Augustin, que peut-être, dans cet auditoire, j'ai devant moi de ces Lazares corrompus, qui, depuis de longues années, gisent sous la pierre si pesante de la mauvaise habitude (2)? Pauvre pécheur, mon frère! quelque triste que soit votre misère, vous ne devez pas désespérer, *nec ipse desperet.* Par ce que Jésus-Christ a fait en figure, il a prouvé ce qu'il peut et veut opérer en réalité sur vous. Celui qui a redonné la vie du corps, peut et veut vous redonner la vie spirituelle. Ce que la nature ne peut opérer, la grâce le fera; ce qui est impossible à l'homme est possible à Jésus-Christ. Oui, l'aimable Sauveur veut et peut, par ses grâces intérieures, vous délivrer de l'horrible poids que vous vous êtes volontairement imposé, mais que vous n'avez plus la force de repousser; il veut et peut le faire, et il le fera moyennant une prompte et sincère pénitence de votre part. L'histoire de la résurrection de Lazare vous servira encore en ceci de guide et de leçon.

(1) Sepulcra dealbata plena ossibus mortuorum (*Matth.*).

(2) Sed forte jam illi alloquor, qui jam duro consuetudinis lapide premitur; qui jam quatriduanus fœtet. — Novit Christus clamando, terrena onera abrumpere, intrinsecus vivificare. Agant et tales pœnitentiam (S. Aug., *serm. de Verbo Domini*).

SECONDE PARTIE.

Le Fils de Dieu, voulant opérer le miracle de la résurrection de Lazare, commença, comme nous l'avons vu, par dire : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, quoique mort, vit. » Puis, se tournant vers Marthe, il ajouta : « Le croyez-vous? *Credis hoc?* » Quel est le sens de ces paroles? C'est que la première condition pour que le pécheur, pourri de vices, puisse ressusciter à la grâce, c'est qu'il ranime sa foi languissante, presque éteinte, et qu'il croie que Jésus-Christ pourra et voudra le ressusciter. Ayez donc foi au Sauveur, ô pécheurs! Ayez foi en sa parole, dans l'assistance de sa grâce, dans la grandeur de son amour. Lazare, quoique mort, est encore aimé de Jésus, *ecce quomodo amabat eum*. De même, dit saint Augustin, vous aussi, ô pécheurs! vous êtes encore l'objet de la miséricorde et de la compassion du Dieu rédempteur. Ah! s'il n'avait pas aimé les pécheurs, il ne serait pas descendu du ciel sur la terre pour les sauver (1).

Déja, dans la famille de Lazare, le divin Maître avait, en réalité, opéré le même prodige, en rendant à la vie sainte une âme perdue, depuis longtemps, dans le désordre, accablée sous le poids des mauvaises passions : Marie-Madeleine, qu'il convertit à la grâce ;

(1) Lazarus mortuus erat, et tamen Lazarum Christus amabat; si enim peccatores non amaret, de cœlo ad terram non descenderet (S. Aug., *Tract.*).

prodige plus grand, en vérité, que la résurrection de son frère. Or, la divine bonté renouvelle chaque jour ce miracle, sinon pour tous les pécheurs, du moins pour plusieurs, afin que, d'une part, personne ne présume, et que, de l'autre, nul ne désespère. Il y a plus : nous voyons quelquefois certains habitudinaires du vice, non-seulement se convertir, mais, comme Marie-Madeleine et le publicain de l'Evangile, commencer une vie autrement exemplaire que celle de ces pharisiens, leurs censeurs, qui se parent d'une probité apparente et mensongère (1).

En second lieu, le Fils de Dieu *frémit* en rendant la vie au corps de Lazare. Ainsi vous, pécheurs endurcis, vous devez *frémir* contre vous-mêmes, si vous voulez vous disposer à revivre de la vie de l'âme. De plus, Jésus se troubla, c'est-à-dire que vous devez encore vous troubler, vous confondre, vous affliger, en voyant l'état de misère incomparable et de profonde corruption où vous êtes tombés; à ce trouble, à ce frémissement vous devez de plus ajouter la désolation du cœur, afin que la pierre si dure de la mauvaise habitude s'amollisse et se brise par l'efficacité des larmes du repentir. Et de même que l'on dit au Sauveur : Seigneur, venez et voyez où est Lazare : *Domine, veni et vide*, vous devez lui

(1) Hæc ipsa soror Lazari, Maria, melius suscitata est quam frater ejus; de magna mole consuetudinis liberata est. — Videmus multos, novimus multos; nemo præsumat, nemo desperet. — Videmus quotidie homines, pessima consuetudine permutata, melius vivere, quam ii vivunt qui eos deprehendunt (S. Aug., *Tract.*).

répéter, en vous humiliant à ses pieds, la même supplique, le conjurer de venir s'attendrir sur vous et d'avoir pitié de vous; car c'est, dit saint Augustin, ce que veut dire cette parole *voir*, en parlant du Sauveur. Dites-lui donc avec le Prophète : Seigneur, voyez l'état d'avilissement, de dégradation où je suis tombé; voyez ma confusion et ma douleur, et daignez me pardonner toutes mes iniquités (1)!

Mais Lazare, malgré tous ces préparatifs, ne ressuscitera point, si l'on n'enlève du sépulcre la pierre qui le couvre. C'est-à-dire que vos larmes, vos prières ne servent à rien pour votre spirituelle résurrection, si vous n'enlevez les pierres funestes de l'occasion du péché. *Tollite lapidem*, « enlevez cette pierre, » vous dit à vous aussi Jésus-Christ; brisez avec cet ami, chassez cette compagne, renoncez à cette pratique, brûlez ces livres, fuyez ces maisons, effacez ces souvenirs; en un mot, renoncez avec courage aux occasions de scandale, de chute, qui ont déjà été si funestes à votre faiblesse, où si souvent votre pudeur, vos bons propos, votre piété et peut-être votre foi ont fait un si triste naufrage : *Tollite lapidem.*

Ensuite il faut encore obéir à la voix divine qui vous invite, vous ordonne, ô Lazares malheureux! de sortir du sépulcre : *Clamavit voce magna : Lazare*,

(1) Fremas in te, si disponis revivere. — Turbavit seipsum, ut significet quomodo turbari debeas, cum tanta peccati mole graveris. — Ut violentiæ pœnitentis cedat consuetudo peccandi. — Veni et vide. Videt Dominus quando miseretur; unde dicitur : Vide, Domine, humilitatem meam, et dolorem meum, et dimitte omnia peccata mea (S. Aug., *Serm.* 18.

veni foras. Ah! mes frères, quoique le monde en dise, quoi qu'en pensent les hommes qui transigent si facilement avec l'esprit du siècle, il est certain que la société profane, que l'on appelle le beau monde, les théâtres, tous ces lieux où tant de chrétiens, à la honte du christianisme, dissipent en de vains amusements et en spectacles corrupteurs la meilleure portion de leur vie, le temps précieux que la divine bonté nous accorde pour nous procurer la béatitude éternelle; il est cependant certain que ces réunions scandaleuses, funestes restes d'un matérialisme détruit par le christianisme et rétabli par l'hérésie, l'incrédulité, l'indifférence religieuse des derniers siècles au nom et sous la tutèle de Satan, ne sont-aux yeux de la foi, que les sépulcres des âmes où l'esprit fasciné se pervertit, sans qu'il s'en aperçoive, en oubliant peu à peu les idées et les maximes chrétiennes; où le cœur s'amollit insensiblement, s'énerve, se dépravе; ou ce qu'on prétend faire passer pour un amusement innocent, finit toujours par le culte de la chair et par l'idolâtrie du plaisir; où, sous les insidieuses apparences de la gentillesse et du bon ton, tout est corruption et mort. Or, il faut que de ces sépulcres où, non-seulement, pauvres Lazares, vous venez en mourant, mais où vous mourez en vivant, où vous croupissez depuis un si grand nombre d'années; il faut, dis-je, que de ces sépulcres vous fassiez divorce avec le monde corrupteur et corrompu, si vous voulez revivre à la grâce : *Lazare, veni foras.*

Et cela ne suffit pas encore : sortis des sépulcres du monde, vous devez de plus, comme l'explique saint Grégoire, par une confession sincère de toutes vos fautes, sortir hors de vous-mêmes, hors de l'horrible tombe de votre cœur, où ces fautes vous retiennent à présent renfermés et ensevelis (1).

Remarquez que Jésus-Christ fit sortir Lazare vivant de son sépulcre, mais non délié et libre ; ses mains et ses pieds restèrent avec leurs bandelettes funèbres, et sa face couverte du suaire (2) ; ce furent les disciples qui, par l'ordre du Sauveur, débarrassèrent le ressuscité : *Solvite eum, et sinite abire.* Par là, disent les Pères, il a confirmé d'une manière sensible une grande et importante vérité révélée d'ailleurs par lui-même. Si sa voix ressuscita Lazare, sa grâce vivifie intérieurement, cependant, par son institution, puisque c'est à ses prêtres qu'il appartient de délier les pécheurs par l'absolution sacramentelle et de les faire marcher libres dans les voies du salut ; car c'est à eux qu'il a dit, dans la personne des apôtres : Tout ce que vous délierez sur la terre, sera encore délié dans le ciel (3).

(1) Ut qui intra conscientiam suam absconditus jacet per nequitiam, a semetipso exeat per confessionem (S. Greg., loc. cit.).

(2) Ets tatim prodiit, qui fuerat mortuus, ligatus et pedes institus, et facies illius sudario erat ligata. — Solvite eum, et sinite abire. — Les Juifs avaient l'habitude de lier étroitement les cadavres avec des bandelettes pliées en trois doubles, imbibés d'aromates, et d'envelopper la tête d'un linceul.

(3) Revixerunt quibus displicet quod fecerit; sed ambulare non possunt : hæc sunt vincula ipsius reatus ; opus est ergo, ut qui

Mais si ce ministère sacerdotal est nécessaire à tous les pécheurs, dont Lazare encore est la figure dans ses liens funèbres, parce qu'ils sont coupables, même après la confession, tant qu'ils n'ont pas reçu l'absolution (1) ; ce ministère divin est encore bien plus nécessaire à vous, pécheurs, qui voulez ressusciter parfaitement à la vie spirituelle, en sortant de l'habitude du péché. Ah ! je ne vous dissimule pas que, même après la première confession, vous porterez encore quelque temps le suaire des préjugés qui obscurcissent votre esprit et les liens des mauvaises habitudes, qui tiennent enchaîné votre cœur, ces lugubres enseignes de votre mort et de votre sépulture spirituelle. Ne craignez cependant point, ne perdez pas courage ; fréquentez souvent, à courts intervalles, le sacrement du pardon. J'ai appris, par expérience, qu'il n'y a pas d'habitude si ancienne qui se soutienne, pas d'inclination si violente qui dure, aucun lien si fort qui tienne contre cette fidélité chrétienne. Elle déracine tous les préjugés, si enracinés soient-ils ; avec ce remède tout-puissant, parce qu'il est divin, les chutes deviendront toujours plus rares, les passions toujours plus faibles, le cœur toujours plus libre, les inclinations toujours plus pures, l'esprit toujours plus droit, les œuvres

revixit, solvatur. Hoc officium discipulis dedit, quibus ait : Quodcunque solveritis super terram, erit solutum et in cœlis (S. Aug., loc. cit.). Christus suscitat, quia interius per seipsum vivificat. Solvunt discipuli, quia per ministerium sacerdotum absolvuntur vivificati (Alcuin., *Cat.*).

(1) Mortuus adhuc ligatus, est confitens adhuc reus (Aym.).

spirituelles toujours plus faciles, et la volonté toujours plus forte ; c'est au point que, vous confrontant avec vous-mêmes, en examinant ce que vous serez et ce que vous avez été, vous vous étonnerez de vous voir changés en d'autres hommes, entièrement débarrassés de liens qui vous paraissaient insolubles et éternels. Ce remède vous coûtera quelque peu ; mais qu'y a-t-il, dit saint Augustin, qui puisse sembler pénible, quand il s'agit de la vie éternelle, quand on brave intrépidement le fer et le feu, pour prolonger la vie du corps qui doit tôt ou tard finir (1) ? Tout dépend d'une résolution ferme et sincère ; tout consiste à dire une bonne fois: *Je veux.* Il suffit, dans les choses divines, de vouloir, de vouloir efficacement, de vouloir sur-le-champ, pour réussir.

Voilà donc écoulée cette heure précieuse pendant laquelle le Fils de Dieu vous a, par mon organe, appelés à une vie nouvelle. Oh ! soyez dociles à cette voix du commandement et à la fois de l'amour.

Répondez de suite : Oui, je veux sortir du péché ; je veux véritablement me convertir, je veux me sauver : *Venit hora et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei.* Soyez très-assurés que la privation des plaisirs charnels sera compensée au centuple par la douce paix du cœur, par les délices immaculées de la vertu. Soyez très-certains que Dieu remplira le vide que le monde aura laissé en vous ; que les mor-

(1) Laborat ne moriatur homo moriturus, et non laborat, ne peccet homo in eternum victurus (S. Aug., *serm. de Verbo Domini*)

tifications, les sacrifices passagers du temps auront une immense récompense dans l'éternité, parce que, en ressuscitant maintenant à la grâce, vous ressusciterez à la gloire et à l'immortalité bienheureuse que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TRANSFERRED

Typ. et Lith. A. CLAVEL, 32, rue Paradis-Poissonnière, Paris.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

QUINZIÈME HOMÉLIE. — L'Hydropique. 1
SEIZIÈME HOMÉLIE. — Saint Joseph, époux de Marie . . . 29
DIX-SEPTIÈME HOMÉLIE. — L'Annonciation de la sainte Vierge. 63
DIX-HUITIÈME HOMÉLIE. — La Femme adultère. 108
DIX-NEUVIÈME HOMÉLIE. — La Barque de Pierre, ou l'unité, la sainteté, l'infaillibilité de l'Église. 129
VINGTIÈME HOMÉLIE. — La Pêche miraculeuse, ou la catholicité et l'apostolicité de l'Église. 176
VINGT ET UNIÈME HOMÉLIE. — La Tempête apaisée, ou la stabilité et la perpétuité de l'Église. 224
VINGT-DEUXIÈME HOMÉLIE. — La Multiplication des pains ou le ministère de l'Église. 277
VINGT-TROISIÈME HOMÉLIE. — La Samaritaine ou le mystère de la grâce. 324
VINGT-QUATRIÈME HOMÉLIE. — L'Hémoroïsse. 364
VINGT-CINQUIÈME HOMÉLIE. — La Fille de Jaïre. 396
VINGT-SIXIÈME HOMÉLIE. — La Veuve de Naïm. 414
VINGT-SEPTIÈME HOMÉLIE. — La Résurrection de Lazare. . 438
VINGT-HUITIÈME HOMÉLIE. — Les trois Morts ressuscités. . 473

FIN DE LA TABLE.

BT 268 .V45514 1882 v.2 SMC
Ventura, Gioacchini,
Ecole des miracles 47230811

AWK-7054